TI

NOV

TROISIÈME VOYAGE DE COOK,

OU

VOYAGE A L'OCÉAN PACIFIQUE,

ORDONNÉ PAR LE ROI D'ANGLETERRE.

T

VO

Pour
pou
Ou
de

Ex
Co
la
17

TR

RU

TROISIÈME VOYAGE DE COOK,

OU

VOYAGE A L'OCÉAN PACIFIQUE,

ORDONNÉ PAR LE ROI D'ANGLETERRE,

POUR FAIRE DES DÉCOUVERTES DANS L'*HÉMISPHÈRE NORD*, POUR DÉTERMINER LA POSITION ET L'ÉTENDUE DE LA CÔTE OUEST DE L'*AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE*, SA DISTANCE DE L'*ASIE*, ET RÉSOUDRE LA QUESTION DU PASSAGE AU NORD;

EXÉCUTÉ sous la Direction des Capitaines COOK, CLERKE et GORE, sur les Vaisseaux la Résolution *et* la Découverte, *en 1776, 1777, 1778, 1779 et 1780.*

TRADUIT DE L'ANGLOIS, PAR M. D********. Demeunier

TOME PREMIER.

(2 vols. in one)

1st ed 1785

A PARIS,
CHEZ RAYMOND, LIBRAIRE,
RUE DE LA BIBLIOTHÈQUE, N.° 4, PRÈS LE LOUVRE.

1819.

241074

NW
970 P
C771
3d. F
Paris
1819

A W PAINE
$9.00
NOV 13

PA.NE
9.00
v13

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

La Géographie *de la moitié du Globe étoit couverte de ténèbres, lorsque l'immortel Cook a commencé ses Voyages autour du Monde. Ses deux premières Expéditions nous ont fait connoître une multitude de côtes et d'Isles nouvelles, et la troisième a peut-être été encore plus heureuse à cet égard. La récapitulation de toutes ses découvertes se trouve dans l'*Introduction générale, *et à la fin du troisième Volume.*

Ce seroit ici le lieu de donner un Précis de la vie de M. Cook; mais le Capitaine King a fait lui-même ce Précis, qui se trouve également à la fin du troisième Volume.

La position de chacune des terres anciennes et nouvelles que M. Cook a reconnues dans son dernier Voyage, est déterminée avec une exactitude merveilleuse; il suffira de dire, par exemple, que celle de Tonga-Taboo *est le résultat de plus de mille observations astronomiques. Le Lecteur sera pénétré d'admiration, en voyant le zèle et la persévérance de M. Cook, dont l'ardeur n'a jamais été ralentie par les besoins de ses équipages, les dangers ou la satiété des découvertes.*

La hardiesse de ses manœuvres étonne les Marins les plus courageux; il passe quelquefois sur des écueils pour arriver plus tôt; et quand on songe qu'il déploie une pareille audace à l'autre extrémité du

Globe, et dans des mers où le naufrage ne laisse aucun espoir, de si grands prodiges semblent au-dessus des efforts humains.

Ce qui n'est pas moins extraordinaire, il est venu à bout de prévenir le scorbut; et, dans une expédition de plus de quatre ans, il n'y a pas eu sur ses vaisseaux un seul homme attaqué de cette maladie. On s'empressera sans doute de suivre son régime, qui est bien détaillé à la fin de la Relation de son second Voyage.

Sa générosité et sa bienfaisance ajoutent encore à l'intérêt de son troisième Voyage; car il a transplanté avec des peines et des soins infinis, des chevaux, des bœufs, des vaches, des chèvres, des moutons, et les plantes les plus utiles de nos jardins, dans les Isles de la Mer du Sud; et je présume qu'on ne pourra lire sans un attendrissement profond, les détails de la mort de ce grand homme, assassiné par des Sauvages, qui d'abord l'avoient adoré comme un Dieu.

*La partie relative aux mœurs des diverses contrées qu'il a parcourues dans son troisième Voyage, n'est pas seulement amusante, elle est digne de toute l'attention des philosophes. Ces tableaux si variés et si curieux des usages et du caractère des Insulaires de la Mer du Sud, ou des habitans de la côte d'*Amérique, *offrent une multitude d'observations précieuses. Pour n'en citer que deux, les Peuplades sans nombre de l'Ocean Pacifique parlent des idiômes de la même langue, et il n'y a pas sur le Globe de Nation plus étendue : M. Cook a été témoin d'un sacrifice humain à* O-Taïti, *et tout annonce que ces sacrifices abominables sont communs et répandus sur les autres*

terres; d'où l'on pourra conclure, avec assez de fondement, que les hommes sont plus ou moins corrompus à chacune des époques de la vie sauvage et de la civilisation.

L'Europe entière, et tous les Peuples qui s'intéressent aux progrès de la Géographie et de la Navigation, applaudiront aux éloges si bien mérités que le Capitaine King et l'Auteur de l'Introduction Générale donnent à M. Cook. L'Angleterre remarque sans doute avec plaisir le vif intérêt qu'inspire le plus grand de ses Navigateurs, et lorsqu'au milieu des fureurs de la guerre, elle a vu le Roi de France ordonner à ses Escadres de respecter les vaisseaux de M. Cook, elle a dû reconnoître une Nation sensible, qui aime à rendre justice aux nobles entreprises de ses ennemis.

Il y a quelques fautes dans la traduction du second Voyage de Cook et la portion du premier dont j'avois été chargé: j'ai traduit celui-ci avec encore plus de soin, et je désire beaucoup que mes efforts ne soient pas infructueux. Il n'est pas aisé, même aux Officiers de Marine, d'apprécier la difficulté de ce travail; j'ai consulté les plus éclairés d'entre eux, et ceux-là du-moins auront de l'indulgence. La difficulté dont je parle tient à plusieurs causes, que je pourrois développer s'il s'agissoit d'un autre que de moi.

Les détails d'Histoire Naturelle n'étoient pas plus aisés à rendre que les détails nautiques. J'ai feuilleté vainement les livres qui devoient éclaircir les passages ou les termes obscurs; je me suis vu forcé, en bien des endroits, de me décider d'après mes propres recherches: ainsi, j'ai rencontré dans le cours de ma traduction des noms Anglois de quelques oiseaux,

que le Vocabulaire inséré à la fin du dernier volume in-4.° de l'Histoire des Oiseaux, par M. de Buffon, ne cite pas.

La dénomination Françoise des plantes, des oiseaux, des coquillages, etc., n'a pas été moins embarrassante : j'ai prié des Naturalistes de me donner leurs avis ; mais ils n'ont guères pu me donner que leurs conjectures.

*Tant qu'il n'y aura point de Dictionnaire où l'on trouve les noms que portent un oiseau, une plante, un poisson, etc., dans le jargon des Matelots, dans celui des provinces particulières, et dans la langue des Naturalistes de l'*Angleterre, *les Traducteurs seront fort embarrassés. Je ferai observer, à cette occasion, qu'un Recueil contenant les termes par lesquels on désigne, dans les diverses langues de l'*Europe, *les individus des trois règnes de la nature, épargneroit bien des recherches et bien des fatigues aux Savans : je suis étonné qu'on ne l'ait pas encore entrepris.*

*Je finis par une remarque qui paroîtra d'abord inutile, et qui cependant est nécessaire. Les Voyageurs Anglois écrivent les mots des langues des Isles de la Mer du Sud, des côtes de l'*Amérique *occidentale, ou des autres parties du Globe, selon la prononciation des lettres de leur alphabet, et un François qui veut tirer des inductions de ces Vocabulaires, ou les comparer à d'autres idiômes, ne doit pas les prononcer à la manière Françoise.*

INTRODUCTION GÉNÉRALE.

L'ESPRIT DE DÉCOUVERTE, qui produisit des expéditions si difficiles et si heureuses durant le seizième et le dix-septième siècle, s'étant affoibli peu-à-peu, et même éteint pendant un temps considérable, commença à se ranimer dans la Grande-Bretagne, sous le dernier règne (1), et la protection généreuse, et les secours accordés avec tant de magnificence par le Roi actuel, lui ont rendu toute l'activité qu'il eut autrefois.

Sa Majesté qui, immédiatement après son avènement au trône, termina d'une manière si glorieuse les opérations destructives de la guerre, imagina des entreprises propres aux douceurs de la paix, et plus favorables à l'humanité, sans être moins brillantes. Non content d'encourager, en *Angleterre*, tous les arts libéraux et toutes les recherches utiles, il étendit ses soins sur les objets qui exigeoient de longs voyages; et ses vaisseaux, après être revenus triomphans de tous les pays du monde connus, furent employés à ouvrir des communications amicales avec les Isles que les Européens n'avoient pas encore reconnues.

Les expéditions qui avoient un objet si digne d'une grande Nation commerçante, se suivirent de très-près, et je puis ajouter, avec une gradation régulière. Wallis (2) et Carteret (3) ne tardèrent pas à perfectionner l'ouvrage

(1) On fit alors deux Voyages pour découvrir un passage au Nord-Ouest, par la Baie d'*Hudson*. Le Capitaine Middleton exécuta le premier en 1741 et 1742, avec le vaisseau *la Fournaise* et la Pinque *la Découverte*. Les Capitaines Smith et Moore furent chargés du second, et on leur donna les vaisseaux *le Dobbs* et *la Californie*, armés par souscription en 1746 et 1747.

(2) Le Capitaine Wallis commandoit *le Dauphin* et *le Swallow*. Il appareilla au mois de Juin 1764, et il revint en *Angleterre* au mois de Mai 1768.

(3) *Le Swallow*, commandé par le Capitaine Carteret, s'étant séparé du vaisseau du Capitaine Wallis, et la route différente qu'il

que Byron (1) avoit commencé. Ces succès firent concevoir un plan de découvertes beaucoup plus étendu, que M. Cook a exécuté dans ses deux premiers Voyages (2); et, pour ne laisser que des détails peu importans aux générations futures, le même Capitaine, dont l'habileté, en tout ce qui avoit rapport à la Marine, ne peut être comparée qu'à la persévérance éclairée et infatigable qu'il a toujours mise dans ses recherches, fut chargé, pour la troisième fois, de suivre, ou plutôt d'achever la reconnoissance du Globe. Son troisième Voyage, quoique le dernier dans l'ordre des temps, n'est pas le moins considérable, relativement à l'étendue et à l'importance de son objet; mais il a été le plus malheureux, puisqu'il a terminé les jours précieux de ce célèbre Navigateur.

Lorsque des plans calculés pour le bien général s'exécutent par des vues partielles et des motifs intéressés, il est naturel d'essayer de cacher aux autres Nations une partie des avantages qu'un exposé complet de tout ce qu'on a découvert d'utile procureroit au Monde entier; et, d'après ce principe, on a souvent peut-être, dans ce pays ainsi que chez quelques-uns de nos voisins, affecté de couvrir d'un voile le résultat des expéditions qui avoient pour objet de reconnoître les portions inconnues du Globe. Il faut dire, à l'honneur du règne actuel, que l'*Angleterre* a aujourd'hui des vues plus généreuses; les derniers Voyages entrepris par nos Navigateurs devoient servir à tous les peuples de l'*Europe*, et même aux peuples les plus éloignés qui s'adonnent au commerce et à la navigation, et on a eu la noblesse de dire au public tout ce que savoit notre Amirauté. Le noble esprit qui a ordonné ces différentes expéditions, a pris aussi des mesures pour que le récit des découvertes fût

---

suivit ayant produit des découvertes différentes, on peut le regarder comme un Voyage à part. *Le Swallow* fut de retour en *Angleterre* au mois de Mars 1769.

(1) Le Capitaine Byron, aujourd'hui Amiral, commandoit *le Dauphin* et *la Tamar*. Il partit au mois de Juin 1764, et il revint dans les Ports d'*Angleterre* au mois de Mai 1768.

(2) Le Capitaine Cook partit avec *l'Endeavour* au mois d'Avril 1768, et il fut de retour au mois de Juillet 1771. A son second Voyage, il commandoit *la Résolution* et *l'Aventure*; il appareilla d'*Angleterre* au mois de Juillet 1772, et il fut de retour le 30 Juillet 1775.

écrit d'une manière authentique et fidèle. Le journal des cinq premiers Voyages autour du Monde a été publié (*) par le Ministre de la Marine, de l'aveu de Sa Majesté : nous publions, sous la même sanction, celui du sixième, dans lequel non-seulement on revient sur des terres découvertes antérieurement dans l'hémisphère austral, mais où l'on parle de celles qu'on a trouvées dans l'hémisphère nord, en suivant une route qu'aucun Navigateur n'avoit encore suivie.

Comme ils font tous partie d'un vaste plan, il est clair que les cinq premiers Voyages ont une liaison avec le dernier, et qu'une récapitulation exacte des vues qu'on s'étoit proposées en les ordonnant, et des découvertes qu'ils ont procurées, jettera beaucoup de jour sur celui-ci. Pour que le Lecteur se forme une idée exacte des lumières que donne l'Ouvrage dont je suis ici l'Éditeur, il ne sera donc pas hors de propos d'exposer les articles qui se trouvent suffisamment éclaircis, et de disposer ces détails de manière qu'ils offrent, sous un même point-de-vue, les divers résultats semés dans la collection volumineuse qui est déjà entre les mains du public ; c'est à-dire, les Journaux rédigés par le Docteur Hawkesworth, et celui que le Capitaine Cook a écrit lui-même. En montrant ainsi ce qu'on avoit fait, on verra plus aisément ce qui restoit encore à faire, et on sentira que, quoique les vaisseaux Anglois eussent achevé cinq fois le tour du Globe dans l'espace de dix ans, il étoit cependant nécessaire d'ordonner un autre Voyage.

Ce précis, placé dans l'Introduction, aura un autre effet. Le plan de découvertes qui a donné lieu à tant d'expéditions successives se trouvant, nous oserons le dire, exécuté en grande partie, la récapitulation que je vais faire mettra l'Europe en état de rendre justice aux vues généreuses qui en étoient l'objet, et je poserai des bases solides, sur lesquelles on pourra établir une réponse satisfaisante à ces hommes chagrins, et d'une

(*) L'histoire des quatre premiers Voyages, rédigée par le Docteur Hawkesworth, d'après les Journaux des divers Commandans, fut publiée en 1772, et elle forme, dans l'original, trois volumes *in*-4.° Le Capitaine Cook a écrit lui-même celle du cinquième ; elle a été imprimée en 1777, et elle forme, en Anglois, deux volumes *in*-4°.

malveillance grossière, qui demandent quelquefois Quels avantages ont retiré ou peuvent retirer, le peuple qui a ordonné ces expéditions avec tant d'appareil, les peuplades qu'on est allé chercher dans leurs retraites, l'humanité et les sciences en général?

Les différens Voyages autour du Monde, entrepris, par ordre de Sa Majesté, avant celui dont on va lire le journal, avoient pour but de découvrir les portions de terre qui pouvoient se trouver dans les vastes mers dont tout l'hémisphère austral est revêtu.

On y avoit fait jusqu'à nos jours si peu de recherches, ces recherches étoient si imparfaites, que, devenues publiques, elles avoient produit des incertitudes plutôt que donné des connoissances; qu'elles avoient plus trompé les hommes crédules que satisfait les savans judicieux; qu'elles avoient introduit, dans la Géographie de la moitié de la surface de la terre, une multitude infinie de conjectures imaginées par des spéculateurs qui se piquoient de deviner la disposition du Globe; de sots contes transmis par une tradition obscure, ou des fictions inventées par des menteurs impudens.

Il eût été très-étonnant que cinq différentes expéditions, quelques-unes par des routes peu connues et encore moins fréquentées, ne produisissent pas des découvertes très-utiles. Au reste, on va voir que les instructions de Sa Majesté ont été exécutées avec beaucoup d'intelligence, et que les Voyages multipliés de nos vaisseaux dans l'hémisphère austral, ont fort augmenté nos richesses géographiques.

I.

L'Océan Atlantique du Sud fut la première scène de nos opérations. On connoissoit à peine l'existence des Isles *Falkland*, jusqu'à l'arrivée du Commodore Byron, qui y relâcha en 1764, et on ignoroit absolument leur véritable position, leur étendue, et tout ce qui pouvoit les rendre utiles. Le Capitaine Macbride, qui les suivit deux ans après, ayant fait le tour de ces Isles, et les ayant relevées dans tous les points, on en a dressé une carte si exacte, que les côtes de la *Grande-Bretagne* elles-mêmes ne sont pas aujourd'hui mieux marquées sur les cartes.

L'Histoire du Voyage du Lord Anson prouve claire-

ment combien on connoissoit peu les Isles de l'Océan Atlantique du Sud à l'époque de ce Navigateur. Trompé par les détails imparfaits qu'on avoit alors, il regarda l'Isle *Pepys* et les Isles *Falkland* comme des terres distinctes, éloignées l'une de l'autre d'environ cinq degrés de latitude (1). Les recherches de Byron ont rectifié cette erreur capitale, et il est démontré aujourd'hui, d'une manière incontestable (2), *qu'on perdra désormais son temps à chercher l'Isle* PEPYS *par 47 degrés de latitude, puisque cette Isle et les Isles* FALKLAND *forment une même terre.*

On nous a fait connoître d'autres terres situées dans l'Océan Atlantique du Sud. Si Laroche, en 1675, et M. Guyot, Commandant du vaisseau *le Lion*, en 1756, avoient déjà vu l'Isle de *Géorgie*, ce qui paroît probable, le Capitaine Cook a déterminé, en 1775, son étendue et sa véritable position : la même année, il ajouta à nos mappemondes la terre de *Sandwich*, inconnue jusqu'alors, et la découverte la plus voisine du Pôle Austral qu'on ait jamais faite (3).

II.

Quoique les vaisseaux des différentes Nations eussent visité et traversé souvent le détroit de *Magellan*, on n'avoit pas examiné avec assez de soin ses baies, ses hâvres et ses caps, les différentes Isles qu'il renferme, et les côtes qui le bordent au Nord et au Sud; on n'avoit par parlé d'une manière exacte des marées, des courans et des sondes; Sir John Narboroug et les Navigateurs qui le suivirent, avoient omis complètement ces divers points, ou ils les avoient traités d'une façon trop vague, et il étoit utile de s'en occuper de nouveau. Cette tâche a été heureusement remplie par Byron, Wallis et Car-

(1) Voyez le Voyage du Lord Anson, édition originale *in*-4.°, page 9.

(2) Ces mots sont de M. Cook lui-même, dans la Préface de son second Voyage, page 14 de l'original. Le Journal du Voyage de Byron, inséré dans la collection de Hawkesworth, vol. I.er, p. 23, 24, 51, 52, 53, 54, indique les raisons sur lesquelles M. Cook a fondé cette assertion.

(3) Voyez la Carte des découvertes dans l'Océan Atlantique du Sud. *Second Voyage de Cook*, vol. II, page 210 de l'original.

teret, dont les opérations, dans ce détroit, et la carte dressée d'après leurs observations et leurs découvertes, ont procuré des lumières précieuses à la Géographie.

III.

Si les informations très-précises qu'ils nous ont données sur chaque portion de ce célèbre détroit, en dégoûtent désormais les Navigateurs; si l'on craint de s'exposer aux fatigues et aux embarras d'un labyrinthe, connu aujourd'hui pour être une source inévitable de dangers et de délais, les Anglois ont la satisfaction d'avoir découvert une entrée dans l'Océan Pacifique, plus sûre et moins longue. On a essayé à diverses reprises, du côté de l'Est et de celui de l'Ouest, le passage autour du Cap de *Horn*, et on a dissipé les frayeurs qu'il inspiroit. Les travaux et la détresse des Escadres du Lord Anson et de Pizarre ne décourageront pas à l'avenir : on sait qu'ils furent obligés d'entreprendre, par une saison défavorable, la navigation de ces mers, et que à l'époque où M. Cook les traversa, il ne s'y trouva rien de formidable.

Cet illustre Navigateur est le premier qui, d'après une suite d'observations les plus satisfaisantes, commencées à l'entrée occidentale du détroit de *Magellan*, et continuées avec des soins infatigables autour de la *Terre de Feu* et au milieu du détroit de *Lemaire*, ait donné une carte de l'extrémité méridionale de l'*Amérique*, qui montre combien les premiers vaisseaux durent être embarrassés de se guider eux-mêmes, et jusqu'à quel point il sera avantageux de doubler le Cap de *Horn*.

IV.

Si les voyages de découvertes entrepris par ordre du Roi ont facilité l'entrée des vaisseaux dans l'Océan Pacifique, ils ont aussi beaucoup étendu nos connoissances relativement aux terres qui s'y trouvent.

Quoique les Européens fréquentent depuis près de deux siècles et demi les immenses (*) parages qu'on appelle de ce nom, la plus grande partie de ces parages, et

(*) Magellan commença son Voyage en 1519.

sur-tout de ceux qui sont au Sud de l'équateur, demeuroit inconnue.

Magellan, et les Espagnols qui parcoururent les premiers ces mers, n'ayant voulu qu'arriver aux Moluques et aux autres Isles qui produisent des épiceries, chacune des parties de l'Océan Pacifique qui ne se trouvoit pas contigüe à leur route, dont la direction étoit au côté septentrional de l'équateur, échappa naturellement à leurs recherches, et si Mendana et Quiros, et avant eux quelques Voyageurs ignorés (*), en s'écartant de cette route, et en se tenant sous le tropique austral, après être partis de Callao, eurent le bonheur de rencontrer différentes Isles; si leur imagination s'échauffa au point de regarder ces Isles comme des indices d'un Continent austral; s'ils se flattèrent que la découverte de ce Continent les rendoit émules de Gama et de Colomb, leurs foibles efforts n'ont point reculé les bornes de la Géographie et de la Navigation. Comme un plan judicieux n'avoit point dirigé leurs voyages; comme leurs découvertes étoient demeurées très-imparfaites, et qu'elles n'avoient été ni examinées de nouveau ni décrites dans des journaux exacts et bien authentiques, on les avoit presque oubliées : on en conservoit des souvenirs si obscurs, qu'il en résultoit des disputes embarrassantes sur la position et l'étendue de ces terres nouvelles, qu'on doutoit même de leur existence.

Il paroît que les conseils d'Espagne se firent de bonne heure une maxime politique d'interrompre et de décourager les voyages dans cette partie du Globe. Déjà maîtres sur le Continent d'*Amérique*, d'un empire trop vaste pour le gouverner aisément, cet Empire d'*Amérique* leur offrant plus de métaux précieux qu'ils ne pouvoient en employer à leur usage, ni la cupidité ni l'ambition ne les excitoient à agrandir leurs domaines. Ainsi, quoique les Espagnols fussent établis le long des côtes de l'Océan Pacifique, quoiqu'ils fussent placés très-commodément pour suivre les découvertes qu'offroient ces mers inconnues, ils se contentèrent d'envoyer des

(*) Voyez des détails sur ces premières découvertes, dans la collection précieuse des Voyages dans l'Océan Pacifique du Sud, publiée par M. Dalrymple.

vaisseaux d'un de leurs ports à l'autre ; s'ils traversèrent le vaste golfe qui sépare de l'*Asie* cette partie de l'*Amérique*, ce fut toujours sur la même ligne, et peut-être avec un seul bâtiment qui partoit d'*Acapulco* pour *Manille*.

La route des Espagnols régla en grande partie celle des autres Navigateurs Européens qui parcoururent l'Océan Pacifique du Sud ; et tous ces voyages furent circonscrits dans les mêmes bornes, si j'en excepte les petites Escadres de Lemaire et Roggewein. Les vaisseaux qui entrèrent dans cette mer par le detroit de *Magellan* ou en doublant le Cap de *Horn*, vouloient faire un commerce interlope avec les Espagnols, ou combattre les navires de cette Nation, projets qui laissoient aux Geographes bien peu d'espoir de decouvrir de nouvelles terres. Chacun d'eux sentit en effet qu'il devoit borner ses croisières à une distance convenable des établissemens Espagnols, les seuls parages où il pouvoit espérer du commerce ou des pirateries. Ils avoient à peine debouqué le détroit de *Magellan* ou doublé la *Terre de Feu*, qu'ils cingloient au Nord vers l'Isle inhabitée de *Juan Fernandès*, qui, pour l'ordinaire, leur servoit de rendez-vous, et où ils alloient prendre des rafraîchissemens : après avoir longé le Continent d'*Amérique* depuis le *Chili* jusqu'à la *Californie*, ils repassoient dans l'Océan Atlantique ; où, s'ils se hasardèrent à étendre leur voyage du côté d'*Asie*, ils ne pensèrent jamais à faire des découvertes dans les portions de la mer du Sud qui demeuroient inconnues : ils choisirent la route battue (si je puis m'exprimer ainsi), route sur laquelle ils comptoient, avec vraisemblance, rencontrer le galion des *Philippines*, mais qui offroit peu d'apparence de rendre la traversée utile à la Géographie.

Par une suite naturelle de ces combinaisons, les diverses expéditions dont je parle ici durent fournir peu de materiaux aux Géographes qui désiroient une connoissance exacte et détaillée de l'Océan Pacifique du Sud. Les industrieux Hollandois, qui avoient alors toute leur énergie, firent cependant quelques tentatives sur ce point : nous leur devons trois voyages entrepris avec l'unique projet de découvrir de nouvelles terres ; et leurs recherches dans les latitudes australes de cet Océan sont

connues d'une manière beaucoup plus sûre que celles des premiers Navigateurs Espagnols.

Lemaire et Schouten en 1616, et Roggewein en 1722, jugèrent sagement qu'il n'y avoit aucune connoissance nouvelle à acquérir en suivant le passage ordinaire au Nord de la ligne, et ils traversèrent cet Océan depuis le Cap de *Hora* jusqu'aux *Indes Orientales*, en se tenant sous le tropique Sud, parages qu'on avoit visités si rarement et d'une manière si peu efficace, quoique la croyance vulgaire, fortifiée par les spéculations de quelques Philosophes, y promît un grand nombre de découvertes.

En 1642, Tasman, qui fit depuis *Batavia* une longue traversée sur l'Océan Austral de l'*Inde*, entra dans la Mer Pacifique du Sud, au point où cette mer est le plus éloignée de la côte d'*Amérique*, et il visita des parages qu'on n'avoit pas encore examinés. Après être parti d'une latitude Sud assez élevée, il cingla au Nord jusqu'à la *Nigritie*, et jusqu'aux Isles situées à l'Est de cette terre, près de l'équateur, et ses découvertes ont rendu son voyage célèbre dans les annales de la Navigation.

Les succès de ces trois expéditions ne servirent néanmoins qu'à indiquer un vaste champ, que les Navigateurs doués de plus de persévérance pourroient examiner avec plus de succès. Leurs résultats, il est vrai, présentoient aux Géographes un moyen de varier la stérile uniformité des premières cartes, en y plaçant quelques Isles nouvelles; mais le nombre et l'étendue de ces nouvelles terres étoient si peu considérables, qu'on peut leur appliquer ce vers connu :

Rari nantes in gurgite vasto.

Et si les découvertes étoient en très-petit nombre, elles étoient d'ailleurs très-imparfaites. On s'étoit approché de quelques côtes, mais on n'y avoit pas débarqué : on les avoit quittées sans reconnoître leur étendue et sans voir si elles étoient réunies à d'autres côtes voisines. Les débarquemens qu'on avoit faits avoient été en général très-rapides, et il étoit à peine possible d'établir sur une base si foible des informations propres à satisfaire même la curiosité oisive ; et ce qu'on en disoit ne pouvoit ni contenter les Philosophes ni contribuer

beaucoup à la sûreté ou au succès des Navigateurs qui viendroient ensuite.

Il faut toutefois rendre justice à ces commencemens de découvertes. Les Hollandois ont le mérite d'avoir été nos précurseurs ; mais nous avons été bien plus loin qu'eux dans la route qu'ils ont ouverte aux Navigateurs Européens. On va voir avec quel succès nos vaisseaux ont pénétré, dans leurs voyages successifs, les réduits les plus cachés de l'Océan Pacifique du Sud, et déchiré le voile qui couvroit une si grande partie du Globe.

1.° Nos Navigateurs ont recherché avec soin les différentes terres qu'on disoit avoir été vues par les Espagnols ou les Hollandois; ils ont retrouvé et visité la plupart de ces terres (du-moins celles qui sembloient être de quelque importance); ils ne les ont pas visitées en courant; ils ont employé tous les moyens possibles pour rectifier les erreurs et suppléer aux premières imperfections; ils ont fait des recherches exactes dans l'intérieur du pays; ils ont fait le tour des côtes et ils en ont pris le relèvement. Qui n'a pas entendu parler de la célèbre *terre australe du Saint-Esprit*, découverte par Quiros? On assuroit qu'elle formoit une partie du Continent Austral; cette prétention n'a pu tenir contre l'examen du Capitaine Cook, qui en a achevé le tour, et qui lui a assigné sa véritable position et ses étroites bornes dans l'Archipel des *Nouvelles-Hébrides* (*).

2.° Outre que nos derniers Navigateurs ont achevé la reconnoissance des terres aperçues avant eux, ils ont enrichi la Géographie d'une longue liste de terres nouvelles. Ils ont traversé, à diverses reprises, sous le tropique Sud et dans toutes les directions, l'Océan Pacifique Austral, et ils ont trouvé une multitude d'Isles presque infinie. Ces Isles sont disposées dans un espace de près de 80 degrés de longitude; elles sont situées à des distances plus ou moins grandes; elles forment des groupes très-nombreux; et l'approche de nos vaisseaux semble leur avoir donné une existence publique. Les descriptions

(*) M. de Bougainville observa, seulement en 1768, que cette terre étoit composée de plusieurs Isles. M. Cook a reconnu tout le groupe en 17[illegible]. Voyez *le second Voyage de Cook*, tome II, page 196 de l'original.

bien détaillées et bien complètes qu'on a faites de ces Isles et de leurs habitans, ont servi aux progrès de toutes les sciences, et pour me servir des termes du Capitaine Cook, qui a eu une si grande part à ces decouvertes, *elles laissent peu de chose à faire dans cette partie* (1).

3.° Byron, Wallis et Carteret ont beaucoup ajouté aux connoissances que nous avions des Isles situées dans l'Océan Pacifique, sous le tropique Sud; mais les Géographes ignoroient absolument jusqu'où cet Océan se prolonge à l'Ouest, quelles terres le bornent de ce côté, et quelle est la liaison de ces terres avec les contrées découvertes par les anciens Navigateurs. Le premier Voyage de M. Cook (2) a résolu ces importantes questions de la manière la plus complète. Ce grand homme déploya alors une persévérance extraordinaire et un talent consommé; il brava les obstacles et les dangers sans nombre que lui offroit une pareille entreprise; il releva près de deux mille milles de la côte qui borne la Mer du Sud à l'Ouest de l'Equateur, depuis le trente-huitième degré de latitude australe, jusqu'à dix degrés et demi de la ligne équinoxiale, où il a reconnu qu'elle est réunie à la terre déjà visitée par les Hollandois, qui y avoient fait plusieurs Voyages de leurs établissemens d'*Asie*, et à laquelle ils avoient donné le nom de *Nouvelle-Hollande*. La nation dont je viens de parler avoit suivi les bandes Nord et Ouest; mais les opérations étendues de M. Cook sur la bande Orientale en ont presque achevé la reconnoissance dans tous les points: entre le Cap *Hicks*, situé par trente-huit degrés de latitude, où il a commencé l'examen de cette côte, et la partie de la terre *Van-Diemen*, d'où Tasman prit son point de départ, on ne compte pas plus de cinquante-cinq lieues; il est donc très-probable que ces deux portions sont réunies, quoique M. Cook ait poussé la circonspection jusqu'à dire qu'il n'a pu déterminer si la *Nouvelle-Galles méridionale*, c'est-à-dire, la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*, *est jointe à la*

---

(1) Voyez le second Voyage de Cook, tome II, page 239 de l'original.

(2) Voyez la collection de Hawkesworth, vol. III de l'original.

terre Van-Diemen (1). Au reste, son second Voyage ne tardera pas à éclaircir cette question. Le Capitaine Furneaux, qui montoit *l'Aventure*, et qui se sépara de *la Résolution* en 1773 (heureuse séparation, puisqu'elle produisit un si bon effet!), a reconnu la terre *Van-Diemen* depuis sa pointe orientale le long de la côte d'Est, bien au-delà de la station de Tasman, et jusqu'à trente-huit degrés de latitude, où M. Cook avoit commencé sa reconnoissance en 1770 (2).

On connoît donc aujourd'hui la circonférence entière de cette vaste terre, qu'on peut appeler une cinquième partie du Globe : nos Navigateurs l'ont en effet trouvée si grande que, pour employer ici les expressions de M. Cook, *elle est beaucoup plus étendue qu'aucune autre partie du Monde qui ne porte pas la dénomination de Continent* (3).

4.° Tasman ayant pénétré dans l'Océan Pacifique, après avoir quitté la terre *Van-Diemen*, rencontra une côte à laquelle il donna le nom de *Nouvelle-Zélande*. Comme il ne détermina en aucune manière l'étendue de cette côte, ni sa position, excepté une partie de la bande occidentale qu'il longea en marchant au Nord, les Géographes croyoient assez généralement que la *Nouvelle-Zélande* faisoit partie d'un Continent austral, prolongé au Nord et au Sud depuis le trente-troisième degré jusqu'au soixante-quatrième degré de latitude Sud; que sa côte septentrionale s'étendoit à travers la Mer Pacifique du Sud, à une distance fort grande, et que Juan Fernandez avoit vu son extrémité Est un demi-siècle avant Tasman. Le premier Voyage de M. Cook a totalement détruit cette supposition. Si Tasman a aperçu le premier la *Nouvelle-Zélande*, la gloire de l'avoir reconnue appartient à M. Cook seul. Il passa près de six mois sur ses côtes, en 1769 et 1770 (4); il en fit le tour, il marqua son étendue, et il trouva qu'elle est partagée

(1) Voyez la collection de Hawkesworth, tome III, page 483 de l'original.

(2) Second Voyage de Cook, tome I.er, page 114 de l'original.

(3) Collection de Hawkesworth, tome II, page 622 de l'original.

(4) Depuis le 6 Octobre 1769 jusqu'au 31 Mars 1770.

en deux Isles (1). Il y est retourné depuis à diverses reprises; il a perfectionné cette importante découverte; et la *Nouvelle-Zélande* ne sera plus indiquée comme une partie d'un Continent austral, mais elle figurera désormais sur les Mappemondes comme les deux plus grandes Isles de cette partie de l'hémisphère austral.

5.° Il restoit beaucoup de doutes et d'incertitudes sur la jonction ou la séparation de la *Nouvelle-Hollande* avec la *Nouvelle-Guinée*; le Capitaine Cook, en traversant le détroit qu'il a appelé de l'*Endeavour*, a décidé la question : nous n'hésiterons pas à dire que c'est une découverte importante pour la Géographie; et quoique la sagacité et l'érudition de M. Dalrymple aient trouvé des indices qui semblent annoncer qu'on soupçonnoit ce passage (2), ces indices étoient si obscurs et si peu connus, qu'en général on ne les avoit pas suivis dans la rédaction des cartes : le Président de Brosses (3), qui a écrit en 1756, et qui avoit beaucoup de connoissances géographiques, ne les avoit pas trouvés satisfaisans; et M. de Bougainville, qui, en 1768, rencontra la côte orientale de la *Nouvelle-Guinée*, près de 90 lieues à l'Ouest de sa pointe Sud-Est, aima mieux faire, contre un vent de bout, ces 90 lieues, dans un temps où son équipage manquant de provisions, étoit réduit à manger les peaux de veaux marins qui couvroient ses vergues et ses agrêts, que de continuer sa route à l'Ouest, pour chercher un passage qu'il jugeoit extrêmement problématique (4). M. Cook, en ouvrant entre la Mer

(1) Son extrémité méridionale gît à-peu-près par 47 degrés de latitude, et son extrémité Nord par 35 degrés et demi. Voyez la carte du Capitaine Cook, dans la collection de Hawkesworth, vol. II, page 281 de l'original.

(2) Voyez la route de Torré sur un des vaisseaux de Quirós, en 1606, entre la *Nouvelle-Hollande* et la *Nouvelle-Guinée*, dans la carte des découvertes dans l'Océan Pacifique du Sud, avant 1764, publiée par M. Dalrymple.

(3) M. de Brosses dit de la *Nouvelle-Guinée* : « C'est une longue Isle ou presqu'Isle, si elle touche à la *Nouvelle-Hollande* ». *Navigations aux Terres Australes*, tome I.er, page 434.

(4) « Le triste état où nous étions réduits ne nous permettoit » pas de chercher, en faisant route à l'Ouest, un passage, au » Sud de la *Nouvelle-Guinée*, qui nous frayât, par le Golfe de

Pacifique et l'Océan de l'*Inde*, une communication qui, si elle n'est pas nouvelle, étoit du-moins abandonnée et oubliée, a dissipé tous les doutes sur un fait si utile à la Navigation.

6.° On doit au Capitaine Carteret une autre découverte d'une utilité presque égale à celle que je viens de citer. Dampierre, en longeant une côte qu'on supposoit faire partie de la *Nouvelle-Guinée*, remarqua que cette côte forme une Isle séparée, à laquelle il a donné le nom de *Nouvelle-Bretagne*; mais le Capitaine Carteret a reconnu que la *Nouvelle-Bretagne* est divisée en deux grandes Isles, et en beaucoup d'autres plus petites : si quelques-uns des premiers Navigateurs de l'Océan Pacifique du Sud s'en étoient aperçus, leurs observations n'étoient point arrivées jusqu'à nous; et l'on peut compter cette découverte parmi celles qui honorent notre Nation. Le *Canal Saint-George*, qui sépare la *Nouvelle-Bretagne* de la *Nouvelle-Irlande*, que suivit M. Carteret pour passer de la Mer Pacifique dans l'Océan de l'*Inde*, « offre un passage beaucoup meilleur et beau-» coup plus court, en venant de l'Est ou de l'Ouest, que » le tour des Isles situées au Nord (*) ».

Byron, Wallis et Carteret eurent principalement pour objet de découvrir de nouvelles terres dans la Mer Atlantique du Sud; et quoiqu'ils aient ajouté quelque chose à nos connoissances géographiques sur la Mer Pacifique du Sud, leurs Voyages ont fourni peu de matériaux nécessaires pour donner au public une description complète de ces immenses parages, qu'ils traver-

---

» *Carpentarie*, une route nouvelle et courte aux Isles *Moluques*. » *Rien n'étoit à-la-vérité plus problématique que l'existence de* » *ce passage* ». Voyage autour du Monde, page 259.

(*) Voyez la Collection de Hawkesworth, vol. III, page 563 de l'original.

La position des Isles *Salomon*, célèbre découverte de Mendana, ne sera plus un sujet de dispute parmi les Géographes : M. Dalrymple a prouvé, de la manière la plus satisfaisante, qu'elles forment un petit Archipel, où l'on trouve les terres qu'on a appelées depuis *Nouvelle-Bretagne*, *Nouvelle-Irlande*; et les lumières que le Capitaine Cartaret a répandues sur ce groupe, ajoutent un nouveau degré de force aux preuves de M. Dalrymple. Voyez la *Collection des Voyages par Dalrymple*, vol. I.er, page 16 de l'original.

sèrent seulement sur une ligne directe en revenant en *Europe* par les *Indes Orientales*. M. Cook, chargé de l'expédition qui suivit les leurs, eut ordre de reconnoître plus exactement la Mer Pacifique du Sud; mais ses instructions lui recommandant tout-à-la-fois ce qui avoit rapport aux progrès de l'Astronomie et à ceux de la Géographie, l'inquiétude de ne pas arriver assez tôt à *O-Taïti*, pour observer le passage de Vénus au-dessus du disque du Soleil, ne lui permit pas de s'éloigner du chemin le plus court, et de chercher les terres inconnues qui pouvoient se trouver au Sud-Est de cette Isle. Comme il fut d'une fidélité scrupuleuse à ses devoirs, une partie considérable de la Mer Pacifique du Sud, celle où l'on espéroit le plus de découvertes, ne fut ni reconnue ni examinée lors de son premier Voyage. Pour suppléer à cette omission, et éclaircir un point admis par plusieurs savans, qui fondoient leur système sur de simples spéculations, et par des hommes peu éclairés, qui l'adoptoient d'après des autorités qu'ils croyoient dignes de foi, mais encore très-problématique, et même dénué de fondement aux yeux de quelques autres qui se livroient moins à leur imagination, ou qui étoient plus incrédules, Sa Majesté, empressée de favoriser tout ce qui peut ajouter à nos richesses dans chacune des parties des Sciences, ordonna une nouvelle expédition. Les services signalés rendus par M. Cook, durant son premier Voyage, le désignoient comme l'homme le plus propre à terminer des recherches qu'il avoit si habilement commencées. Il partit donc en 1772, commandant les deux vaisseaux *la Résolution* et *l'Aventure*, avec le plus vaste plan de découvertes qu'on connoisse dans les annales de la Navigation: on le chargea non-seulement de faire le tour du Monde, mais de parcourir tout le Globe dans les hautes latitudes méridionales, en formant de temps à autre, dans chacun des parages de l'Océan Pacifique qu'on n'avoit pas encore examiné, les croisières qui pourroient enfin résoudre la question si débattue sur l'existence d'un Continent austral; on lui recommanda de le chercher sur tous les points de l'hémisphère Sud; et supposé qu'il y en eût un, de déterminer s'il étoit accessible à la Navigation. J'ai déjà parlé des nombreuses Isles situées sous le Tropique, dans

l'Océan Pacifique, dont nous devons la découverte à ce Voyage, qui dura de trois à quatre ans, et qui fut exécuté avec une intrépidité et une constance si extraordinaires : mais j'ai réservé pour ce paragraphe l'objet principal de l'expédition, ou le tableau des diverses campagnes que fit M. Cook sur l'hémisphère Sud. La route de *la Résolution* et de *l'Aventure* au milieu de l'Océan Atlantique du Sud, de l'Océan Indien méridional, et de la Mer Pacifique du Sud, qui environnent le Globe, combinée avec la route de *l'Endeavour*, offre une démonstration oculaire, que, par ses infatigables recherches, M. Cook a reconnu tous les parages où l'on supposoit un Continent vu des premiers Navigateurs; que ce Continent a disparu à l'approche de ses vaisseaux, et que, semblable aux fantômes de l'imagination, il s'est évanoui sans laisser de traces (*). On a soutenu qu'un Continent Austral est nécessaire pour maintenir l'équilibre entre les deux hémisphères; mais quelque plausible que paroisse cette théorie au premier coup-d'œil, l'expérience a assez démontré combien elle est fausse. D'après le second Voyage de Cook, dont je parle ici, nous connoissons parfaitement l'hémisphère Sud, et nous pouvons prononcer avec certitude que l'équilibre du Globe est très-bien conservé, quoique les mers parcourues par M. Cook ne laissent pas assez d'espace pour

(*) Il faut observer cependant que M. le Monnier soutient, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, année 1776, l'existence du Cap *de la Circoncision*, vu par M. Bouvet en 1738, malgré l'opinion de M. Cook, qui l'a cherché en vain, et qui suppose qu'une Isle de glace a donné lieu à cette méprise du Navigateur François. M. Wales a répondu aux objections de M. le Monnier, dans un Mémoire lu à la Société Royale; M. le Monnier a répliqué, et M. Wales a fait une apologie plus détaillée de cette partie du Journal de M. Cook; il a eu la bonté de me la communiquer, et je l'insère ici.

Note du Traducteur. M. le Monnier m'a communiqué, de son côté, une dernière réponse à M. Wales. Ces deux morceaux m'ont paru trop étendus pour les insérer ici en note, et on les trouvera à la suite de cette Introduction.

J'observerai d'avance que l'Auteur de l'Introduction a tort de parler du Cap *de la Circoncision* à propos du Continent Austral; car M. le Monnier ne croit point à l'existence du Continent Austral; il dit lui-même que la terre du Cap *de la Circoncision* est une Isle, et même *une petite Isle*.

la masse correspondante de terre que plusieurs écrivains ont jugée nécessaire à l'équilibre du Globe (1).

Si les premiers Navigateurs ont ajouté à nos cartes une plus grande étendue de terres que M. Cook, il a la gloire d'avoir reconnu plus de mers qu'aucun de ses prédécesseurs. La récapitulation qu'il a faite lui-même de son second Voyage, terminera mes remarques sur ce point. « J'ai fait, dit-il, le tour de l'hémisphère austral » dans une haute latitude, et je l'ai traversé de manière à » prouver, sans réplique, qu'il n'y a point de Continent, » à moins qu'il ne soit près du Pôle, et hors de la portée » de la Navigation. En parcourant deux fois la Mer du » Tropique, j'ai déterminé la position de quelques terres » anciennement aperçues, et j'en ai découvert un grand » nombre de nouvelles; je crois que je laisse peu de » chose à faire en ce genre dans cette partie du Globe; » je me flatte aussi que l'objet de l'expédition a été à » tous égards parfaitement rempli, et qu'après cette » relation, on ne parlera plus du Continent Austral qui » a occupé l'attention de quelques-unes des Puissances » maritimes dans un intervalle de près de deux siècles, » et exercé les spéculations des Géographes de tous les » âges (2) ».

Tels furent, jusqu'au second Voyage de M. Cook inclusivement, les succès de nos expéditions, qui avoient pour objet d'ouvrir de nouvelles routes à la Navigation et de rectifier les anciennes erreurs répandues dans la Géographie. La récapitulation sommaire que je viens

(1) L'opinion de l'ingénieux Auteur des *Recherches Philosophiques sur les Américains*, mérite d'être rapportée ici : « Qu'on » calcule comme on voudra, on sera toujours contraint d'avouer » qu'il y a une plus grande portion de Continent située dans la lati- » tude septentrionale que dans la latitude australe.

» C'est fort mal-à-propos qu'on a soutenu que cette répartition » inégale ne sauroit exister, sous prétexte que le Globe perdroit » son équilibre, faute d'un contre-poids suffisant au Pole méri- » dional. Il est vrai qu'un pied cube d'eau salée ne pèse pas autant » qu'un pied cube de terre; mais on auroit dû réfléchir qu'il peut » y avoir sous l'Océan des lits et des couches de matières, dont la » pesanteur spécifique varie à l'infini, ou que le peu de profondeur » d'une mer versée sur une grande surface, contre-balance les » endroits où il y a moins de mer, mais où elle est plus profonde. » Tome II, page 375 ».

(2) Second Voyage de Cook, Tome II, p. 239 de l'original.

de donner mettra tous les lecteurs en état de juger de ce qui restoit encore à faire pour achever l'exécution du vaste plan de découvertes qu'on avoit formé. L'hémisphère austral avoit été parcouru à diverses reprises, et on l'avoit reconnu dans tous les points accessibles aux vaisseaux; mais il demeuroit encore beaucoup d'incertitudes, et par conséquent une grande variété d'opinions sur la possibilité ou l'impossibilité de naviguer aux extrémités de notre hémisphère, et en particulier sur l'existence, ou du-moins sur l'impraticabilité d'un passage au Nord, entre l'Océan Atlantique ou la Mer Pacifique, en venant de l'Est et suivant les côtes de l'*Asie*, ou en venant de l'Ouest et suivant celles de l'*Amérique Septentrionale*.

On sentoit que si ce passage étoit praticable on abrégeroit beaucoup les voyages au *Japon*, à la *Chine* et aux *Indes Orientales* en général; qu'ils deviendroient par conséquent plus utiles que par le long et ennuyeux détour du Cap de *Bonne-Espérance*. La Nation Angloise s'en occupoit depuis plus de deux siècles; et sans parler de la première tentative de Cabot, en 1497, qui nous procura la découverte de *Terre-Neuve* et de la côte de *Labrador*, depuis le premier Voyage de Frobisher, qui, en 1576, alla chercher le passage à l'Ouest, jusqu'à celui de James et de Fox, en 1631, nos audacieux Navigateurs firent des tentatives multipliées; mais si ces expéditions nous firent connoître de nouvelles portions de l'*Amérique Septentrionale*, par la découverte de la baie de *Hudson* et de celle de *Baffin*, la question sur le passage par ce côté dans la Mer Pacifique demeuroit indécise. Nos compatriotes et les Hollandois ne réussirent pas plus, dans leurs diverses entreprises, à trouver ce passage du côté de l'Est. Le peu de succès de Wood, en 1676, semble avoir terminé la longue liste des expéditions infructueuses entreprises au Nord, durant le siècle dernier; et si l'on ne désespéra pas de cette découverte, à laquelle on avoit en vain travaillé si souvent, on cessa du-moins assez long-temps d'y songer.

M. Dobbs, zélé partisan de la probabilité d'un passage au Nord-Ouest, par la baie de *Hudson*, fixa de nos jours l'attention de l'*Angleterre* sur cette entreprise;

et par son zèle actif et ses sollicitations constantes, il ranima l'esprit de découverte. On suivit ses projets, mais sans succès; car le Capitaine Middleton, envoyé par le Gouvernement, en 1741, et les Capitaines Smith et Moore, envoyés, en 1746, par une Société particulière, quoiqu'encouragés par un acte du Parlement, accordant vingt mille livres sterlings de récompense à ceux qui trouveroient le passage, revinrent de la baie de *Hudson* avec leurs Journaux, qui laissèrent la question dans le même état d'incertitude.

Lorsque les recherches de cette espèce ne furent plus abandonnées aux sollicitations d'un individu ou aux souscriptions des particuliers; lorsqu'elles commencèrent à être protégées par le Roi, et vivement favorisées par le Ministre chargé du Département de la Marine, il devint impossible que parmi des tentatives si multipliées et si bien conduites, pour reconnoître les coins les plus éloignés de l'hémisphère austral, on n'entreprît pas de nouveau le passage au Nord. En effet, tandis que le Capitaine Cook faisoit son Voyage au Pôle austral, commencé en 1773, M. Phipps, aujourd'hui Lord Mulgrave, partit avec deux vaisseaux *afin de déterminer jusqu'où la Navigation étoit praticable du côté du Pôle boréal*; et quoique des barrières insurmontables eussent arrêté ses progrès, ainsi qu'elles avoient arrêté les premiers Navigateurs (*), on ne renonça pas à l'espoir d'ouvrir une communication entre l'Océan Atlantique et la Mer Pacifique, par le Nord; et notre Amirauté ordonna un voyage qui eût cet objet.

Les opérations projetées étoient si nouvelles, si variées et si étendues, qu'on crut avoir besoin des talens et de l'expérience du Capitaine Cook pour les conduire. Il auroit pu, sans qu'on l'accusât de manquer de zèle pour le service public, passer le reste de ses jours dans la place qu'on lui avoit donnée à l'Hôpital de *Greenwich*; il auroit pu y jouir de la gloire qu'il avoit

(*) Le Journal du Capitaine Phipps donne l'Histoire des premières tentatives qu'on avoit faites pour arriver au Pôle boréal. M. Barrington a recueilli des détails sur plusieurs vaisseaux qui se sont élevés à de très-hautes latitudes. Voyez ses *Miscellanies*, pages 1—124.

achetée si chèrement par deux Voyages autour du Monde : mais il quitta de bon cœur un poste honorable ; et heureux de ce que le Comte de Sandwich n'avoit pas jeté les yeux sur un autre Commandant, il se chargea de l'expédition dont on publie ici l'histoire, expédition qui devoit l'exposer aux fatigues et aux dangers d'une troisième circonnavigation du Globe, par une route qu'on n'avoit pas encore essayée. Tous les Navigateurs qui avoient fait jusqu'alors le tour du Monde, étoient revenus en Europe par le Cap de *Bonne-Espérance* ; on assignoit à M. Cook la tâche pénible de revenir en *Angleterre* par les hautes latitudes septentrionales, entre l'*Asie* et l'*Amérique*. Ainsi la route ordinaire fut changée, et au-lieu d'entrer dans la Mer du Sud par l'Océan Atlantique, on voulut essayer de pénétrer dans l'Océan Atlantique par la Mer Pacifique ; car on avoit prévu sagement que quelles que fussent les ouvertures et les entrées qu'on pourroit trouver sur la côte orientale de l'*Amérique*, et dans une direction qui donneroit l'espoir d'un passage, l'entreprise finiroit par échouer, s'il n'y avoit pas une mer libre entre la côte occidentale de ce Continent et les extrémités de l'*Asie*. On enjoignit donc à M. Cook de se rendre à l'Océan Pacifique, en traversant les nouvelles Isles découvertes par lui sous le Tropique du Sud, et, après avoir coupé l'Equateur, de cingler au Nord, et de choisir la route qui lui sembleroit la plus propre à fixer des points géographiques importans, et à produire des découvertes intermédiaires sur les parages qui devoient le conduire à la principale scène de ses opérations.

Mais les instructions qu'on lui donna feront mieux connoître le plan du Voyage et les divers objets qu'il embrassoit, et je les insère ici, afin que les lecteurs sachent, d'une manière précise, jusqu'à quel point il les a exécutées.

De la part des Lords-Commissaires de l'Amirauté de la Grande-Bretagne, *de l'*Irlande, *etc.*

INSTRUCTIONS SECRETTES pour le Capitaine Jacques *Cook*, Commandant du Vaisseau de Sa Majesté *la Résolution.*

Le COMTE DE SANDWICH *nous ayant signifié une résolution de Sa Majesté, qui ordonne une expédition pour trouver, en mer, un passage au Nord, de la mer Pacifique dans l'Océan Atlantique, nous avons, en exécution de cet ordre, fait armer et équipper d'une manière convenable les vaisseaux la* RÉSOLUTION *et la* DÉCOUVERTE; *et vos derniers Voyages nous ayant fait connoître vos talens et votre bonne conduite, nous avons cru devoir vous charger de celui-ci : nous vous avons nommé Commandant du premier des vaisseaux indiqués ci-dessus, et nous avons enjoint au Capitaine Clerke, qui commande le second, de suivre vos ordres. Nous vous enjoignons de vous rendre tout de suite au* CAP DE BONNE-ESPÉRANCE, *avec la* RÉSOLUTION *et la* DÉCOUVERTE, *à moins que vous ne jugiez nécessaire de vous arrêter à* MADÈRE, *aux Isles du* CAP VERD, *ou aux* CANARIES, *pour y prendre du vin; on vous laisse le maître d'y relâcher, en ayant soin toutefois de n'y pas rester plus long-temps qu'il le faudra pour cet objet.*

Dès que vous serez au CAP DE BONNE-ESPÉRANCE, *vous donnerez des rafraîchissemens à vos équipages, et vous embarquerez sur vos bâtimens autant de vivres et d'eau qu'ils pourront en contenir.*

Vous devez, s'il est possible, partir du CAP DE BONNE-ESPÉRANCE *à la fin d'Octobre ou au commencement de Novembre prochain, et cingler au Sud, pour y chercher les Isles qu'on dit avoir été vues dernièrement par les François, à 48 degrés de latitude, et vers le méridien de l'Isle* MAURICE. *Si vous rencontrez ces Isles, vous les examinerez avec soin, et vous tâcherez d'y découvrir un bon havre. Si vous y découvrez un bon havre, vous ferez toutes les observations nécessaires pour le retrouver facilement : un bon port dans ces parages pouvant devenir très-utile, lors même qu'il*

n'offrirait guères autre chose qu'un abri, du bois et de l'eau. Toutefois vous n'employerez pas trop de temps à rechercher ces Isles, ou à les examiner, si vous les trouvez; mais vous vous hâterez de gagner O-TAÏTI *et les Isles de la* SOCIÉTÉ *(en touchant à la* NOUVELLE-ZÉLANDE, *si vous le croyez nécessaire ou convenable); vous tâcherez d'arriver assez tôt à* O-TAÏTI *ou aux Isles de la* SOCIÉTÉ, *pour donner à vos équipages les rafraîchissemens dont ils pourront avoir besoin, avant d'exécuter les ordres ultérieurs de ces instructions.*

A votre arrivée à O-TAÏTI, *ou aux Isles de la* SOCIÉTÉ, *vous débarquerez Omaï sur celle de ces terres qu'il choisira, et vous l'y laisserez.*

Vous distribuerez, parmi les Chefs, une portion des présens que vous portez, telle que vous la jugerez convenable, et vous garderez le reste pour les Naturels des pays que vous pourrez découvrir dans l'hémisphère septentrional. Quand vous aurez rafraîchi vos équipages et embarqué le bois et l'eau dont vous aurez besoin, vous quitterez ces Isles au commencement de Février, ou plus tôt, si vous le croyez nécessaire, et vous vous rendrez par une route aussi directe que vous le pourrez à la côte de la NOUVELLE-ALBION, *en vous efforçant de l'attaquer par le 44.e degré de latitude Nord; on vous recommande, en y allant, de ne point perdre de temps à chercher de nouvelles terres, et de ne pas vous arrêter sur celles que vous découvrirez, à moins que vous ne soyez forcé de faire du bois et de l'eau.*

On vous enjoint strictement, durant votre route vers la côte de la NOUVELLE-ALBION, *ne ne toucher sur aucune partie des Domaines Espagnols, situés à la partie occidentale de l'*AMÉRIQUE, *à moins que vous n'y soyez jeté par des accidens inévitables: dans ce cas, vous ne vous y arrêterez que le temps absolument nécessaire, et vous prendrez bien garde de ne point donner d'ombrage ou de sujet de plainte à aucun des habitans du pays, ou des sujets de Sa Majesté Catholique. Si, dans votre route ultérieure au Nord, telle qu'elle vous sera tracée ci-après, vous trouvez des sujets d'un Prince ou d'un État de*

l'Europe sur quelques-unes des parties de la côte que vous visiterez, vous ne devez pas les inquiéter ou leur donner un juste sujet de plainte, mais, au contraire, les traiter avec politesse et avec amitié.

Lorsque vous serez sur la côte de la Nouvelle-Albion, vous relâcherez dans le premier port commode, pour y faire du bois et de l'eau, et vous y procurer des rafraîchissemens; vous marcherez ensuite au Nord, le long de la côte, jusqu'à 65 degrés de latitude, ou même plus loin, si vous n'êtes pas arrêté par des terres ou par des glaces; vous ne perdrez pas votre temps à reconnoître des rivières ou des entrées, et vous ferez toujours la plus grande diligence possible, jusqu'à ce que vous soyez parvenu au 65.e parallèle qu'on vient de vous indiquer, et où nous désirerions que vous arrivassiez au mois de Juin de l'année prochaine. Quand vous serez à cette hauteur, vous chercherez et vous examinerez avec soin les rivières ou les entrées qui vous paraîtront devoir être d'une étendue considerable, et se diriger vers la Baie de Hudson, ou la Baie de Baffin; et si, d'après vos propres observations, et d'après les informations que vous pourrez recevoir des Naturels du Pays (lesquels paroissent être de la même race et parler la même langue que les Eskimaux, dont on a donné un vocabulaire), vous entrevoyez la certitude, ou même la probabilité de découvrir un passage par mer, dans l'une et l'autre, ou dans une seule de ces baies, vous ferez tous les efforts possibles pour l'effectuer avec un de vos vaisseaux, ou avec les deux, à moins que vous ne jugiez plus sûr ou plus vraisèmblable de l'effectuer avec des bâtimens plus petits: dans ce dernier cas, vous monterez les charpentes d'un ou deux des petits bâtimens dont vous êtes pourvus; quand vous les aurez mis en état de naviguer, et quand vous les aurez approvisionnés de vivres et de munitions, vous en détacherez un, ou vous détacherez tous les deux, sous le commandement d'un Officier qu'on laisse à votre choix, avec un nombre suffisant de Bas-Officiers, de Matelots et de canots, afin d'essayer le passage susdit; vous leur donnerez les instructions que vous croirez con-

venables, pour vous rejoindre, si leur tentative n'a point de succès, ou pour leurs opérations ultérieures, si elle réussit. Si cependant il vous paroît plus convenable de suivre d'autres moyens que ceux qu'on vient de vous indiquer pour découvrir le passage au Nord (si ce passage existe), vous êtes le maître d'employer ces moyens.

Si vous parvenez à vous convaincre qu'il vous est impossible de pénétrer par eau dans la BAIE DE HUDSON, *ou dans celle de* BAFFIN, *ou que ce passage n'est pas assez considérable pour la Navigation, vous vous rendrez, à une saison convenable, à* SAINT-PIERRE *et* SAINT-PAUL, *Port du* KAMTSCHATKA, *ou partout ailleurs, si vous le trouvez bon, afin d'y rafraîchir vos équipages, et d'y passer l'hiver: vous en partirez au printemps de* 1778, *et vous vous éleverez au Nord aussi loin que vous le dictera votre prudence, afin de chercher de nouveau, par le Nord-Est ou le Nord-Ouest, un passage de la Mer Pacifique dans l'Océan Atlantique ou la mer du Nord; et si, d'après vos propres observations, ou d'après les informations que vous pourrez recevoir, vous entrevoyez la probabilité d'un tel passage, vous suivrez les instructions du paragraphe précédent. Que vous découvriez un passage, ou que vos entreprises sur ce point soient sans succès, vous vous hâterez de revenir en* ANGLETERRE, *par la route que vous croirez la plus utile aux progrès de la Géographie et de la Navigation, et vous ramenerez les deux vaisseaux à* SPITHEAD, *où ils attendront les ordres ultérieurs.*

Dans tous les lieux que vous aurez occasion de reconnoître durant le cours du Voyage, et où des observations de l'espèce qu'on va vous indiquer n'ont pas encore été faites, vous examinerez soigneusement, autant que le temps vous le permettra, la véritable position en latitude et en longitude des places, la déclinaison de l'aimant, les gissemens et la direction des caps et des pointes de terres, la hauteur, la direction et la force des marées et des courans, la profondeur de la mer, les bas-fonds, les rochers; vous releverez et vous marquerez sur des cartes, la position et les vues des baies, havres,

et des différentes parties de la côte, et vous ferez d'ailleurs toutes les remarques qui pourront être utiles à la Navigation ou au Commerce : vous observerez aussi avec soin la nature et les productions du sol; les quadrupèdes, les insectes ou les oiseaux qui l'habitent ou le fréquentent; les poissons qu'on trouve dans les rivières ou sur les côtes : vous direz si ces divers animaux y sont plus ou moins abondans; et, en cas que vous en découvriez de particuliers, vous les décrirez et vous les dessinerez aussi exactement qu'il vous sera possible; si vous trouvez des métaux, des minéraux ou des pierres précieuses, ou des fossiles nouveaux, vous rapporterez des échantillons de chacune de ces substances, ainsi que des plantes, des arbres et arbrisseaux, et des graines des plantes et des fruits particuliers à ces contrées, si vous pouvez vous en procurer, et vous les transmettrez à votre secrétaire, afin qu'on fasse les essais et les expériences qui seront jugés convenables. Vous observerez en outre l'esprit, le tempérament, le caractère et le nombre des Indigènes et des Etrangers sur les terres qui seront habitées; et vous tâcherez, par tous les moyens permis, de cultiver leur amitié : vous leur donnerez les bagatelles que vous aurez à bord, en choisissant celles qui seront le plus de leur goût; vous les inviterez à faire des échanges avec vos équipages, et vous les traiterez avec beaucoup de politesses et d'égards. Vous veillerez cependant à ce qu'ils ne vous prennent point par surprise, et vous ne manquerez pas de vous tenir sur vos gardes contre tous les accidens.

Vous prendrez aussi, de l'aveu des Naturels, possession, au nom du Roi de la Grande-Bretagne, de quelques districts avantageux, dans les pays qui n'ont pas été déjà découverts ou visités par d'autres Puissances de l'Europe; et vous laisserez parmi les habitans des choses qui puissent attester votre relâche : mais si vous découvrez des pays inhabités, vous en prendrez possession au nom de Sa Majesté, et vous y établirez des monumens et des inscriptions qui montrent que nous avons découvert ces Contrées, et que nous en avons pris possession les premiers.

Comme dans les entreprises de cette nature il survient beaucoup de circonstances imprévues, sur lesquelles il est impossible de donner des instructions particulières, vous agirez alors ainsi que vous le jugerez le plus avantageux au service dont vous êtes chargé.

Vous profiterez de toutes les occasions qui s'offriront à vous pour nous envoyer, par les mains de notre secrétaire, des détails sur vos opérations, et des copies des cartes et des dessins que vous aurez faits; et immédiatement après votre arrivée en Angleterre, vous vous rendrez à ce bureau pour y mettre sous nos yeux le journal complet de votre Voyage. Vous aurez soin, avant de quitter votre vaisseau, de demander aux Officiers et aux Bas-Officiers les livres du Lok et les journaux qu'ils pourront avoir tenus; vous leur enjoindrez, ainsi qu'à tout l'équipage, de ne pas dire où ils ont été jusqu'à ce qu'ils en aient obtenu la permission; vous ordonnerez au Capitaine Clerke de publier la même défense à l'égard des Officiers, des Bas-Officiers et de l'équipage de la DÉCOUVERTE.

S'il arrive à la RÉSOLUTION, *dans le cours de l'expédition, quelque accident qui la mette hors d'état d'aller plus avant, vous passerez avec votre équipage sur la* DÉCOUVERTE, *et vous continuerez votre route sur ce vaisseau : nous enjoignons ici au Commandant de vous recevoir sur son bord, et d'obéir à vos ordres comme si vous montiez encore la* RÉSOLUTION. *En cas qu'une maladie ou une autre cause ne vous permette pas d'exécuter ces instructions, vous aurez soin d'en charger l'Officier qui commandera après vous, et auquel nous ordonnons de les exécuter le mieux qu'il lui sera possible.*

Signé par Nous, le 6 Juillet 1776:

SANDWICH;
C. SPENCER;
H. PALLISER.

Par ordre de leurs Seigneuries,
PH. STEPHENS.

Le Gouvernement, très-occupé de l'objet de l'expédition dont on vient de parler, ne se contenta pas d'envoyer M. Cook dans l'Océan Pacifique, il adopta une mesure qui ne pouvoit manquer de produire beaucoup d'effet sur les Equipages de *la Résolution* et de *la Découverte*, qui ajouta des motifs d'intérêt aux sentimens de leurs devoirs, et qui excita en même-temps tous les sujets de Sa Majesté à former des entreprises capables de produire la découverte qu'on avoit en vue. Un acte du Parlement, passé en 1745 (*), avoit promis une récompense de 20,000 livres sterlings; mais cet acte ne l'accordoit qu'aux vaisseaux *appartenant à quelqu'un des sujets de Sa Majesté*, à l'exclusion des vaisseaux de Sa Majesté. Il avoit d'ailleurs un défaut plus capital, il promettoit cette somme seulement aux vaisseaux qui découvriroient un passage par la baie de *Hudson*; et, ainsi que nous aurons bientôt occasion de le dire, il étoit à-peu-près sûr que le passage n'existoit pas en cet endroit. On remédia à ces deux défauts par une nouvelle loi qui, après avoir confirmé les articles de l'ancienne, s'exprime ainsi : « Et comme on peut espérer » beaucoup d'avantages pour le Commerce et les Sciences » de la découverte *d'un passage au Nord*, par mer, » entre l'Océan Atlantique et la Mer Pacifique, il a » été résolu que si quelqu'un des vaisseaux appartenant » aux sujets de Sa Majesté ou *à Sa Majesté*, découvre » et effectue un passage par mer entre l'*Océan Atlantique et la mer Pacifique*, en quelque direction ou » parallèle que ce soit de l'hémisphère septentrional, au » Nord du cinquante-deuxième degré de latitude Nord, » les propriétaires de ces vaisseaux, s'ils appartiennent » à quelqu'un des Sujets de Sa Majesté, ou le *Commandant, les Officiers et les Matelots de ces vaisseaux, » s'ils appartiennent à Sa Majesté*, recevront vingt » mille livres sterlings de récompense.

» Et comme les vaisseaux employés dans les mers du » *Spitzberg* et le détroit de *Davis*, ont des occasions » fréquentes de s'approcher du Pôle boréal, quoique le » cours d'un été ne leur offre pas assez de temps pour » pénétrer dans l'Océan Pacifique; comme ces ap-

(*) Voyez les *Statutes at Large*, 18 George II, chapitre 17.

» proches du Pôle peuvent contribuer beaucoup à la » découverte d'une communication entre l'Océan Atlan» tique et la Mer Pacifique, et entraîner beaucoup d'a» vantages pour le commerce, les sciences, etc., il a » été résolu que, si quelque vaisseau arrive à un degré » du Pôle boréal, le premier propriétaire, etc., ou le » premier Commandant, etc., qui en approchera ainsi, » recevra cinq mille livres sterlings de récompense (1).

Ne voulant rien omettre de tout ce qui pouvoit faciliter le succès de l'expedition du Capitaine Cook, le Lieutenant Pickersgill, Commandant du brigantin du Roi *le Lion*, eut ordre, au commencement de l'été de 1776, » de se rendre au détroit de *Davis*, pour y protéger » les navires Anglois occupés de la pêche de la ba» leine. » Ce premier objet rempli, on lui enjoignit » d'aller à la baie de *Baffin*, d'en reconnoître les » côtes aussi loin qu'il croiroit pouvoir le faire sans » danger, mais d'avoir soin de partir de cette baie » assez à temps pour être de retour en *Angleterre* à la » fin de l'année ». On lui ordonna de plus, « de faire » des remarques nautiques de toute espèce, et d'em» ployer M. Lane (*Master* de son bâtiment) à mar» quer sur les cartes la position, les vues des baies, » havres et différentes parties de la côte qu'il exami» neroit, et de rapporter sur tous ces points les obser» vations qui pourroient être utiles à la Géographie et » à la Navigation (2) ».

On voit que Pickersgill ne devoit pas essayer de découvrir le passage au Nord, et qu'on lui enjoignoit uniquement de reconnoître les côtes de la baie de *Baffin*. Le but de ce Voyage étoit de procurer, à la fin de l'année, des informations qui pussent donner des vues utiles sur le plan d'un Voyage projeté dans cette baie pour l'été suivant. On vouloit chercher le passage au Nord de ce côté de l'*Amérique*, afin de coopérer avec le Capitaine Cook, qui tenteroit le passage de l'autre côté du Nouveau-Monde, à peu-près à la même époque.

Pickersgill fut de retour avant la fin de l'année, et il

(1) *Statutes at Large*, 1776, 16 George III, chapitre 6.
(2) Extrait de ses Instructions manuscrites, datées du 14 Mars 1776.

obéit à ses instructions, au moins sur cet article; mais on eut des raisons suffisantes pour ne pas le charger de la seconde expédition dans la baie de *Baffin*, et on en donna le commandement au Lieutenant Young: j'insère ici les instructions qu'il reçut de l'Amirauté, parce qu'elles ont un rapport immédiat avec le troisième Voyage de M. Cook.

Extrait des Instructions données au Lieutenant Young, Commandant du Lion, *datées du 13 Mars 1777.*

D'après la résolution du Roi, communiquée à nous par le Comte de Sandwich, les vaisseaux de Sa Majesté nommés ci-dessous (*), *ayant été, sous le commandement du Capitaine Cook, chargés d'un Voyage qui a pour but de tenter cette année et l'année prochaine le passage au Nord par mer, de la Mer Pacifique dans l'Océan Atlantique, le Capitaine Cook doit s'élever jusqu'à soixante-cinq degrés de latitude Nord, où l'on espère qu'il pourra arriver au mois de Juin prochain, chercher et examiner ensuite soigneusement dans ces parages et plus au Nord, aussi loin que sa prudence le lui conseillera, toutes les rivières ou entrées qui lui paroîtront d'une étendue considérable et inclinées vers les baies de Hudson et de Baffin, ou de la mer du Nord; et s'il y trouve un passage suffisant pour la Navigation, il doit en outre tenter ce passage avec un seul de ses vaisseaux ou avec tous les deux, ou s'il juge ses vaisseaux trop grands, tenter le passage avec des bâtimens plus petits, dont il a emmené avec lui les charpentes: Sa Majesté nous ayant communiqué une résolution ultérieure sur la découverte du passage au Nord par la baie de Baffin, nous avons fait armer le vaisseau le Lion, afin de reconnoître les parties occidentales de cette baie, et tâcher de découvrir de ce côté un passage de l'Océan Atlantique dans la Mer Pacifique. Nous avons jugé à propos de vous charger de cette expédition, et nous vous ordonnons ici*

(*) *La Résolution* et *la Découverte.*

d'appareiller sans perdre un moment, et de faire toute la diligence possible pour arriver à la baie de BAFFIN; *de mettre tous les moyens en usage pour reconnoître les côtes Ouest, aussi loin que vous croirez pouvoir le faire sans courir de dangers trop apparens, et d'examiner toutes les grandes rivières que vous pourrez y découvrir; si vous en trouvez quelqu'une qui offre une probabilité de pénétrer dans l'Océan Pacifique, vous tenterez le passage: si vous réussissez dans cette entreprise, et que vous puissiez revenir sur vos pas et arriver cette année en* ANGLETERRE, *vous vous hâterez de gagner* SPITHEAD *ou* LENORE; *vous nous ferez parvenir la nouvelle de votre arrivée et le détail de vos opérations, et vous attendrez nos ordres. Si, après avoir traversé le passage, vous trouvez la saison trop avancée pour revenir la même année sur vos pas, vous chercherez un endroit convenable afin d'y relâcher l'hiver; vous vous efforcerez de revenir par ledit passage dès que le retour du printemps le permettra, et vous reprendrez en hâte la route d'*ANGLETERRE, *ainsi qu'on vient de vous l'indiquer.*

Si vous ne découvrez point de passage au Nord; si vous jugez qu'il n'y a pour vous aucune probabilité de le découvrir, ou si, après l'avoir découvert, il vous est impossible de le traverser avec votre vaisseau, vous reviendrez en ANGLETERRE, *à moins que vous ne trouviez un bras de mer conduisant à l'Ouest, et annonçant avec vraisemblance une communication entre l'Océan Atlantique et la Mer Pacifique, que vous ne pourrez pas reconnoître dans le cours de cette année; dans ce dernier cas, on vous laisse le maître de passer l'hiver à l'endroit qui vous paroîtra le plus commode, afin de suivre votre découverte l'année prochaine.*

Il étoit naturel d'espérer de l'un ou l'autre de ces deux voyages *du Lion*, des détails qui serviroient à décider la question sur la possibilité d'un passage de ce côté de l'*Amérique*. Malheureusement ils ne répondirent pas à l'attente qu'on avoit conçue. Pickersgill, qui avoit acquis beaucoup d'expérience de son métier sous le Capitaine Cook, fut puni avec raison pour la manière

dont il avoit conduit son expédition au détroit de *Davis*; et les talens d'Young, ainsi qu'on l'a vu ensuite, étoient plus propres à contribuer à une victoire, en qualité de commandant d'un vaisseau de ligne, qu'à reculer les bornes de la Géographie, en affrontant des montagnes de glace et en relevant des côtes inconnues (*).

Pickersgill et Young ayant eu ordre de se rendre à la baie de *Baffin*, et les instructions données au Capitaine Cook lui enjoignant de ne commencer ses recherches qu'après être arrivé à soixante-cinq degrés de latitude, il ne sera pas inutile d'expliquer ici les motifs qui déterminèrent à placer en ces endroits la scène des opérations, et sur quel fondement on croyoit que le passage se tenteroit si loin au Nord avec plus d'apparence de succès. On peut demander pourquoi on négligea la baie de *Hudson*; pourquoi on ne recommanda pas au Capitaine Cook de commencer ses recherches sur la côte opposée à cette baie, à des latitudes moins élevées? et en particulier pourquoi les instructions de l'Amirauté ne lui prescrivirent pas de reconnoître le détroit de *Juan de Fuca*, entre le quarante-septième et le quarante-huitième parallèle; l'*Archipel Saint-Lazar*, de l'Amiral de Fonte, entre le cinquantième et le cinquante-cinquième degrés de latitude; et les rivières et les lacs à travers lesquels on dit que ce Navigateur trouva un passage au Nord-Est, et sur lesquels il fit une route si heureuse, qu'il rencontra un vaisseau venant de *Boston*.

Quoique les prétendues découvertes du Pilote Grec appelé Fuca, ou de l'Amiral Espagnol, de Fonte, aient quelquefois été insérées dans de fausses cartes, ou qu'elles aient été soutenues avec chaleur par ceux qui adoptent des systêmes imaginaires, il eût été aussi ab-

(*) On trouve, dans les *Transactions philosophiques*, Vol. LXVIII, pag. 1057, un extrait du Voyage de Pickersgill, qui sera vraisemblablement de quelqu'utilité à nos vaisseaux du *Groënland*; car il renferme plusieurs observations pour déterminer la longitude et la latitude des côtes du détroit de *Davis* : mais il paroît qu'il ne pénétra point dans la baie de *Baffin*, puisque la plus haute latitude septentrionale à laquelle il se soit élevé, est 68 degrés 14 minutes. Young n'ayant fait aucune découverte durant le sien, nous regrettons peu de n'avoir pu nous procurer son Journal.

surde d'ordonner au Capitaine Cook d'employer une partie de son temps à les vérifier que de lui enjoindre de marquer la position de *Lilliput* ou de *Brobdignac*. Si ces dernières terres sont reconnues pour des Isles créées par Swift, les détroits de Fuca et de Fonte, dénués de toute espèce de témoignages suffisans, offrent des absurdités si palpables, qu'on a tous les droits possibles de les mettre au rang des impostures. Les instructions que reçut M. Cook étoient fondées sur une connoissance exacte de ce qu'on avoit déjà fait et de ce qui restoit encore à faire : on sentit qu'il seroit inutile de commencer la recherche du passage avant d'être arrivé à cinquante-cinq degrés de latitude; et les lecteurs judicieux seront du même avis s'ils font attention aux remarques suivantes.

Middleton, qui fut chargé du Voyage à la baie de *Hudson*, entrepris en 1741 et 1742, s'éleva au Nord dans cette partie du Globe, plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs; mais, quoique d'après ses connoissances sur cette baie, où il avoit navigué souvent au service de la Compagnie, il eût conçu l'espoir d'y trouver une entrée dans l'Océan Pacifique, les observations de son dernier Voyage le déterminèrent à changer d'opinion, et ce qu'il rapporta à l'Amirauté étoit défavorable au passage. M. Dobbs, dont le zèle avoit donné lieu à cette entreprise, ne fut pas du même avis; et le témoignage de quelques-uns des Officiers de l'expédition l'ayant confirmé dans ses premières idées sur la possibilité de ce passage, il en appela au public; il accusa Middleton d'avoir altéré les faits, et, de concert avec la Compagnie de la baie de *Hudson*, d'avoir, par des vues intéressées, soutenu l'impossibilité du passage, quoique les découvertes de son propre Voyage l'eussent mis à sa portée.

Middleton avoit trouvé, entre le soixante-cinquième et le soixante-sixième degrés de latitude, une entrée fort considérable dirigée vers l'Ouest, et dans laquelle il pénétra avec ses vaisseaux; « et, après avoir examiné » les marées à diverses reprises, et s'être efforcé durant » trois semaines de découvrir la nature et la direction » intérieure de l'ouverture, il reconnut que le flot ve- » noit toujours de l'Ouest, et que c'étoit une grande

» rivière, à laquelle il donna le nom de rivière de » *Wager* (*) ».

M. Dobbs contesta l'exactitude ou plutôt la fidélité de ces détails; il soutint que la rivière de Middleton *est un détroit, et non pas une rivière d'eau douce;* que si Middleton l'avoit examinée convenablement, il y auroit trouvé un passage à l'Océan occidental d'*Amérique*. Le peu de succès de l'expédition ne servit donc qu'à fournir à M. Dobbs de nouveaux argumens pour tenter ce passage encore une fois; et ayant fait accorder par un acte du Parlement les vingt mille livres sterlings de récompense dont on a parlé plus haut, il parvint à déterminer une société d'amateurs et de négocians à équiper *le Dobbs* et *la Californie* : on espéra que ces vaisseaux viendroient à bout de pénétrer dans l'Océan Pacifique par l'ouverture que le Voyage de Middleton avoit indiquée, et sur laquelle on supposoit que ce Navigateur avoit trompé le public dans son rapport.

Cette nouvelle expédition n'eut pas plus de succès que les autres; on sait que le Voyage *du Dobbs* et de *la Californie* confirmèrent au-lieu de détruire les assertions de Middleton. On apprit que le prétendu détroit n'étoit qu'une rivière d'eau douce, et on détermina exactement jusqu'à quel point elle est navigable du côté de l'Ouest. Mais, quoique le détroit de *Wager* eût trompé nos espérances, ainsi que l'entrée de *Rankin*, qu'on reconnut alors pour une baie fermée; quoique les autres argumens tirés de la direction qu'on supposoit aux marées, dans la baie de *Hudson*, parussent être sans fondement, tel est notre goût pour une opinion une fois adoptée, que même après l'expédition infructueuse *du Dobbs* et de *la Californie*, plusieurs personnes crurent à l'existence d'un passage par quelque autre endroit de cette baie. L'entrée de *Chesterfield* (appelée auparavant de *Boweden*) laquelle gît entre le soixante-troisième et le soixante-quatrième degrés de latitude, fut substituée au détroit de *Wager*, et ceux que les premières tentatives n'avoient pu détromper, fondèrent sur ce point les plus vives espérances. M. Ellis,

(*) Voyez l'extrait de son Journal, publié par M. Dobbs.

qui fut du Voyage *du Dobbs* et de *la Californie*, et qui en a écrit l'histoire, l'indique comme un des endroits où l'on peut chercher le passage, d'*après des motifs raisonnables, et avec de très-bons effets* (1); il indique aussi la baie *Repulse*, située aux environs du soixante-septième degré de latitude; mais il en parle avec moins de confiance; il se contente de dire qu'une tentative faite de ce côté doit *approcher davantage de la découverte* (2). Il avoit des raisons de mesurer ainsi ses termes, car le comité qui dirigeoit l'expédition, convaincu de l'impossibilité d'effectuer le passage à la baie *Repulse*, avoit refusé des vaisseaux pour cette baie, *sur laquelle il ne lui restoit aucun doute* (3).

En écartant donc la baie *Repulse*, où nous n'avons aucune raison de croire qu'il existe des entrées, les seules parties de la baie de *Hudson* où l'on pût faire de nouvelles recherches, étoient l'*entrée de Chesterfield*, et une petite portion de côte entre le soixante-deuxième degré de latitude, et ce qui est appelé la pointe méridionale de la grande terre, que *le Dobbs* et *la Californie* n'avoient pas reconnue.

Mais ce dernier rayon d'espoir ne tarda pas à s'évanouir. M. Dobbs avoit accusé hautement la Compagnie de la baie de *Hudson* de ne vouloir contribuer en rien à la découverte d'un passage au Nord-Ouest, et le public sembloit croire l'accusation bien fondée. Il faut pourtant rendre justice à cette Compagnie; elle équipa, en 1721, un vaisseau pour tenter de nouveau le passage au Nord-Ouest; elle chargea MM. Knight et Barlow de la conduite du Voyage, et on n'a plus entendu parler ni d'eux ni du monde qu'ils emmenèrent. M. Scroggs, qui alla les chercher en 1722, rapporta seulement des preuves de leur naufrage, sans aucune information nouvelle sur l'existence du passage que ses instructions lui enjoignoient aussi de tenter. La même

(1) Ellis's Voyage, p. 388.
(2) *Ibid.* p. 330.
(3) Voyez la relation du Voyage par le secrétaire de la *Californie*, Vol. II, p. 273. M. Dobbs dit lui-même qu'*il croyoit le passage impraticable, ou du-moins très-difficile, si on le trouvoit, au-delà de* 67 degrés. (*Account of Hudson*, p. 99.)

Compagnie envoya un autre vaisseau et une chaloupe, en 1737, mais ce fut en vain. Si l'on suscita des difficultés à Middleton et aux commandans *du Dobbs* et de *la Californie*, on doit convenir que le Directeur et le Comité de la Compagnie de la baie de *Hudson* ont bien réparé les fautes de leurs prédécesseurs; et il est aisé de prouver qu'ils ont fait tout ce qu'avoit droit d'exiger le public pour achever les recherches d'un passage au Nord-Ouest.

Le Capitaine Christophe appareilla, en 1661, du fort *Churchill*, sur le slope *le Churchill*, et son Voyage ne fut pas absolument infructueux; car il reconnut l'entrée de *Chesterfield*, où en général on espéroit un passage, d'après le Journal de M. Ellis. Il revint lorsqu'il trouva l'eau moins salée; il en conclut avec raison qu'il n'étoit pas dans un détroit, mais dans une rivière.

Toutefois, afin de ne laisser aucun doute, on lui ordonna de recommencer le Voyage sur le même bâtiment, et M. Norton fut chargé de le suivre dans une grande chaloupe. Le Directeur et le Comité de la Compagnie de la baie de *Hudson* firent publier tout de suite les Journaux du Capitaine Christophe et de M. Norton, ainsi que la carte de l'entrée. Il paroît, d'après ces documens authentiques, qu'il n'y avoit plus rien à reconnoître dans l'entrée de *Chesterfield*. On trouva qu'elle étoit terminée par un lac d'eau douce, à environ cent soixante-dix milles de la mer; on découvrit en outre que ce lac a environ vingt-une lieues de longueur, de cinq à dix de large, et qu'il est complettement fermé de chaque côté, excepté à l'Ouest, où l'on rencontre un petit ruisseau. M. Norton et l'équipage de la grande chaloupe ayant débarqué pour examiner ce ruisseau, ils le remontèrent; ils virent qu'il aboutit bientôt à trois cascades, qui sont placées l'une au-dessus de l'autre, et qui n'offrent pas l'eau nécessaire à un petit canot; ils y aperçurent d'ailleurs plus haut, dans un espace de cinq ou six milles, des dos d'ânes presqu'à sec d'un bord à l'autre.

Ainsi se terminèrent les disputes sur l'entrée de *Chesterfield* et sur le passage dans l'Océan occidental, que M. Ellis avoit fait espérer. L'autre partie de la côte, depuis le soixante-deuxième degré de latitude jusqu'à

la pointe méridionale de la grande terre, où l'on espéroit également trouver un passage, ont été très-bien reconnues ces années dernières. C'est là qu'est située la baie *Pistol*, dont l'auteur qui a écrit le dernier sur *la probabilité d'un passage* Nord-Ouest (*), parle comme du seul point de la baie de *Hudson*, où cette communication occidentale peut encore exister. Mais ce point a été examiné aussi; et je ne craindrai pas d'assurer le lecteur, d'après l'autorité du Capitaine Christophe, qu'il n'y a point d'entrée un peu considérable dans toute cette partie de la côte. Le Capitaine Christophe a même fait sur un bateau ouvert le tour du fond de ce qu'on appelle la baie *Pistol*, et au-lieu d'un passage dans la Mer Occidentale, il a reconnu qu'elle ne se prolonge pas a plus de trois ou quatre milles vers l'intérieur du pays.

Outre ces expéditions par mer, qui démontrent qu'il ne falloit pas chercher un passage au Sud de soixante-sept degrés de latitude, nous devons à la Compagnie de la baie de *Hudson* un Voyage par terre, qui a jeté beaucoup de jour sur cette matière, en donnant des preuves, qu'il est permis d'appeler démonstratives, sur la hauteur Nord à laquelle devoient s'élever les vaisseaux, du-moins en quelque partie de leur route, avant de pouvoir passer d'un côté de l'*Amérique* à l'autre. Les Sauvages établis dans les parties septentrionales du Nouveau-Monde, qui viennent commercer aux Forts de la Compagnie, nous avoient fait connoître une rivière appelée *Rivière de Cuivre*, à cause de la quantité de ce métal dont elle est remplie. M. Doobs parle beaucoup de cette rivière dans ses Mémoires, et il interprète en faveur de son système tout ce qu'en disoient les Sauvages. La Compagnie, voulant la reconnoître d'une manière précise, ordonna au Gouverneur du Fort *du Prince de Galles* de faire partir par terre un homme intelligent et digne de confiance, sous l'escorte de quelques Sauvages, habitans des districts septentrionaux de l'*Amérique*; de lui enjoindre de remonter la *Rivière*

(*) Imprimé à Londres, chez Jefferys, en 1768. « Il reste donc » à examiner l'ouverture appelée *Pistol-Bay*, qui se trouve dans » la baie de *Hudson* », p. 122.

de Cuivre, de relever exactement sa direction, et de la suivre jusqu'à la mer, où elle a son embouchure. M. Hearne, jeune homme qui se trouvoit au service de la Compagnie, et qui avoit été Officier de Marine, très-propre d'ailleurs à faire des observations pour déterminer la longitude et la latitude, et à marquer sur une carte les terrains et les rivières qu'il traverseroit, fut chargé de ce service.

Il partit en effet le 7 Décembre 1770, du Fort *du Prince de Galles*, situé sur la rivière *Churchill*, par cinquante-huit degrés cinquante minutes de latitude, et il a raconté fidèlement, dans son journal, chacune de ses opérations. Le public accueilleroit ce journal avec intérêt, puisqu'on y trouve un tableau naïf et sans art de la manière de vivre des Sauvages, du peu de moyens de subsistance dont ils sont pourvus, et de la misère extraordinaire, à tous égards, des diverses tribus qui n'ont point de demeures fixes, et qui passent leur triste vie à parcourir les affreux déserts et les lacs glacés de l'immense espace qu'a traversé M. Hearne, et qu'on peut dire avoir été ajouté par lui à la Géographie du Globe. En général, il fit route au Nord-Ouest. Se trouvant, au mois de Juin 1771, à un endroit appelé *Conge-Catha-Wha-Chaga*, *il fit deux bonnes observations sur la hauteur du soleil à midi, dont le résultat moyen indique soixante-huit degrés quarante-six minutes Nord pour la latitude de cette place : sa longitude estimée est de vingt-quatre degrés deux minutes à l'Ouest de la rivière Churchill.* Il partit de *Conge-Catha-Wha-Chaga* le 2 Juillet, et marchant toujours à l'Ouest vers le Nord, il atteignit la *Rivière de Cuivre* le 13, et il fut bien étonné de la trouver si différente de la description des Sauvages ; car, loin de pouvoir porter un vaisseau, elle est à peine accessible à un canot Indien : trois cascades encombrées par des bas-fonds et des dos d'ânes de pierres se montrèrent à lui toutes-à-la-fois.

M. Hearne commença ici à reconnoître la rivière. Il continua son travail jusqu'à l'embouchure, près de laquelle les Sauvages dont il étoit accompagné massacrerent vingt-un Eskimaux, qu'ils surprirent dans leurs tentes. M. Hearne décrit ainsi son arrivée au bord de

l'Océan. « Lorsque mes Sauvages eurent pillé tout le » cuivre, etc., qu'ils trouvèrent dans les tentes des Es- » kimaux, ils se montrèrent disposés de nouveau à me » donner des secours, pour achever la reconnoissance » de la rivière ; je voyois alors la mer qui se prolongeoit » du Nord-Ouest-quart-Ouest au Nord-Est, à la dis- » tance d'environ huit milles. Ce fut sur les cinq heures » du matin du 17, que je repris mon travail : je ne » tardai pas à arriver à l'embouchure de la rivière; je » m'aperçus de plus en plus qu'elle n'étoit pas navi- » gable et qu'il étoit impossible de la rendre telle; car » je la crois partout remplie de bas-fonds et de cas- » cades, et, à son entrée dans la mer, elle débouche » sur une portion applatie ou à sec de la côte. Le flot » venoit de finir; la marque laissée sur les bords de la » glace me fit juger qu'il s'élève de 12 à 14 pieds, et » qu'il pénètre à peine dans la rivière. En effet, l'eau » de la rivière n'étoit point du tout saumâtre; mais » d'après la quantité considérable d'os de baleine et » de peaux de veaux marins, que les Eskimaux avoient » dans leurs tentes, d'après la multitude de veaux ma- » rins que j'aperçus sur la glace, je suis sûr que c'étoit » l'Océan ou un bras de l'Océan. La mer, à l'embou- » chure de la rivière, me parut remplie d'Isles et de » bas-fonds aussi loin que je pus voir avec une lunette » de poche : la glace n'étoit pas encore rompue; elle » commençoit seulement à fondre, à environ trois » quarts de mille de la côte, et à peu de distance autour » des Isles et des bas-fonds.

» La reconnoissance de la rivière fut achevée vers » une heure du matin du 18; mais, à ces hautes lati- » tudes et à cette époque de l'année le soleil est tou- » jours assez élevé sur l'horizon. J'eus alors une petite » pluie et une brume épaisse; et jugeant que la rivière » et la mer ne pouvoient, à aucun égard, être de quel- » qu'utilité, je ne crus pas devoir attendre le beau » temps pour observer exactement la latitude. Mais je » pris des soins extraordinaires pour marquer la route » et les distances que j'avois parcourues depuis *Conge-* » *Catha-Wha-Chaga*, où je fis deux bonnes obser- » vations, et on peut compter que je ne me trompe pas » de vingt milles sur la latitude ».

La carte qu'a dressée M. Hearne durant son intéressant Voyage, et qu'on nous a permis de copier sur notre carte générale, indique l'embouchure de la *Rivière de Cuivre*, à 72 degrés de latitude, et plus de 25 degrés de longitude à l'Ouest du fort d'où il partit (1).

On sent tout le prix des découvertes de ce Voyage. Il en résulte que le Continent de l'*Amérique Septentrionale* se prolonge beaucoup au Nord-Ouest de la baie de *Hudson*, puisque M. Hearne fit près de 1300 milles avant d'arriver à la mer. Il se porta à près de 600 milles à l'Ouest de la côte de la baie de *Hudson* (2); et plusieurs faits, rapportés dans son Journal, indiquent que les Sauvages qui lui servoient de guides savoient que l'*Amérique* s'étend bien plus loin de ce côté. L'un de ces faits nous offrant d'ailleurs une peinture frappante de la vie sauvage, je l'ai transcrit dans la note. (3).

---

(1) M. Hearne ne fut de retour au Fort du *Prince de Galles*, que le 30 Juin 1772. Son Voyage avoit été de dix-neuf mois. Les fatigues et les peines extraordinaires qu'il souffrit, et le service distingué qu'il rendit à la Compagnie, furent dignement récompensés; il est aujourd'hui Gouverneur du Fort du *Prince de Galles*, où il a été fait prisonnier par les François, en 1782, et où il est retourné l'été dernier.

(2) La Compagnie de la baie de *Hudson* a un Comptoir appelé *Hudson's House*, à plus de 500 milles dans l'intérieur du pays, par 53 degrés 32 secondes de latitude, et 106 degrés 27 minutes 30 secondes de longitude.

(3) Le 11 Janvier 1772, mes Sauvages chassèrent; quelques-uns d'entre eux aperçurent des traces sur la neige; et, les ayant suivies long-temps, ils arrivèrent à une petite cabane où ils trouvèrent une jeune femme : ils l'amenèrent à nos tentes; et, après l'avoir interrogée, ils surent qu'elle étoit de la race des Indiens de l'Ouest, surnommés *Dog Ribbed* (Côte de Chien); qu'elle avoit été faite prisonnière par les *Aratha-Pescow*, durant l'été de 1770; que, lorsque ses vainqueurs arrivèrent près de cet endroit pendant l'été de 1771, elle se sauva avec le projet de retourner dans sa patrie; mais, comme elle en étoit fort éloignée, et qu'on l'avoit amenée ici en pirogues, sur des rivières et des lacs d'une direction tortueuse, elle avoit oublié le chemin, et elle avoit vécu dans sa petite cabane depuis le commencement des neiges. D'après son compte des lunes qui s'étoient écoulées, il paroît qu'elle avoit quitté les *Aratha-Pescow* vers le milieu du mois de Juillet, et qu'elle n'avoit pas vu une figure humaine depuis ce temps-là. Elle avoit pourvu à sa subsistance, en prenant dans des filets des lapins, des perdrix et des écureuils; elle se portoit alors fort bien; elle n'étoit pas maigre, et je ne crois pas avoir vu de plus belle

Ce que je publie ici pour la première fois, d'une manière authentique, touchant les découvertes faites par la Compagnie de la baie de *Hudson*, étoit très-connu en 1776, du premier Lord de l'Amirauté; et la liaison intime de ces découvertes avec le plan du troisième Voyage de Cook, dirigea les instructions qui furent données à ce Navigateur.

N'est-il pas clair maintenant que l'article des instructions données à M. Cook, par lequel on lui enjoignoit *de ne pas perdre son temps à reconnoître des*

Indienne dans aucune partie de l'*Amérique Septentrionale*. Elle avoit été réduite à convertir en filets les nerfs des jambes et des pieds des lapins, et la fourrure de ces quadrupèdes lui avoit procuré des vêtemens très-chauds pour l'hiver. Quand elle prit la fuite, elle n'emporta autre chose, qu'environ cinq pouces d'un cercle de fer, dont elle vouloit faire un couteau, une pierre à aiguiser, quelques pierres à fusil, des substances propres à allumer du feu, telles qu'une espèce d'amadou, etc.; environ un pouce et demi de la pointe d'un dard en fer, dont elle forma une alène. Elle fut à peine dans nos tentes, qu'une dixaine de mes sauvages se battirent à coups de poings, pour savoir qui l'obtiendroit pour femme. Elle raconta que les *Aratha-Pescow* s'étoient glissés, durant la nuit, dans les terres de sa Tribu, au moment où chacun de ses compatriotes se trouvoit endormi, et qu'ils avoient massacré tout le monde, excepté elle et trois autres jeunes femmes. Son père, sa mère et son mari, qui étoient dans la même tente qu'elle, furent tués. Elle enveloppa son enfant dans un paquet d'étoffe; la nuit, et sans être aperçue, elle l'emporta avec elle; mais lorsqu'elle fut arrivée à l'endroit où les *Aratha-Pescow* avoient laissé leurs femmes, endroit qui ne se trouva pas éloigné, le jour commençoit à luire, et les femmes de ses vainqueurs ayant examiné tout de suite son paquet, elles découvrirent l'enfant, qu'elles lui enlevèrent, et qu'elles mirent à mort. La relation de cet événement affreux ne produisit, sur mes Sauvages, d'autre impression que celle du rire. Sa *patrie étoit si loin à l'Ouest*, qu'elle disoit n'avoir jamais vu de fer, ou aucune espèce de métal, avant qu'on l'eût faite prisonnière: les Indiens de sa Tribu fabriquent leurs haches et leurs ciseaux avec des cornes de cerfs; leurs couteaux avec de la pierre ou des os; leurs traits sont armés d'une sorte d'ardoise, d'os et de corne de cerf; et les instrumens avec lesquels ils travaillent le bois ne sont autre chose que des dents de castor. Ils ont souvent ouï parler des matieres utiles que les peuplades établies à l'Est tirent des Anglois; mais, au-lieu de chercher à se rapprocher de nos forts, pour se procurer des outils de fer, etc., ils sont obligés de se retirer davantage sur les derrières, pour éviter les *Aratha-Pescow*, qui, à chaque hiver, en massacrent une quantité considérable. *Journal manuscrit de M. Hearne.*

rivières ou des entrées, ou pour quelque cause que ce fût, avant d'être arrivé à 65 degrés de latitude étoit très-judicieuse, puisqu'on avoit des preuves indubitables qu'il n'existoit point de passage à la hauteur de la baie de *Hudson*, et que, s'il étoit possible d'effectuer un passage en tout ou en partie, les vaisseaux seroient obligés de s'élever au Nord jusqu'au 72.e parallèle, point où M. Hearne rencontra la mer?

Pour montrer encore mieux la justesse de cet article des instructions, je puis ajouter que Behring ayant, en 1728, suivi le Continent d'*Asie*, jusqu'à 67 degrés de latitude, il étoit à désirer que M. Cook, s'approchant de ce parallèle, se mît en état de nous rapporter des informations plus authentiques que celles qui circuloient alors en *Europe* sur la position relative et la proximité des deux Continens : il étoit même absolument nécessaire de connoître la position relative et la proximité des deux Continens, avant que la possibilité de la navigation dans une direction quelconque au Nord, entre la Mer Pacifique et l'Océan Atlantique, fût déterminée.

Ce n'est pas tout; les recherches dans une latitude inférieure, qu'indiquent les partisans des prétendues découvertes de l'Amiral de Fonte (si toutefois il y a encore de ces partisans), ont été faites d'une manière satisfaisante. Les Espagnols, que nos derniers Voyages ont excités, et auxquels nos visites multipliées dans l'Océan Pacifique ont donné un foible goût pour les entreprises de cette espèce, ont suivi plus d'une fois nos vaisseaux au milieu des Isles situées sous le Tropique Austral : ils ont aussi ordonné des expéditions pour reconnoître le Continent d'*Amérique* jusqu'au Nord de la *Californie*. On regrette que des raisons quelconques aient empêché le Cabinet de *Madrid* de révéler complètement les opérations de ses Navigateurs, et d'imiter la noble franchise qu'ont adoptée les autres Nations. Par bonheur M. Daines Barrington est venu à bout de se procurer un Journal authentique du dernier voyage des Espagnols à la côte d'*Amérique*, fait en 1775. Ce Journal, aujourd'hui imprimé, donne des détails d'une véritable importance pour la Géographie, et on y a renvoyé plus d'une fois dans les notes de celui-ci; il est surtout précieux, en ce qu'on y trouve la reconnoissance

de quelques parties de la côte dont M. Cook, arrêté par des vents défavorables, n'a pu approcher. L'extrait suivant, tiré de ce Journal, fermera la bouche à ceux qui voudront représenter comme une imperfection dans le Voyage de M. Cook, l'occasion qui lui a manqué d'examiner la côte d'*Amérique* sous la latitude assignée aux prétendues découvertes de l'Amiral de Fonte. « Nous » entreprîmes alors de trouver le détroit de *l'Amiral* » *de Fonte*, quoique nous n'eussions pas encore dé- » couvert l'*Archipel de Saint-Lazare*, à travers lequel » on disoit que ce Navigateur avoit passé. Dans cette » intention, nous examinâmes toutes les baies et toutes » le sinuosités de la côte, et nous doublâmes tous les » caps que nous pûmes apercevoir : nous mettions en » panne la nuit, afin de ne point dépasser cette entrée » sans la voir : *d'après ces précautions et d'après un* » *vent de Nord-Ouest, qui nous étoit si favorable*, » *on peut assurer qu'il n'y a point de détroit* (1) ».

Les Espagnols se vantent, dans ce Journal, de s'être » élevés jusqu'à cinquante-huit degrés de latitude, bien » au-delà du point où les autres Navigateurs avoient pu » arriver dans ces mers (2). » Sans vouloir diminuer le mérite de leurs opérations, on nous permettra de dire que, comparées à celles de M. Cook, dont on publie ici l'Histoire, elles paroîtront bien peu considérables. Outre le relèvement de la terre située dans l'Océan Indien austral, que M. de Kerguelen avoit reconnue, en deux voyages, d'une manière imparfaite; outre les découvertes importantes dans l'Archipel des *Isles des Amis*; outre la découverte du groupe des *Isles* [illegible] *wich*, situées dans la partie septentrionale de l'Océan Pacifique, et dont les relations des premiers Navigateurs n'offrent pas la plus légère trace, la lecture de cet Ouvrage montrera que, dans un seul été, M. Cook a

(1) Journal d'un Voyage fait, en 1775, par Don Francisco-Antonio Maurelle, dans les *Miscellanies* de M. Barrington, p. 508.

(2) *Ibid.* page 507. Le Journal de Maurelle nous apprend que les Espagnols avoient fait, quelque temps auparavant, un autre voyage à la côte d'*Amérique*; mais que, lors de cette première expédition, ils ne s'élevèrent pas au Nord au-delà de 55 degrés de latitude.

ouvert une portion beaucoup plus grande de la côte Nord-Ouest d'*Amérique*, que les Espagnols n'ont pu le faire en deux cents ans, quoiqu'ils soient établis aux environs. M. Cook a aussi prouvé que Behring et Tschirikoff découvrirent réellement le Continent d'*Amérique*, en 1741; il a déterminé de plus la prolongation de ce Continent à l'Ouest, en face du *Kamstchatka*; vérité que des faiseurs de Géographie, voués à des systèmes favoris, ne vouloient point du tout croire (1), et qu'on regardoit comme détruite par les découvertes plus récentes des Russes, quoique Muller l'eût admise (2).

Si l'on en excepte quelques portions peu considérables, il a d'ailleurs déterminé la véritable position des côtes occidentales de l'*Amérique*, depuis le quarante-quatrième jusqu'au soixante-dixième degré de latitude; il a déterminé de plus la position de l'extrémité Nord-Est de l'*Asie*, en confirmant les découvertes faites par Behring, en 1728, et en y ajoutant de nouvelles découvertes très-étendues : il nous a rapporté des détails plus authentiques sur les Isles situées entre les deux Continens, que ceux qui nous venoient des négocians du *Kamtchastka*, à qui Behring avoit inspiré le courage de s'exposer sur cette mer (3). La position relative de

(1) Le Docteur Campbell dit, en parlant du voyage fait par Behring en 1741 : « Il est évident que la découverte de Behring » n'autorise pas à croire que la côte à laquelle il a touché, soit » le Continent de l'*Amérique Septentrionale* ».

(2) Voyez les *Nouvelles Découvertes des Russes*, par M. Coxe, pages 26, 27, etc., de l'original. Les faiseurs de Géographie ont imaginé un Continent dans l'hémisphère austral, et des mers dans l'hémisphère Nord. Il faut observer que si M. Cook a anéanti, dans ses premiers voyages, les terres australes imaginaires, il a compensé cette perte, en anéantissant, dans sa troisième expédition des mers du Nord imaginaires, et en remplissant le vaste espace où on les supposoit, des côtes de l'*Amérique Septentrionale*, découverte par lui à l'Ouest et au Nord.

(3) Les Russes doivent, en ce point, beaucoup à l'*Angleterre*. Il est assez singulier qu'un de nos Compatriotes, le Docteur Campbell (Voyez son Edition des Voyages de Haris, vol. II, page 1021), ait conservé plusieurs détails précieux du premier Voyage de Behring, dont M. Muller lui-même ne parle pas; qu'une Histoire de leurs dernières découvertes ait été publiée, pour la première fois, par un autre de nos Compatriotes (M. Coxe), et que

l'*Asie* et de l'*Amérique* qu'il a fixée, et la reconnoissance faite par lui des bornes étroites qui séparent l'ancien du nouveau Monde, ont jeté du jour sur cette partie importante de la Géographie, et résolu le problème embarrassant de la population de l'*Amérique*, par des tribus dénuées de moyens nécessaires pour entreprendre de longues navigations : enfin, quoique le principal objet de son voyage ait manqué, ce defaut de succès procurera lui-même un grand avantage à toutes les Nations de la terre, puisqu'il nous indique les obstacles que doivent attendre les Navigateurs qui essayeront désormais d'aller aux *Indes Orientales* par le détroit de *Behring*.

J'ai lieu de croire qu'on ne regardera pas comme inutile ou trop longue la récapitulation de nos Voyages antérieurs au dernier de M. Cook, et qu'on pensera de même du Précis de ce dernier Voyage. Ces observations donneront une juste idée du vaste plan de découvertes exécuté par ordre de Sa Majesté ; et puisqu'on avoit un grand but, et que ce but a été à-peu-près rempli, il ne sera pas nécessaire de prouver d'une autre manière aux esprits élevés, que ces recherches ont dû procurer une infinité d'avantages. Il y en a d'autres sans doute qui, trop défians de leurs propres lumières, ou trop indolens pour s'en servir, voudroient qu'on fît naître leurs reflexions et qu'on indiquât ces avantages : c'est pour ceux-ci que j'entrerai dans les détails suivans. S'il se trouve des hommes qui n'attettent pas un grand prix au plan ou à l'exécution de nos derniers Voyages, ce que je vais dire pourra les convaincre de leur méprise, ou du-moins arrêter les effets de leur jugement défavorable.

---

les vaisseaux du Roi de la *Grande-Bretagne* aient traversé le Globe en 1778, pour confirmer à l'Empire de Russie la possession de près de 30 degrés, c'est-à-dire de plus de six cent milles du Continent d'*Asie*, que M. Engel, égaré par son enthousiasme pour la découverte d'un passage au Nord-Est, retranchoit sur la longueur de ce Continent à l'Est. Voyez ses *Mémoires Géographiques*, etc., imprimés à *Lausanne* en 1765. Au reste, ces Mémoires de M. Engel contiennent des faits instructifs, et plusieurs de ses assertions se trouvent confirmées par les découvertes de M. Cook sur la *côte d'Amérique*.

1.° C'est un grand avantage pour le monde entier que la reconnoissance des parties du Globe les moins connues, faite en dernier lieu par nos vaisseaux, ait détruit ces théories imaginaires qui pouvoient donner lieu à des expéditions infructueuses.

Après les infatigables et inutiles croisières de M. Cook, dans tous les coins de l'hémisphère austral, qui s'avisera désormais de faire attention aux rêveries ingénieuses de Campbell, du Président de Brosses, et de M. de Buffon? Qui espérera établir avec le Continent austral ce commerce que l'imagination de Maupertuis nous a peint? Pourra-t-on s'empêcher de rire lorsqu'on lira dans ces ouvrages que ce Continent égale au-moins en étendue tous les Pays civilisés de l'hémisphère septentrional connu; qu'on peut y trouver des hommes, des animaux, et toutes sortes de productions d'une nouvelle espèce, et y faire des découvertes qui ouvriront au commerce des sources inépuisables de richesses (*). On peut hardiment aujourd'hui déconseiller toutes les expéditions dans cette partie du Globe où l'intrépide Cook, au-lieu de cette terre de fées qu'on promettait aux Navigateurs, a trouvé seulement des rochers stériles qui offrent à peine une retraite aux pinguins et aux veaux marins, des mers effrayantes et des montagnes de glace, qui occupent l'espace immense où l'on plaçoit ce paradis imaginaire : voilà en effet les seuls trésors qu'on rencontrera à la suite des fatigues et des dangers d'une pareille expédition.

Quant à l'hémisphère septentrional, M. Dobbs seroit-il venu à bout de faire un seul prosélyte? seroit-il parvenu à faire entreprendre deux expéditions différentes? auroit-il été encouragé par l'Administration à l'égard de son passage favori par la baie de *Hudson*, si la reconnoissance des côtes de cette baie par le Capitaine Christophe, et le Voyage de M. Hearne, qui a traversé toute la portion du Continent d'*Amérique* située

(*) Voyez la lettre de Maupertuis au Roi de Prusse. L'Auteur du Discours qui précède le Voyage de M. de Bougainville aux Isles *Malouines*, calcule que le Continent austral, dont il avoue toutefois que l'existence est plus fondée sur les conjectures des Philosophes que sur le témoignage des Voyageurs, renferme huit ou dix millions de lieues carrées.

sur les derrières, avoient précédé ses sollicitations? Quand on aura lu l'ouvrage que je publie, on pourra juger si, après les découvertes de M. Cook et de M. Clerke au côté occidental de l'*Amérique*, après la description qu'ils nous ont procurée du détroit de *Behring*, il seroit raisonnable d'essayer de nouveau de pénétrer dans l'Océan Pacifique par le Nord.

2.° Nos derniers Voyages ne serviront pas seulement à prévenir des expéditions inutiles, ils diminueront les dangers et les détresses qu'on éprouva jadis dans les mers qui se trouvent sur la route du commerce et de la navigation actuels. En combien d'occasions n'ont-ils pas rectifié les méprises des premiers Navigateurs, sur la véritable position des endroits importans? Que de faits ne nous offrent-ils pas pour la carte des variations de l'aimant? Pourroit-on compter les observations authentiques qu'ils nous ont procurées sur la manière de conduire un vaisseau le long des côtes dangereuses, les passages étroits, les courans et les bas-fonds de l'Océan Atlantique et de la mer Pacifique? Et ce qui est bien préférable encore, combien ne nous ont-ils pas fait connoître de nouvelles baies, de havres et de mouillages où les navires peuvent se réfugier, et où les équipages peuvent trouver des rafraîchissemens? L'énumération de ces divers avantages m'obligeroit à transcrire une grande partie des journaux de nos Commandans, qui vont devenir chers à tous les Navigateurs que le commerce ou la guerre conduiront sur la même route. Chacune des Nations adonnées à la marine profitera de ces découvertes; mais la *Grande-Bretagne*, qui fait un commerce si étendu, sera la première à en recueillir les fruits.

D'après toutes ces instructions, qui doivent diminuer la crainte des longs voyages, ne peut-on pas se livrer au flatteur espoir, que même de nos jours on essaiera avec succès de nouvelles branches de commerce? Nos courageux pêcheurs de la baleine ont déjà trouvé, depuis un petit nombre d'années, le moyen de pénétrer dans la Mer Atlantique australe; et qui sait les nouvelles routes que s'ouvrira le commerce, si l'espoir du gain vient soutenir l'esprit des découvertes? Si la *Grande-Bretagne* est trop éloignée de ces climats,

d'autres peuples commerçans tireront sûrement parti de nos travaux. Il y a lieu de croire que les Russes, éclairés par nous sur la position et l'étendue de la côte occidentale de l'*Amérique*, ne tarderont pas à se rendre des Isles *des Renards* à la *rivière de Cook* et à l'*entrée du Prince Guillaume*; et si l'*Espagne* elle-même n'est pas tentée de faire des fourrures qu'offre l'*entrée du Roi George*, une source de richesses pour ses ports du *Mexique*; si elle ne songe point à les porter aux Chinois sur ses vaisseaux de *Manille*, on peut dire avec vraisemblance que des navires partiront de *Canton* pour aller chercher en *Amérique* ces articles précieux, que les habitans de la *Chine* n'ont reçus jusqu'à présent que par le long et dispendieux détour du *Kamstchatka* et de *Kiachta*.

Il y a lieu d'espérer que notre siècle lui-même profitera de ces avantages; mais si nous portons nos regards sur l'avenir et sur les révolutions futures du commerce; si nous nous rappelons les divers changemens qu'il a déjà éprouvés, il est vraisemblable qu'il finira par s'ouvrir une route au milieu des vastes pays avec lesquels nos voyages ont trouvé une communication; et on aura bien des raisons d'appliquer la remarque de M. Cook, à l'égard de la *Nouvelle-Zélande*, à d'autres contrées reconnues par lui : « Si elles sont fort éloignées » de la route actuelle du commerce, il est impossible » de dire le parti que tireront les siècles futurs des dé» couvertes de celui-ci (*) ». Sous ce rapport, l'utilité de nos derniers Voyages est donc incontestable; et l'Histoire de leurs opérations, que ces volumes vont terminer, a les plus justes prétentions à être qualifiée de *πτῆμα ἐς ἀεί*, puisqu'elle offre des informations très-intéressantes à la postérité la plus reculée.

3.° En supposant toutefois que le résultat de nos Voyages de découvertes a donné lieu à un espoir exagéré des avantages de commerce qui en résulteront pour notre siècle, ou qui doivent se développer graduellement à une époque éloignée, ils méritent beaucoup d'éloges, puisqu'ils ajoutent au fond de nos connois-

(*) Voyez le second Voyage de Cook, vol. I.er, page 92 de l'original.

sances sur des objets dignes de l'attention de tous les hommes éclairés. Il est beau de déployer nos facultés pour découvrir des méthodes ingénieuses, de nous assurer de la grandeur et de la distance du Soleil; de suivre les révolutions d'une nouvelle planète ou l'apparence d'une nouvelle comète, afin d'étendre nos lumières sur la théorie de l'Univers, dont cet astre est le centre commun; de porter nos audacieuses recherches dans l'immensité de l'espace, où les mondes se montrent au-delà des mondes à l'œil de l'observateur étonné : ces nobles travaux ne peuvent être dépréciés que par de foibles esprits incapables de les entreprendre; et quiconque a la force de s'en occuper, doit trouver du plaisir à cet auguste exercice de la puissance de la nature humaine. Mais tandis que nous dirigeons nos études vers ces mondes éloignés, dont il faudra nous contenter, après tous nos efforts, de connoître l'existence, ce seroit une négligence bien singulière et un défaut de curiosité bien coupable, si nous ne faisions pas tout ce qui dépend de nous pour nous instruire complettement de ce qui a rapport à notre planète, puisque nous avons les moyens d'en déterminer et d'en décrire les limites les plus reculées, du-moins celles qui sont habitables. Cette recherche est si naturelle, que tous ceux qui savent les premiers élémens des connoissances humaines s'empressent d'étudier notre Globe. Nayons donc pas trop mauvaise opinion de notre siècle, et ne supposons point comme une chose possible qu'on ne rendra pas une justice entière au noble plan de découvertes, suivi avec tant de constance et de succès depuis l'avènement de Sa Majesté au Trône. Chacun des âges futurs ne manquera pas de regarder nos derniers Voyages comme une époque brillante dans l'Histoire de notre pays; ces Voyages ajouteront à notre gloire nationale, en prouvant que le peuple Anglois est de tous les peuples du monde celui qui a formé pour l'intérêt général de l'humanité, les entreprises les plus courageuses et les plus difficiles. On n'apercevoit que des ténèbres et de la confusion dans la Géographie de la moitié de la surface du Globe, avant ces dernières expéditions, et il est permis de regarder comme les *minutiæ* de cette science ce qui reste encore à découvrir.

4.° Il est heureux pour les sciences que de nouvelles acquisitions sur quelques parties conduisent en général, et même inévitablement à des découvertes peut-être encore plus importantes sur d'autres parties, et que des travaux de pure curiosité procurent des instructions précieuses. Il est à peine possible de traverser de nouvelles mers et de reconnoître de nouvelles contrées sans découvrir de nouvelles richesses pour les sciences. Lors même que nous serions réduits aux détails rapportés par un marin, dont les connoissances ne s'étendent guères au-delà des bornes étroites de sa profession, et dont les observations ne sont pas dirigées par l'esprit philosophique, il est bien difficile que ces premiers détails ne présentent pas des remarques dont le savant peut profiter. Si tel est l'effet général de tous les voyages, quelle source de lumières n'offriront pas ceux dont je parle ici. Outre des Officiers de marine en état d'examiner les côtes nouvelles, et de les tracer avec exactitude sur des cartes, nos vaisseaux portoient des Artistes (1) qui devoient éclaircir par leurs dessins tout ce que le discours décriroit d'une manière imparfaite; des Mathématiciens (2) chargés de recueillir une suite nombreuse d'observations scientifiques; et des hommes versés dans les diverses parties de l'Histoire Naturelle, auxquels on avoit recommandé de rassembler ou noter tout ce qu'ils trouveroient de nouveau ou de précieux dans la vaste étendue de leurs recherches. Si le public a payé libéralement les travaux de ces collègues de nos Navigateurs, il s'est rencontré un homme qui, ne voyant pas pour lui de plus noble récompense que le plaisir d'employer aux progrès des sciences la riche for-

(1) MM. Parkinson, Hodges et Webber, dont les dessins ornent et éclaircissent le Journal du premier, du second et du troisième Voyage de Cook.

(2) M. Gréen s'embarqua sur *l'Endeavour*; MM. Wales et Bayly sur *la Résolution* et *l'Aventure*; M. Bayly, une seconde fois, avec les Capitaines Cook et King durant ce Voyage, et M. Lyons avec le Capitaine Phipps. Les observations faites par MM. Wales et Bayly, pendant le second Voyage de Cook, sont déjà entre les mains du public, grâce à la générosité du Bureau des Longitudes; celles de M. Cook et du Capitaine King, durant celui-ci, suivront de près la publication de ce Journal.

tune qu'il a reçue de ses ancêtres, s'est présenté de lui-même; qui, se soumettant aux fatigues et aux dangers d'un voyage autour du monde, a accompagné M. Cook sur l'*Endeavour;* et le monde savant, je puis même dire tous les habitans de l'*Europe* en général, n'oublieront jamais les obligations qu'ils ont à Sir Joseph Banks.

M. Wales, qui a fait lui-même un de ces Voyages, et qui a beaucoup contribué aux recherches precieuses qui en ont été la suite, a très-bien développé les avantages qu'il en est résulté pour les sciences.

« La partie des sciences qu'on peut appeler l'Astro-
» nomie nautique, étoit dans l'enfance lorsque nos der-
» niers Voyages ont commencé. Les bons instrumens
» et les bons observateurs étoient très-rares; même en
» 1770, on jugea nécessaire dans l'*Appendix* des *Tables*
» *de Mayer*, publié par le Bureau des Longitudes, de
» réfuter l'assertion d'un astronome celèbre, de l'Abbé
» de la Caille, qui dit qu'on ne peut prendre la hau-
» teur du Soleil à midi, la plus simple de toutes les ob-
» servations, sans s'exposer à une erreur de cinq, six,
» sept et huit minutes (*). Mais ceux qui se donneront
» la peine d'examiner les *Observations Astronomiques*
» faites pendant le second Voyage de Cook, verront
» qu'il y avoit sur nos vaisseaux peu de personnes, même
» parmi les Bas-Officiers, qui ne fussent en état d'ob-

(*) Il s'exprime ainsi : « Si ceux qui promettent une si grande
» précision dans ces sortes de méthodes, avoient navigué quel-
» que temps, ils auroient vu souvent que, dans l'observation la
» plus simple de toutes, qui est celle de la hauteur du Soleil à midi,
» deux observateurs, munis de bons quartiers de réflexion, bien
» rectifiés, diffèrent entre eux, lorsqu'ils observent chacun à part,
» de cinq, six, sept et huit minutes ».

Ephémér. 1755 — 1765, *Introduction*, page 32. Je dois dire cependant, pour rendre justice à M. l'Abbé de la Caille, qu'il essaya d'introduire la méthode de découvrir les longitudes par les observations de la Lune, et qu'il proposa de calculer la distance de la Lune au Soleil, et aux Étoiles fixes. Mais l'imperfection de ses instrumens ne rendit pas le succès de cette méthode aussi grand qu'il auroit pu l'être. La gloire de l'établir généralement étoit réservée au Docteur Maskeline, notre Astronome royal. Voyez la Préface des *Tables, pour corriger les effets de la réfaction et de la parallaxe*, publiées en Anglois en 1772, par le Bureau des Longitudes, sous la Direction du Docteur Shepherd, Professeur d'Astronomie et de Physique expérimentale à *Cambridge*.

» server, avec assez d'exactitude, la distance de la » Lune au Soleil, ou à une étoile, la plus délicate de » toutes les observations. Je puis ajouter que ceux qui » ont été de nos dernières expéditions connoissent » mieux et pratiquent plus souvent que les autres la » méthode de faire et de calculer des observations pour » déterminer la déclinaison de l'aimant. On n'en trou- » veroit peut-être pas un seul avec le rang d'officier, » quelles que soient d'ailleurs les bornes de ses connois- » sances, qui ne rougît si l'on croyoit qu'il ne sait pas » observer et calculer le temps à la mer. Peu d'années » néanmoins avant nos dernières expéditions, on ne » parloit que rarement de ces méthodes parmi les Ma- » rins, et même les Astronomes du premier mérite » doutoient de la possibilité de les employer avec une » exactitude suffisante (*). Les lieux où l'on a observé, » pendant ces Voyages, l'élévation et l'époque des ma-

(*) On peut ajouter à la remarque de M. Wales, que l'habileté de nos Officiers de marine à faire des observations à la mer, doit être attribuée, dans le principe, à l'extrême attention que le Bureau des Longitudes a donnée à cet objet important. On a récompensé d'une manière généreuse les Mathématiciens qui se sont occupés du soin de perfectionner les Tables de Lune, et de faciliter les calculs, et les Artistes qui ont construit des instrumens et des montres marines d'une plus grande exactitude. Il paroît que les Voyages de découvertes et les opérations du Bureau des Longitudes marchoient de concert, et qu'il faut les rapprocher, si l'on veut se former une juste idée de l'étendue du plan pour les progrès de l'Astronomie et de la Navigation, mis en exécution depuis l'avènement de Sa Majesté au Trône. Mais, outre l'établissement du Bureau des Longitudes sur le pied actuel, on doit avouer aussi que le Roi a protégé tout ce qui a rapport aux Arts libéraux et aux Sciences utiles. Ce que Sa Majesté a fait pour l'observation du passage de Vénus au-dessus du disque du Soleil, l'institution de l'Académie de Peinture et de Sculpture, les magnifiques logemens accordés à la Société Royale, à celle des Antiquaires et à l'Académie Royale; l'entretien du Jardin des Plantes à *Kew*, pour lequel on a envoyé M. Mason aux extrémités de l'*Afrique*; les sommes d'argent prodiguées aux Savans et aux ouvrages savans dans toutes les parties, et en particulier les bienfaits accordés à M. Herschell, qui lui ont permis de se dévouer entièrement à l'Astronomie; beaucoup d'autres traits de la munificence du Roi, que je pourrois citer, distingueront le règne de George III, lors même que ce Prince n'auroit pas protégé tous ces Voyages heureux, qui ont si fort reculé les bornes de la Géographie et de la Navigation.

» rées sont en très-grand nombre, et il en résulte des » détails utiles et importans. Dans le cours de ces ob- » servations, quelques faits très-curieux et même très- » imprévus se sont offerts à nous. Il suffira d'indiquer » ici la hauteur extrêmement petite du flot au milieu » de l'Ocean Pacifique; nous l'y avons trouvée de deux » tiers au-dessous de la quantité à laquelle on auroit pu » s'attendre, d'après la théorie et le calcul.

» La direction et la force des courans à la mer » forment aussi un objet important. On trouvera, dans » nos derniers Voyages, beaucoup d'instructions sur ce » point. Ces détails utiles ne regardent pas seulement » les mers voisines de la *Grande-Bretagne*, que nos » vaisseaux traversent tous les jours, mais celles qui » sont les plus éloignées et où l'on pourra naviguer dé- » sormais sans beaucoup de peine. Je ne dois pas ou- » blier une multitude d'expériences sur la profondeur » de la mer, sur sa température, sur sa salure à diffé- » rens degrés de hauteur, et dans des endroits et des » climats très-divers.

» La multitude et la variété de nos expériences dans » toutes les parties du monde, sur la déclinaison et » l'inclinaison de l'aimant, ont posé d'ailleurs des bases » étendues pour les progrès du magnétisme; ces bases » serviront à découvrir la cause et la nature de la dis- » position de l'aiguille aimantée à se tourner vers le » Pôle boréal, et la théorie de ses variations. On a fait » aussi, dans des endroits très-différens et très-éloignés » l'un de l'autre, des expériences fort-utiles sur les » effets de la gravité; on a découvert que le phénomène » appelé ordinairement *Aurore Boréale*, n'est pas » particulier aux latitudes Nord élevées; qu'il a lieu » également dans tous les climats froids, situés au Nord » ou au Sud.

» Mais la Botanique est peut-être de toutes les sciences » celle qui a retiré de plus grands fruits de nos der- » niers Voyages; on dit (*) qu'ils nous ont procuré la » connoissance d'au-moins douze cents plantes nou- » velles, et que les talens et les recherches de Sir Jo-

(*) Voyez la Préface du Docteur Shepherd, citée plus haut.

» seph Banks, et des autres Naturalistes (1) qui ont ac-
» compagné M. Cook, ont beaucoup ajouté à ce que
» nous savions, dans chacune des branches de l'Histoire
» Naturelle ».

On peut attribuer à nos Officiers de marine en général, ou aux Savans qui les accompagnoient, les connoissances nouvelles dont je viens de tracer le précis; mais il est une découverte fort intéressante que nous devons à M. Cook seul, et sur laquelle il s'exprime ainsi :

» Quel que soit le jugement du public sur nos travaux
» et sur leurs succès, je finis cette relation en observant
» avec une véritable satisfaction que, lorsque les Philo-
» sophes ne disputeront plus sur le prétendu Continent
» austral, ce Voyage du-moins sera remarquable aux
» yeux de tous les hommes sensibles, parce que je suis
» venu à bout de conserver la santé d'un nombreux équi-
» page durant un si long espace de temps, dans des
» climats si divers, et malgré une suite continuelle de
» peines et de fatigues (2) ».

5.° Mais si nos divers Voyages ont procuré de nouvelles richesses aux diverses parties des Sciences; s'ils ont étendu notre connoissance du Globe; s'ils ont rendu faciles les anciennes routes du commerce, et s'ils en ont ouvert de nouvelles; s'ils ont reculé les bornes de la Navigation et de l'Astronomie; s'ils ont ajouté aux progrès de chacune des branches de l'Histoire naturelle; s'ils ont fourni les moyens de conserver la santé et la vie des équipages, il ne faut pas oublier un autre objet, sur lequel ils offrent au Philosophe des matériaux, je veux dire l'étude de la nature humaine, dans des positions aussi neuves qu'intéressantes. Quelqu'éloignés, quelque séparés que puissent être du commerce des Nations plus

(1) Le Docteur Solander, le Docteur Forster et son fils, et le Docteur Sparrman. Le Docteur Forster nous a donné un essai des découvertes Botaniques de son Voyage dans le livre intitulé : *Characteres generum plantarum, etc.*; et les Philosophes ont trouvé beaucoup de choses curieuses dans ses *observations faites pendant un Voyage autour du Monde*. Le Docteur Sparrman a aussi publié, à son retour en *Suède*, un Ouvrage dans lequel il parle fort au long des avantages qu'ont procurés à l'Histoire Naturelle, à l'Astronomie, à la Géographie, à la Physique générale, et à la Navigation, nos expéditions dans la Mer du Sud.

(2) Voyez la fin du second Voyage de Cook.

polies, les habitans des parties du monde les moins connues, si l'Histoire ou nos propres remarques démontrent qu'on est allé autrefois les visiter dans leurs retraites, et que des mœurs, des opinions et des langues étrangères se sont mêlées à leurs mœurs, à leurs opinions et à leur idiôme, les observations faites chez ces peuples doivent être de peu d'utilité lorsqu'il s'agit de peindre l'homme tel qu'il est dans les divers degrés de l'état de nature. Les habitans de la plupart des Isles contiguës au Continent de l'*Asie*, dont on a décrit souvent les mœurs et les institutions, me paroissent être dans ce cas : il n'en est pas de même des Isles situées au centre de l'Océan Pacifique du Sud, où nos courageux Navigateurs ont abordé, et qui même ont été la principale scène de leurs opérations. Les Naturels de ces contrées n'ont point eu, que l'on sache, de communication avec une Tribu différente, depuis leur établissement primitif dans ces climats : abandonnés entièrement à eux-mêmes pour tous les arts, et à leurs anciennes traditions pour toutes leurs coutumes, et leurs institutions politiques et religieuses n'ayant reçu des sciences aucune culture ; l'éducation n'ayant point altéré leur caractère : ils offrent à l'observateur attentif des remarques qui serviront à deviner jusqu'où la nature humaine, sans secours étrangers, peut dégénérer, et en quels points elle peut exceller. Auroit-on jamais pensé que cette férocité brutale, qui se nourrit de chair humaine, et cette affreuse superstition qui immole des victimes humaines, se retrouvât parmi les peuplades découvertes récemment dans l'Océan Pacifique, lesquelles, à d'autres égards, paroissent n'être point étrangères aux sentimens de l'humanité; lesquelles semblent avoir fait quelques progrès vers la vie sociale, et être habituées à une subordination et à un gouvernement qui tend d'une manière si naturelle à réprimer la fougue des passions ardentes, et à développer les forces cachées de l'entendement ?

Si nous détournons les regards de ce tableau, qui fournira au Philosophe un vaste sujet de tristes réflexions, observerons-nous sans étonnement, à quel degré de perfection la même Tribu (à laquelle on peut joindre, à quelques égards, les Tribus de Sauvages Américains que M. Cook a eu occasion de voir dans le

cours de son dernier Voyage), a porté la musique plaintive, ses spectacles dramatiques, ses danses et ses jeux; les discours de ses Chefs, les chants de ses Prêtres, la solennité de ses processions religieuses, ses arts et ses manufactures, les méthodes ingenieuses par lesquelles elle supplée à la qualité des matières qu'elle met en œuvre, à l'imperfection de ses outils et de ses machines, les ouvrages surprenans qu'elle produit après un travail opiniâtre, ses étoffes et ses nattes, ses armes, ses instrumens de pêche, ses ornemens et ses meubles qui, du côté du dessin et de l'exécution, le disputent à tout ce que l'*Europe* moderne ou l'antiquité nous offrent en ce genre.

Les hommes pénétrés de la lecture des anciens, se plaisent à examiner les restes des ouvrages des Romains ou des Grecs; ils aiment à parcourir les Estampes de Montfaucon, et ils contemplent avec un plaisir extrême la belle collection de Sir William-Hamilton: cet amusement est raisonnable et instructif; mais leur curiosité ne sera-t-elle pas plus satisfaite encore; ne trouveront-ils pas un plus vaste sujet de réflexions importantes, s'ils passent une heure à examiner cette multitude d'ouvrages rapportés des parties du Globe les plus éloignées, qui enrichissent aujourd'hui le Musée Britannique et celui de Sir Ashton-Lever? Quand les objets intéressans qu'offre la Chambre seule de Sandwich, à l'Hôtel de Sir Ashton, seroient la seule acquisition qu'eussent procurée nos expéditions à l'Océan Pacifique, pourroit-on hésiter, avec du goût ou avec des yeux, à dire que les Voyages de M. Cook n'ont pas été infructueux? Les frais de ces trois Voyages n'excèdent peut-être pas les sommes qu'on a dépensées pour fouiller les ruines d'*Herculanum*, et je ne craindrai pas de dire que les *nouveautés* des *Isles de la Société* ou des Isles *Sandwich* me semblent plus propres à fixer l'attention des Savans de nos jours, que ces Ouvrages antiques qui attestent la magnificence Romaine.

J'emprunterai ici les mots d'un Écrivain très-ingénieux, pour confirmer la justesse de cette remarque. » Dans un siècle, dit M. Warton (*), qui est parvenu

(*) Préface de l'Ouvrage intitulé : *History of English Poetry*.

» au plus haut degré de raffinement, on voit commen-
» cer cette espèce de curiosité qui se plait à suivre les
» progrès de la vie sociale, à développer les gradations
» de la société, et à compter les efforts de la nature hu-
» maine, pour arriver de la barbarie à la civilisation.
» Il est naturel qu'on s'occupe beaucoup de ces spécula-
» tions à une pareille époque. Lorsque nous contem-
» plons l'état sauvage de nos ancêtres, nous triomphons
» de notre supériorité; nous aimons à remarquer les
» pas par lesquels nous sommes parvenus de la gros-
» sièreté à l'élégance, et nos réflexions sur ce sujet
» sont accompagnées d'un sentiment d'orgueil, produit
» sur-tout par une comparaison secrette de la dispro-
» portion infinie qui se trouve entre les foibles succès
» des anciennes peuplades et nos progrès actuels. Une
» imagination sensible est d'ailleurs fortement émue à
» l'aspect des mœurs, des monumens, des coutumes,
» des méthodes et des opinions de l'antiquité, qui for-
» ment un contraste si frappant avec les mœurs, les
» monumens, les coutumes, les methodes et les opi-
» nions de nos jours, et qui offrent la nature et les
» inventions humaines sous des points-de-vue nou-
» veaux, dans des circonstances inattendues, et sous des
» formes diverses: ce spectacle ne nous procure pas
» seulement de stériles plaisirs; il nous apprend à mettre
» une juste valeur à nos richesses, et il nous encourage
» à cultiver les Arts et les Lettres, qui ont une liaison si
» intime avec l'existence et l'exercice de toutes les ver-
» tus sociales ». Il n'est pas besoin de faire observer que les *mœurs*, les *monumens*, les *coutumes*, les *méthodes* et les *opinions* des habitans actuels de l'Océan Pacifique ou de la côte Ouest de l'*Amerique Septentrionale*, présentent le *contraste le plus frappant*, si on les compare avec ce qu'on voit de nos jours en *Europe*, et qu'une *imagination sensible* sera vraisemblablement plus frappée du récit des cérémonies d'une *Natche* de *Tongataboo*, que d'un tournois gothique exécuté à *Londres*; des statues colossales de l'Isle de *Pâques*, que des restes mystérieux de la chaussée des Geans.

Nos derniers Voyages présentent une multitude de faits singuliers, sur ce qu'on peut appeler l'Histoire Naturelle de l'espèce humaine sous les différens climats, et ils

offrent aux Philosophes un vaste sujet de discussion. S'il faut indiquer une question de cette espèce, on sait qu'on a souvent disputé de nos jours sur l'existence des races des Geans, et en particulier sur la peuplade établie dans un district du côté du Nord du détroit de *Magellan*, dont on disoit que la stature excède de beaucoup la stature ordinaire : il ne doit plus y avoir de doute ou d'incrédulité sur ce point, et les objections ingénieuses du sceptique Auteur des *Recherches Philosophiques sur les Américains* (1) ne sont d'aucun poids, lorsqu'on les met en balance avec les témoignages unanimes et exacts de Byron, Wallis et Carteret.

Il n'y a peut-être pas de recherches plus intéressantes que celles des imaginations de diverses familles ou Tribus qui ont peuple la terre ; et on trouve dans nos Voyages une multitude de découvertes curieuses sur ce point. On savoit en général que les Malais, Nations de l'*Asie* (2), « étoient autrefois ceux de tous les peuples de » l'*Inde*, qui faisoient le plus de commerce ; que la Na- » vigation de leurs vaisseaux marchands ne se bornoit pas » aux diverses côtes de l'*Inde* ; qu'ils alloient jusqu'à » celles de l'*Afrique*, et en particulier à la grande » Isle de *Madagascar* (3). Le titre de *maître des vents* » *et des mers situées à l'Est et à l'Ouest*, que prenoit » le Roi des Malais, en est une preuve évidente La » langue malaise, qui s'est répandue presque dans tout » l'Orient, ainsi qu'autrefois le Latin et aujourd'hui le » François, se sont répandus dans toute l'*Europe*, le » démontre bien mieux encore ». Mais on savoit très-imparfaitement que depuis *Madagascar* jusqu'aux *Mar-*

(1) Tome I.er, page 331.

(2) J'emploie ici une phrase de Kempfer, tirée de son Histoire du *Japon*, vol. I.er, page 93.

(3) M. de Pagès, qui a relâché à *Madagascar* en 1774, atteste que les Malais ont non-seulement fréquenté cette Isle, mais qu'ils y ont produit une des races des habitans. « Ils m'ont paru pro- » venir de diverses races, dit-il ; leur couleur, leurs cheveux et » leur corps l'indiquent ; ceux que je n'ai pas cru descendans des » anciens Naturels du pays, sont petits et trapus ; ils ont les » cheveux presque unis, et sont *olivâtres comme les Malais*, » *avec qui ils ont, en général, une espèce de ressemblance* ». Voyage de M. de Pagès, tome II, page 90.

quises et à l'*Isle de Pâques*, c'est-à-dire presque depuis la côte orientale de l'*Afrique* jusqu'aux méridiens, où l'on approche de la côte occidentale de l'*Amérique*, la même Tribu ou Nation, qu'on peut appeler la Nation Phénicienne du Monde oriental, eût formé des établissemens qui renferment plus de moitié de la circonférence du Globe; qu'elle eût fondé des colonies à presque tous les points intermédiaires de ces immenses parages, sur des Isles qui se trouvent à des distances extraordinaires de la Metrople, et qui ignorent à present leur existence mutuelle. On ne pouvoit connoître ce fait historique, avant que les deux premiers Voyages de M. Cook eussent découvert un si grand nombre d'Isles nouvelles dans l'Océan Pacifique du Sud : il n'est pas seulement fondé sur la ressemblance des usages et des institutions, on en a donné la plus satisfaisante de toutes les preuves, celle qui se tire de l'affinité du langage. M. Marsden, qui paroît avoir étudié ce sujet curieux avec beaucoup d'attention (*), dit qu'il *reste encore à indiquer les anneaux d'une si longue chaîne*. Les Isles de *Sandwick*, découvertes durant ce Voyage, ajoutent quelques anneaux à la chaîne dont parle cet Ecrivain; M. Cook n'ayant pas eu occasion de porter ses recherches dans

(*) Archæolog. vol. VI, page 155. Voyes aussi son *History of Sumatra*, page 166, où l'on trouve le passage suivant : « Outre » le Malais, on parle à *Sumatra* une variété d'idiômes, qui ont » non-seulement une affinité manifeste les uns avec les autres, » mais avec la langue générale qu'on trouve répandue et indigène » sur toutes les Isles des mers orientales, depuis *Madagascar* » jusqu'aux terres les plus éloignées, découvertes par le Capitaine Cook; c'est-à-dire sur un plus grand espace que celui » qu'ait jamais embrassé la langue latine ou toute autre langue. » Cette langue générale a été plus ou moins mélangée ou corrompue en différens endroits; mais on aperçoit encore *une* » *uniformité frappante de la plupart des mots radicaux dans les* » *dialectes qui se ressemblent le moins*, et en particulier sur des » terres très-éloignées les unes des autres. Aux *Philippines* et à » *Madagascar*, par exemple, on ne remarque guères plus de » différence dans les termes des idiômes de ces deux contrées, » que dans les dialectes des provinces voisines du même » royaume ».

Note du Traducteur. M. Marsden s'occupe actuellement d'un grand Ouvrage sur la langue malaise, qui ne laissera plus de doutes sur cette vérité.

les parties les plus occidentales de la Mer Pacifique du Nord, le lecteur de son troisième Voyage me saura donc quelque gré d'y avoir ajouté des notes qui prouvent sans réplique qu'il faut chercher à la même source l'origine des Habitans des Isles des *Larrons* ou des *Marianes*, de ceux des *Carolines*, et des Naturels des Isles reconnues par nos vaisseaux. J'ai voulu donner une preuve frappante des vastes succès de cette langue orientale, et montrer que si tant de peuplades si éloignées les unes des autres ne sont pas de la même race, qu'elles ont eu du-moins des communications intimes entre elles : pour cela, j'ai dressé une table comparative des termes numériques, sur un plan beaucoup plus étendu que celui d'aucune des tables analogues publiées jusqu'à présent (1).

Nos derniers Navigateurs n'ont pas seulement jeté du jour sur les migrations de la Tribu qui s'est répandue d'une manière si extraordinaire sur les Isles de l'Océan oriental, ils nous ont rapporté d'ailleurs beaucoup de détails curieux sur une autre des peuplades de la terre, que le sort à placée sous des climats moins heureux. Je parle des Eskimaux, qu'on n'a trouvés jusqu'à présent que sur la côte de *Labrator* et de la baie de *Hudson*, et qui diffèrent en plusieurs points caractéristiques, des Sauvages établis dans l'intérieur de l'*Amérique septentrionale*. On a découvert, il y a environ vingt ans (2), que les Eskimaux et les Groënlandois offrent à tous égards des rapports de coutumes, de mœurs et de langues, qui démontrent l'identité primitive des deux Nations. En 1772, M. Hearne, qui a suivi plus loin cette peuplade malheureuse, vers la partie du Globe où elle s'étoit originairement embarquée sur des pirogues de

(1) Des observations de M. Banks, insérées dans la collection de Hawkesworth, volume III, page 777 de l'original, m'ont fourni l'esquisse générale de cette table, qui se trouve à la fin du troisième volume. *Appendix*, n°. 2.

(2) Voyez l'*Histoire du Groënland*, par Crantz, volume I.er, page 262. On y dit que les frères Moraves ayant visité les Eskimaux de la côte de *Labrador*, de l'aveu et avec le secours de Sir Hugh Palliser, qui étoit alors Gouverneur de *Terre-Neuve*, trouvèrent que la langue des Eskimaux et celle des Groënlandois ne diffèrent pas autant que les deux dialectes de l'idiôme hollandois.

peaux, en a trouvé quelques individus à l'embouchure de la *Rivière de Cuivre*, par soixante-douze degrés de latitude, et environ cinq-cents lieues plus loin à l'Ouest que le point le plus occidental où s'est porté Pickeresgill, dans le détroit de *Davis*. M. Cook a achevé cette découverte, en prouvant que les Isles et la côte de la bande Ouest de l'*Amérique Septentrionale* sont habitées par la même Tribu. On la rencontre à l'entrée de *Norton*, à *Oonalashka* et à l'entrée du *Prince Guillaume*, c'est-à-dire à près de quinze cents lieues de ses etablissemens au *Groënland* et sur la côte de *Labrador*. Cette assertion n'est pas fondée sur l'analogie des mœurs : la table (1) sur l'affinité des idiômes, dressée par M. Cook, dissipera tous les doutes, même pour ceux qui cherchent la vérité avec le plus de scrupule.

Son troisième Voyage a fixé d'autres points plus importans : il a découvert, ou du-moins il a prouvé d'une manière démonstrative la proximité des deux Continens de l'*Asie* et de l'*Amérique*, et il y a lieu de croire qu'on ne tournera plus en ridicule ceux qui pensent que l'*Asie* a pu peupler l'*Amérique*.

Ainsi, nos derniers Navigateurs ont rendu service même à la Religion, en détruisant une objection que les incrédules ont proposée souvent, sur la population des diverses contrées de la terre, telle qu'elle est racontée par Moyse (2).

---

(1) Elle forme l'*Appendix*, n.° 6. Crantz nous dit que les Groënlandois désignent leur Nation par le mot de *Karalit*. Ce nom ressemble beaucoup à celui de *Kanagyst*, que prennent, selon le rapport de Sthaelin, les Habitans de *Kodiak*, l'une des Isles *Schumagin*.

(2) Les Incrédules ont fait une multitude d'objections qui supposoient beaucoup d'ignorance. Observez comment l'Auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains* s'exprime sur cette question : « Cette distance que M. Antermony veut trouver » si peu importante, est à-peu-près de *huit cents lieues gauloises au* » *travers d'un Océan périlleux*, et impossible à franchir avec des » canots aussi chétifs et aussi fragiles que le sont, au rapport de » Isbrand-Ides, les chaloupes des Tunguses, etc., etc. ». Tom. I.er, page 136. Si cet écrivain avoit su que les deux Continens ne sont pas éloignés l'un de l'autre de plus de *treize lieues* (au-lieu de *huit cents*), qu'un si petit espace est d'ailleurs semé d'Isles intermédiaires, il n'auroit pas osé faire valoir avec tant d'assurance cette raison, contre le système de M. Bell, sur le pays qui a envoyé des habitans à l'*Amérique Septentrionale*.

6.° Jusqu'ici j'ai envisagé nos Voyages par rapport aux avantages qu'ils peuvent nous procurer. Mais on demandera s'ils ont été ou s'ils doivent être de quelque utilité aux peuplades que nous avons découvertes? Les hommes doués de l'esprit de bienveillance, apprendroient sûrement avec plaisir des faits qui autorisassent à répondre sans hésiter, d'une manière affirmative : au défaut de pareils faits, nous pouvons du-moins nous flatter que, même à cet égard, nos dernières expéditions dans l'Océan Pacifique n'ont pas été infructueuses. Les terres nouvelles, découvertes autrefois, entraînèrent des guerres ou plutôt des massacres; on eut à peine trouvé de nouvelles Nations, qu'on les anéantit, et l'on ne peut se rappeler les horribles cruautés des conquérans du *Mexique* et du *Pérou*, sans rougir des excès du fanatisme religieux et de la nature humaine. Nos derniers Navigateurs sont allés reconnoître les réduits les plus cachés de la terre, non pour acquérir des propriétés, mais pour reculer les bornes des connoissances; ils sont allés voir de nouvelles peuplades avec des sentimens d'amitié; ils désiroient seulement leur donner une existance publique, les instruire des devoirs de toutes les sociétés, et suppléer aux défauts de leur position, en leur communiquant une partie de nos arts et de nos lumières; et ces Voyages ordonnés dans des vues de bienfaisance, par Georges III, ont dû avoir quelques succès. Les séjours multipliés de nos vaisseaux, le commerce longtemps prolongé de nos équipages avec les Naturels des *Isles des Amis*, *de la Société* et *Sandwich*, ont sûrement jeté quelques rayons de lumière dans l'esprit novice de ces pauvres peuplades. Les objets extraordinaires pour elles, qu'elles ont eu ainsi occasion d'observer et d'admirer, n'ont pu manquer d'étendre leurs idées et de fournir de nouveaux objets d'alimens à l'exercice de leur raison. En se comparant avec nous, elles ont dû être frappées d'un sentiment profond de leur infériorité; les motifs les plus puissans ont dû les exciter à sortir de leur misère, et à se rapprocher de ces enfans du soleil, qui daignoient jeter les yeux sur elles, et qui leur laissoient des marques de générosité et de bienfaisance. Nos quadrupèdes utiles et nos végétaux, dont on a enrichi leur pays, leur offrent de nouveaux moyens

de subsistance, et ajouteront sans doute à leur bien-être et à leurs plaisirs. Quand cet avantage seroit le seul que nous leur ayons procuré, osera-t-on dire qu'elles n'ont pas beaucoup acquis? Mais n'y a-t-il pas lieu de porter plus loin nos espérances? La *Grande-Bretagne* elle-même, à l'époque où les Phéniciens y abordèrent pour la première fois, étoit habitée par des Sauvages qui se peignoient le corps, dont la civilisation n'étoit peut-être pas plus avancée que celle de Insulaires de la *Nouvelle-Zelande*, et qui surement étoient moins policés que les Naturels de *Tongataboo* ou d'*O-Taïti*. La communication que nous avons ouverte avec les peuplades de l'Océan Pacifique, hâtera sans doute leurs progrès : qui sait si nos derniers Voyages ne seront pas l'origine de la civilisation de ces nombreuses Tribus; si nous n'aurons pas contribué à l'abolition de leurs affreux sacrifices, et de ces horribles festins dans lesquels elles se nourrissent de chair humaine; si nous n'avons pas établi des bases d'après lesquelles on les verra, par la suite, former des institutions plus utiles encore, et arriver à une place honorable parmi les Nations de la terre?

Après avoir ainsi discuté les divers points dont l'examen m'a paru convenir à cette Introduction générale, il ne reste plus qu'à exposer un petit nombre de faits, sur lesquels le lecteur a droit de me demander des éclaircissemens.

M. Cook sachant, avant son départ d'*Angleterre*, qu'il n'étoit pas seulement chargé des opérations du Voyage, mais qu'on attendoit de lui la relation de ses découvertes et de ses travaux, avoit eu soin de disposer son Journal pour la presse. J'ai suivi fidèlement ce Journal, qui est écrit de sa main. Ce n'est pas un simple extrait de son livre de bord; on y trouve un grand nombre de remarques, qu'il n'avoit pas insérées dans le registre de sa Navigation; et il est enrichi d'ailleurs d'une multitude d'observations que lui avoit données M. Anderson, son chirurgien. Les talens reconnus de ce savant, et l'assiduité opiniâtre avec laquelle il observoit tout ce qui a rapport à l'Histoire Naturelle, aux mœurs ou à la langue des diverses peuplades; le désir que M. Cook montra dans toutes les occasions, d'être aidé par lui, font sentir toute la valeur des remarques de M. Anderson : afin que

j'eusse tous les moyens possibles d'offrir au public l'Histoire la plus exacte de l'expédition, on m'a remis son Journal par ordre du Lord Sandwich, et on m'a recommandé de profiter des lumières que j'y découvrirois sur des points traités légèrement ou omis dans le manuscrit de M. Cook. Jai rempli cette tâche de manière que le lecteur reconnoîtra presque toutes les pages où j'ai eu recours à M. Anderson : pour ne laisser aucune faute dans cet ouvrage, le Capitaine King a revu le premier et le second volumes; et la copie, revue et corrigée par un homme si bien en état d'en rectifier les inexactitudes, a été lue de nouveau par le Comte de Sandwich, qui a eu la bonté de se donner cette peine. Quant au troisième volume, le Capitaine King l'a écrit lui-même; il n'est pas besoin de rien ajouter de plus. Je dois seulement répondre ici des notes que j'ai eu occasion de placer dans les deux volumes fournis par M. Cook, et de cette Introduction, destinée d'abord à servir d'épilogue à l'Histoire de nos derniers Voyages. On me permettra de dire que je crois avoir des droits à beaucoup d'indulgence de la part du public; car je me suis dévoué, par les motifs *les plus désintéressés*, à un travail très-ennuyeux et assez pénible : je n'en espère d'autre récompense, que la satisfaction d'avoir rendu un service essentiel à la famille du plus célèbre de nos Navigateurs, qui a bien voulu, dans son Journal, m'honorer du nom de son ami.

On a beaucoup demandé pourquoi on différoit si long-temps la publication de ce Voyage : ceux qui examineront les cartes et les planches dont il est orné, s'étonneront peut-être qu'on ait pu le faire paroître si tôt. Le Journal de M. Cook s'est trouvé prêt peu de temps après l'époque où je l'ai reçu; celui du Capitaine King l'a été aussi vîte; car au temps où il partit pour les Isles de l'*Amérique*, avec le commandement du vaisseau de guerre *la Résistance*, il me le laissa tout corrigé. Mais il restoit d'ailleurs beaucoup de choses à faire; les cartes, et en particulier la carte générale dont M. Roberts fut chargé, n'étoient pas finies. M. Roberts rend compte lui-même de son travail dans la note (*). Il fallait que

(*) Peu de temps après notre départ, M. Cook me chargea de

M. Webber réduisît à une grandeur convenable la multitude de dessins élégans qu'il avoit rapportés ; il falloit

---

travailler à une carte générale du globe, sur les meilleurs matériaux qu'il eût à bord ; et, avant sa mort, ma tâche étoit à-peu-près remplie : car je n'avois plus guères à y placer que les parages, les Isles ou les côtes que nous aurions ensuite occasion de reconnoître ; mais à notre retour en *Angleterre*, lorsque les Lords-Commissaires de l'Amirauté ordonnèrent la publication de notre Voyage, le soin de la carte générale me fut confié, et on me recommanda de suivre les autorités les plus récentes et les plus sûres ; d'y marquer les trois routes successives de M. Cook, afin qu'on pût apercevoir d'un coup-d'œil toutes ses croisières et toutes ses découvertes, et trouver en un moment le résultat général des services qu'il a rendus à la Géographie et à la Navigation. Je dois dire au lecteur les diverses autorités qui m'ont guidé dans les détails qui diffèrent de ceux de la carte que j'avois dressée sous l'inspection immédiate de M. Cook ; et quand j'aurai ajouté que la plupart des matériaux nécessaires pour compléter ou éclaircir l'ouvrage, ne se trouvoient pas à bord de *la Résolution*, on sentira pourquoi il a été nécessaire d'y introduire ces altérations et ces additions.

J'ai d'abord suivi bien exactement les cartes excellentes et très-correctes de l'Océan Atlantique du Nord, publiées en 1775 et 1776, par MM. de Verdun de la Crenne, de Borda et Pingré ; elles comprennent la côte de *Norwège* depuis le Hoëk Sud, situé par 62 degrés de latitude Nord, jusqu'à *Trellebourg*, le *Danemarck*, la côte de *Hollande*, la côte septentrionale de la *Grande-Bretagne*, les *Orcades*, les Isles *Shetland*, les Isles *Ferroé*, l'*Islande*, les côtes de *France*, d'*Espagne* et de *Portugal* jusqu'au Cap *Sainte-Marie*, sur la côte d'Afrique : on y trouve aussi les *Açores*, les îles *Canaries*, les Isles du *Cap-Vert*, les *Antilles*, et toutes les Isles d'*Amérique*, depuis la *Barbarie* jusqu'à l'extrémité orientale de *Cuba* ; la partie septentrionale de *Terre-Neuve* et la côte de *Labrador*, jusqu'au cinquante-septième parallèle Nord.

L'*Irlande* et une partie de la côte d'*Ecosse* sont marquées dans ma carte d'après les derniers relèvemens pris par M. Mackenzie, et la côte méridionale de l'*Angleterre*, d'après une carte publiée en 1780, par M. Faden, qui a suivi une autre carte de M. l'Abbé Dicquemare.

La partie septentrionale de la côte de *Labrador*, depuis le cinquante-septième degré de latitude Nord jusqu'aux Isles *Button*, situées à l'entrée du détroit de *Hudson*, est tirée d'une carte de M. Bellin, ainsi que la côte septentrionale de la *Norwège*, de la *Lapponie*, la Mer Blanche, le golfe de *Bothnie*, la Mer Baltique et la côte orientale du *Groënland*.

J'ai indiqué le golfe de *Finlande*, d'après une grande carte manuscrite, qu'on grave aujourd'hui pour l'usage de nos navires marchands.

Les Isles d'*Amérique*, depuis l'extrémité orientale jusqu'à l'extré-

ensuite trouver des artistes qui voulussent entreprendre les gravures, et avant de commencer, ces artistes ont

---

mité occidentale de *Cuba*, la *Jamaïque* et les Isles *Bahama* comprises, sont tirées d'une carte publiée à Londres en 1779, par Sayer et Bennet.

La côte méridionale de *Cuba*, depuis la pointe de *Gorda* jusqu'au *Cap de Cruz*, a été copiée sur une carte donnée en 1762, par M. Bellin.

Les côtes de *Terre-Neuve* et le golfe de *Saint-Laurent* sont indiqués d'après les reconnoissances faites par le Capitaine Cook et Messieurs Gilbert et Lane.

J'ai suivi pour la *Nouvelle-Ecosse*, le *Cap Breton*, l'Isle *Saint-Jean*, la rivière *Saint-Laurent*, le *Canada* et la *Nouvelle-Angleterre*, jusqu'à la rivière de la *Delaware*, les cartes de J.-F.-W. des Barres, publiées en 1777 et 1778, et celles qui ont été publiées en 1780, par ordre du Roi de *France*, sous le titre de *Neptune Américo Septentrional*, etc. J'ai tiré aussi de ces cartes les côtes de la *Pensylvanie*, du *Nouveau-Jersey*, du *Maryland*, de la *Virginie*, des deux *Carolines*, de la *Géorgie*, des deux *Florides*, ainsi que l'intérieur de ces diverses contrées, jusqu'au côté oriental du Lac *Ontario*.

Les autres parties de ce Lac, ainsi que les Lacs *Ersie*, *Huron*, *Michigan* et *Supérieur*, ont été copiés sur les cartes d'*Amérique* de M. Green. La partie septentrionale du dernier Lac dont je viens de parler, est marquée d'après des observations astronomiques, faites à *Mishippicotton House*, par ordre de la Compagnie de la baie de *Hudson*.

J'ai tiré toute la baie de *Hudson* d'une carte rédigée par M. Marley, d'après les cartes les plus authentiques qu'il a pu se procurer de ces parties du monde. M. *Wegg*, membre de la Société Royale, et Gouverneur de cette Compagnie, a bien voulu me la communiquer; il a eu la bonté de me donner aussi les Journaux de M. Hearne, et la carte de la route de ce Voyageur, jusqu'à la *Rivière de Cuivre*: je l'ai copiée fidèlement, ainsi que la reconnoissance de l'entrée de *Chesterfield*, faite par le Capitaine Christophe et M. Moses Norton, en 1762. J'ai copié aussi, sur les dessins faits par M. Philippe Turnor, en 1778 et 1779, et corrigés par des observations astronomiques, nos dernières découvertes, depuis le Fort d'*York* jusqu'aux établissemens de *Cumberland* et de *Hudson* (ce dernier est le plus occidental des établissemens de la Compagnie), lesquelles s'étendent jusqu'au lac *Winnipeg*. La disposition des autres lacs, qui sont situés au Sud, et qui communiquent avec celui-ci, est marquée, d'après une carte de M Spurrel, employé au service de la Compagnie. Les rivières *Albany* et *Moose*, jusqu'à l'établissement de *Gloucester*, et aux lacs *Abbithbe* et *Supérieur*, sont aussi tirées d'une carte de M. Turnor, corrigées d'après les longitudes observées.

J'ai marqué en grande partie la côte occidentale du *Groënland*,

été obligés de remplir leurs engagemens antérieurs; la patience et l'adresse qu'exigeoient la plupart de ces gra-

---

d'après les relèvemens faits par le Lieutenant R. Pickersgille qui, en 1776, commanda le brigantin *le Lion*; ces relèvemens ne dessinent que vaguement la côte; car une quantité immense de glaces fermoit toutes les baies et toutes les entrées, qui autrefois étoient libres et ouvertes durant l'été.

Les cartes de M. d'Anville m'ont fourni la rivière du *Mississipi*, depuis son embouchure jusqu'à sa source, avec les autres rivières que reçoit le *Mississipi*. Elles m'ont fourni aussi toute la côte de la *Nouvelle-Léon*, jusqu'au *Cap Rozo*, et la côte occidentale de l'*Amérique*, depuis le *Cap Corrientes* jusqu'à la grande baie de *Tecoantepec*.

J'ai marqué le golfe de la *Californie* d'après un ouvrage allemand qui a été publié en 1773, et que Sir Joseph Banks, Président de la Société Royale, m'a donné; j'ai consulté d'ailleurs, pour la côte occidentale de ce golfe, une carte manuscrite espagnole, que M. Dalrymple a bien voulu me communiquer.

La côte du *Brésil*, depuis *Sera* jusqu'au *Cap Frio*, a été copiée sur une petite carte de cette partie du monde qu'a faite M. Dalrymple.

Quant à la partie méridionale de l'*Afrique*, depuis le *Cap de Bonne-Espérance* jusqu'à la *Pointe natale*, je m'en suis rapporté à la carte du Major Rennels; j'ai sur-tout adopté ses corrections sur l'étendue du banc *des Aiguilles*.

J'ai indiqué les petites Isles, les bas-fonds et les bancs de sable qui se trouvent à l'Est de *Madagascar*, ainsi que l'Archipel des *Maldives* et des *Laquedives*, les côtes de *Malacca*, une partie de *Combaye* et l'Isle de *Sumatra*, sur la foi des dernières cartes de M. d'Après de Mannevillette, insérées dans le *Neptune-Oriental*.

Les côtes du *Guzarate*, du *Malabar*, de *Coromandel*, la grande baie du *Bengale* et l'Isle de *Ceylan*, les pointes du *Gange* et de la rivière de *Barampooter* ou de *Sampoo*, sont tirées de l'Ouvrage publié en 1782, par l'ingénieux auteur de la carte de l'*Indostan*.

La mer de la *Chine* est indiquée d'après la carte publiée par M. Dalrymple; mais les longitudes de *Pulo-Sapata*, de *Pulo-Condore*, de *Pulo-Timoau*, des détroits de *Banca* et de la *Sonde*, et des autres parties que nous avons vues, sont marquées d'après nos propres observations, ainsi que la côte orientale de *Niphon*, la principale des Isles *Japonoises*.

La position de l'Isle de *Jeso*, des *Kouriles*, de la côte orientale de l'*Asie* et du *Kamstchatka*, de la mer d'*Ochotsk*, et des Isles que nous n'avons pas vues durant ce Voyage, est tirée d'une carte manuscrite que les Russes nous donnèrent à *Oonalaschka*.

J'ai donné les terres du Nord, depuis le Cap *Kanin*, près de la Mer Blanche, jusqu'à la rivière *Lena*, d'après la grande

vures devoient rendre cette opération bien longue; il falloit faire venir de l'étranger du papier sur lequel on pût tirer les planches; et après avoir surmonté ces inévitables difficultés, il falloit un long espace de temps pour le tirage d'une suite de planches si nombreuses; car on désiroit que ce tirage se fît avec soin, afin de rendre à M. Webber et aux Graveurs, toute la justice qu'ils méritent. Si les critiques songent à toutes ces causes de délai, j'espère qu'ils ne nous accuseront plus de lenteur, et qu'ils seront pleins de reconnoissance pour le généreux protecteur des sciences, qui non-seulement a ordonné de publier ce Voyage, mais qui a voulu le donner au public avec une si grande magnificence.

Je crois devoir citer ici un exemple de la générosité de la Nation, et parler de l'Amirauté, qui a témoigné d'une manière noble combien elle est sensible à l'accueil touchant et aimable qu'ont reçu nos vaisseaux au *Kamstchatka*. Le Colonel Behm, Commandant de cette province, n'a pas été seulement récompensé par le plaisir que l'homme bienfaisant trouve dans ses propres bien-

---

carte de *Russie*, publiée à *Pétersbourg* en 1776; elle comprend le *Pont-Euxin*, la Mer *Caspienne* et la Mer d'*Aral*, ainsi que les principaux lacs situés à l'Est; le Rédacteur a indiqué la source des fleuves qui ont leur embouchure dans les différentes mers.

Toutes les autres parties de ma carte, dont je n'ai pas fait mention, se trouvent telles que M. Cook les a placées lui-même.

La carte, en général, a été corrigée d'après les observations astronomiques les plus récentes, tirées des tables de M. William Wales, membre de la Société Royale, et maître de Mathématiques de l'*Hôpital du Christ*; de celles qui se trouvent dans le *Guide du Marin*, composées par le Docteur Maskelyne, Astronome Royal, et publiées en 1761; de la *Connoissance des Temps*, pour 1780 et 1781; de la Table Géographique de M. Mayer, des Voyages de M. d'Eveux de Fleurieu, de Verdun, de Borda, Chabert, etc; de la Table à l'usage de nos vaisseaux de l'*Inde*, publiée récemment par M. Dalrymple; des *Transactions Philosophiques*, et des remarques de nos derniers Navigateurs.

HENR. ROBERTS.

Shoreham, Sussex, le 18 mai 1784.

faits ; il a reçu de l'*Angleterre* des marques de reconnoissance convenables à la dignité de sa Souveraine et à celle du Roi : on lui a envoyé un vase très-riche, avec une inscription qui mérite d'être rapportée dans l'ouvrage où sont consignés les détails de sa bienfaisance envers nos compatriotes. Voici cette inscription:

Viro egregio magno de BEHM ; *qui Imperatricis Augustissimæ Catharinæ auspiciis, summâque animi benignitate, sæva, quibus præerat, Kamstchatkæ littora, navibus nautisque Britannicis, hospita præbuit ; eosque in terminis, si qui essent imperio Russico, frustrà explorandis, mala multa perpessos, iteratâ vive excepit, resecit, recreavit et commeatu omni cumulatè auctos dimisit ;* REI NAVALIS BRITANNICÆ *septemviri, in aliquam benevolentiæ tam insignis, memoriam, amicissimo, gratissimoque animo suo, patriæque nomine, D. D. D.*

M. DCC. LXXXI.

Ce témoignage public de reconnoissance me rappelle que je dois aussi remercier ceux dont j'ai reçu des secours. J'ai de grandes obligations au Capitaine King, qui a bien voulu me donner des avis et des conseils dans un grand nombre de cas où le Journal de M. Cook demandoit une explication, qui a marqué les longitudes et les latitudes, en plusieurs endroits que M. Cook avoit laissés en blanc, et qui a rectifié les tables des observations astronomiques.

J'ai consulté souvent aussi le Lieutenant Roberts, et je l'ai toujours trouvé prêt à m'aider et à me diriger lorsqu'il s'agissoit d'éclaircir quelques difficultés nautiques.

Mais je dois des remercimens particuliers à M. Wales, qui, outre les morceaux précieux qu'il a fournis à cette Introduction, s'est empressé comme moi d'être utile à Mistriss Cook : il a pris de bon cœur la peine de diriger, d'après les journaux de mer, les tables de la route des vaisseaux, lesquelles ajoutent infiniment au mérite de cet Ouvrage.

Je dois beaucoup au Comité de la Compagnie de la

baie de *Hudson*, qui m'a communiqué, sans réserve, tout ce qu'il avoit d'intéressant dans ses archives; mais j'ai des obligations particulières à M. Wegg, qui m'a procuré plusieurs occasions de m'entretenir avec le Gouverneur Hearne et le Capitaine Christophe.

L'honorable M. Daines Barrington a déployé, à cette occasion, son zèle ordinaire pour tous les Ouvrages d'une utilité publique; il m'a fourni des matériaux nécessaires, et il m'a donné des idées précieuses dont j'ai profité.

Je serois injuste envers M. Pennant, si je ne lui témoignois pas ma reconnoissance; outre qu'il a enrichi le dernier volume de renvois à sa *Zoologie arctique* dont la publication ajoutera beaucoup aux progrès de l'Histoire Naturelle, il m'a communiqué un mémoire très-authentique et très-satisfaisant sur les découvertes des Russes.

Les vocabulaires de la langue des *Isles des Amis* et *Sandwich* avoient été fournis au Capitaine Cook par M. Anderson, son digne collaborateur; M. Cook avoit préparé lui-même un quatrième vocabulaire de l'idiôme des Eskimaux, comparé avec celui des Sauvages d'*Amérique* établis de l'autre côté du Continent. Mais la table comparative des termes numériques, marquée n.° 2 dans l'appendix, a été dirigée, à ma sollicitation, par M. Bryant qui, dans ses études, a suivi le Capitaine Cook, et même les Voyageurs et les Historiens divers de tous les âges. Cette table offrira au public un indice frappant des migrations merveilleuses d'un peuple sur lequel nos derniers Voyages nous ont donné une suite de détails intéressans et utiles.

Je n'ai plus qu'un mot à dire. On voit souvent, à la tête des livres d'un auteur mort, les éloges que lui ont donnés les savans, ses contemporains; et on ne sera pas étonné, si je place à la tête de l'Ouvrage posthume de M. Cook, le jugement qu'en a porté un homme de sa profession, aussi distingué par l'élévation de son rang que par ses vertus: il veut demeurer inconnu, et l'indication qui vient de m'échapper pouvant le faire reconnoître, je lui en demande pardon. Je me contenterai donc de publier ce morceau; et je termine ma

longue dissertation en formant des vœux pour que la postérité trouve ailleurs que dans ce volume un monument à la gloire d'un Navigateur, dont l'*Europe* se plait ainsi que la *Grande-Bretagne*, à raconter et célebrer les découvertes.

A LA MÉMOIRE
DU CAPITAINE JACQUES COOK,

Le plus habile et le plus célèbre Navigateur de l'*Angleterre* et de toutes les Nations du Monde.

*Né d'une Famille très-obscure, il s'éleva de lui-même et uniquement par son propre mérite au rang de Capitaine de Vaisseau de la Marine Royale; il faisoit son troisième Voyage autour du Monde lorsqu'il fut tué le 14 février 1779, par les Sauvages d'*Owhyhee, *Isle qu'il avoit découverte peu de temps auparavant.*

Il réunissoit à un degré éminent toutes les qualités propres à son métier et aux grandes entreprises, et il avoit en même-temps toute la douceur et toute la bonté des hommes les plus recommandables par leur caractère.

Le sang-froid et la prudence dirigeoient ses opinions; ses résolutions annonçoient une sagacité rare, et il mettoit une activité extrême à les exécuter; constant et ferme dans ses entreprises, il les suivoit avec une vigilance et des soins infatigables; les travaux, les difficultés et les mauvais succès ne le rebutoient point; il étoit fertile en expédiens; il avoit toujours de la présence d'esprit; il étoit toujours maître de lui-même; et dans les occasions les plus orageuses,

il ne manqua jamais de garder l'usage entier de son excellente tête.

Doux et juste, mais exact en ce qui avoit rapport à la discipline, il étoit le père de ses équipages, qui lui étoient attachés par affection et qui lui obéissoient avec confiance.

Ses lumières, son expérience et sa sagacité, le rendoient si complettement maître de son sujet, que sous sa direction on surmontoit les plus grands obstacles, que les Navigations les plus dangereuses devenoient faciles et presque sûres.

*Il a reconnu l'hémisphère austral bien au-delà du point où les autres Navigateurs étoient parvenus, et avec moins d'accidens que n'en éprouvent communément les vaisseaux qui cotoyent les rivages de l'*Angleterre.

En s'occupant sans cesse du bien-être de ses équipages, il a découvert et établi, pour la conservation de la santé des Marins, pendant ses longues expeditions, un régime qui a eu des succès merveilleux; car durant son second Voyage autour du Monde, sur cent dix-huit hommes qu'il avoit à bord, les maladies ne lui en firent perdre qu'un.

*La mort de ce grand homme fut un malheur pour l'humanité en général: il doit être regretté de toutes les Nations qui font cas des exploits utiles, qui honorent les sciences, et qui aiment les cœurs sensibles et généreux. Il doit sur-tout exciter les regrets de l'*Angleterre, *qui a droit de se vanter d'avoir produit un Navigateur auquel nul autre ne peut être comparé. Ce chagrin deviendra plus amer, si l'on songe qu'il a été enlevé à sa patrie par une peuplade à laquelle il n'avoit point fait de mal: plein au contraire des soins les*

plus attentifs et de la commisération la plus tendre pour les Sauvages en général, il s'efforça toujours de dissiper leurs craintes et de cultiver leur amitié; il oublioit leurs perfidies et leurs vols, et souvent il intervint lui-même, aux risques de sa vie, afin de les soustraire aux premiers mouvemens de la colère de ses équipages.

*Sa dernière expédition eut pour objet de reconnoître et de déterminer les bornes de l'*Asie *et de l'*Amérique, *et de pénétrer dans la Mer du Nord par le Cap Nord-Est de l'*Asie.

Navigateur! contemple, admire, révère et imite ce modèle de ta profession, dont l'habileté et les travaux ont rendu des services signalés à la philosophie naturelle; qui a agrandi la science nautique, et qui a dévoilé tout-à-la-fois l'ordre admirable et longtemps caché qu'a mis le Tout-Puissant dans la formation de notre globe, et l'arrogance des mortels, qui osent, avec leurs spéculations, expliquer les lois du grand Etre: on sait maintenant, de manière à n'en pouvoir douter, que l'Etre-Suprême qui créa l'univers a voulu que la terre gardât son équilibre sans avoir un continent austral qui répondit aux régions du Nord: Extendit aquilonem, super vacuum, et appendit terram super nihilum. *Job.* 26. 7.

Si cet homme extraordinaire n'a pas, après ses intrépides, mais exactes recherches, découvert un nouveau Monde, il nous a fait connoître des mers sur lesquelles on n'avoit point navigué avant lui, et qui étoient absolument ignorées; il nous a montré de nouvelles Isles, de nouvelles peuplades et de nouvelles productions dont on n'avoit aucune idée; s'il n'a pas eu, comme Améric Vespuce, le bonheur de

donner son nom à un Continent, sa gloire n'en est pas moins éclatante; il sera révéré tant qu'il restera une page du modeste récit de ses Voyages, et tant que les Marins et les Géographes profiteront de sa nouvelle carte de l'hémisphère austral, pour suivre ou indiquer les différentes routes qu'il s'est frayées lui-même.

Si les services publics méritent la reconnoissance publique; si l'homme qui donne de l'éclat et de l'accroissement à la gloire de son pays mérite des honneurs, le Capitaine Cook est bien digne qu'une Nation généreuse et reconnoissante, élève un monument à sa mémoire.

Virtutis uberrimum alimentum est honos.
Val. Maximus, L. II, ch. 16.

N. B. La longitude est comptée dans cet ouvrage depuis le méridien de *Greenwich*.

ÉCLAIRCISSEMENS

SUR LE CAP DE LA CIRCONCISION,

Pour servir de suite à ce qu'on en dit à la page 20 de l'Introduction.

Preuves que le Capitaine Cook a cherché le Cap de la Circoncision *sous son véritable méridien, et que les Objections qu'on lui a faites, à cet égard, ne sont pas bien fondées.*

Par M. Wales, qui a accompagné M. Cook dans son second Voyage.

M. le Monnier a publié, dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de *Paris*, imprimés en 1779, des observations d'où il résulte que M. Cook s'est mépris sur la position de la terre ordinairement appelée *Cap de la Circoncision*, et qu'au-lieu de la chercher sous le méridien de 9 degrés et demi ou 10 degrés de longitude orientale, il auroit dû la chercher sous un méridien qui n'est qu'à 3 degrés ou 3 degrés et demi à l'Est de celui de *Greenwich*; que par conséquent elle peut exister, malgré tout ce qu'on a fait vainement pour la retrouver. Le volume de l'année 1779 offre de plus deux nouveaux Mémoires, auxquels des objections faites à son premier Mémoire, devant l'Académie, semblent avoir donné lieu. J'ignore les raisons qui ont déterminé l'Académie à ne pas imprimer les objections qu'a produites l'hypothèse de M. *le Monnier*, et cet Académicien n'en parle pas avec assez de detail, dans ses deux répliques, pour que je puisse juger de leur importance; j'y

vois seulement qu'elles présentoient des raisons contre la quantité de déclinaison que M. le Monnier suppose à 10 degrés de longitude et 54 degrés de latitude Sud : incident qui me semble avoir peu de rapport avec l'objet de la dispute.

Il est peu intéressant pour la Géographie de savoir si la terre appelée *Cap de la Circoncision* existe ou n'existe pas; car ceux qui soutiennent son existence avec le plus de chaleur, doivent convenir que c'est une Isle peu considerable, et qu'elle n'est d'aucune utilité. La question en elle-même ne mérite donc pas qu'on la discute; mais, en soutenant son systême, M. *le Monnier* (je suis fâché de le dire) s'est efforcé, sur-tout dans son second morceau, de critiquer avec un peu d'aigreur l'opinion et la conduite de M. Cook, dont j'ai toutes les raisons possibles de défendre la mémoire: les Officiers et les Observateurs qui l'accompagnoient ayant d'ailleurs pensé comme lui, je veux exposer les motifs qui le déterminèrent à ne pas souscrire aux argumens que fait M. le Monnier en faveur de sa supposition. Ce qu'on lit à la page 286 du tome II de l'original du second Voyage de Cook, montrera à M. *le Monnier* que M. Cook examina ces argumens. Il convient de faire observer ici que M. Cook n'a point voulu, dans ce qui lui est échappé sur cette question, diminuer la gloire de M. Bouvet, dont il estimoit beaucoup les talens: on peut, en conservant une opinion favorable des travaux d'un Navigateur, avoir aussi une opinion favorable des siens; et lorsqu'on ne se trouve point d'accord avec un rival, s'efforcer de prouver qu'on ne s'est pas mépris soi-même. M. *le Monnier* a donc eu tort de s'exprimer comme il l'a fait en plusieurs endroits de son second Mémoire.

Les argumens de M. *le Monnier* se réduisent à ceci. En 1739, époque de la découverte de M. *Bouvet*, les méthodes pour déterminer la longitude en mer, étoient très-défectueuses, et le méridien des terres vues alors par les Navigateurs étoit également incertain. M. le Monnier, présumant qu'il en est ainsi du Cap de *la Circoncision*, recherche quelle a été la quantité de la déclinaison de l'aimant observée par M. Bouvet à cet endroit; il rappelle les observations de la même espèce, faites à d'autres endroits des environs, à-peu-près à la même

époque, avant et après; et ayant comparé ces observations, il conclut qu'au temps où M. Cook parcourut ces mers, la déclinaison de l'aiguille aimantée au Cap de *la Circoncision*, doit avoir été de 10 degrés Ouest, tandis qu'au point le plus occidental de la route de ce Navigateur, point où il étoit assez près du 54° parallèle Sud pour voir la terre située à cette latitude, la déclinaison fut de 13 degrés et demi Ouest. La différence de 3 degrés et demi dans la déclinaison, répondant à environ 7 degrés de longitude dans cette partie du 54° parallèle Sud, M. Cook auroit été 7 degrés trop à l'Est pour voir la terre en question. M. le Monnier finit par dire : « Il » n'est donc pas étonnant que ce Navigateur n'ait pas » découvert le Cap de *la Circoncision*, puisque c'est » à 21 degrés et demi environ de longitude à l'Est de » l'Isle de *Fer*, et non à 28 degrés et demi, qu'il falloit » le chercher ».

Je montrerai, 1.° qu'en donnant aux observations faites en mer, sur la déclinaison de l'aimant, toute la confiance que leur donne M. le Monnier, cet Académicien a rapporté d'une manière très-inexacte la quantité de déclinaison observée à bord de *la Résolution*;

2°. Je prouverai, sans réplique, qu'on ne peut compter sur les observations relatives à la déclinaison de l'aimant, faites en mer, dans le cas où il les applique;

Et enfin qu'il ne s'étoit glissé aucune erreur essentielle dans la longitude estimée de M. Bouvet, et que, s'il s'y est glissé quelqu'erreur, elle est en sens contraire de celle que suppose M. *le Monnier*.

Premièrement, M. *le Monnier* a rapporté d'une manière inexacte la quantité de déclinaison observée à bord de *la Résolution*. Le 16 Février, à midi (*), ce vaisseau étoit par 54 degrés 31 minutes et demie de latitude Sud, c'est-à-dire assez près du 54° parallèle, pour voir une terre élevée, dont l'extrémité Nord se trouveroit au Sud de cette hauteur; nous étions alors 6 degrés à l'Est du

(*) Je suis ici les dates rapportées dans les « *Original Astronomical Observations* », imprimées par ordre du Bureau des Longitudes, lesquelles, après le 14 Février 1775, diffèrent d'un jour de celles du Capitaine Cook.

f

méridien de *Greenwich*, ou 23 degrés trois-quarts à l'Est de l'Isle de *Fer*, c'est-à-dire, 4 degrés trois-quarts moins que ne le dit M. *le Monnier*. Le soir du même jour, *la Résolution* étant par 54 degrés 24 minutes de latitude, et 6 degrés 30 minutes de longitude, ou 24 degrés un quart à l'Est du méridien de l'Isle de *Fer*, la déclinaison de l'aimant ne fut que de 12 degrés 7 minutes Ouest, c'est-à-dire, encore un degré et demi moins que ne le dit M. *le Monnier*, lorsque nous arrivâmes à la hauteur d'où l'on pouvoit voir le Cap de la *Circoncision*. Il est vrai que le lendemain au matin, par 54° 21′ ½ de latitude Sud, et 8 degrés 6 minutes de longitude Est, la déclinaison fut de 13 degrés 42 minutes vers l'Ouest; mais ce fut après que nous eûmes fait plus de deux degrés à peu de distance du 54e parallèle Sud. Il est de plus extrêmement probable que ces deux déclinaisons étoient trop grandes; car le 17 au soir, par 54 degrés 25 minutes de latitude Sud, et 9 degrés 20 minutes de longitude Est, c'est-à-dire, 1 degré un quart plus à l'Est, et dans un temps où nous avions parcouru 3 degrés et demi sur le parallèle où nous nous trouvions, la déclinaison ne fut plus que de 13 degrés 16 minutes vers l'Ouest. Il faut aussi remarquer que le 14 au soir, par 56 degrés 14 minutes et demie de latitude Sud, et 4 degrés 50 minutes de longitude Est, c'est-à-dire, un degré seulement à l'Ouest du point où *la Résolution* atteignit, pour la première fois, une position d'où nous pouvions découvrir une terre située à 54 degrés de latitude Sud, la déclinaison ne fut que de 6 degrés 50 minutes Ouest. J'ajouterai encore que, le 1.er mars 1774, l'*Aventure* n'observa pas plus de 12 degrés trois-quarts de déclinaison Ouest, quoiqu'elle fût alors considérablement au Nord et à l'Est de notre position du 17 Février au matin, et que ces deux circonstances du Nord et de l'Est eussent dû la rendre plus grande, au-lieu de la donner moindre d'un degré plein. Il paroît donc sûr que nos deux déclinaisons du 16 et du 17 Février furent trop grandes, ou que la déclinaison au point où *la Résolution* se trouva pour la première fois, assez près du 54e parallèle Sud pour voir une terre dont l'extrémité septentrionale est située à cette latitude, ne pouvoit être de plus de 11 degrés et demi Ouest, au-lieu de 13 degrés et demi, comme M. *le Monnier* l'a rapporté.

Je puis dire ici que, quoique *la Résolution* fût trop au Sud du 54° parallèle méridional, lorsqu'elle coupa le méridien de 21 degrés et demi à l'Est de l'Isle de *Fer*, ou de 3 degrés trois-quarts à l'Est de *Greenwich*, où M. *le Monnier* suppose le Cap de la *Circoncision*, cependant l'*Aventure*, sa conserve, s'est vue à plusieurs degrés de chaque côté de ce méridien, sur-tout lorsqu'elle trouva 10 degrés et demi de déclinaison Ouest, c'est-à-dire, presqu'aussi près du 54° parallèle Sud que l'étoit M. Bouvet de la terre lorsqu'il l'aperçut (1); et qu'enfin le jour où elle passa ce méridien, elle eut un ciel très-clair (2). Je ne chicanerai point M. *le Monnier* sur ses preuves, dans lesquelles j'ai néanmoins démontré des erreurs : lors même que je supposerois avec lui que les observations faites en mer sur la déclinaison de l'aimant peuvent indiquer la longitude d'une manière exacte, il est absolument impossible que *la Résolution* et l'*Aventure* aient dépassé le Cap de la *Circoncision* sans le voir; mais je vais prouver que les observations sur la déclinaison sont sujettes à bien plus d'erreurs que ne l'assure cet Académicien.

De peur d'encourir la disgrâce de M. *le Monnier*, je ne révoquerai point en doute l'exactitude des observations de M. Bouvet; je conviendrai de tous les éloges qu'on croira dûs aux instrumens et aux observations de cet estimable Navigateur. C'est assez en faveur de ma cause, si je montre que les nôtres n'ont pu déterminer la déclinaison de l'aimant à un point de précision tel que celui sur lequel M. *le Monnier* fonde ses argumens : ainsi, ses objections, uniquement fondées sur la supposition que nos instrumens, et même ceux de M. Bouvet, pouvoient déterminer la déclinaison de l'aimant avec une très-grande exactitude, n'auront plus de valeur.

1.° Nous avons reconnu plusieurs fois que les déclinaisons de l'aimant, observées avec le même compas de route, différoient de 3 à 5 et 6 degrés, et quelque-

(1) Voyez les « *Original Astronomical Observations* », p. 185, et le Voyage de M. Bouvet, publié par M. Dalrymple, p. 4 et 11.
(2) Voyez *the Observations*, etc., p. 218

fois même de 10, uniquement parce que nous avions reviré de bord (1);

2.° La même boussole, dans la même position à tous égards, à peu de milles d'intervalle, mais à deux différentes époques de la journée, donne des déclinaisons qui diffèrent entre elles de 3, 4, 5, 6, et même 7 degrés (2);

3.° La même boussole, le même jour, et entre les mains du même observateur, dans des déclinaisons qui diffèrent entre elles de 5 degrés, lorsque le même vaisseau est sous voile, ou lorsqu'il est à l'ancre dans une rade (3);

4.° Les boussoles, faites par le même artiste, employées à la même époque et dans le même endroit, mais à bord de différens vaisseaux, donnent des déclinaisons qui varient de 3, 4 et même 5 degrés (4);

5.° Les même boussoles, à bord du même vaisseau, et à peu de milles de la même position, mais à des époques différentes, donnent des déclinaisons qui varient de 4, 5 degrés et plus (5);

6.° Différentes boussoles, en même-temps, à bord

---

(1) Voyez les « *Original Astronomical Observations* », faites dans le second Voyage de Cook, le 11 Mars 1773, p. 372, le 24 Janvier 1774, p. 375, le 28 Juillet, p. 378.

(2) Voyez le même Ouvrage à la date du 2 Février 1773, pag. 371, le 9 Janvier, 1775, p. 382. Voyez aussi « *the Observations* », durant le troisième Voyage, le 17 Juillet 1776, p. 179; le 30 Août, p. 181; le 24 Janvier 1777, p. 192, et le 15 Septembre 1778, page 205.

(3) Voyez « *Astronomical Observations* », faites durant le second Voyage de M. Cook, le 14 Juillet 1775, p. 385.

(4) Comparez les Observations faites durant le second Voyage, le 3 et le 9 Août; le 4 Septembre 1772, p. 181, avec celles des mêmes dates, qui se trouvent à la page 369: celles des 11 et 14 Janvier, et du 7 Février 1773, p. 182, avec celles des mêmes dates; p. 371. Comparez aussi les observations faites durant le troisième Voyage, le 27 Décembre 1776, page 191; le 22 Février 1778, p. 201; le 5 et le 8 Mai, p. 102; le 9 et le 24 Juillet 1779, p. 209, et le 16 Janvier 1780, p. 212, avec celles des mêmes dates qui se trouvent p. 291, 293, 294, 297 et 298.

(5) Comparez les observations faites durant le second Voyage, le 10 Février, p. 373, avec celles du 11 Décembre 1774, p. 381. Voyez aussi les observations faites pendant le troisième Voyage, le 3 Mai et le 18 Juin 1779, p. 208.

du même vaisseau, et dans les mêmes circonstances à tous égards, donnent des déclinaisons qui varient de 3, 4, 5 et 6 degrés (*).

Toutes ces différences, dont plusieurs furent observées très-près du parage dont il est ici question, sont au-moins égales, le plus grand nombre supérieures, et quelques-unes doubles, relativement à celle sur laquelle le M. le Monnier fonde sa preuve; ainsi, le système de cet académicien se trouve renversé de toutes les manières. Il seroit inutile de dire que les instrumens employés durant les Voyages de M. Cook étoient mauvais, ou que les observateurs ne savoient pas s'en servir; car ce sont les instrumens et les observateurs sur lesquels est fondée la preuve de M. le Monnier : quand on soutiendroit donc que ceux des François, ou de toute autre Navigateur, sont beaucoup meilleurs que les nôtres (ce que peu de personnes auront le courage de dire, et ce que moins de monde encore aura la foiblesse de croire), l'objection n'acquerroit pas plus de force. Elle doit tomber, si les observations faites durant le Voyage de Cook, afin de trouver la déclinaison de l'aimant, ne suffisent pas pour la soutenir. Que deviendra donc cette prétendue difficulté, si les observations de cette espèce, faites par M. Bouvet, sont sujettes à une erreur pareille, ou à une erreur plus grande? et l'on peut dire, sans fâcher les partisans de ce Navigateur, qu'elles avoient ce défaut.

Il n'est pas besoin d'expliquer la cause de ces différences dans les déclinaisons observées sur le parage dont il est ici question; il n'est pas besoin non plus de dire pourquoi de pareilles irrégularités n'ont pas été remarquées auparavant dans les observations de cette espèce. J'ajouterai cependant que j'ai indiqué quelques-unes de ces causes dans l'Introduction qui précède

(*) Observations faites durant le second Voyage, le 2 Février 1773, p. 371; le 18 Mars, p. 372, et le 24 Janvier 1774, p. 375. Voyez aussi les observations faites pendant le troisième Voyage, le 18 Août 1776, p. 180; le 7 et le 14 Octobre, p. 189 et 190; le 12 Décembre, p. *ibid.*; le 24 Janvier 1777, p. 192; le 10 Mars, p. 193; le 9 et le 17 Juillet 1779; p. 209, le 16 Janvier 1780, p. 212; le 24 Mars, p. 213, et le 19 Mai, p. 214.

les *observations astronomiques*, etc., faites durant le second Voyage de Cook; beaucoup d'autres se présenteront à l'esprit de ceux qui ont une grande habitude de ces observations, et qui ont attentivement considéré les principes sur lesquels on construit les instrumens, et la manière dont on les fabrique. On ne doit point du tout être surpris que les erreurs auxquelles les instrumens et les observations de cette espèce sont sujets, n'aient pas été découvertes auparavant, puisqu'aucun des Navigateurs qui nous ont précédés, n'a autant multiplié les observations, et ne les a faites dans des circonstances aussi diverses.

Ayant ainsi démontré complètement que les circonstances alléguées par M. le Mônnier, à l'appui de son système, ne fournissent pas les inductions qu'il en a tirées, et même qu'il ne les a pas exposées d'une manière exacte, je vais essayer de faire voir qu'il est hors de toute probabilité, que M. Bouvet, après une traversée depuis l'Isle Sainte-Catherine, se soit trompé sur sa longitude d'une quantité aussi forte que celle qu'on voudroit supposer; qu'il y a au contraire des raisons suffisantes de croire l'erreur, de quelque quantité qu'elle puisse être, d'une nature différente de celle qu'on allègue, et que les deux vaisseaux françois, au-lieu d'être à l'Ouest de leur longitude estimée, se trouvèrent réellement à l'Est de cette longitude. Selon les journaux tirés des archives de la Compagnie françoise, par M. d'*Après*, imprimés sous son inspection, et publiés par M. Dalrymple avec les autres Voyages dans les parties méridionales de l'Océan Atlantique, la longitude, d'après l'estime de *l'Aigle*, depuis l'Isle *Sainte-Catherine*, étoit de 26 degrés 27 minutes, et d'après l'estime de *la Marie*, de 26 degrés 20 minutes à l'Est de *Ténériffe*, c'est-à-dire, 9 degrés 57 minutes, et 9 degrés 50 à l'Est du méridien de *Greenwich*, ou de 27 degrés 43 minutes et 27 degrés 36 minutes à l'Est de celui de l'*Isle de Fer*. Mais *la Marie*, qui se rendit au Cap de *Bonne-Espérance*, fit, pour y arriver, 7 degrés 13 minutes de longitude orientale, depuis la terre dont il est ici question; le Cap de *Bonne-Espérance* se trouvant 18 degrés 23 minutes à l'Est du méridien de *Greenwich*, le Cap de *la Circoncision*

sera à 41 degrés 10 minutes Est du même méridien, ou 1 degré 20 minutes plus à l'Est que la traversée du même vaisseau depuis l'Isle *Sainte-Catherine* ne l'annonce. Ensuite *l'Aigle* reconnut 49 degrés 44 minutes de différence en longitude, du Cap de *la Circoncision* à l'Isle *Rodrigue*, et les observations de M. Pingré ayant placé l'Isle *Rodrigue* 62 degrés 50 minutes à l'Est du méridien de *Greenwich*, le Cap de *la Circoncision* doit être 13 degrés 6 minutes à l'Est de *Greenwich*, ou 2 degrés 9 minutes plus à l'Est que ne l'indique la traversée de l'*Aigle* depuis l'Isle *Sainte-Catherine*. La longitude de la terre en question, telle que l'annonce la comparaison des longitudes indiquées par chacun des vaisseaux, lorsqu'ils découvrirent la terre en des lieux où la longitude est très-bien déterminée, se trouvant plus grande que celle qui résulte de la route de ces deux vaisseaux depuis l'Isle *Sainte-Catherine*, dont on ne connoît pas sûrement la longitude à plusieurs degrés près, on peut en conclure, sans craindre de se tromper, que quelle que puisse être la quantité de l'erreur de M. Bouvet, à l'époque où l'on suppose qu'il vit le Cap de *la Circoncision*, elle dut être en moins et non pas en plus, comme le dit M. le Monnier.

Hôpital du Christ, le 21 Août 1784.

W.m WALES.

Examen de deux Questions d'Hydrographie dont il est fait mention dans l'Introduction aux Voyages à l'Océan Pacifique, qu'on vient de publier à Londres, en trois volumes.

Par M. Le Monnier, de l'Académie royale des Sciences, à Paris.

La première des deux questions indiquées, et qu'il faut agiter ici nécessairement, est de savoir si une terre très-haute, ou une côte fort élevée, ou bien enfin une Isle, ainsi qu'elle a été découverte en 1739 par de célèbres Navigateurs tels qu'étoient ceux de la Compagnie des Indes de France, si cette Isle, dis-je, que quelques

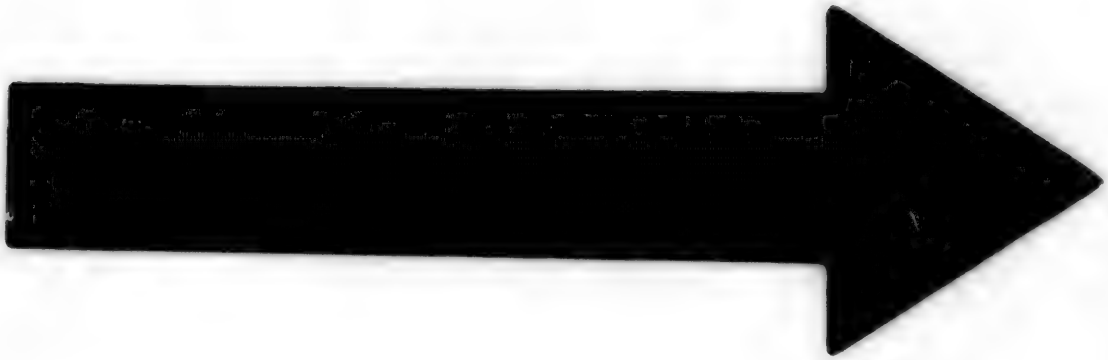
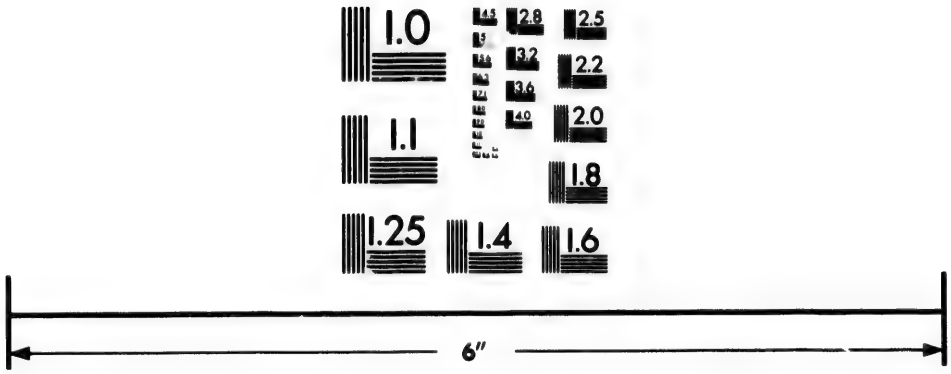


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Anglois n'ont pas retrouvée dans leurs traversées aux Terres australes, est dans le cas d'être négligée à l'avenir, comme n'étant, dit-on, d'aucune importance en Géographie, etc.

La chose est ainsi alléguée à la page 21 de l'introduction aux derniers Voyages du Capitaine Cook, en sorte que je crois devoir établir à cette occasion, en peu de mots, ce qui suit :

Il me semble de la dernière évidence, que généralement, en hydrographie, il y a plus de danger à vouloir supprimer les Isles apperçues par de bons Navigateurs, qu'à se déterminer à les admettre. D'ailleurs je suppose aussi, pour exemple d'une utilité réelle, que les bancs de glaces ne soient pas plus constans au Pôle austral que vers le Pôle boréal, et qu'une nombreuse colonie, telle que pourroit devenir un jour celle du Sud de l'Afrique, cherchât à envoyer fort au large et même des baleiniers vers les grandes latitudes australes . c'est ainsi que nos Hollandois en envoient chaque année, soit au Nord et aux environs du Spitzberg. De quelle utilité ne leur seroit donc pas une Isle située à 54 degrés de latitude australe? sans parler des autres objets intéressans qui tiennent en pareil cas aux progrès de la Physique et de la Navigation. Mais nous reviendrons bientôt sur ce même sujet, après avoir établi et discuté la deuxième des questions proposées et déjà annoncées.

Celle-ci se réduit à constater si, dans la haute mer avec les meilleurs compas de route, ou autres compas horizontaux sortis tout récemment des mains de nos plus fameux artistes, il n'est possible de reconnoître la variation de la boussole qu'à 3, 5 et 7 degrés près, ainsi qu'on l'affirme à la page 24 de la même Introduction : je mets à l'écart, et il ne s'agit nullement ici des temps extraordinairement compliqués, de grains furieux, ni d'une mer agitée par de continuelles tempêtes, et cela sans relâche. Ce cas n'a pas eu lieu au Cap de *la Circoncision*, lorsqu'on a cherché à le découvrir; donc cette opinion ne paroît pas fondée; autrement nos pièces des prix de l'Académie et autres anciens ouvrages et modernes, auroient éclairé en vain sur cet objet les meilleurs artistes de Paris et de Londres. Cependant,

il me paroît tout au contraire que nos compas de mer étoient déjà perfectionnés dès le commencement de ce siècle, de même que les simples aignilles qui indiquoient à terre la variation, puisque dans ce dernier cas, la *variation diurne* étoit déjà reconnue, et qu'à la mer, on a toujours eu soin de corriger les amplitudes ortives et occases, les unes par les autres.

Si donc l'assertion proposée de 3 à 7 degrés d'erreurs fréquentes et inévitables en tout temps, avoit lieu dans la Navigation, nos gens de mer chercheroient en vain l'*effet des courans*, en comparant la route estimée avec les observations de la lune ou bien avec les montres marines, et ils pourroient à l'avenir regarder les cartes réduites sur les variations de l'aimant, et même celles de Halley, comme inutiles et très-défectueuses. Mais une pareille opinion, qui est insoutenable, n'est-elle pas démentie, depuis 1700, par les observations les mieux choisies et publiées par les Navigateurs Européens? Ceux-ci, en allant ou bien en revenant des grandes Indes, ne s'accordent-ils pas sur la quantité de la variation dans l'Océan Atlantique, à la vue des Isles *Canaries*, du Cap *Verd* et de l'*Ascension*, etc.

On ne sauroit nier non plus que, pendant plus de quarante ans, nos Capitaines pour l'Inde n'aient fait un usage fréquent et avec succès de la variation du compas, après avoir doublé le Cap de *Bonne-Espérance*, ni qu'ils ne l'aient employée de préférence pour gagner la longitude des *Isles de France* et de *Bourbon*.

En second lieu, la ligne courbe magnétique, ou ligne sans déclinaison, qu'on a regardée jusqu'ici comme le premier méridien magnétique, auroit été considérée fort inutilement comme le terme ou la limite des moindres variations croissantes ou décroissantes du Nord-Est au Nord-Ouest dans l'Océan Atlantique.

Cependant nous voyons qu'en ces derniers temps, les Navigateurs François, Anglois, et même les Espagnols, se sont appliqués à en découvrir le mouvement progressif vers l'Ouest et vers la côte la plus avancée du Brésil: son mouvement, regardé par la plupart comme sensiblement

uniforme, s'est accru vers l'Ouest de 18 à 19 degrés dans l'espace de 70 années : on ne sera peut-être pas fâché d'en voir rappeler ici quelques preuves.

On trouve d'abord, d'après les recherches et les propres observations de Halley sur sa carte réduite, qu'en 1700, la ligne sans déclinaison étoit fixée à une latitude australe égale à celle de l'Isle de l'*Ascension*, mais en deçà de la longitude de cette Isle, savoir à 4 degrés un quart du méridien de l'*Isle de Fer*.

En 1767, le 11 Janvier, nos Officiers de Marine et quelques Pilotes de Saint-Malo, embarqués sur la frégate *la Boudeuse*, y observèrent avec soin, avant que d'atterrer à la côte du *Brésil*, les variations de la boussole : celles-ci nous ont constaté pour lors la ligne sans déclinaison, et les variations décroissantes s'étoient réduites à 0 degré par 18 degrés deux tiers de latitude australe, lorsque leur frégate s'est trouvée par de-là le méridien de l'*Isle de Fer*, de 13 degrés trois quarts.

L'année suivante 1768, Cook, dans son premier Voyage, l'a déterminée à la même latitude australe, et par 14 degrés de longitude à l'Ouest de l'*Isle de Fer*, de 0 degré pareillement. Or nous savons que les uns et les autres ont donné à cette époque la plus sérieuse attention, y ayant même employé les compas azimutaux. On n'est donc pas fondé lorsqu'on veut alléguer trop vaguement, et même en général, que les erreurs, dans les variations observées, peuvent s'accroître à plusieurs degrés, et même à 5 et 7 degrés, comme il paroît qu'on a eu intérêt de l'insinuer dans l'introduction aux Voyages cités ci-dessus.

Semblablement en l'année 1738, les deux frégates *l'Aigle* et *la Marie*, commandées par MM. Bouvet et Hay, en partant de l'Isle de *Sainte-Catherine* avant la mi-Novembre, pour s'élever vers les terres australes, ne nous ont jamais indiqué, comme cela se voit dans leur journal de navigation, soit aux environs du premier méridien, soit à la vue du Cap de *la Circoncision*, qu'un degré à un degré et demi d'incertitude ou de différence dans les variations observées du compas : enfin lorsque j'ai publié, dans nos Mémoires de 1779, les détails des variations observées par le Capitaine Cook, à 5 degrés un tiers de latitude et aux environs, j'ai fait assez entendre

qu'il étoit plus dans l'Est que le Cap de *la Circoncision*. En effet, j'ai fait voir que les 16 et 17 Février 1775, on avoit observé à bord du vaisseau *la Résolution*, les variations de l'aimant de { 12 degrés 07 minutes, 13 42. 13 06. } sur quoi on ne doit pas ignorer que, du 16 au matin jusqu'au 17 au soir, le vaisseau, en s'avançant très-sensiblement vers les Mers Orientales, la variation a dû s'accroître de près de la moitié du sillage du vaisseau, très-rapide pour lors, et cela en longitude.

Il y a pour le moins de l'inadvertance dans l'introduction aux Voyages dans l'Océan Pacifique, page 22, lorsqu'on a voulu nous taxer de quelques partialités dans l'exposition de la chose.... *That* M. le Monnier *had not given althogeter a true representation of the matter will apparear from hence.*

Ils prétendent que le 16 Février à midi, le vaisseau se trouvoit par 54 degrés 31 minutes et demie de latitude, et assez proche du Cap de *la Circoncision* pour l'apercevoir : ce qui est contredit par la longitude qu'ils assignent au même instant, et qui est de 2 à 2 degrés et demi trop grande. En effet, par les variations observées en 1738, sur les deux frégates françoises, et réduites, à cause des accroissemens annuels, à 10 degrés Nord-Ouest pour le Cap de *la Circoncision*, il a fallu établir la longitude de ce Cap 4 degrés à 3 degrés et demi à l'Est du méridien de *Greenwich*; et les Anglois ont trouvé, le 16 Février, leur longitude corrigée du vaisseau de 6 degrés le même jour à midi. C'est donc ne vouloir pas convenir que le Capitaine Cook s'étoit avisé trop tard de s'éloigner du Pôle austral, lorsqu'il portoit encore 2 degrés plus au Sud que n'est le Cap de *la Circoncision*. Mais, pour mieux juger de quel côté doit être la partialité, voici ce qui est dit au deuxième Voyage de Cook, chapitre IX du huitième livre.

Après avoir établi la latitude, le 16 Février 1775, de 55 degrés 26 minutes à midi, et la longitude de 5 degrés 52 minutes à l'Est, après avoir essuyé quelques grains mêlés de pluie et de neige sur le soir, et porté au Nord afin d'atteindre 54 degrés 20 minutes; le 17 Février, avec 6 degrés 33 minutes de longitude, ayant une mer

prodigieusement haute, qui indiquoit, le vent étant à l'Ouest, qu'il n'y avoit plus de terre dans cette direction; il ajoute....: « Le matin, 18 Février, il cessa de neiger; » le temps devint clair et beau, et la déclinaison de l'ai- » mant fut 13 degrés 44 minutes Ouest. A midi, nous » trouvant par 54 degrés 24 minutes de latitude et 8 degrés » 46 minutes de longitude Est, je crus que c'étoit une » bonne latitude à tenir pour chercher le Cap de *la* » *Circoncision*, parce que quelque peu d'étendue qu'eût » la terre au Nord et au Sud, nous ne pouvions manquer » de la voir, puisqu'on dit que la pointe Nord gît par 54 » degrés; la longitude étoit 9 degrés un quart, et bientôt » après on reconnut que la déclinaison de l'aimant étoit » de 13 degrés 10 minutes. C'est à-peu-près dans ce pa- » rage que M. Bouvet la trouva de 1 degré Est. Je ne puis » pas supposer une variation aussi considérable depuis » cette époque; il est sûr que les nôtres ont été exactes, » puisqu'elles sont d'accord avec celles des jours pré- » cédens ».

Ces raisonnemens indiquent assez, ce me semble, le peu de lumières que ce Capitaine ou son rédacteur avoient acquises pour lors, en appréciant ce genre d'observations. Je réponds ici à la Nation Angloise, et non pas à ceux qui ont pris parti dans cette occasion particulière.

On s'aperçoit en même-temps que ce Navigateur, occupé de ses découvertes vers le Pôle austral, n'avoit pas rempli assez tôt l'objet de ses instructions; ou bien que, s'apercevant qu'il y avoit environ 8 degrés en longitude entre son estime et l'observation, peut-être s'est-il persuadé que nos deux frégates françoises étoient dans le même cas, et que, par cette raison, le Cap de *la Circoncision* est plus avancé vers l'Est.

Ainsi, le vaisseau *la Résolution* s'est rangé trop tard sous le parallèle du Cap de *la Circoncision*, et les Poles ont encore commis cette fois-là la même faute que sur le vaisseau de l'Amiral Anson, lorsqu'il perdit quatre-vingts hommes, ne pouvant gagner assez tôt l'Isle de *Don Juan Fernandès*, faute de ne s'être pas porté dans l'Ouest pour s'y ranger assez tôt sous le parallèle ou la latitude de cette Isle.

En vain le Capitaine Cook allègue-t-il dans son journal, quelques pages plus haut, que le 6 Février il lui restoit encore à vérifier la *découverte qu'on disoit avoir été faite par M. Bouvet ;* il n'étoit néanmoins, le 2 et le 9 Février, qu'à 58 degrés et demi de latitude Sud, le 16 à 55 degrés et demi, et après la pluie, mêlée de neige (mentionnée au journal météorologique), peut-être ne songeoit-on pas même à regarder vers l'Ouest : on étoit situé en ce moment non pas par 21 degrés et demi de longitude, mais par 23 degrés et demi à compter de l'*Isle de Fer*. C'est donc envain qu'on argumente, dans l'Introduction, sur ce que nous avons supposé comme de raison, qu'à l'aide des variations de l'aiguille, le Cap de *la Circoncision* devoit être situé par 21 à 22 degrés de longitude, à compter de l'*Isle de Fer*.

L'effet des courans, après avoir doublé le Cap *Horn*, a dû, comme je l'ai déjà indiqué ci-dessus, faire perdre en un mois et demi de navigation, plus de 8 (*) degrés en longitude au Capitaine Cook, comme cela s'ensuit des observations astronomiques et du calcul de l'heure par la montre marine, l'un et l'autre moyens étant d'accord et ayant été comparés avec l'estime ou avec le point du pilotage. La même chose, quoiqu'en sens contraire, étoit encore arrivée trente ans auparavant à l'Amiral Anson, en doublant le Cap *Horn* en hiver. Le vaisseau *le Centurion* se trouva enfin, lorsque, dans la Mer du Sud, on voulut porter le cap ou faire route vers le Nord, 10 degrés en-deçà de son estime ou de la distance où il se croyoit de la côte, au moment qu'on vint à reconnoître le Cap *Noir* et la *Terre de Feu*.

Il est donc constant que les courans, en ces parages, avançent ou retardent très-sensiblement la route en sens opposé, selon que le Navigateur s'y porte vers l'Est ou vers l'Ouest du Cap *Horn*; et c'est par cette raison, comme je l'ai dit, que le vaisseau *la Résolution* a suivi le parallèle de 54 degrés, environ 13 degrés vers l'Est, en supposant peut-être que M. Bouvet n'avoit pas assez corrigé son estime, en partant de l'Isle de *Sainte-Catherine*, et ne trou-

(*) Le vaisseau *l'Aventure* s'y est trouvé, à 53 degrés et demi de latitude, 10 à 11 degrés en avant de son estime.

vant que 28 à 28 degrés et demi de longitude au Cap de *la Circoncision*.

Mais on n'a garde de convenir, dans l'Introduction citée ci-dessus, qu'on ait fait cette faute à la mer.

De là il s'élève une troisième question, qui consiste à découvrir si, en partant de la latitude 27 à la côte du Brésil, et non pas de 60 degrés, comme a fait le Capitaine Cook, M. Bouvet a dû éprouver, dans l'espace d'un mois et demi, les mêmes effets et les mêmes accélérations, quant à la longitude estimée, que ceux que nous voyons clairement avoir affecté le sillage du vaisseau *la Résolution*. Doit-on dire qu'en ce moment les agens du Capitaine Cook étoient autant instruits des effets des courans que de ceux qui concernoient les variations de la boussole? *Voyez ce que j'ai ajouté ci-après sur l'aiguille, etc.*

Cependant l'illustre Membre de la Société Royale, qui avoit rédigé, il y a 40 ans, le Voyage de l'Amiral Anson, avoit déjà donné quelques notions assez claires des effets des courans au départ de l'Isle *Sainte-Catherine* à la côte du *Brésil*. Mais puisqu'on cite ici, dans l'Introduction, les routes calculées par M. d'Après, depuis le Cap de *la Circoncision* jusqu'au Cap de *Bonne-Espérance*, comme aussi à la vue de l'Isle *Rodrigue*, avant que de faire usage de ces routes, qui, dès la séparation des frégates, ne s'accordent pas déjà entre elles, il me semble qu'il faudroit s'étendre sur le peu de connoissances acquises pour lors sur la théorie des courans. La pièce du prix qui l'a remporté il y a plus de 30 ans, et qui est de M. Daniel Bernoulli, nous apprend à distinguer deux sortes de courans en général; et, comme on ne néglige aucunes lumières, de quelque part qu'elles viennent à se manifester à l'Amirauté d'Angleterre, les instructions données au Capitaine Cook, et les observations qu'il a eu l'avantage de produire en conséquence, et qui peuvent nous éclairer sur la théorie des courans, demandent un travail nouveau, que les discussions actuelles nous encouragent d'entreprendre sans délai.

En examinant les vents, qui d'ailleurs ont régné depuis le départ de M. Bouvet de l'Isle *Sainte-Catherine*, et que M. d'Après a publiés en deux parties, d'abord dans la

traversée de cette Isle jusqu'au Cap de *la Circoncision*, on voit qu'indépendamment des premiers courans, qui ont dû affecter dans leur route les deux frégates, et les porter en très-peu de temps vers la côte, tant du Brésil qu'à celle des latitudes plus élevées, et qui s'étendent à la terre des Patagons, il y auroit eu, dans les courans de la deuxième espèce qu'indique M. Bernoulli, plus ou moins de compensations relativement aux vents opposés, et qui ont dominé successivement pendant la durée d'un mois et demi, employée dans cette traversée oblique (*). Les vents d'Ouest, s'ils régnoient depuis le 27e degré et demi de latitude jusque par-delà 50 degrés de latitude australe, indiqueroient bientôt une erreur plus foible à-la-vérité, mais en défaut dans l'estime, comme il est arrivé aux Capitaines Cook et Furneaux sous des latitudes bien plus élevées. Or M. Bouvet ne s'est pas trouvé dans un cas semblable, lorsqu'il est parti de 27 degrés et demi, comme je l'ai dit, de latitude australe; et il suffit de considérer sa route sur les cartes marines. De plus, on s'aperçoit, par son Journal imprimé, que les vents d'Est ont été d'abord les vents dominans, et qu'ils l'ont presque continuellement accompagné pendant tout le mois de Novembre, et même les premiers jours de Décembre. Quel a donc pu être, aux latitudes de 40 à 48 degrés, l'effet trop foible des vents d'Ouest, lorsque les frégates ont aperçu les premières glaces? Quels sont, dis-je, les courans qui auroient pu, jusqu'à la fin du même mois, et si loin du Continent d'*Amérique* ou de l'*Afrique*, accélérer le sillage de *l'Aigle* et de *la Marie*, qui se sont conservées à la vue l'une de l'autre, jusqu'au moment qu'elles ont fait la découverte du Cap de *la Circoncision*?

La boussole dont on se sert n'indique pas la force

(*) On a publié, il y a environ deux ans, un Journal abrégé du troisième Voyage de Cook, tenu à bord de *la Découverte*. L'Auteur, embarqué sur cette conserve, et qui n'a pu rejoindre qu'au Cap de *Bonne-Espérance* le vaisseau *la Résolution*, l'ayant cherché en vain à *Saint-Yago* et la *Praïa*, raconte que l'équipage s'attendoit, suivant l'estime des Pilotes, à apercevoir la terre du Cap, mais que l'Astronome Bayly leur annonça qu'ils en étoient fort loin; ce qui confirme l'erreur *en défaut*, quand on navigue du Brésil au Sud, et du Tropique au Sud-Est du Tropique.

absolue du fluide magnétique qui la dirige; il faut, pour décider de cette force, ou bien une aiguille d'inclinaison suspendue librement et rangée dans le meridien magnétique; ou bien, et c'est le seul cas, il faut que la boussole se trouve en équilibre et horizontale fort près de la ligne équinoxiale.

Dans tout autre cas, la force de l'aiguille de boussole se décompose, et à la baie d'*Hudson*, proche le Pôle de l'aimant, la force magnétique agit à peine sensiblement.

En effet, si l'aiguille d'inclinaison devenoit perpendiculaire, ce qui est le cas de la Navigation sous l'un des Pôles de l'aimant, alors les boussoles seroient indifférentes à toutes les situations, parce qu'en ce lieu la force horizontale est nulle, et que la décomposition cessant dans le parallelogramme, la force verticale reste toute seule, ne pouvant agir ici, comme ailleurs, sur l'aiguille des boussoles.

De là on voit la raison qui a pu nuire à certains observateurs et marins, lorsque leurs compas de mer ont varié si extraordinairement aux approches des Pôles de l'aimant.

Le Cap de *la Circoncision* n'est pas dans ce cas là, et l'aiguille des compas de mer ou azimutaux y a plus de force que nous n'y en trouvons à *Brest* et à *Londres*.

En effet, l'aiguille d'inclinaison marque en France et en Angleterre 72 à 73 degrés; elle se tient horizontalement dans l'Océan Atlantique par 12 degrés de latitude Sud ou environ.

Mais aux caps *Horn* et de *Bonne-Espérance*, cette aiguille d'inclinaison n'indique que 72 à 50 degrés d'inclinaison; ainsi, à la latitude de 54 degrés, qui est celle du Cap de *la Circoncision*, la force horizontale de l'aiguille est bien plus que suffisante pour diriger nos compas de mer ou azimutaux, sans qu'on soit dans le cas d'y craindre les erreurs inévitables à la baie d'*Hudson*.

VOYAGE
A LA MER DU SUD.

LIVRE PREMIER.

Premières opérations du Voyage jusqu'à notre départ de la Nouvelle-Zélande.

CHAPITRE PREMIER.

Préparatifs du Voyage. Dispositions d'Omaï au moment où il s'embarqua. Observations pour déterminer la Longitude de Sheerness *et du* Foreland-Nord. *Traversée de la* Résolution *de* Deptfort *à* Plimouth. *Emploi de notre temps à* Plimouth. *Equipages des deux Vaisseaux et noms des Officiers. Observations pour déterminer la Longitude de* Plimouth. *Départ de la* Résolution.

Je reçus, le 9 Février, une Commission qui me nommoit Commandant de la Corvette de Sa Majesté *la Résolution*; je me rendis à bord le lendemain; j'arborai ma flamme, et j'enrôlai les Matelots. L'Amirauté acheta en même temps *la Découverte*, vaisseau de trois cents tonneaux, et elle en donna le commandement au Capitaine Clerke,

qui avoit été mon second Lieutenant durant mon second Voyage autour du Monde.

Les deux Vaisseaux étoient alors dans le Chantier de *Deptfort*; on les équipoit l'un et l'autre pour les envoyer dans la Mer du Sud, où l'on me chargeoit de faire de nouvelles découvertes.

Le 9 Mars, *la Résolution* passa du Chantier dans la Tamise : nous achevâmes son gréement, et nous embarquâmes les munitions et les provisions nécessaires pour un voyage d'une si longue durée. On remplit les deux vaisseaux de tout ce qui pouvoit être utile, et on eut soin de nous fournir ce qui étoit de la meilleure qualité. On nous donna, d'ailleurs, dans la plus grande abondance, les choses qui, d'après l'expérience de mes deux premiers voyages, parurent propres à conserver la santé des Matelots.

Nous voulions nous rendre à *Long-reach*, le 6 Mai; et je fis venir un pilote qui devoit nous y conduire; mais le vent ne nous permit que le 29 de démarrer, et nous n'arrivâmes que le 30 à cette partie de la Tamise, où nous prîmes des canons, de la poudre, des boulets, et d'autres munitions d'artillerie.

Tandis que nous mouillions à *Long-reach*, le Comte de Sandwich, sir Hugh Palisser, et d'autres Officiers du Bureau de l'Amirauté, nous donnèrent une nouvelle marque d'intérêt; ils vinrent examiner, le 8 Juin, si on avoit suivi leurs intentions et leurs ordres dans l'équipement des vaisseaux, et si ceux qui devoient entreprendre le voyage étoient satisfaits. Ils me firent l'honneur de dîner à bord, ainsi que plusieurs Lords, leurs amis et les miens. Lorsqu'ils arrivèrent sur *la Résolution*, et lorsqu'ils redescendirent

à terre, nous les saluâmes de dix-sept coups de canon, et les équipages poussèrent à trois reprises des cris de joie.

Sa Majesté, dont les vues bienfaisantes s'occupoient des Habitans d'*O-Taïti*, et des autres Isles de la mer du Sud où nous aborderions, nous ordonna de porter quelques animaux utiles à ces peuplades. Le 10, nous prîmes à bord un taureau, deux vaches avec leurs veaux, quelques moutons, et du foin et des graines pour leur subsistance; je me proposois d'embarquer au *Cap*, d'autres bœufs, d'autres vaches et d'autres moutons.

Afin de mieux remplir les nobles desseins du Roi, on me donna une quantité suffisante des graines de nos légumes qui pouvoient convenir aux Habitans des Isles découvertes par les vaisseaux Anglois, et ajouter à leurs moyens de subsistance.

On me remit de plus, par ordre du Bureau de l'Amirauté, une foule de choses propres à augmenter l'industrie, et améliorer le sort des pays où nous relâcherions. Les deux vaisseaux avoient d'ailleurs une cargaison assez considérable d'outils et d'instrumens de fer, de miroirs, de grains de verre, etc., que nous devions échanger contre des provisions, ou donner en présent.

On s'occupa avec le même zèle de nos propres besoins. On sentit que les équipages ne seroient pas assez vêtus dans les climats froids; on leur accorda plusieurs habits; en un mot, on ne nous refusa rien de ce qui pouvoit, à quelques égards, contribuer à notre santé, ou nous procurer des agrémens.

Les soins extraordinaires des Lords de l'Amirauté allèrent plus loin encore. Ils s'empressèrent de nous donner

tous les moyens qui pouvoient rendre notre voyage utile à toutes les Nations. Ils nous envoyèrent, le 11, plusieurs Instrumens d'Astronomie et de Marine, que le Bureau des Longitudes voulut bien confier à moi et à M. King, mon second Lieutenant : nous promîmes l'un et l'autre de faire les Observations nécessaires aux progrès de l'Astronomie et de la Navigation, et de remplacer, à cet égard, l'Observateur de profession, qu'on avoit d'abord voulu engager.

Le Bureau des Longitudes m'accorda la montre marine ou le garde-temps, que j'avois emporté dans mon second voyage, et qui nous avoit instruits d'une manière si exacte de la distance du premier méridien. Elle a été faite par M. Kendall, sur les principes de M. Harrison. Nous reconnûmes, le 11, à midi, qu'elle retardoit de 3′ 31″ 890 sur le temps moyen à *Greenwich* ; en général, elle retardoit par jour de 1′ 209 sur le temps moyen.

On mit à bord de *la Découverte* un garde-temps, et autant d'autres instrumens d'observation que nous en avions sur notre vaisseau ; on les confia à M. William Bayley, qui ayant donné, durant mon second voyage, des preuves de son zèle et de son talent sur *l'Aventure*, commandée par le Capitaine Furneaux, fut choisi pour l'Observateur du Capitaine Clerke.

M. Anderson, mon Chirurgien, qui, aux connoissances de son Art, joignoit une grande instruction sur l'Histoire Naturelle, eut la bonté de se charger de décrire tout ce qu'on trouveroit digne d'attention dans la Botanique, la Minéralogie, le Règne animal, etc. Il étoit en état de bien faire ce travail ; il m'avoit accompagné dans mon second voyage ; il m'avoit rendu, à cet égard, des services dis-

tingués ; je lui devois une foule de remarques utiles sur les hommes et sur les choses (*), et je comptois beaucoup sur ses secours.

Il y avoit parmi nos Officiers plusieurs jeunes gens qui pouvoient, sous ma direction, être employés à faire des cartes, à prendre des vues des Côtes et des Caps près desquels nous passerions, et à lever des plans des Bayes et des Havres où mouilleroient nos vaisseaux. Je savois avec quelle attention infatigable je devois m'occuper de ce soin, si je voulois rendre nos découvertes utiles aux navigateurs.

J'avois tous les moyens possibles de donner au public une relation aussi amusante pour les gens du monde, qu'instructive pour les Marins et les Savans ; M. Webber, avec qui l'Amirauté prit des engagemens, s'embarqua sur *la Résolution*, afin de dessiner les scènes les plus remarquables, et de suppléer à l'imperfection de nos Journaux, en peignant aux yeux ce qu'il est mal-aisé de décrire dans un discours.

Nos préparatifs étant achevés, on m'ordonna de me rendre à *Plimouth*, et de prendre *la Découverte* sous mon commandement. Je donnai deux ordres au Capitaine Clerke, l'un de me reconnoître pour le Commandant en chef, et l'autre de conduire son vaisseau à *Plimouth*.

Le 15, *la Résolution* appareilla de *Long-reach*, suivie de *la Découverte*, et le soir, les deux vaisseaux mouil-

(*) Par exemple, le Vocabulaire étendu de la Langue d'*O-Taïti*, la comparaison des idiômes de plusieurs autres Isles, qui se trouvent dans la Relation du second Voyage de Cook, sont de M. Anderson.

lèrent au *Nord*. Le lendemain, *la Découverte* continua sa route; mais, comme j'étois alors à *Londres*, j'ordonnai à *la Résolution* de m'attendre.

Nous devions relâcher à *O-Taïti*, et aux Isles de la *Société*, avant de parcourir les parties septentrionales de la Mer du Sud, et de nous rendre à la côte d'*Amérique*, et le Roi voulut profiter de cette occasion, qui ne sembloit pas devoir jamais se retrouver, pour renvoyer Omai dans sa patrie. Je partis de *Londres* avec Omai, le 24, à six heures du matin; nous arrivâmes à *Chatam* à dix heures; le Commissaire Proby eut la bonté de nous donner à dîner, et son Yacht nous conduisit à *Sheerness*, où ma chaloupe m'attendoit.

Omai quitta *Londres* avec un mélange de regret et de satisfaction. Lorsque nous parlions de la *Grande-Bretagne*, et de ceux qui, durant son séjour en *Europe*, l'avoient honoré de leur protection et de leur amitié, il étoit vivement ému, et il avoit peine à retenir ses larmes. Mais ses yeux étinceloient de plaisir dès que les Isles de la *Société* devenoient la matière de notre conversation. Il étoit pénétré de l'accueil qu'il avoit reçu en *Angleterre*, et il avoit la plus haute idée de ce pays et de ses habitans; mais le tableau des richesses et des trésors qu'il étaleroit à son arrivée, et le flatteur espoir d'obtenir avec cette opulence une sorte de supériorité sur ses compatriotes, calmèrent peu-à-peu ses regrets, et il me parut parfaitement heureux, lorsque nous montâmes à bord.

Le Roi lui avoit donné une quantité considérable de ces choses qu'on regarde comme d'utilité ou de luxe dans les Isles de la Mer du Sud; il avoit reçu d'ailleurs une foule de présens du même genre du Lord Sandwich, de

M. Banks (*), et de plusieurs autres Anglois et Angloises de sa connoissance. Enfin on n'avoit rien oublié durant son séjour à *Londres*, et on n'oublia rien à son départ, de ce qui pouvoit lui inspirer une haute idée de la grandeur et de la générosité de la nation Britannique.

Tandis que *la Résolution* mouilloit au *Nord*, M. King fit plusieurs observations pour déterminer la longitude à l'aide du garde-temps. D'après le résultat moyen de toutes ses observations, le vaisseau se trouva à 44′ 0″ de longitude; ses calculs rapportés à *Sheerness* par les relèvemens et la distance estimée, annoncent que cette place est à 0° 37′ 0″ Est du méridien de *Greenwich*. M. Lyons, qui a observé cette position avec la montre marine embarquée sur le vaisseau du Lord Mulgrave, durant le voyage au pôle Boréal, la place 7 milles plus près. Ceux qui ont mesuré la distance entre *Sheerness* et *Greenwich*, peuvent dire laquelle de ces deux observations est exacte.

Par un milieu de plusieurs observations faites avec des compas différens, la déclinaison de l'aiguille aimantée étoit de 20° 37′ Ouest.

Le 25, à midi, nous levâmes l'ancre avec une jolie brise du Nord-Ouest-quart-Ouest, et nous fîmes voile pour les *Dunes*, en suivant le canal de la *Reine-Charlotte*; nous mouillâmes à neuf heures du soir; le *Foreland* Nord nous restoit au Sud-quart-Sud-Ouest et la pointe de *Margatte* au Sud-Ouest-quart-Sud.

Nous remîmes à la voile le lendemain au matin à deux heures, et nous doublâmes *Foreland*; lorsqu'il nous restoit au Nord, déduction faite de la déclinaison de l'aiguille, la

(*) Aujourd'hui le Chevalier Banks.

montre marine annonçoit 1° 24′ Est de longitude: en rapportant l'observation à *Foreland*, on trouvera 1° 21′ pour la longitude de ce Cap. Les observations de Lune faites le soir de la veille, le fixoient à 1° 20′. A huit heures du matin du même jour, nous mouillâmes aux *Dunes*. J'envoyai chercher tout de suite deux canots qu'on avoit construits pour nous à *Deal*. Un grand nombre de personnes s'étoient rassemblées sur le rivage, afin de voir Omai, qui ne descendit pas à terre.

Il s'éleva une brise légère du Sud-Sud-Est, et nous appareillâmes le lendemain à deux heures après-midi; mais la brise s'éteignit bientôt, et nous fûmes obligés de mouiller jusqu'à dix heures du soir. Le vent ayant passé à l'Est, nous descendîmes le canal.

Le 30, à trois heures après-midi, nous mouillâmes dans le canal de *Plimouth*, où *la Découverte* n'étoit arrivée que trois jours auparavant. Je saluai de treize coups de canon l'amiral Amherst, dont le pavillon flottoit à bord de *l'Océan*; et il me rendit le salut de onze coups.

On remplaça tout de suite l'eau et les vivres que nous avions consommés, et nous embarquâmes du vin de *Porto*; ce travail nous occupa le 1.er et le second jour de Juillet.

On servit de la viande fraîche tous les jours aux équipages, et je ne rendrois pas justice à M. Ommaney, munitionnaire de la Marine, si j'oubliois de dire qu'il nous donna des preuves du plus vif intérêt, et qu'il eut soin de nous fournir des provisions de la meilleure qualité : il avoit montré le même zèle lorsque j'étois parti pour mon second voyage. Le Commissaire Ourry ne nous témoigna pas moins d'amitié, et il nous envoya, des magasins et des arsenaux, tout ce qui nous étoit nécessaire.

Au moment où nous allions commencer un voyage qui avoit pour objet de faire de nouvelles découvertes sur la côte Ouest de l'*Amérique septentrionale*, l'*Angleterre* se trouvoit dans la malheureuse nécessité d'envoyer des escadres et de nombreuses troupes de terre contre la partie orientale de ce continent, qui avoit été reconnue et peuplée par nos compatriotes dans le dernier siècle. Cette circonstance assez singulière m'inspira des réflexions douloureuses. Le 6, les vaisseaux du Roi, *le Diamant*, *l'Ambuscade* et *la Licorne*, et soixante-deux bâtimens de transport qui conduisoient en *Amérique* de la cavalerie, et la dernière division des troupes Hessoises, furent forcés par un gros vent du Nord-Ouest de rentrer dans le canal.

Le 8, un Courrier m'apporta mes instructions (*), et un ordre d'appareiller tout de suite avec *la Résolution*, pour le cap de *Bonne-Espérance*; l'Amirauté m'enjoignoit de laisser au Capitaine Clerke un ordre de me suivre dès qu'il auroit joint son vaisseau. Ses affaires le retenoient encore à *Londres*.

L'Europe fut si frappée de la hardiesse éclairée, et du courage intrépide des Navigateurs qui découvrirent le Nouveau-Monde, ou qui parcoururent les premiers l'Océan de l'*Inde* et la Mer du Sud, que leurs noms se transmettent à la postérité avec toute la gloire des anciens Argonautes. Nous n'avons pas comme les peuples de l'antiquité, changé leurs vaisseaux en constellations; mais long-temps après leur retour, on alloit voir avec une sorte de respect les débris des bâtimens qui avoient fait des navigations si longues et si périlleuses.

(*) Ces instructions se trouvent dans l'Introduction.

Quant à moi et mes braves camarades, qui vivons dans un siècle où l'art de la marine est très-perfectionné, qui profitons des travaux de nos prédécesseurs, et qui les suivons comme nos guides, nous ne devons pas aspirer à la même célébrité. Le public cependant croit devoir encore quelques éloges à ceux qui vont reconnoître les parties du globe où les autres voyageurs ne sont point allés; d'après cette prévention favorable, j'ai inséré, dans mon second voyage, les noms des Officiers de nos deux vaisseaux, et la liste de leurs équipages; j'ai lieu de croire qu'on attend de moi les mêmes détails pour celui-ci.

La Résolution avoit le même nombre d'Officiers, de Matelots, et de Soldats de marine que dans son premier voyage (*). Le complément de *la Découverte* étoit aussi le même que celui de *l'Aventure*, excepté seulement que six soldats de marine qu'elle avoit à bord, s'y trouvoient sans Officiers. Nous devions prendre à *Plimouth* les hommes qui nous manquoient, et le 9 nous reçûmes le détachement de soldats de marine que nous donnoit l'Amirauté. Le Colonel Bell, qui commandoit la division de ce port, me choisit des hommes sains, courageux et robustes, dont je fus très-satisfait. Les matelots que ce renfort rendit inutiles, furent envoyés sur *l'Océan*. Voici le nombre et le titre de ceux qui étoient à bord des deux vaisseaux.

(*) Le premier Voyage de *la Résolution* fut le second du Capitaine Cook.

RÉSOLUTION.			DÉCOUVERTE.	
Officiers et autres.	*Nombre.*	*Noms des Officiers et autres.*	*Nombre.*	*Noms des officiers et autres.*
Capitaine	1	Jacques Cook.	1	Charles Clerke.
Lieutenants	3	Jean Gore.	2	Jacques Burney.
		Jacques King.		Jean Rickman.
		Jean Williamson.		
Master (*)	1	Guillaume Bligh.	1	Thomas Edgar.
Maître d'équipage...	1	Guillaume Ewin.	1	Enos Atkins.
Maître charpentier..	1	Jacques Clevely.	1	Pierre Reynolds.
Maître canonnier ...	1	Robert Anderson.	1	Guill. Peckover.
Chirurgien.	1	Guill. Anderson.	1	Jean Law.
Aide du *master*.....	3		2	
Midshipmen.....	6		4	
Aide du chirurgien..	2		2	
Secrétaire du capit..	1		1	
Capitaine d'armes...	1		1	
Caporal des troupes.	1			
Armurier	1		1	
Aide de l'armurier...	1		1	
Maître voilier.....	1		1	
Aide du maître voil.	1		1	
Aide du maître.....	3		2	
Aide du charpentier.	3		2	
Aide du canonnier ..	2		1	
Charpentiers.....	4		4	
Cuisinier.....	1		1	
Aide cuisinier	1			
Quartiers-maîtres...	6		4	
Bons matelots.....	45		33	
		Soldats de marine.		
Lieutenant.....	1	Molesworth Philips.		
Sergent.....	1		1	
Caporaux.	2		1	
Tambour	1		1	
Simples soldats.....	15		8	
TOTAL.	112		88	

(*) Le *master* des vaisseaux de guerre anglois a rang de lieutenant de vaisseau; il exerce les fonctions attribuées en France au lieutenant en pied et au maître d'équipage. Ce mot anglois n'ayant aucun terme correspondant dans la langue de notre marine, nous l'avons conservé, et les lecteurs de cette traduction le retrouveront souvent.

Le 10, le Commissaire et les Trésoriers vinrent à bord; ils payèrent la solde des Officiers et des équipages, jusqu'au 30 du mois précédent; les Bas-Officiers et les Matelots reçurent en outre deux mois d'avance; l'Amirauté leur accorde ordinairement cette petite grâce. Elle voulut bien avoir les mêmes égards pour les Officiers supérieurs, et leur faire compter ce qui leur étoit dû; elle crut qu'en nous donnant ces secours, nous serions plus en état de nous procurer les choses nécessaires durant ce voyage, qui devoit être si long, et qui devoit nous conduire dans des pays où nous ne trouverions au plus que des vivres.

Je n'étois retenu dans le port que par un vent contraire, qui soufflot avec violence du Sud-Ouest. Le 11 au matin, je remis à M. Burney, premier lieutenant de *la Découverte*, un ordre qui enjoignoit au Capitaine Clerke d'appareiller; j'en laissai une copie au Commandant de la marine à *Plimouth* (*). L'après-midi, le vent diminua; nous mîmes à la voile avec le reflux, et nous dépassâmes tous les vaisseaux qui étoient dans le canal. Nous essayâmes inutilement de gagner la haute mer, il fallut attendre jusqu'au lendemain : durant cet intervalle, on nous apporta de l'eau, et la chaloupe qui fut chargée de ce service, reconduisit nos futailles au port.

N'ayant pas imaginé que mon séjour à *Plimouth* dût être aussi long, je ne débarquai point nos instrumens d'Astronomie, et on ne fit aucune observation pour déterminer la longitude à l'aide de la montre marine. M. Baily ne s'occupa de ces objets qu'après s'être assuré que la *Dé-*

(*) Au Capitaine Le Crass. L'Amiral Amherst avoit abattu son Pavillon quelques jours auparavant.

couverte appareilleroit plusieurs jours après nous. Il plaça alors son quart de cercle sur l'Isle de *Drake;* et, avant que *la Résolution* mît à la voile, il eut le temps de faire les observations que je n'avois pas faites moi-même. Ma montre marine indiquoit 4° 14′, et la sienne 4° 13′ et demie à l'Ouest de *Greenwich*, pour la longitude de cette Isle; MM. Wales et Baily reconnurent, au commencement de mon second voyage, qu'elle gît par 50° 21′ 30″ de latitude Nord.

Nous appareillâmes de nouveau le soir, et nous sortîmes du canal avec une jolie brise du Nord-Ouest-quart-Ouest.

CHAPITRE. II.

*Traversée d'*Angleterre *à* Ténériffe. *Relâche. Description de la rade de* Sainte-Croix. *Rafraîchissemens qu'on y trouve. Observations pour déterminer la longitude de* Ténériffe. *Quelques détails sur cette Isle. Ville de* Sainte-Croix *et de* Laguna. *Remarques sur l'Agriculture, le Climat, le Commerce et les Habitans.*

Nous étions depuis peu de temps hors du canal de *Plimouth*, lorsque le vent passa plus à l'Ouest et souffla avec force; obligés de marcher avec précaution, nous ne fûmes que le 14 à huit heures du soir, par le travers de la pointe *Lisard.*

Le 16, à midi, le *Fanal Sainte-Agnès* qu'on trouve sur les *Sorlingues*, nous restoit au Nord-Ouest-quart-Ouest, à sept ou huit milles; nous étions par 49° 53′ 30″ de latitude Nord, et selon la montre marine, à 6° 11′ de longitude Ouest. J'en conclus que le *Fanal Sainte-Agnès* est placé à 49° 57′ 30″ de latitude Nord, et à 6° 20′ de longitude Occidentale.

Le 17(*) et le 18, nous étions par le travers d'*Ouessant*: ma montre indiquoit 5° 18′ 37″ Ouest pour la longitude de cette Isle. La déclinaison de l'aimant étoit de 23° 0′ 50″ dans la même direction.

Nous portâmes le Cap à l'Ouest avec un vent impétueux du Sud, jusqu'à huit heures du matin du 19; le vent passa alors à l'Ouest et au Nord-Ouest, et nous revirâmes de bord pour marcher au Sud. Nous aperçûmes neuf grands vaisseaux, qui nous parurent des vaisseaux de ligne françois; ils ne firent aucune attention à nous, et nous continuâmes paisiblement notre route.

Le 22, à dix heures du matin, nous découvrîmes le Cap *Ortegal* qui, à midi, nous restoit au Sud-Est un demi-rumb Sud, à environ quatre lieues de distance. Nous étions alors par 44° 6′ de latitude Nord, et la montre marine établissoit notre longitude à 8° 23′ Ouest.

Après deux jours de calme, nous dépassâmes le Cap *Finistère*, l'après-midi du 24, à l'aide d'un bon vent de

(*) Il paroît, par le Journal de Mer du Capitaine Cook, qu'il s'occupa de bonne heure de la santé de son équipage. Le 17, il fit brûler de la poudre dans les entreponts, et mettre à l'air les voiles de rechange.

Nord-Nord-Est. Selon ma montre, la longitude de ce Cap est de 9° 29′ Ouest; le résultat moyen de quarante-une observations de la Lune, faites avant et après que nous l'eûmes dépassé, et rapportées à la montre, fut de 9° 19′ 12″

Le 30, à dix heures six minutes trente-huit secondes du soir, temps apparent, j'observai, avec un Télescope de nuit, la Lune totalement éclipsée. Selon les *Ephémérides*, ce phénomène eut lieu à *Greenwich*, à onze heures neuf minutes; la différence fut d'une heure deux minutes vingt-deux secondes, ou de 15° 35′ 30″ de longitude. La montre marine indiquoit en même-temps 15° 26′ 45″ de longitude occidentale : nous étions par 31° 10′ de latitude Nord. Nous ne pûmes faire d'autres observations sur cette éclipse; des nuages cachèrent presque toujours la Lune, et en particulier, au commencement et à la fin des ténèbres, et à la fin de l'éclipse.

Voyant que nous n'avions pas assez de foin et de graines, jusqu'au Cap de *Bonne-Espérance*, pour ceux de nos animaux que je voulois garder en vie, je résolus de toucher à *Ténériffe*, et d'y prendre en outre des rafraîchissemens pour l'équipage. Je crus cette Isle plus propre que *Madère* à mon objet. Nous découvrîmes *Ténériffe* à quatre heures de l'après-midi du 31, et je gouvernai sur la partie orientale : nous en étions assez proche à neuf heures du soir, et nous nous mîmes plus au large, afin de louvoyer durant la nuit.

Le 1.er Août, à la pointe du jour, nous doublâmes la pointe orientale de *Ténériffe*, et à huit heures, nous mouillâmes au côté Sud-Est dans la rade de *Sainte-Croix*, par vingt-trois brasses, fond de sable vaseux. *Punta de*

Nago, la pointe Est de la rade, nous restoit au Nord 64° Est. Nous avions à l'Ouest-Sud-Ouest, l'Eglise de *Saint-François*, que l'élévation de son clocher rend remarquable; au Sud 65° Ouest le pic; et au Sud 36° Ouest, la pointe Sud Ouest de la rade, sur laquelle est placé le Fort ou le château.

Nous trouvâmes dans cette rade *la Boussole*, frégate Françoise, commandée par le Chevalier de Borda; deux brigantins de la même nation; un troisième brigantin Anglois qui venoit de *Londres*, et qui alloit au *Sénégal*, et quatorze bâtimens Espagnols.

Dès que nous fûmes mouillés, le maître du port vint faire sa visite; il se retira dès que nous lui eûmes dit le nom du vaisseau. Un de mes Officiers alla de ma part saluer le Gouverneur, et lui demander la permission d'embarquer de l'eau, et d'acheter les choses dont nous avions besoin. Le Gouverneur m'accorda, avec la plus grande politesse, tout ce que je lui demandois, et l'un de ses Officiers vint me complimenter. L'après-dîner, j'allai le voir avec quelques-uns de mes Officiers: avant de retourner à bord, j'achetai des graines et de la paille pour nos animaux. Je m'arrangeai avec M. m'Carrick, pour quelques tonneaux de vin: je reconnus que nous ne pourrions remplir nos futailles nous-mêmes, et le maître d'un bâtiment Espagnol promit de nous fournir de l'eau.

La rade de *Sainte-Croix* est placée devant la ville du même nom, au côté Sud-Est de l'Isle. On m'a dit que c'est la meilleure de *Ténériffe*; elle est bien abritée, elle est vaste, et son fond est de bonne tenue. Elle se trouve entièrement ouverte aux vents du Sud-Est et du Sud; mais ces vents ne sont jamais de longue durée; et les habitans

du pays assurent qu'aucun vaisseau n'y chasse sur ses ancres(*). Cet avantage est peut-être dû aux soins extrêmes qu'on y prend pour amarrer. Tous les bâtimens que nous y vîmes avoient quatre ancres dehors, deux au Nord-Est, et deux au Sud Ouest; et leurs cables étoient appuyés sur des futailles. N'ayant pas songé à cette dernière précaution, les nôtres souffrirent un peu.

Il y a dans la partie Sud-Ouest de la rade, un môle qui se prolonge de la ville dans la mer, et qui est très-commode pour le chargement et le déchargement des vaisseaux; on y porte l'eau qui s'embarque. L'eau de la ville vient d'un ruisseau qui descend des collines; la plus grande partie arrive dans des tuyaux ou des augets de bois, soutenus par de minces étais; le reste n'atteint pas le rivage. La largeur du canal montre néanmoins qu'il sert quelquefois de lit à de gros torrens. On réparoit les tuyaux durant notre relâche, et l'eau douce, qui est très-bonne, se trouvoit rare.

Si l'on jugeoit de l'Isle entière par l'aspect des campagnes aux environs de *Sainte-Croix*, on en concluroit que *Ténériffe* est stérile, et qu'elle ne peut pas même fournir à la subsistance de ses habitans. Mais on nous vendit une quantité considérable de provisions, et il est clair qu'ils ne consomment point, à beaucoup près, toutes les produc-

(*) Malgré l'assertion des habitans de l'Isle, qui donnèrent ces détails au Capitaine Cook, Glas nous apprend *que quelques années avant son arrivée à Ténériffe, presque tous les vaisseaux de la rade furent jetés à la côte.* Voyez GLAS, *Hist. of the Canary Islands*, p. 235. On peut supposer que les précautions actuelles ont empêché de pareils accidens, et elles suffisent pour justifier la remarque du Capitaine Cook.

tions de leur sol. Outre le vin, on y achète des bœufs à un prix modéré. Ces bœufs sont petits et osseux, et ils pèsent environ quatre-vingt-dix livres le quartier : la viande en est maigre : elle se vendoit trois sous sterling la livre. Je fis la sottise d'acheter de jeunes bœufs en vie, et je les payai bien davantage. Les cochons, les moutons, les chèvres et la volaille n'y sont pas plus chers, et on y trouve des fruits en grande abondance. Nous y mangeâmes des raisins, des figues, des poires, des mûres et des melons muscats. L'Isle produit beaucoup d'autres fruits qui n'étoient pas de saison. Les citrouilles, les oignons et les patates y sont d'une qualité excellente, et je n'en ai jamais rencontré qui se gardent mieux à la mer.

Le blé d'Inde me coûta trois schellings et six sous le boisseau, et, en général, on me donna à bas prix les fruits et les racines. Les habitans prennent peu de poissons sur leur côte; mais leurs bâtimens font une pêche considérable sur la côte de *Barbarie*, et ils en vendent le produit à bon compte. Enfin, il m'a paru que les vaisseaux qui entreprennent de longs voyages, doivent relâcher à *Ténériffe* plutôt qu'à *Madère*, quoique selon moi, le vin de cette dernière Isle soit aussi supérieur à celui de la première, que la bière forte l'est à la petite bière. Mais le prix compense cette différence ; car j'achetai douze livres sterling le meilleur vin de *Ténériffe* ; et la pipe de *Madère* de la meilleure qualité m'auroit coûté plus du double (*).

(*) On faisoit autrefois, à *Ténériffe*, une grande quantité de vin sec de *Canarie*, que les François appellent vin de *Malvoisie*, et que nous nommons en *Angleterre*, par corruption, *Malmsey*; ce nom vient de *Malvesia*, ville de la *Morée*, célèbre par ses vins

Le chevalier de Borda, Capitaine de la frégate françoise qui mouilloit dans la rade de Sainte-Croix, faisoit, de concert avec M. Varila, Astronome espagnol, des observations pour déterminer le mouvement journalier de deux gardes-temps qu'ils avoient à bord. Ils se livroient à ce travail dans une tente placée sur le môle : tous les jours à midi, ils comparoient, à l'aide de quelques signaux, leur garde-temps avec l'horloge astronomique qui se trouvoit sur la côte. M. de Borda eut la bonté de me communiquer ses signaux, et nous pûmes examiner aussi le mouvement journalier de notre montre marine; mais notre relâche à *Ténériffe* fut trop courte, pour tirer un grand avantage du service amical qu'il voulut bien me rendre.

Les comparaisons que nous répétâmes trois jours, m'assurèrent que le mouvement de ma montre marine n'avoit point eu d'écart essentiel, et même qu'elle n'en avoit eu aucun : nous déterminâmes la longitude par des observations de la hauteur du Soleil, sur l'horizon de la mer; et la montre marine me donna, à quelques secondes près, le même résultat. Je pris le terme moyen des observations faites le premier, le second et le troisième jour d'Août, et je trouvai la longitude de 16° 31′ Ouest. Je découvris, par la même opération, que la latitude est de 28° 30′ 11″ Nord.

---

doucereux. Dans le dernier siècle, et même plus tard, on en importoit beaucoup en *Angleterre*; mais on n'y fait guère aujourd'hui d'autre vin que celui dont parle le Capitaine Cook. Les vignes du pays ne produisoient pas, au temps de Glas, plus de cinquante pipes de Malvoisie annuellement. Cet Auteur dit que les habitans cueillent les raisins encore verts, et qu'ils en tirent un vin sec et substantiel, propre aux climats chauds. *Page* 262.

M. Varila nous dit que la véritable longitude est de 18° 35′ 30″, à compter du méridien de *Paris*, c'est-à-dire, de 16° 16′ 30″, à compter du méridien de *Greenwich*; ou 14′ 30″ moins que ne l'indiquoit ma montre. Mais, loin d'attribuer cette erreur à mon garde-temps, j'eus lieu de croire que M. Varila se trompoit, et que la position indiquée par ma montre est plus exacte. En effet, les observations de la Lune, que nous fîmes dans la rade de *Sainte-Croix*, donnèrent 16° 37′ 10″. D'autres observations faites avant notre arrivée, et rapportées à la rade, par la montre marine, donnèrent 16° 33′ 30″: celles que nous fîmes après notre départ, et que nous rapportâmes de la même manière, au lieu où nous venions de mouiller, donnèrent 16° 28′. Le terme moyen de ces trois suites d'observations de la Lune, est de 16° 30′ 40″.

Afin de rapporter notre latitude, et ces différentes longitudes au pic de *Ténériffe*, l'une des montagnes les plus célèbres du globe, dont il seroit utile de déterminer la véritable position, je pris des relèvemens, et j'examinai le sillage du vaisseau durant quelques heures, après notre départ de *Sainte-Croix*, et je reconnus que le pic gît à 12′ 11″ de latitude Sud, et à 29′ 30″ de longitude Ouest de la rade. Comme j'ai fait entrer dans mes calculs une distance estimée, il y a peut-être de l'erreur; mais cette erreur ne doit pas être considérable. Le Docteur Maskelyne (*British Mariner's Guide*) place le pic à 28° 12′ 54″ de latitude. En rapportant cette quantité à la position de la rade, la différence de longitude est de 43′; cet éloignement excède de beaucoup celui que comptent les habitans de *Sainte-Croix*. J'ai trouvé que le pic gît à 28° 18′ de latitude Nord. D'après cette supposition, sa longitude sera,

Suivant ma montre marine, de.....	17°	0′	30″	Ouest.
Suivant mes observations de la Lune.....	16°	30′	20″	
Suivant M. Varila.....	16°	46′	0″	

Et si la latitude est de 28° 12′ 54″, comme le dit le *British Mariner's Guide*, la longitude sera de 13′ 30″ plus à l'Ouest.

Tandis que nous étions dans la rade, la déclinaison de l'aimant, d'après le résultat moyen de tous nos compas, fut de 14° 41′ 20″ Ouest; et l'inclinaison de l'extrémité septentrionale de l'aiguille, de 61° 52′ 30″.

Les remarques de M. Anderson sur les aspects et les productions de *Ténériffe*; ses observations particulières, ainsi que les faits qu'il a recueillis en conversation, sur l'état actuel de l'Isle, peuvent être utiles : elles indiqueront du moins les changemens survenus depuis le voyage de M. Glas, et je les insère ici.

« ☞ Tandis que nous approchions de la côte, le ciel » étoit parfaitement clair, et nous eûmes le loisir d'exa- » miner le célèbre Pic de *Ténériffe*. J'avoue que je fus » trompé dans mon attente : quoique sa hauteur perpen- » diculaire soit peut-être plus grande, il est loin d'égaler » la noble apparence du *Pico*, l'une des Isles Occiden- » tales, que j'avois vue autrefois. Cette différence vient » peut-être de ce qu'il est environné d'autres montagnes » très-hautes, et de ce que le *Pico* n'en a point autour de » lui.

» Derrière la Ville de *Sainte-Croix*, le pays s'élève » peu-à-peu, et il est d'une hauteur modérée. Par-delà,

» le sol s'élève davantage au Sud-Ouest; et il continue à
» monter, jusqu'au pic, qui, de la rade, ne paroît guère
» plus haut que les collines dont il est entouré. Il semble
» s'abaisser depuis le pic, mais non d'une manière brus-
» que, aussi loin que l'œil peut s'étendre. Croyant que
» notre relâche seroit seulement d'un jour, je ne fis pas
» dans l'Isle toutes les courses que j'avois projetées, et,
» malgré mon envie, je ne pus aller au sommet du
» pic (*).

» L'Isle semble être d'une stérilité complète, à l'Est de
» *Sainte-Croix*. Des chaînes de collines se prolongent
» vers la mer; on y trouve des vallées profondes, qui
» aboutissent à d'autres montagnes, ou d'autres collines
» qui coupent les premières, et qui sont plus élevées.
» Celles qui courent vers la mer, semblent avoir été
» battues par les vagues, qui y ont laissé des empreintes;
» elles se montrent comme des rangées de cônes, dont
» les sommets offrent beaucoup d'inégalités. Les collines

(*) On trouve dans *Spratt's History of the Royal Society*, page 200, etc., la Relation d'un Voyage au sommet du Pic de *Ténériffe*. Glas y monta également. Voyez *History of the Canary Islands*, page 252 jusqu'à la page 259. Le volume quarante-sept des *Transactions philosophiques*, donne les Observations que fit le Docteur Heberdeen, en montant sur le pic. Cet Écrivain évalue à 2,566 brasses, ou à 15,396 pieds anglois, la hauteur du pic au-dessus du niveau de mer; il ajoute que ce résultat fut confirmé par deux observations subséquentes, et par d'autres que nous devons à M. Crosse, Consul Anglois. Cependant le Chevalier de Borda, qui mesura la hauteur de cette montagne, au mois d'Août 1776, ne l'évalue qu'à 1,931 toises de France, c'est-à-dire à 12,340 pieds anglois. Voyez *les Observations faites par le Docteur Forster, durant le second Voyage de Cook.*

» ou montagnes transversales, à l'égard de ces premières, » sont plus uniformes.

» L'après-midi du jour de notre arrivée, j'allai dans » une de ces vallées, avec le projet de gagner les sommets » des collines les plus éloignées, qui semblaient cou- » vertes de bois; mais je n'eus que le temps d'atteindre » le pied. Après avoir fait environ trois milles, je ne » vis aucun changement dans l'aspect des collines les » plus basses, qui produisent en abondance l'*Euphorbia* » *Canariensis* : on est surpris que cette plante, grosse et » pleine de suc, croisse si bien sur une terre si brûlée. » Lorsqu'on la brise, il en sort une quantité considérable » de suc; et, quand elle est sèche, elle doit se trouver » réduite à rien : quoique d'une substance douce et légère, » elle est assez forte. Les habitans croient que son suc est » caustique, et ronge la peau; je leur démontrai avec » beaucoup de peine qu'ils se trompoient (*). J'insérai un » de mes doigts dans cette plante, et ma peau n'étant » point altérée, ils convinrent enfin que j'avois raison. Ils » coupent l'*Euphorbia*, qu'ils laissent sécher et qu'ils » brûlent ensuite. Je rencontrai aussi dans cette vallée » deux ou trois espèces d'arbrisseaux, et un petit nombre » de figuiers, près du fond. Je n'y trouvai pas d'autres » productions du règne végétal.

» Une pierre lourde, compacte, bleuâtre, et mêlée de

(*) Glas, en parlant de cette plante, p. 231, dit : « Je ne puis » imaginer pourquoi les habitans des Canaries n'en tirent pas le » suc, qu'ils pourroient employer dans leurs bateaux, au-lieu de » poix ». M. Anderson nous apprend aujourd'hui pourquoi les habitans des Canaries ne s'en servent pas.

» quelques particules brillantes, sert de base aux collines;
» et on voit dispersées sur la surface, de grosses masses,
» d'une terre ou d'une pierre rouge et friable. Je trou-
» vai souvent aussi la même substance dispersée en cou-
» ches épaisses; le peu de terre répandu çà et là, étoit
» un terreau noirâtre. Il y avoit de plus quelques mor-
» ceaux d'une autre pierre (*), dont la pesanteur et la
» surface polie me firent croire qu'elle étoit absolument
» métallique.

» Il faut sans doute attribuer l'état de décomposition
» de ces collines, à l'action perpétuelle du Soleil qui
» calcine leur surface : les grosses pluies doivent entraî-
» ner ensuite les parties décomposées. Si l'on admet cette
» supposition, on expliquera pourquoi leurs flancs offrent
» de si grandes inégalités. Les diverses substances dont
» elles sont formées, étant plus ou moins perméables à la
» chaleur du Soleil, elles se détachent dans la même pro-
» portion, du lieu qu'elles occupoient primitivement; c'est
» peut-être pour cela que les sommets qui présentent un
» rocher plus dur ont résisté, tandis que plusieurs mor-
» ceaux de la croupe ont été détruits. J'ai observé que les
» sommets de la plupart des montagnes couvertes d'ar-
» bres, sont d'un aspect plus uniforme, et c'est, à mon
» avis, parce qu'elles ont un abri qui les préserve de la
» pluie et du Soleil.

» La ville de *Sainte-Croix*, qui a peu d'étendue, est
» assez bien bâtie; les Eglises n'ont rien de magnifique
» au dehors, mais l'intérieur en est décent et un peu
» orné. Elles ne sont pas aussi belles que quelques-unes

(*) L'original dit *Slag*.

» de celles de *Madère* : cette différence provient du ca-
» ractère des habitans plutôt que de leur pauvreté. Les
» Espagnols de *Sainte-Croix* sont mieux logés et mieux
» vêtus que les Portugais de *Madère*, qui semblent disposés
» à se dépouiller eux-mêmes, afin d'orner leurs Eglises.

» On voit sur le port, presque en face du môle, une
» belle colonne de marbre, élevée depuis peu, et ornée
» de quelques figures qui ne font point honte à l'Artiste.
» On y lit une Inscription en espagnol, qui indique l'é-
» poque et l'objet de ce monument

» L'après-midi, quatre d'entre nous louèrent des mules
» pour aller à la ville de *Laguna* (*) qui a pris son nom
» d'un Lac voisin, éloigné de *Sainte-Croix* d'environ
» quatre milles : nous y arrivâmes entre cinq et six heures
» du soir ; le chemin avoit été très-mauvais, nos mules n'é-
» toient pas bonnes, et rien ne nous dédommagea de nos
» peines. *Laguna* est assez vaste, mais elle mérite à-peine
» le nom de ville ; la disposition de ses rues est très-irré-
» gulière ; cependant quelques-unes sont d'une largeur
» passable, et on y voit des maisons assez propres. En
» général, cependant, *Sainte-Croix*, quoique beaucoup
» plus petite, offre un aspect bien supérieur. On nous
» apprit que *Laguna* tombe tous les jours ; plusieurs vi-
» gnobles où l'on trouvoit autrefois des maisons, n'en ont

(*) Son nom Espagnol est *Saint-Christobal de la Laguna* ; elle passe pour la Capitale de l'Isle. Les gens de loi, et ceux des habitans qui vivent noblement y résident. Cependant le Gouverneur général des Isles *Canaries* réside à Sainte-Croix, qui est le centre du commerce avec l'*Europe* et l'*Amérique*. Voyez *Glas's Hist.*, p. 248.

» plus à présent. La population de *Sainte-Croix* augmente
» au contraire.

» Pour aller de *Sainte-Croix* à *Laguna*, on traverse
» une colline escarpée, qui est très-stérile lorsqu'on la
» monte; en la descendant, nous vîmes quelques figuiers
» et plusieurs champs de blés. Ces espaces de terrain
» mis en culture sont de peu d'étendue, et ils ne sont pas
» découpés en sillons comme on le pratique en *Angleterre;*
» il paroît que les habitans ne récoltent du grain qu'à force
» de travail, car le sol est si rempli de pierres, qu'ils sont
» obligés de les rassembler, et d'en faire de larges mon-
» ceaux ou des murailles peu éloignées les unes des autres.
» Les grandes collines qui se prolongent au Sud-Ouest,
» nous semblèrent bien boisées. Excepté des aloës en
» fleur que nous trouvâmes près du chemin, nous ne
» remarquâmes rien d'ailleurs durant ce petit voyage qui
» mérite d'être cité; nos guides avoient beaucoup de
» gaieté, et ils nous amusèrent avec leurs chansons
» pendant la route.

» Les mules font la plupart des gros ouvrages; nous
» jugeâmes que les chevaux sont rares, et destinés prin-
» cipalement à l'usage des Officiers; ils sont d'une petite
» taille, mais d'une belle forme et pleins de feu. Les
» habitans emploient les bœufs à traîner des tonneaux
» sur un chariot très-grossier, et ils les mettent au joug
» par la tête; nous les attelons par les épaules, et leur
» méthode ne semble pas préférable à la nôtre. Dans
» mes promenades et mes courses, je vis des faucons,
» des perroquets, des hirondelles de mer, des goëlands,
» des perdrix, des bergeronettes, des hirondelles de
» terre, des martinets, des merles, et des troupes nom-

» breuses d'oiseaux des Canaries. On trouve aussi à l'Isle » de *Ténériffe*, deux espèces de lézard, quelques in- » sectes, telles que les sauterelles, et trois ou quatre » espèces de mouches de dragon (1).

» J'eus occasion de causer avec un habitant du pays, » plein d'esprit et d'instruction, dont la véracité ne me » laisse aucun doute. Il m'apprit plusieurs choses, qu'une » relâche de trois jours ne m'auroit pas laissé le loisir » d'observer : il me dit, par exemple, qu'il y a dans » l'Isle un arbrisseau, qui répond exactement à la des- » cription donnée par Tournefort et Linœus, de l'*Arbris- » seau à Thé* de la *Chine* et du *Japon*; qu'il y est très- » commun. L'honnête Espagnol dont je parle ajouta qu'on » extirpoit cet arbrisseau, et que toutes les années il en » arrachoit pour sa part des milliers dans ses vignes; » que les habitans néanmoins en firent quelquefois une » boïsson pareille au thé, et qu'ils lui attribuent toutes » les qualités de celui qu'on achète des Chinois; ils lui » donnent aussi le nom de thé; mais, ce qui est remar- » quable, ils assurent que les premiers Navigateurs euro- » péens le trouvèrent à *Ténériffe*.

» Le sol produit un fruit singulier, que les Insulaires » appellent *Limon imprégné* (2) : c'est un limon parfait, » bien distinct, enfermé dans un autre; il diffère seulement

(1) Il y a dans l'Original, *dragon's flies*.

(2) L'Auteur de la *Description de Ténériffe*, dans *Sprat's History*, p. 207, parle de cette espèce de limon, et il l'appelle *pregnada*. Il est vraisemblable que les Espagnols le nomment encore aujourd'hui *imprennada*.

» de celui qui lui sert d'enveloppe, en ce qu'il est plus » rond. Les feuilles de l'arbre qui donne cette espèce de » limon, sont beaucoup plus longues que celles du limo- » nier ordinaire ; mais d'après ce qu'on m'a dit, elles sont » tortues et elles n'ont pas la même beauté.

» J'ai su de la même manière qu'une espèce des raisins » de *Ténériffe* est réputée un excellent remède dans les » phtysies .L'air et le climat en général sont d'ailleurs d'une » salubrité remarquable, et très-propres à ce genre de » maladies. Mon Espagnol m'en expliqua la raison ; il me » dit qu'on peut toujours choisir le degré de température » convenable, en fixant sa demeure sur les diverses col- » lines qui sont plus ou moins élevées, et il me témoigna » sa surprise, de ce que les Médecins Anglois n'ont jamais » songé à envoyer leurs consomptionaires à *Ténériffe*, au- » lieu de les envoyer à *Nice* ou à *Lisbonne*. En allant de » *Sainte-Croix* à *Laguna*, je reconnus moi-même combien » la température de l'air varie : lorsqu'on monte les col- » lines, on ressent peu-à peu le froid qui finit par être in- » supportable. On m'assura que passé le mois d'Août, per- » sonne ne peut habiter à un mille du Pic, sans éprouver » un froid très-rigoureux (*).

» Quoique les environs du sommet du Pic jettent tou- » jours de la fumée, il n'y a point eu de tremblement de » terre, ou d'éruption de volcan depuis 1304 ; le port de

(*) Cette observation s'accorde avec la remarque du Docteur Heberden, qui dit *que le pain de sucre de la Montagne ou la Pericosa, dont la hauteur est d'un huitième de lieue* (ou de 1,980 pieds), *est couverte de neige la plus grande partie de l'année.* Voyez les *Transactions philosophiques*, volume cité plus haut.

» *Garrachica*, où l'on faisoit autrefois une grande partie » du commerce, fut détruit à cette époque (1).

» Le commerce de *Ténériffe* est assez considérable, » car on y fait quarante mille pipes de vin, qui se con- » somment dans l'Isle, ou qu'on convertit en eaux-de-vie, et » qu'on envoie aux Isles espagnoles du Nouveau-Monde (2): » l'*Amérique* septentrionale en tiroit chaque année six mille » pipes; lorsque ses liaisons avec cette partie du monde » n'étoient pas interrompues; l'exportation se trouve au- » jourd'hui diminuée de moitié. En général, le blé de » l'Isle ne suffit pas à la subsistance des Insulaires : nos Co- » lonies du Nouveau-Monde y portoient des grains il y a » quelques années.

» *Ténériffe* produit un peu de soie; mais à moins de » compter les pierres à filtrer qu'elle tire de la grande » *Canarie*, et qu'elle exporte au-dehors, le vin forme le » seul article de son commerce étranger.

---

(1) Ce Port fut comblé par des torrens de laves brûlantes qui sortirent d'un volcan. On trouve aujourd'hui des maisons dans les endroits où mouilloient autrefois les vaisseaux. *Glas's Hist.*, p. 244.

(2) Glas, p. 342, dit que les habitans de *Ténériffe* exportent annuellement quinze mille pipes de vin et d'eau-de-vie. Il ajoute dans un autre endroit, p. 252, qu'au dernier dénombrement qui précéda son voyage, il n'y avoit pas moins de 96,000 habitans. Il s'est écoulé trente ans depuis, et on peut raisonnablement supposer que la population a beaucoup augmenté. La quantité de vin consommée par une population d'au-moins 10,000 personnes, doit monter à plusieurs mille pipes. Les fabriques d'eau-de-vie doivent en employer une autre quantité bien considérable, car il faut cinq ou six pipes de vin pour en faire une d'eau-de-vie. Ainsi, le calcul de M. Anderson, qui évalue à 40,000 pipes de vin le produit annuel des vignobles, n'est pas exagéré.

» La race trouvée dans l'Isle par les Espagnols, lors de » la découverte des *Canaries*, ne forme plus une peuplade » séparée (*); les mariages ont confondu les naturels et » les colons, mais on reconnoît les descendans des pre- » miers; ils sont d'une grande taille, leur stature est forte, » et ils ont des os d'une grosseur remarquable : le teint des » hommes en général est basané; le visage des femmes offre » de la pâleur, et on n'y voit point cette teinte vermeille qui » distingue nos beautés des pays du nord. Elles portent » des habits noirs comme en *Espagne*; les hommes pa- » roissent moins asservis à cet usage, et ils ont des vête- » mens de toute sorte de couleur, à l'exemple des Fran- » çois, dont ils imitent d'ailleurs les modes. Ce point » excepté, nous avons trouvé les insulaires de *Ténériffe* » très-décens; ils conservent cette gravité qui est propre » aux Espagnols. Quoique nos mœurs et nos manières » ressemblent peu à celles des peuples de l'Espagne, j'ob- » serverai qu'Omaï n'y apercevoit pas une grande diffé- » rence : il dit seulement que les habitans de *Ténériffe* se » livroient moins que les Anglois à l'amitié, et que leur » figure approchoit de celle de ses compatriotes ».

(*) Lorsque Glas parcourut l'Isle de *Ténériffe*, il y avoit encore quelques familles de *Guanches*, dont le sang ne s'étoit pas mêlé avec celui des Espagnols.

CHAPITRE III.

Départ de Ténériffe. *Danger que court le vaisseau près de* Bonavista. *Isle de* Mayo. *Port* Praya. *Précautions contre les pluies et la chaleur étouffante des environs de l'Equateur. Position de la côte du* Brésil. *Arrivée au* Cap de Bonne-Espérance. *Relâche au* Cap. *Jonction de* la Découverte. *Courses de M.* Anderson *dans l'intérieur du Pays. Observations Astronomiques. Remarques sur les courants et la déclinaison de l'aimant, durant la traversée d'*Angleterre *au* Cap.

Après avoir rempli nos futailles, et embarqué toutes les autres choses dont nous avions besoin, nous appareillâmes de *Ténériffe* le 4 Août, et nous continuâmes notre route avec un bon vent du Nord-Est.

Le 10 (*), à neuf heures du soir, nous vîmes l'Isle de *Bonavista* dans le Sud à un peu plus d'une lieue : nous croyions en être beaucoup plus éloignés, mais nous reconnûmes bientôt notre méprise ; ayant marché à l'Est jusqu'à

(*) Le Capitaine Cook s'occupoit beaucoup de la discipline et de la santé de son équipage : on voit, par son Journal de Mer, que du 4 au 10 d'Août, *il fit faire deux fois l'exercice du canon et des petites armes, et qu'il fit nétoyer et fumer deux fois les entreponts.*

midi, afin d'éviter les rochers couverts qui gissent à environ une lieue de la pointe Sud-Est de l'Isle, nous nous trouvâmes très-près de cet écueil, et nous venions de doubler les brisans. Notre situation fut alarmante durant quelques minutes. Je ne crus pas devoir sonder; cette opération auroit augmenté le péril, sans offrir les moyens de nous y soustraire : je reconnus que l'extrémité septentrionale de *Bonavista* est par 16° 13′ de latitude Nord et à 22° 59′ de longitude Ouest.

Dès que nous fûmes hors des rochers, nous mîmes le Cap au Sud-Sud-Est jusqu'à la pointe du jour du lendemain. Le 11, nous marchâmes à l'Ouest, afin de passer entre *Bonavista* et l'Isle de *Mayo* : j'avois dit au Capitaine Clerke que je toucherois au port *Praya*, et je voulois savoir si *la Découverte* étoit arrivée. A une heure après-midi, nous vîmes dans le Sud-Est, à trois ou quatre lieues de distance, les rochers qu'on trouve au côté Sud-Ouest de *Bonavista*.

Le 12, à six heures du matin, l'Isle de *Mayo* nous restoit au Sud-Sud-Est à environ cinq lieues : on jeta la sonde qui rapporta soixante brasses. La déclinaison de l'aimant, d'après le résultat moyen de plusieurs azimuths pris avec trois différens compas, étoit en même-temps de 9° 32′ et demie Ouest. A onze heures, l'une des extrémités de *Mayo* se montroit à l'Est-quart-Nord-Est, et l'autre au Sud-Est-quart-Sud : dans cette position, nous découvrîmes près de la partie Nord-Est deux collines de forme ronde; on voyoit par-delà une autre grande colline plus élevée, et à-peu-près aux deux tiers de la longueur de la côte, une quatrième colline à pic, détachée. Du point où nous examinâmes l'Isle, c'est-à-dire, de trois ou quatre milles, aucune apparence de végétation ne frappa nos yeux ; et nous n'y

aperçûmes que cette couleur brune et inanimée qui domine dans les terres où il n'y a point de bois.

M. Nicholson dit, dans la préface du livre intitulé : *Remarques et Observations diverses faites pendant un voyage aux Indes orientales* (1) : « Lorsque l'aimant est » à huit degrés ou un peu plus de déclinaison Ouest, on » peut marcher nuit et jour sur les parages des Isles du » *Cap Vert*, et être sûr qu'on se trouve à l'Est de ces » terres ». Je crois devoir faire observer ici, que cette assertion est très-dangereuse pour les navigateurs qui l'adopteront sans examen. Je m'occupai aussi des courans ; j'en trouvai un qui portoit au Sud-Ouest-quart-Ouest, et dont la vîtesse étoit d'un peu plus d'un demi-mille par heure. Les différences observées entre la longitude indiquée par la montre marine, et celle de l'estime qui montoit à un degré, depuis notre départ de *Ténériffe*, annonçoient cet écart de route.

Tandis que nous fûmes parmi ces Isles, nous eûmes de petites brises qui varièrent du Sud-Est à l'Est, et quelques calmes. J'en conclus que les Isles du *Cap Vert* ou sont assez étendues pour rompre la force du vent alisé, ou qu'elles sont situées au-delà de sa carrière, dans l'espace où l'on commence à trouver des vents variables, lorsqu'on approche de la ligne. La première supposition est la plus vraisemblable, car Dampierre (2) y rencontra un vent d'Ouest au mois de Février, époque où l'on suppose que le vent alisé s'étend le plus vers l'Équateur. Nous avions une chaleur étouffante, et il tomboit de la pluie par inter-

(1) A bord du vaisseau de Sa Majesté *l'Elisabeth*, depuis 1758 jusqu'en 1764, et imprimé à Londres, en 1772.

(2) Voyages de Dampierre, Vol. III.

valles. Une blancheur terne, qui sembloit tenir le milieu entre la brume et les nuages, domina presque toujours dans le ciel. En général, les régions du Tropique ne jouissent guères de cette atmosphère pure qu'on observe dans les climats sujets aux vents variables, et le Soleil n'y brille pas d'une manière aussi éclatante : il paroît que c'est un avantage; si les rayons de cet astre n'y trouvoient point d'obstacles, il seroit impossible d'en supporter la chaleur. Les nuits y sont souvent belles et sereines.

Le 13, à neuf heures du matin, nous étions à l'entrée du port *Praya* (Isle *Saint-Jago*); nous y vîmes à l'ancre deux vaisseaux de la Compagnie Hollandoise, et un petit Brigantin. Comme *la Découverte* n'y étoit pas, et que nous avions consommé peu d'eau depuis notre départ de *Ténériffe*, je ne crus pas devoir relâcher et je cinglai au Sud. Nous prîmes quelques hauteurs du Soleil pour déterminer le temps vrai : notre longitude [illegible] par la montre marine d'après cette observation, étoit de 23° 48′ Ouest. La petite Isle qui se trouve dans la Baye nous restoit à l'Ouest-Nord-Ouest, à environ trois milles : ainsi sa longitude est de 23° 51′. La même montre, durant mon second voyage, avoit indiqué 23° 30′. Nous observâmes la latitude, et notre résultat fut 14° 51′ 30″ Nord.

Le lendemain du jour où nous quittâmes les Isles du *Cap Vert*, nous perdîmes le vent alisé Nord-Est, et nous n'atteignîmes que le 30 celui qui souffle de la partie du Sud-Est; le 30 nous étions par 2° de latitude Nord, et au vingt-cinquième degré de longitude Ouest.

Durant cet intervalle (*), le vent se tint le plus souvent

(*) Le 18, je plongeai, à 70 brasses au-dessous de la surface de

dans la partie du Sud-Ouest; il souffla quelquefois avec force et par rafales, mais il ne forma ordinairement qu'une jolie brise. Les calmes furent en petit nombre et de courte durée. Entre le douzième et le septième parallèles Nord, le ciel fut en général sombre et nébuleux; nous eûmes des pluies fréquentes, qui remplirent la plupart de nos futailles vides.

Les pluies, et la chaleur étouffante qui les accompagne, produisent très-souvent des maladies dans cette traversée. On a lieu de craindre de voir la moitié de son équipage sur les cadres, et les Capitaines des vaisseaux ne peuvent trop prendre de précautions; ils doivent purifier l'air dans les entreponts avec le feu et la fumée; ils doivent obliger les matelots à sécher leurs hardes toutes les fois qu'on en trouve les moyens. On s'occupa de ces objets avec une assiduité constante à bord de *la Résolution* (*) et de *la*

---

la mer, un baquet qui portoit un thermomètre; il y resta deux minutes, et il en fallut trois autres pour le retirer. Le mercure, qui auparavant s'étoit tenu à 78° en plein air, et à 79 à la surface de la mer, descendit sous les flots à 66. L'eau que rapporta le baquet contenoit, suivant la Table de M. Cavendish, $\frac{1}{23}$, 7 parties de sel, et celle que je pris à la surface de la m r, $\frac{1}{19}$, 4. Cette dernière ayant été puisée après une pluie très-forte, se trouva peut-être pour cela plus légère. *Journal de mer du Capitaine Cook.*

(*) Voici des détails tirés du Journal de mer du Capitaine Cook: Le 14 Août, on fit du feu dans l'archi-pompe et la calle, afin de donner de l'air aux parties basses du vaisseau. Le 15, on exposa sur le pont les voiles de rechange, et on fit du feu dans la soute aux voiles. Le 17, on nettoya et on fuma les entreponts, et on fit du feu une seconde fois dans la soute aux voiles. Le 21, on nettoya et on fuma les entreponts. Le 22, tous les hamacs furent exposés à l'air.

Découverte. Ces soins produisirent sûrement de bons effets, car il y avoit alors beaucoup moins de fièvres que dans mes deux premiers voyages : nous eûmes cependant le chagrin de trouver une multitude de voies d'eau sur toutes les œuvres mortes. La chaleur brûlante de l'air avoit ouvert les bordages, qui étoient si mal calfatés, qu'ils introduisoient une grande partie de la pluie dans le corps du vaisseau. A peine y avoit-il un hamac qui ne fût pas mouillé; et les Officiers qui occupoient la Sainte-Barbe furent tous chassés de leurs postes. La soute aux voiles prit de l'humidité; la plupart de nos voiles de rechange, n'ayant pu être séchées assez tôt, essuyèrent des avaries considérables, et il fallut employer beaucoup de toiles et de temps pour les mal réparer. Le même accident étoit arrivé à la soute aux voiles, durant mon second voyage; je recommandai à ceux qui en étoient chargés d'y prendre garde; mais il paroît qu'ils négligèrent mon ordre. Les calfats se mirent à l'ouvrage dès que nous eûmes gagné un ciel plus pur et plus fixe; ils goudronnèrent les entreponts, et l'intérieur des œuvres vives; car je ne voulois pas mettre le vaisseau sur le côté tandis que nous étions en mer.

Le premier septembre (*), nous coupâmes l'Équateur

(*) On voit, par le Journal de M. Anderson, que l'après-dîner se passa à faire la vieille et ridicule cérémonie, de plonger dans la mer ceux qui n'avoient pas encore passé la Ligne. Quoique le Capitaine Cook permît de se conformer à cet usage, il l'a jugé trop minutieux pour en dire un mot dans son Journal, ou même dans son Journal de mer. Pernetti, auteur d'un Voyage fait aux Isles *Malouines*, en 1763 et 1764, ne pensoit pas ainsi, car la description de cette fête puérile y occupe 17 pages, et il lui a consacré un Chapitre entier, sous le titre de *Baptême de la Ligne*. En voici le commencement : « C'est un usage qui ne remonte

par 27° 38′ de longitude Ouest. Nous avions un bon vent du Sud-Est-quart-Sud; et quoique je craignisse de tomber sur les côtes du *Brésil* en m'étendant au Sud-Ouest, je pris un aire de vent largue; je reconnus ensuite que mes craintes étoient mal fondées, car à mesure que nous approchions de ces côtes, nous trouvâmes le vent de plus en plus dans la partie de l'Est; et lorsque nous fûmes à 10° de latitude Sud, nous pouvions nous avancer rapidement vers le Sud-Est.

Le 8, nous étions par 8° 57′ de latitude Sud, c'est-à-dire, un peu au Sud du Cap *Saint-Augustin*, partie de la côte du *Brésil*: notre longitude, déduite d'un très-grand nombre d'observations de la Lune, se trouvoit de 34° 16′ Ouest; et la montre marine indiquoit 34° 47′. Le premier résultat est d'un degré 43′, et le second de 2° 14′ plus à l'Ouest que l'Isle de *Fernando de Noronha*, dont la position a été assez bien déterminée dans mon second voyage (*). J'en conclus que nous n'étions qu'à vingt ou trente lieues au plus du continent d'*Amérique*. La côte

» pas plus haut que ce Voyage célèbre de Gama, qui a fourni » au Camoëns le sujet de la Lusiade. L'idée qu'on ne sauroit » être un bon marin, sans avoir traversé l'Équateur, l'ennui insé- » parable d'une longue navigation, un certain esprit républicain » qui règne dans toutes les petites sociétés, peut-être toutes ces » causes réunies ont donné naissance à ces espèces de Saturnales. » Quoi qu'il en soit, elles furent adoptées en un instant par » toutes les Nations, et les hommes les plus éclairés furent obligés » de se soumettre à une coutume dont ils connoissoient l'absur- » dité; car dès que le Peuple parle, il faut que les Sages se » mettent à l'unisson ».

(*) Voyez la Traduction du second Voyage de Cook, Tom. IV, p. 183.

d'*Amérique* devoit se trouver à-peu-près à cette distance, car nous n'avions point de sondes, et aucun indice ne nous annonçoit la terre. Cependant le Docteur Halley dit, dans son Voyage publié par M. Dalrymple (*) : *Qu'il ne fit pas plus de cent deux milles, comptés sur le méridien de l'Isle de* FERNANDO DE NORONHA, *jusqu'à la côte du* BRÉSIL : et il paroît persuadé que les *courans ne furent pas la seule cause du résultat de son calcul.* Je pense qu'il s'est trompé, et que les courans l'avoient entraîné bien loin dans l'Ouest. J'ai lieu de le croire d'après nos observations; car le 5, le 6 et le 7, nous avions trouvé des courans qui portoient à l'Ouest, et durant les vingt-quatre heures du 8, ils portèrent au Nord : nous aperçûmes une différence de vingt-neuf milles, entre la latitude observée et celle de l'estime. Enfin jusqu'à ce qu'on ait fait à terre de meilleures observations astronomiques sur le gissement de la côte du *Brésil*, je supposerai que sa longitude est de 35° et demi, ou au plus de 36° Ouest.

Il ne nous arriva rien de remarquable jusqu'au 6 Octobre : le 6 par 35° 15′ de latitude Nord, et 7° 45′ de longitude Ouest, nous eûmes, durant trois jours consécutifs, de légers souffles de vent et des calmes qui se succédèrent l'un à l'autre. Quelques jours auparavant, nous avions vu des albatrosses, des damiers, et d'autres pétrels; nous aperçûmes alors trois pinguins qui nous firent sonder, mais une ligne de cent cinquante brasses ne donna point de fond. Un des canots qu'on mit à la mer tua quelques oiseaux; l'un de ces oiseaux étoit un pétrel noir, à-peu-près de la grosseur d'une corneille, à laquelle il ressembloit

(*) Page 11.

de tout point, excepté par le bec et les pieds; il avoit quelques plumes blanches sur le col; le dessous des plumes de l'aile étoit de couleur cendrée; les autres plumes étoient d'un beau noir, ainsi que le bec et les cuisses.

Le 8 dans la soirée, un de ces oiseaux que les matelots appellent noddie, se posa sur nos agrès et fut pris; il étoit un peu plus gros que le merle d'*Angleterre*, et presque aussi noir, excepté le haut de la tête qui étoit blanc et qui ressembloit à une chevelure poudrée. Les plumes blanches commençoient à la racine du bec supérieur; elles se prolongeoient et prenoient une teinte plus brune jusque vers le milieu de la partie supérieure du col, où paroissoit la couleur noire, qui n'étoit plus interrompue par aucune ligne; il avoit les pieds palmés, les cuisses noires, et un long bec de même couleur, qui ressembloit à celui du courlis : on dit que ces oiseaux ne s'éloignent pas beaucoup de terre; je ne connoissois point de terre plus voisine du parage où nous nous trouvions, que l'Isle de *Gough* ou de *Richmond*, dont nous étions à au-moins cent lieues; mais il faut observer qu'on n'a guères parcouru la mer atlantique au Sud de ce parallèle, et qu'il y a peut-être beaucoup plus d'Isles qu'on n'en voit de marquées sur les cartes.

Nous aperçûmes souvent, durant la nuit, ces animaux marins qui jettent de la lumière, et dont on a parlé dans mon premier voyage : il me sembla que je n'en avois jamais vu d'aussi gros à beaucoup près, et ils étoient quelquefois si nombreux, que nous en comptions une centaine au même moment.

Ce temps de calme fut suivi d'un vent frais du Nord-Ouest qui dura deux jours; nous eûmes ensuite de légers souffles de vent l'espace d'environ vingt-quatre heures,

après quoi le vent de Nord-Ouest reprit et souffla avec tant de force, que le 17 nous découvrîmes le *Cap de Bonne-Espérance*; le lendemain nous mouillâmes dans la baie de *la Table* par quatre brasses, l'Eglise nous restant au Sud-Ouest-quart-Sud, et la pointe *Verte* au Nord-Ouest-quart-Ouest.

Dès que nous eûmes reçu la visite ordinaire de l'Inspecteur du port et du Chirurgien, j'envoyai un de mes Officiers chez le Gouverneur, M. le Baron de Plettemberg; à son retour, je saluai la place de treize coups de canon : on me rendit le salut avec le même nombre de coups.

Nous trouvâmes dans la baie deux vaisseaux françois; l'un alloit dans l'*Inde*, et l'autre retournoit en *Europe*. Deux ou trois jours avant notre arrivée, un bâtiment de la même nation, qui devoit appareiller pour la *France*, rompit son cable et échoua à l'entrée de la baie, où il périt. On sauva l'équipage; mais la plus grande partie de la cargaison fut ensevelie dans les flots, ou, ce qui est la même chose, fut pillée et volée par les habitans de la colonie. Les Officiers François m'apprirent ces détails, et les Hollandois ne pouvoient nier le fait; mais, pour se disculper d'un crime qui déshonore un peuple civilisé, ils essayèrent de rejeter la faute sur le Capitaine, qui, à ce qu'ils disoient, n'avoit pas demandé une garde assez tôt.

Dès que nous eûmes salué la place, je descendis à terre, accompagné de quelques-uns de mes Officiers, et j'allai voir le Gouverneur, le Lieutenant-Gouverneur, le Fiscal, et le Commandant des Troupes. Ces Messieurs me reçurent avec beaucoup de politesse, et le Gouverneur surtout me promit les divers secours que pourroit me procurer la Colonie. Il me permit d'établir notre observatoire à l'en-

droit que je jugerois le plus convenable ; de dresser des tentes pour les Voiliers et les Charpentiers, et de faire paître notre bétail aux environs de notre camp. Avant de retourner à bord, je m'arrangeai avec un Munitionnaire, qui promit de fournir tous les jours du pain, de la viande fraîche et des légumes à mon équipage.

Le 22, on dressa les tentes et l'observatoire, et on commença le transport des diverses choses dont nous avions besoin sur la côte. Cette opération ne put avoir lieu plus tôt, parce qu'on exerçoit la milice de la place sur le terrain que nous devions occuper.

Le lendemain, nous prîmes des hauteurs du Soleil, afin de déterminer le mouvement journalier de la montre marine, ou, ce qui est la même chose, afin de reconnoître son écart. Ces opérations furent continuées chaque jour, toutes les fois que le temps le permit. Sur ces entrefaites, les calfats réparoient le vaisseau, et Messieurs Brandt et Chiron se disposoient à fournir à nos deux Bâtimens les vivres et les munitions qui nous seroient nécessaires. Dès que les approvisionnemens destinés à *la Résolution* furent prêts, on les conduisit à bord.

Le 26, le vaisseau François, qui alloit en *Europe*, appareilla, et nous lui remîmes des lettres pour l'*Angleterre*. Le lendemain, *le Hampshire*, vaisseau de notre Compagnie des *Indes*, qui venoit de *Bencouli*, mouilla dans la baie ; il nous salua de treize coups de canon, et nous lui rendîmes le salut de onze coups.

Il ne nous arriva rien de remarquable jusqu'au 31. Le 31 au soir, il s'éleva, dans la partie du Sud-Est, un vent terrible qui souffla trois jours ; durant cet intervalle, le vaisseau ne put communiquer avec la terre. La *Résolu-*

tion fut le seul bâtiment mouillé dans la baie, qui ne chassa point sur ses ancres. Nous ressentîmes à terre les effets de l'ouragan; nos tentes et notre observatoire furent mis en pièces, et peu s'en fallut que notre quart de cercle ne fût endommagé de manière à ne pouvoir plus nous servir. L'orage cessa le 3 Novembre, et le lendemain nous reprîmes nos travaux astronomiques.

Le Hampshire appareilla pour l'*Angleterre*, le 6. J'y embarquai un de mes malades, que le Capitaine Trimble voulut bien recevoir. Je regrettai ensuite de ne lui en avoir pas donné deux ou trois autres, mais j'espérois alors leur rétablissement.

La Découverte arriva le 10 au matin. Le Capitaine Clerke me dit qu'il avoit fait voile de *Plimouth*, le 10 Août, et qu'il m'auroit joint une semaine plus tôt, si le dernier ouragan ne l'eût pas éloigné de la côte. Sa traversée dura sept jours de plus que la mienne. Il eut le malheur de perdre un de ses soldats de marine, qui tomba dans les flots; il ne fit pas d'autre perte d'ailleurs, et son équipage arriva sain et bien portant.

Il me représenta que son vaisseau avoit besoin d'être calfaté; *la Résolution* étoit prête à rentrer en campagne; et, afin de ne point perdre de temps, j'envoyai tous mes ouvriers à bord de *la Découverte*. Je donnai de plus au Capitaine Clerke tous les secours qui dépendoient de moi, pour qu'il obtînt promptement le supplément de vivres et d'eau qu'il vouloit embarquer. J'ai déjà dit que les Boulangers du Cap m'avoient promis de travailler au biscuit nécessaire à *la Découverte*; on m'avertit alors qu'ils n'avoient point rempli leur engagement; ils prétendirent qu'ils manquoient de farine, mais le fait est qu'ils doutoient de l'arri-

vée de ma Conserve, et ils ne commencèrent que lorsqu'ils la virent dans la baie.

D'après la permission que m'accorda le Gouverneur, nous mîmes au pâturage notre bœuf, nos deux vaches avec leurs veaux et le reste de notre bétail. On me conseilla de tenir près de nos tentes nos moutons, qui étoient au nombre de seize : on les parquoit toutes les nuits. Celle du 13 au 14, des chiens s'étant introduits dans le parc, obligèrent nos moutons de sortir de l'enceinte ; ils en tuèrent quatre, et ils dispersèrent les autres. Nous en retrouvâmes six le lendemain ; mais les deux béliers et deux de nos plus belles brebis manquoient. Le Baron de Plettemberg se trouvoit à la campagne, et je m'adressai au Lieutenant-Gouverneur, M. Hemmy, et au Fiscal. Ces Messieurs me promirent leurs bons offices. Je sais que les Hollandois se vantent de l'exactitude de la Police du *Cap ;* ils disent qu'il est presque impossible à l'esclave le plus adroit et le mieux instruit des routes du pays, de se sauver ; cependant mes moutons échappèrent à toute la vigilance des Officiers du Fiscal. Je fus réduit à employer la plus vile et la plus méprisable canaille de la colonie ; je m'adressai à des hommes qui, si j'en crois ceux qui me les proposèrent, auraient égorgé leur maître, brûlé des maisons, et enseveli sous les ruines des familles entières pour un ducat ; et, après beaucoup de peines et de dépenses, je recouvrai mes moutons, excepté les deux brebis dont je parlois tout-à-l'heure. Je ne pus en avoir aucune nouvelle, et j'abandonnai mes recherches lorsqu'on m'assura que je devois être content d'avoir retrouvé les deux béliers. L'un des béliers cependant avoit été si maltraité par les chiens, qu'il ne sembloit pas devoir jamais guérir.

Le Lieutenant-Gouverneur voulut réparer la perte que je venois de faire : il eut la bonté de m'offrir un des béliers d'*Espagne* qu'il avoit tiré de *Lisbonne*; je le refusai, convaincu que les béliers du *Cap* rempliroient également bien mon objet; je reconnus ma méprise par la suite. M. Hemmy s'est donné beaucoup de peine pour transplanter au *Cap* les moutons d'*Europe*; mais il n'a pu réussir : il attribuoit ce mauvais succès à l'opiniâtreté des habitans de la campagne, qui préfèrent les moutons du pays à cause de leurs grosses queues, dont la graisse rapporte quelquefois plus d'argent que n'en produit le corps entier d'un mouton d'une autre espèce (*). Ils croient que la laine de nos moutons d'*Europe* ne compenseroit point ce désavantage. Des hommes éclairés m'ont fait la même observation, et elle paroît fondée : car, en supposant que nos moutons donnassent au *Cap* une laine de la même qualité qu'en *Europe* (l'expérience a prouvé le contraire), la Colonie manque de bras pour la manufacturer. Il est sûr que si l'on n'y importoit chaque jour des esclaves, la population de cet établissement seroit moindre que ce[illegible] aucune autre partie habitée de l'*Europe*.

Tandis que les vaisseaux se disposoient à reprendre la

(*) « Ce qu'il y a de plus remarquable dans les moutons du » *Cap*, c'est la longueur et l'épaisseur des queues, qui pèsent » quinze ou vingt livres », dit Kolben. L'Abbé de La Caille, qui ne trouve que des faussetés ou des inexactitudes dans l'ouvrage de Kolben, assure que la queue des moutons du *Cap* ne pèse pas plus de cinq ou six livres. *Voyage de La Caille*, p. 343. Si l'on peut compter sur la véracité de l'homme qui a donné ces détails au Capitaine Cook, il faut en conclure que du-moins, en ce cas-ci, Kolben est accusé d'exagération mal-à-propos.

mer, quelques-uns de nos Officiers allèrent voir les environs du *Cap*; M. Anderson, qui étoit du nombre, m'a donné la relation suivante de leur petit voyage (*).

« Le 16, après midi, je partis dans un chariot, » avec cinq de nos Messieurs; nous étions curieux d'exa- » miner les environs du *Cap*. Nous traversâmes la grande » plaine qu'on trouve à l'Est de la Ville. C'est partout un » sable blanc, pareil à celui qu'on rencontre ordinaire- » ment sur les grèves. Elle ne produit que des bruyères, » et d'autres petites plantes de différentes espèces. A » cinq heures, nous dépassâmes une grosse Ferme, envi- » ronnée de champs de blé, et de vignobles assez consi- » dérables; elle est située au-delà de la plaine, presqu'au » pied de quelques collines basses, où le sol commence à » mériter la culture. Entre six et sept heures, nous arri- » vâmes à *Stellenbosh*, le meilleur des établissemens du » pays, après celui du *Cap*.

» Le Village ne contient pas plus de trente maisons; » il est situé au pied de la chaîne des hautes montagnes » qu'on aperçoit à l'Est de la ville du *Cap*, et à plus de » vingt milles. Les habitations sont propres : un ruisseau

(*) On trouve dans les *Transactions philosophiques*, Vol. 66, p. 268, la Relation de trois Voyages faits en 1772, 1773 et 1774, de la ville du *Cap*, dans les parties méridionales de l'*Afrique*, par M. François Masson, que le Roi d'*Angleterre* avoit envoyé au *Cap de Bonne-Espérance*, pour y découvrir de nouvelles plantes, et augmenter à son retour les Jardins de *Kew*. Ce petit ouvrage de M. Masson renferme des détails très-curieux. M. de Pagès, qui étoit au *Cap* en 1773, a publié aussi des Remarques sur l'état de la Colonie; il raconte, en outre, son Voyage de *False-bay* à la ville du *Cap*. *Voyage vers le Pole du Sud*, p. 17 jusqu'à la p. 32.

» coule à peu de distance; de gros chênes, plantés par
» les premiers Colons, y donnent de l'ombre, et l'en-
» semble forme un joli paysage au milieu de ces déserts.
» On voit, autour de la bourgade, des vignes et des ver-
» gers, qui semblent annoncer un sol très-fertile. L'air
» étant ici d'une sérénité extraordinaire, on doit peut-être
» attribuer au climat cette belle apparence.

» Je passai la journée du lendemain à chercher des
» plantes et des insectes dans le voisinage de *Stellenbosh*:
» mes soins furent mal récompensés. Peu de plantes se
» trouvoient en fleurs à cette saison, et les insectes étoient
» rares. J'examinai le sol en plusieurs endroits : c'est un
» argile jaunâtre, mêlé de beaucoup de sable. Les col-
» lines inférieures paroissent brunes, et je jugeai qu'elles
» sont composées d'une espèce de pierre de marne. Nous
» partîmes de *Stellenbosh* le lendemain au matin, et nous
» atteignîmes bientôt la maison près de laquelle nous avions
» passé le 16. M. Cloeder, à qui elle appartenoit, nous
» avoit fait prier la veille de nous arrêter chez lui. Il nous
» accueillit avec beaucoup d'hospitalité et d'une manière
» qui nous surprit agréablement. La musique commença
» dès qu'on nous aperçut, et nous dînâmes au son des
» instrumens. Le repas fut très-élégant, vu la situation
» du lieu où il se donnoit. M. Cloeder nous montra ses
» caves, ses vergers et ses vignes. Tout cela, je l'avoue,
» m'inspira le désir de savoir comment l'industrieux Hol-
» landois peut faire naître l'abondance dans un endroit où
» je pense que les autres Nations de l'*Europe* n'auroient
» pas même songé à s'établir.

» Nous partîmes l'après-midi; nous dépassâmes un petit
» nombre de plantations, dont l'une paroissoit très-consi-

» dérable, et étoit disposée sur un plan nouveau. Le soir, » nous arrivâmes à la première Ferme qu'on trouve dans » le District cultivé, appelé le Canton de *la Perle*. Nous » aperçûmes en même-temps *Drakenstein*, le troisième » District de la Colonie du *Cap*; il occupe le pied des » hautes montagnes dont j'ai parlé, et il contient plusieurs » Fermes ou Plantations de peu d'étendue.

» Le matin du 19, je cherchai des plantes et des in- » sectes; je les trouvai presqu'aussi rares qu'à *Stellenbosh*; » mais les vallées m'offrirent plus d'arbrisseaux et de » petits arbres que les autres Cantons dont j'avois fait » l'examen.

» L'après-midi nous allâmes voir une pierre d'une » grosseur remarquable, appelée par les habitans, *Tour* » *de Babylone* ou *Diamant de la Perle* (*). Elle gît au

(*) Le Volume 68, partie première, p. 102 des *Transactions philosophiques*, contient une Lettre de M. Anderson au Chevalier Pringle, qui décrit cette pierre remarquable; les détails envoyés du *Cap*, et lus à la Société Royale, s'accordent avec ce qu'on a dit ici, mais ils sont plus étendus. M. Anderson écrivoit à M. Pringle, qu'il étoit allé la voir, pour remplir *les désirs de M. Masson*, qui vraisemblablement n'avoit pas eu le loisir de l'examiner assez. M. Masson se contente en effet, dans ses Voyages, de dire, « qu'il y a deux rochers énormes sur le *Perel-* » *Berg*; que chacun d'eux lui semble avoir plus d'un mille de cir- » conférence à sa base, et plus de deux cents pieds d'élévation; » que leurs surfaces sont unies, sans crevasses ni ouvertures; » qu'ils sont d'une espèce de granit différent de celui qui compose » les montagnes voisines ».

Le Chevalier Hamilton a examiné l'échantillon du rocher joint à la Lettre, et il pense que cet *immense bloc de granit a vraisemblablement été soulevé par une explosion volcanique, ou par quelque autre cause de cette espèce.* Voyez, dans les *Transactions*

» sommet de quelque colline basse, au pied de laquelle » notre Ferme étoit située; et quoique le chemin ne fût » ni escarpé, ni roide, il nous fallut plus d'une heure et » demie pour y arriver. Elle est de forme oblongue, ar- » rondie vers le haut, et elle se prolonge au Sud et au » Nord. Les côtes Est et Ouest sont escarpées et presque » perpendiculaires. L'extrémité méridionale est escarpée » aussi, et c'est le point de la plus grande hauteur. De là » elle s'abaisse doucement vers la côte du Nord, par où » nous montâmes. Arrivés au sommet, nous vîmes à dé- » couvert tout le pays.

» Je crois que sa circonférence est au-moins d'un » demi-mille : car il nous fallut une demi-heure pour en » achever le tour; et, déduction faite pour le mauvais » chemin, et pour nos poses, c'est le résultat auquel je » m'arrêtai. Si l'on veut que je compare à un objet connu, » sa partie la plus élevée, c'est-à-dire son extrémité méri- » dionale, je crois sa hauteur égale à celle du dôme de » *Saint-Paul*. Cette masse, ou bloc de rocher, n'offre » qu'un petit nombre de crevasses, ou plutôt de rainures » qui n'ont pas plus de trois ou quatre pieds de profon- » deur, et une veine qui la coupe près de son extrémité » Nord. Elle est de l'espèce de pierre appelée par les » Minéralogistes, *saxum conglutinatum*, et composée » surtout de morceaux de quartz grossier et de mica, liés » par un ciment argileux. La veine qui la traverse est de » la même substance, mais beaucoup plus compacte; elle » n'a qu'un pied de largeur et d'épaisseur : sa surface est

---

philosophiques, la Lettre du Chevalier Hamilton, après celle de M. Anderson.

» divisée en petits carrés, ou parallélogrammes, disposés » obliquement : on diroit que c'est un ouvrage de l'homme; » mais je n'ai pas observé si elle pénètre bien avant dans » le bloc, ou si elle en attaque seulement la superficie. » En descendant, nous trouvâmes au pied du rocher, un » terreau noir très-fertile, et sur les flancs des collines, » quelques arbres indigènes de l'espèce de l'oléa (*), et » d'une grosseur considérable.

» Le 20 au matin, nous partîmes de la *Perle*, et nous » suivîmes un chemin différent de celui que nous avions » pris en allant. Nous traversâmes un pays absolument » inculte; mais aux environs des collines du *Tygre*, quel- » ques champs de blé frappèrent nos regards. A midi, » nous nous arrêtâmes dans un creux, afin de prendre » quelques rafraîchissemens; nous voulûmes nous pro- » mener autour du lieu de notre halte, et nous fûmes » assaillis d'un grand nombre de mousquites, les pre- » mières que je vis dans cette Colonie. Nous nous remîmes

(*) On est étonné de ne pas trouver des détails sur la Tour de Babylone, dans l'Ouvrage de Kolben, ou dans celui de l'Abbé de La Caille. Le premier observe seulement que c'est une *haute montagne*; et le second se contente de dire que c'est un *très-bas montic le*. La description de M. Anderson a donc le mérite de l'exactitude et de la nouveauté, et elle s'accorde avec les remarques de M. Sonnerat, qui étoit au [illegible] en 1781. Voici le passage de cet Ecrivain : « La Montagne de la *Table* mérite d'être observée; » c'est une des plus hautes des environs du *Cap* : elle n'est com- » posée que d'un seul bloc crevassé en plusieurs endroits ». *Voyage aux Indes*, Tom. II, p. 91.

M. Sonnerat nous apprend que M. Gordon, Commandant des Troupes au *Cap*, a fait dernièrement trois voyages dans l'intérieur du Pays : les Observations de ce Général sont sans doute intéressantes, et le public doit les désirer.

» en route l'après-dîner, et nous arrivâmes le soir à la » Ville du *Cap*, bien fatigués des secousses de notre » chariot ».

Le 23, on rembarqua l'observatoire, l'horloge astronomique, etc. Par un milieu entre les résultats de plusieurs hauteurs correspondantes, prises avec le quart-de-cercle, nous conclûmes que l'horloge astronomique retardoit par jour de 1′ 8″ 368 sur la révolution des fixes. Nous avions laissé au pendule la même longueur qu'il avoit à *Greenwich*, où le retard journalier de l'horloge étoit de 4″ par jour, comparé au même mouvement.

En prenant un milieu entre les résultats de quinze jours d'Observations, nous trouvâmes que la montre marine retardoit, en vingt-quatre heures, de 2″ 261 sur le mouvement moyen du Soleil, c'est-à-dire que son retard journalier étoit plus fort de 1″ 052, que celui que nous avions observé à *Greenwich*. Le 21, à midi, elle retardoit sur le temps moyen de 1° 20′ 57″ 66. Si l'on soustrait de cette quantité celle de 6′ 48″ 956, dont elle retardoit le 11 Juin, à *Greenwich*; plus, la somme de ses retards journaliers : le reste, c'est-à-dire, 1° 14′ 8″ 704, ou 18° 32′ 10″, sera la longitude de la Ville du *Cap*, telle qu'elle a été donnée par la montre marine. La vraie longitude de cette Ville, celle qui est déduite des Observations de MM. Masson et Dixon, est de 18° 23′ 15″; mais comme notre observatoire étoit situé à environ un demi-mille à l'Est du point où ils ont observé, il en résulte que l'erreur de la montre se réduit à 0° 8′ 25″. Je puis donc conclure que cette montre avoit conservé sa régularité depuis notre départ d'*Angleterre*, et que les longitudes qu'elle nous a indiquées pendant notre traversée étoient plus

approchantes de la vérité que celles qu'on pouvoit obtenir par toute autre voie.

En partant de cette hypothèse, j'indiquerai, par approximation, la vîtesse et la direction des courans que nous avons éprouvés, sur l'espace de mer que nous avons parcouru. Car, en comparant les latitudes et les longitudes conclues de l'estime et du calcul des routes, aux latitudes déduites de mes observations, et aux longitudes indiquées par la montre marine, je conclurai de leurs différences, et quelquefois avec assez de précision, les erreurs dont l'estime a été affectée à différentes époques, quelle qu'en ait été la cause. Mais comme je veillois avec le plus grand soin à la manière dont on jetoit le loch ; que je faisois toutes les compensations nécessaires, suivant la dérive du vaisseau, l'agitation de la mer, et les autres circonstances qui exigent qu'on y ait égard dans l'estime du sillage; je ne puis attribuer qu'à l'effet des courans, les erreurs que j'ai reconnues dans cette estime, sur-tout lorsque l'erreur a été constamment dans le même sens pendant plusieurs jours de suite.

Si, au contraire, un jour je trouve le vaisseau en avant de l'estime, un autre jour, en arrière, je suis fondé à croire que les erreurs que je découvre doivent être attribuées à des causes accidentelles, et qu'elles ne sont plus l'effet des courans. C'est ce qui me paroît avoir eu lieu dans notre traversée d'*Angleterre* à l'Isle de *Ténériffe*. Mais depuis notre départ de cette dernière Isle, jusqu'au 15 Août, que nous étions par 12° de latitude Nord, et 25° de longitude Occidentale, le vaisseau se trouva, d'après nos observations, à 1° 20′ plus à l'Ouest que la longitude conclue de l'estime ne l'indiquoit. Dans ce même parage, les courans

prirent une direction opposée, et nous portèrent dans l'Est, avec une vîtesse évaluée douze ou quatorze milles en vingt-quatre heures : leur effet ne cessa que lorsque nous fûmes parvenus au cinquième degré de latitude Nord, et à 20° de longitude Occidentale. C'est le point où nous nous sommes trouvés le plus avancés dans l'Est, après avoir quitté les *Isles* du *Cap Vert*, jusqu'à ce que nous nous soyions portés dans le Sud; et c'est celui où les vents ayant pris du Sud, nous changeâmes notre route, pour nous élever dans l'Ouest. Dans les deux ou trois jours qui suivirent, je ne m'aperçus pas que notre estime eût été altérée par l'effet d'aucun courant. Je jugeai que nous nous trouvions alors entre celui dont la direction ordinaire, si elle n'est pas constante, porte les vaisseaux à l'Est sur la Côte de *Guinée*; et celui qui les porte à l'Ouest, vers les Côtes du *Brésil*.

Nous n'éprouvâmes pas un effet considérable de ce dernier courant, jusqu'à ce que nous eussions atteint le second degré de latitude Nord, et le vingt-cinquième de longitude Occidentale. De ce point, jusqu'au troisième degré Sud et au trentième degré Ouest, dans l'intervalle de quatre jours, le Vaisseau fut porté de cent quinze milles, vers le Sud-Ouest-quart-Ouest, par-delà le point indiqué par l'estime. Cette erreur est trop considérable pour qu'elle puisse être attribuée à une autre cause qu'à l'action d'un courant très-violent, dont la direction est vers cette partie. Arrivés à ce point, nous ne fûmes pas encore dégagés du courant; nous continuâmes d'en éprouver l'effet, et nous reconnûmes seulement un changement dans sa direction, qui, dans la suite, prit du Nord sans perdre de sa force du côté de l'Ouest. J'ai déjà eu occasion de dire

que les courans portent au Nord par le travers du Cap *Saint-Augustin*; mais leur effet n'est plus sensible à vingt ou trente lieues de ce Cap, et je n'en éprouvai aucun autre durant le reste de ma traversée. Les différences que nous trouvâmes ensuite, entre les résultats de l'estime et ceux des observations, sont trop légères pour qu'on puisse les attribuer aux courans, ainsi qu'on peut le voir dans la Table que je donne à la fin de l'ouvrage.

J'ai observé, dans la relation de mon second voyage (*), que durant la traversée d'*Angleterre* au *Cap*, les courans se balancent les uns les autres, parce que, lors de ma seconde expédition, ayant coupé l'Equateur vingt degrés plus à l'Est, nous fûmes plus long-temps exposés au courant Est, ce qui balança le courant de l'Ouest. Je pense que si l'on passe la ligne à dix ou quinze degrés, à l'Est du méridien de *Saint-Yago*, on fera la même remarque.

Je conclûrai de ces observations que si, après avoir dépassé les Isles du *Cap Vert*, vous ne faites pas plus de quatre ou cinq degrés à l'Est, et que si vous coupez l'Equateur par le méridien, ou à l'Ouest du méridien de *Saint-Yago*, vous devez vous attendre à trouver votre vaisseau trois ou quatre degrés à l'Ouest de son estime, quand vous serez à dix degrés de latitude Sud. Mais si vous marchez beaucoup à l'Est, et si vous traversez la ligne, quinze ou vingt degrés à l'est de *Saint-Yago*, votre bâtiment sera de la même quantité à l'Est de son estime : plus vous vous tiendrez dans la partie de l'Est, plus votre erreur sera grande. Les Capitaines de quelques Vaisseaux de l'Inde, qui se sont trouvés sur la Côte d'*Angola*, dans un temps

(*) Tome I, p. 52 de la Traduction Françoise.

où ils s'en croyoient éloignés de plus de deux cents lieues, peuvent attester la vérité de cette observation.

Durant toute notre traversée d'*Angleterre* au *Cap*, je n'ai laissé échapper aucune occasion d'observer la déclinaison de l'aimant; j'ai fait mes calculs avec toute l'attention et l'exactitude qu'ont permis les circonstances: je les insérerai dans une Table particulière, ainsi que la latitude et la longitude, à l'époque de l'observation. Mes longitudes ne peuvent être fausses que d'un quart de degré, ou d'un demi-degré au plus. Cette Table sera utile aux Navigateurs qui réforment leur estime par la déclinaison de l'aiguille aimantée. Elle donnera d'ailleurs à M. Dun des moyens de corriger sa nouvelle carte des variations, qui en a grand besoin.

Il me paroît étrange que les Ecrivains qui se fient le plus à la déclinaison de l'aimant, ne soient pas d'accord entre eux. L'un (1) nous dit, comme je l'ai déjà observé, que *si l'on a huit degrés de déclinaison Ouest, ou quelque chose de plus, on peut, aux environs des Isles du Cap Vert, faire de la voile la nuit, et le jour qu'on est sûrement à l'Est de ces terres.*. Un autre (2) établit dans sa carte, que cette déclinaison se rencontre à quatre-vingt-dix lieues à l'Ouest des Isles du *Cap Vert*. Une pareille différence demontre bien l'incertitude des deux calculs. Je suis persuadé que le premier a observé la déclinaison dont il parle dans son ouvrage; mais il auroit dû remarquer qu'à la mer, et même sur la terre, les résultats des observations les plus exactes ne sont pas toujours les mêmes;

(1) M. Nicholson.
(2) M. Dun.

que des boussoles différentes donnent des déclinaisons diverses; qu'une seule boussole diffère quelquefois d'elle-même de deux degrés, sans qu'on puisse en découvrir, et bien moins encore en détruire la cause.

Celui qui croira trouver la déclinaison à un degré près d'exactitude, s'apercevra souvent combien il se trompe; car, outre les imperfections qui peuvent se rencontrer dans l'instrument, ou dans la force de l'aiguille, il est sûr que le mouvement du vaisseau, l'attraction des ferrures, ou d'autres causes qui ne sont pas encore connues, occasionnent fréquemment de bien plus grandes erreurs. J'avoue qu'on trouve la déclinaison de l'aimant avec un degré d'exactitude plus que suffisant, pour déterminer la route du vaisseau; mais je nie positivement qu'on puisse la découvrir d'une manière assez précise, pour déterminer la longitude à un degré, ou à soixante milles près.

CHAPITRE IV.

Les deux Vaisseaux appareillent du Cap de Bonne-Espérance. *Vue de deux Isles que j'ai nommées* Isles du Prince Edouard. *Leur aspect. Reconnoissance de la* Terre de Kerguelen. *Arrivée au* Hâvre de Noël. *Relâche. Description du Havre.*

Après l'accident arrivé à nos moutons, on imagine bien que je ne laissai pas à terre ceux qui nous restoient. Je les fis conduire promptement à bord, ainsi que nos autres ani-

maux. J'ajoutai à ceux que nous avions amenés d'*Angleterre*, deux jeunes taureaux, deux génisses, deux chevaux entiers, deux jumens, deux béliers, plusieurs brebis, des chèvres, quelques lapins et des volailles. Je voulois les déposer à la *Nouvelle-Zélande*, à *O-Taïti*, dans les Isles voisines, et sur les différentes terres où je jugerois que leur transplantation seroit utile aux Navigateurs et aux naturels du pays.

Les calfats achevèrent leurs travaux à bord de la *Découverte*, vers la fin de Novembre : ce bâtiment avoit embarqué toutes ses provisions; il avoit des vivres pour plus de deux ans. Je lui fournis d'ailleurs, ainsi qu'à *la Résolution*, les autres choses nécessaires pendant le voyage. Ignorant à quelle époque ou en quel endroit nous pourrions trouver divers articles indispensables dans les vaisseaux, je crus devoir prendre au Cap tout ce que fournit la Colonie.

Ayant donné au Capitaine Clerke une copie de mes instructions, et un ordre particulier sur ce qu'il devoit faire, si les vaisseaux se séparoient, nous nous rendîmes à bord le 30 au matin. A cinq heures de l'après-midi, il s'éleva dans le Sud-Est une brise avec laquelle nous appareillâmes et sortîmes de la baie. Le calme survint à neuf heures, et nous mouillâmes entre l'Isle des *Pinguins*, et la Côte Orientale, où nous fûmes à l'ancre jusqu'à trois heures du matin du jour suivant. A l'aide d'une brise légère du Sud, nous remîmes à la voile; mais nous ne nous éloignâmes de la terre que dans la matinée du 3. Nous eûmes, à cette époque, un vent frais de l'Ouest-Nord-Ouest, et nous gouvernâmes au Sud-Est, afin de nous jeter davantage sur la route de ces vents.

Le 5, un grain subit emporta mon mât de hune d'artimon. Comme j'en avois un de rechange, nous sentîmes d'autant moins la perte de celui-ci, qu'il étoit mauvais, et qu'il avoit souvent excité des plaintes. Le 6, dans la soirée, par 39° 14′ de latitude Sud, et 23° 56′ de longitude Orientale, les vaisseaux passèrent en divers endroits où les flots étoient d'une couleur rougeâtre. On puisa quelques baquets de cette eau, et nous la trouvâmes remplie de petits animaux, qui avoient, au microscope, la forme des écrevisses, et qui étoient rouges.

Nous continuâmes notre route au Sud-Est, avec un vent très-fort de l'Ouest. Les vagues ressembloient à des montagnes, et produisoient un roulis et un tangage extraordinaires. Nous prîmes beaucoup de peine pour conserver notre bétail : malgré tous nos soins, plusieurs chèvres, et sur-tout les mâles, moururent; nous perdîmes aussi quelques moutons. Nous attribuâmes, en grande partie, cet accident au froid qui commençoit à être bien rigoureux.

Le 12, à midi, nous vîmes une terre qui se prolongeoit du Sud-Est-quart-Sud au Sud-Est-quart-Est; lorsque nous en fûmes plus près, nous reconnûmes qu'elle formoit deux Isles. Celle qui est plus au Sud, et qui est aussi la plus grande, me parut avoir quinze lieues de circonférence; je jugeai que sa latitude est de 46° 53′ Sud, et sa longitude de 37° 46′ Est. La plus septentrionale a environ neuf lieues de tour; elle gît par 46° 40′ de latitude Sud, et 38° 8′ de longitude Est. La distance de l'une à l'autre est d'environ cinq lieues.

Nous traversâmes le canal qui les sépare; et nous pouvions découvrir, à l'aide de nos meilleures lunettes, les

arbres, et même les arbrisseaux de ces deux terres. Elles me parurent avoir une côte escarpée et remplie de rochers, excepté dans les parties du Sud-Est, où le terrain s'abaisse et s'applatit : nous ne vîmes que des montagnes stériles, qui s'élèvent à une hauteur considérable, et dont les sommets et les flancs étoient couverts de neige. Je jugeai que la neige avoit beaucoup de profondeur en plusieurs endroits : les parties du Sud-Est en offroient une quantité beaucoup plus grande que les autres. Cela vient, selon toute apparence, de ce que le Soleil s'y montre moins longtemps que sur les parties du Nord et du Nord-Ouest. Le sol, dans les espaces où il n'étoit pas caché par la neige, présentoit des teintes diverses, et il me sembla semé de mousse, ou de cette herbe grossière qu'on trouve en quelques cantons des *Malouines*. Il y a un rocher détaché à la bande Nord de chacune des Isles; celui qui est près de l'Isle Méridionale a la forme d'une tour, et il paroît être un peu éloigné du rivage. Nous aperçûmes beaucoup d'algues sur notre route, et la couleur de l'eau indiquoit des sondes; rien n'annonçoit un golfe : peut-être cependant y en a-t-il un près du rocher dont je viens de parler; mais il doit être petit, et il ne promet pas un bon mouillage.

Ces deux Isles, ainsi que quatre autres, situées de neuf à douze degrés de longitude plus à l'Est, et à-peu-près à la même latitude, furent découvertes au mois de Janvier 1772, comme je l'ai dit dans mon second voyage (*), par

(*) Voyez le second Voyage de Cook, Tome IV, p. 164 de la Traduction françoise. M. Crozat plaçoit ces Isles à 48 degrés de latitude Sud, c'est-à-dire, 2 degrés au Sud par-delà leur véritable position.

les Capitaines François Marion Dufresne et Crozet, qui alloient du Cap de *Bonne-Espérance* aux *Philippines*. Elles n'ont point de noms dans la Carte de l'Hémisphère Austral que me donna M. Crozet en 1775 (*) : et j'appellerai les deux que nous vîmes, Isles du *Prince Edouard*, nom du quatrième Fils de Sa Majesté. J'ai laissé aux quatre autres celui d'Isles de *Marion* et d'Isle de *Crozet*, afin de rappeler le souvenir des Navigateurs qui les ont découvertes.

Nous avions presque toujours alors des vents qui soufloient entre le Nord et l'Ouest ; mais le temps étoit assez mauvais : quoique nous fussions au milieu de l'été de cet hémisphère, le froid approchoit de celui qu'on éprouve ordinairement en *Angleterre* au milieu de l'hiver. Cependant la rigueur du climat ne me découragea point : et, après avoir dépassé le travers des Isles du *Prince Edouard*, je changeai de route, afin d'aller au Sud des autres Isles, et d'atteindre la latitude de la terre découverte par M. de Kerguelen.

Durant notre relâche à *Ténériffe*, j'avois prié le Chevalier de Borda de me dire ce qu'il savoit sur la terre découverte par M. de Kerguelen, entre le Cap de *Bonne-Espérance* et la *Nouvelle Hollande*. Au moment où nous allions appareiller de la rade de *Sainte-Croix*, il eut la bonté de m'écrire, « que le pilote de *la Boussole*, l'un des

(*) On trouve, dans les Observations du Docteur Forster, qui composent le cinquième Volume de la Traduction françoise du second Voyage de Cook, des détails sur la Carte communiquée alors par M. Crozet. Il ajoute que M. Robert de Vaugondy l'a donnée au public, et l'a dédiée au Duc de Croy. Le Capitaine Cook observe plus bas qu'elle fut publiée en 1776.

» vaisseaux de M. de Kerguelen, lui avoit donné la lati-
» tude et la longitude d'une petite Isle que le Commandant
» appela Isle du *Rendez-vous*, et qui n'est pas éloignée
» de la grande terre : que la latitude de la petite Isle, me-
» surée par sept observations, fut trouvée de 48° 26′ Sud;
» et la longitude, d'après sept observations de la distance
» du Soleil et de la Lune, de 64° 57′ à l'Est du Méridien
» de Paris ». Je fus très-fâché de n'avoir pas su plus tôt que l'un des pilotes de M. de Kerguelen étoit à bord de la Frégate du Chevalier de Borda, j'aurois pu obtenir de lui des détails sur cette terre, plus intéressans que sa position, dont j'avois déjà ouï parler (*).

(*) Le Capitaine Cook se trouvant sur une côte découverte par les François, les lecteurs s'attendent à trouver dans son Journal le détail précis de ce qu'on avoit fait avant lui; mais malgré son attention infatigable, malgré sa supériorité dans l'art de la navigation, il ne pouvoit indiquer la route de M. de Kerguelen, sans avoir une connoissance exacte des opérations de ce Navigateur. Il faut parcourir cette note avant de lire la fin de ce Chapitre et le suivant; on y verra qu'il se trouvoit hors d'état de profiter des observations de son prédécesseur.

En 1776, lorsque le Capitaine Cook partit d'*Angleterre*, on connoissoit bien imparfaitement les opérations de M. de Kerguelen. Cet article des instructions que lui donna l'Amirauté, le prouve assez : « Vous chercherez d'abord quelques Isles, qu'on » dit avoir été vues dernièrement par les François, à 48 degrés » de latitude Sud, et au méridien de l'Isle *Maurice* ».

C'étoit là la substance des détails vagues que le Capitaine Cook avoit reçus lui-même au *Cap*, du Baron de Plettemberg, au mois de Novembre 1772. (Voyez le second Voyage de Cook, Tome I de la Traduction françoise.) Le premier Voyage de M. de Kerguelen avoit eu lieu au commencement de cette année.

M. Cook relâcha de nouveau au *Cap*, au mois de Février 1775; on lui parla encore des Terres découvertes par les François;

On me recommandoit, dans mes instructions, de la reconnoître, et d'y chercher un bon havre; je m'efforçai de

---

il rencontra M. Crozat, *qui eut la bonté de lui donner une Carte de l'hémisphère austral, où se trouvoient marquées ses découvertes et celles de M. de Kerguelen.* (Voyez le Tome IV de la Traduction du second Voyage de Cook.)

Mais le peu d'instruction qu'offroit cette Carte, n'avoit rapport qu'aux opérations du premier Voyage de M. de Kerguelen; car elle avoit été publiée en France, en 1773, c'est-à-dire avant qu'on pût connoître le résultat du second Voyage de M. de Kerguelen, qui eut lieu à la fin de la même année.

Le Capitaine Cook ne put donc rien savoir de ce second Voyage de M. de Kerguelen. M. Crozat se contenta de lui dire *que les François venoient de faire un autre Voyage, qui s'étoit terminé d'une manière peu honorable pour le Commandant.* (Voyez le Tome IV de la Traduction françoise du second Voyage de Cook.)

Nous sommes sûrs que M. Crozat n'ajouta rien de plus, et que M. Cook n'apprit aucun autre détail sur le second Voyage de M. de Kerguelen; il regrettoit, comme on l'a vu tout-à-l'heure, *de n'avoir pas su plus tôt qu'un des Pilotes de M. de Kerguelen étoit à Ténériffe, à bord de la Frégate du Chevalier de Borda;* il étoit persuadé *qu'il auroit obtenu sur cette Terre des détails plus intéressans que sa position.* En effet, s'il avoit causé avec le Pilote, il auroit appris que M. de Kerguelen étoit retourné une seconde fois sur cette Terre australe, et que la petite Isle dont le Chevalier de Borda lui donna le nom et le gissement, étoit une découverte de ce second Voyage. Ces rapports imparfaits n'étoient accompagnés d'aucune date; rien n'en indiquoit l'époque; et M. Cook arriva à la Terre de *Kerguelen*, croyant que les François n'y avoient abordé qu'une fois; et, ce qu'il ne faut pas oublier, il n'avoit, sur les opérations de ce premier Voyage, qu'un petit nombre de matériaux fournis par le Baron de Plettemberg et M. Crozat.

Des circonstances particulières ont retardé la publication des Voyages de M. de Kerguelen : le Capitaine Cook étoit mort quand on les a imprimés; et en 1780, lorsque *la Résolution* et *la Découverte* furent de retour en *Europe*, le Savant qui voulut bien nous

remplir les vues de l'Amirauté. Le 16, par 48° 45′ de latitude, et 52° de longitude Orientale, nous aperçûmes des manchots, des plongeons et des algues de rocher (*), qui flottoient sur les vagues. A mesure que nous avançâmes à

aider à indiquer les découvertes antérieures des François, et à les placer sur une des Cartes de cet Ouvrage, à côté de celles de M. Cook, ne put, malgré son empressement à recueillir toutes les instructions qui intéressent la Géographie, se procurer que des détails sur le premier Voyage; et il ne les trouva même que dans une Carte manuscrite.

Nous sommes plus instruits : M. de Kerguelen vient de publier le Journal des deux Voyages qu'il a faits en 1772 et 1773, et il y a joint une carte des côtes qu'il a reconnues dans ses deux expéditions. L'un de ses Officiers, M. de Pagés, a imprimé également une autre Relation du second Voyage, qui est, à bien des égards, plus détaillée et plus complette que celle de M. de Kerguelen.

Ces ouvrages authentiques nous mettent en état de corriger les petites erreurs de fait, et de rectifier les détails que le Capitaine Cook a insérés dans cette partie de son Journal, sur des oui-dires. Les détails que nous venons de donner nous ont paru nécessaires; nous les terminerons par une observation générale, qui montre bien l'embarras où se trouvoit M. Cook. Il n'a jamais vu cette partie de la côte que les François avoient examinée en 1772; et il n'a jamais su qu'ils étoient allés, en 1773, dans l'autre partie, qui a été le théâtre de ses opérations. Ainsi, les instructions que lui offroit la Carte de M. Crozat, sur le premier Voyage, n'ont servi qu'à le jeter dans l'erreur; et comme il ignoroit absolument le second, il n'a jamais pu comparer ses opérations avec celles de M. de Kerguelen. Nous ferons cette comparaison dans les notes, et l'on verra que ces deux Navigateurs sont d'accord sur tous les points.

(*) M. Cook parle de deux espèces d'algues dans son Journal; il donne à l'une le nom ordinaire de *sea weed*, que nous rendrons par le terme d'algues, et à l'autre celui de *rock weed*, que nous traduirons par algues de rochers. Il observe que celles-ci croissent sur des rochers. (*Notes du Traducteur.*)

l'Est, nous en trouvâmes plus ou moins tous les jours; et le 21, par 48° 27′ de latitude Sud, et 65° de longitude Orientale, nous vîmes un gros veau marin. Le ciel était très-brumeux, et comme je comptois à chaque moment rencontrer la terre, notre navigation devint pénible et dangereuse.

Le 24, à six heures du matin, nous marchions à l'Est, la brume s'éclaircit un peu, et nous découvrîmes une terre (1) dans le Sud-Sud-Est. Lorsque nous en fûmes plus près, nous reconnûmes que c'étoit une Isle d'une hauteur considérable, et d'environ trois lieues de tour (2). Bientôt après, nous en découvrîmes une seconde, de la même grandeur à une lieue à l'Est de la première (3), et d'autres plus petites (4) qui gissent entre les deux dans la direction du Sud-Est. Nous aperçûmes une troisième Isle haute (5),

(1) On avoit découvert, avant le Capitaine Cook, ces petites Isles au milieu desquelles il se trouvoit alors. Il est sûr que M. de Kerguelen les vit, et leur donna des noms, au mois de Décembre 1773, durant son second Voyage. Si on examine sur la Carte ci-jointe leur position respective et leur gissement à l'égard des côtes voisines de la grande Terre, on sera frappé de la ressemblance avec la Carte de M. de Kerguelen : chacun sait, à Londres, que nos Cartes étoient gravées lorsque le Journal de M. de Kerguelen a paru.

(2) M. de Kerguelen a appelé celle-ci *Croy* ou *Crouy*. Il l'a marquée sur sa Carte, et en a donné de plus une vue particulière, où son élévation est considérable, ainsi que le dit le Capitaine Cook.

(3) M. de Kerguelen l'a appelée *Isle Raland*, du nom de son Vaisseau; elle est aussi représentée dans une vue particulière sur la Carte françoise.

(4) Les observations des François sur la position de ces petites Isles, sont exactement d'accord avec celles de M. Cook.

(5) D'après la position de l'Isle de *Clugny*, dans la Carte de

au Sud-quart-Sud-Est un demi-rumb Est de l'extrémité Méridionale de la première. Au milieu des éclaircies de la brume, il sembloit que nous pourrions débarquer sur les petites Isles; je fis quelques manœuvres pour cela, et je voulus pénétrer dans leur intervalle; mais, lorsque nous nous trouvâmes plus près des côtes, je sentis que cette entreprise seroit dangereuse par un ciel très-obscur : car, s'il n'y avoit point eu de passage, ou si nous étions tombés sur des écueils, il eût été impossible de regagner le large; le vent souffloit directement de l'arrière, la mer étoit d'une grosseur prodigieuse, et produisoit sur les côtes un ressac effrayant. Une autre Isle frappa nos regards dans le Nord-Est; et prévoyant que j'en découvrirois peut-être de nouvelles encore, l'épaisseur de la brume continuant, je craignis d'échouer : enfin je crus qu'il étoit plus prudent de m'éloigner et d'attendre un ciel plus serein.

Nous venions de passer au vent de la dernière Isle dont je parlois tout-à-l'heure. C'est un rocher élevé et de forme ronde, que j'ai nommé *Cap Bligh* : c'est peut-être la terre que M. de Kerguelen a appelée Isle du *Rendez-vous* (*). Mais il me semble qu'elle ne peut servir de ren-

M. de Kerguelen, on voit que c'est *la troisième Isle élevée*, vue par le Capitaine Cook.

(*) Cette Isle, ou ce *Rocher*, étoit le seul point sur lequel le Capitaine Cook avoit reçu des informations à *Ténériffe*, et on peut remarquer avec quel soin il rapprochoit de ses observations le peu qu'on lui avoit dit. Ce qu'il donne comme *probable*, se trouve certain lorsqu'on compare sa Carte avec celle de M. de Kerguelen; et s'il avoit lu ou copié les phrases de son prédécesseur, il n'auroit pas décrit d'une manière différente la forme de l'Isle. M. de Kerguelen dit : « L'Isle de *Réunion*, qui n'est qu'une » roche, nous servoit de rendez-vous, ou de point de ralliement; » elle ressemble à un *coin de mire* ».

der-vous qu'aux oiseaux, et il ne doit pas y avoir d'autre animal.

A onze heures, l'atmosphère commença à se nettoyer; je revirai tout de suite, et je portai sur la terre. A midi, nous prîmes d'assez bonnes hauteurs; d'après nos observations, j'ai marqué à 48° 29′ Sud la latitude du *Cap Bligh*, la plus septentrionale des Isles, et sa longitude à 68° 4′ Est (1): nous le dépassâmes à trois heures; nous marchions alors au Sud-Sud-Est, par un vent frais de l'Ouest.

Bientôt après, nous revîmes la terre que nous avions aperçue foiblement le matin; et, à quatre heures, elle se prolongeoit du Sud-Est un demi rumb Est, au Sud-Ouest-quart-Sud, à la distance d'environ quatre milles. L'extrémité gauche, que je jugeai la pointe septentrionale de la terre appelée *Cap Saint-Louis* (2), dans la Carte Fran-

(1) On imagine bien que les observations des François et celles du Capitaine Cook, sur la latitude, doivent être d'accord; mais ils marquent la longitude d'une manière très-différente.

Le Pilote de M. de Kerguelen, qui étoit à *Ténérife*, sur la Frégate du Chevalier de Borda, l'indiquoit à 65° 5′ Est du Méridien de *Paris*, c'est-à-dire à environ 6° 10′ du Méridien de *Londres*, ou 1° 24′ plus à l'Est que le Capitaine Cook.

M. de Pagès la fixe à 66° 47′ Est du Méridien de *Paris*, c'est-à-dire, à 6° 6′ Est de celui de *Londres*, ou 26 milles plus à l'Est que le Capitaine Cook.

M. de Kerguelen se contente de dire qu'elle *gît par* 68° *de longitude*.

(2) Nous n'avons eu occasion jusqu'ici que d'ajouter des détails dont le Capitaine Cook ne pouvoit faire mention, parce qu'il ignoroit le second Voyage de M. de Kerguelen, en 1773; il faut à-présent corriger de petites erreurs de fait qu'il a commises, parce qu'il connoissoit d'une manière trop vague les opérations du

coise de l'Hémisphère austral, étoit terminée par un rocher perpendiculaire, d'une hauteur considérable; et l'extrémité à droite (près de laquelle est un rocher seul) formoit une pointe dentelée (1). De cette pointe, la côte me parut tourner brusquement au Sud; car, excepté les Isles que nous avions aperçues le matin, nous ne découvrions point de terre à l'Ouest de la direction, où elle nous restoit alors. La plus méridionale (2) des Isles dont je viens de parler, gît à-peu-près à l'Ouest de la pointe, à deux ou trois lieues de distance.

Il sembloit y avoir un golfe vers le milieu de la terre, et nous essayâmes de l'atteindre; mais en nous approchant, nous trouvâmes seulement que la côte faisoit un pli. J'ar-

premier Voyage, en 1772. La Carte de l'hémisphère austral que lui avoit donnée M. Crozat, étant son seul guide, lui indiquoit le *Cap Saint-Louis*, ou le *Cap Louis*, comme le Promontoire le plus septentrional vu alors par les François; ses observations particulières lui annonçoient que la grande Terre ne se prolongeoit point au Nord, au-delà de l'*extrémité gauche* qu'il avoit sous ses yeux, et il jugea que le *Rocher perpendiculaire* dont il est parlé dans son Journal, devoit être le *Cap Louis* de M. de Kerguelen. Mais en rapprochant les Cartes de M. Cook avec celles de M. de Kerguelen, on trouvera que le *Cap Louis* est sur une autre partie de la côte, et que la *pointe septentrionale* dont il est ici question, a été appelée *Cap François* par M. de Kerguelen.

(1) Cette *extrémité à droite* paroît être le *Cap Aubert* de la Carte de M. de Kerguelen. Il faut observer que les François virent, en 1772, une très-petite partie de la côte située entre le *Cap Louis* et le *Cap François*, laquelle peut être nommée la bande Nord-Ouest de cette Terre; mais qu'ils en examinèrent la position dans leur second Voyage, et que quelques-unes de ses baies, rivières et promontoires ont des noms sur leurs Cartes.

(2) C'est l'Isle de *Clagny* de M. de Kerguelen.

rivai vent arrière, pour doubler le *Cap Saint-Louis* (1); bientôt après, la terre s'ouvrit dans la direction du Sud 53° Est, et elle sembloit former une pointe très-éloignée. Depuis le Cap, le prolongement de la côte étoit plus méridional : nous aperçûmes aussi plusieurs Isles ou rochers à l'Est de ces directions; le plus éloigné étoit à environ sept lieues du Cap, et il nous restoit au Sud 88° Est (2).

Dès que nous eûmes doublé le Cap, nous observâmes que la côte étoit hachée au Sud par un grand nombre de pointes et de baies; et je me crus sûr de trouver un bon havre. En effet, nous eûmes à peine fait un mille, que nous en découvrîmes un derrière le Cap : nous allâmes à la bouline, afin d'y arriver; mais quand nous eûmes couru une bordée, il survint un calme, et nous mouillâmes à l'entrée du havre par quarante-cinq brasses, fond de sable noir. *La Découverte* nous joignit bientôt après. Je chargeai tout de suite M. Bligh, *Master* de *la Résolution*, d'aller prendre des sondes; il me dit à son retour, que le havre étoit sûr et commode; qu'il offroit un bon mouillage partout, qu'on trouvoit sur la côte de l'eau douce en abondance, et une quantité considérable de veaux marins, de penguins (3), et d'autres oiseaux, mais qu'il n'y avoit aucune espèce de bois.

---

(1) C'est le *Cap François*, ainsi qu'on l'a déjà observé.

(2) Les observations faites par M. Kerguelen aux environs du *Cap François*, s'accordent parfaitement avec celles qu'on vient de lire : on trouve sur sa Carte les Rochers et les Isles dont parle M. Cook.

(3) M. de Buffon, Tome IX de l'*Histoire des Oiseaux*, a donné le nom de Manchots aux Penguins qu'on trouve dans les parties méridionales du Globe; mais cette dénomination n'étant pas encore assez répandue, nous les appellerons quelquefois Penguins, selon l'usage. (*Note du Traducteur.*)

Tandis que nous étions à l'ancre, nous observâmes que le flux venoit du Sud-Est avec une vitesse d'au-moins deux milles par heure.

Le 25, à la pointe du jour, nous levâmes l'ancre à l'aide d'une jolie brise de l'Ouest; et après avoir pénétré dans le havre jusqu'à un quart de mille de la grève sablonneuse qu'on voit au fond, nous mouillâmes de nouveau par huit brasses, fond de joli sable brun. *La Découverte* n'arriva qu'à deux heures de l'après-midi. Le Capitaine Clerke me dit que son ancre ayant dérapé avant qu'il pût faire rentrer le câble, il avoit couru le plus grand risque d'échouer sur la pointe du Sud. Il fut obligé de mettre brusquement à la voile, et de traîner l'ancre dans les flots, jusqu'à ce qu'il eût assez de place pour le relever. L'ancre avoit perdu une de ses pattes.

Dès que nous fûmes mouillés, je fis mettre tous les canots à la mer, et j'ordonnai d'amarrer avec une petite ancre de toue. Sur ces entrefaites, on préparoit les futailles que je voulois envoyer à terre; je descendis dans l'Isle, afin d'examiner en quel endroit on pourroit les remplir plus commodément, et voir d'ailleurs ce qu'offroit l'intérieur du pays.

Je trouvai le rivage presque entièrement couvert de manchots ou d'autres oiseaux, et de veaux marins. Ces derniers étoient peu nombreux, mais si peu sauvages, que nous en tuâmes autant que nous le voulûmes; leur graisse nous donna de l'huile, qu'on brula dans les lampes, et qu'on employa à divers usages. Nous ne fûmes pas embarrassés pour remplir nos futailles; car on rencontroit partout des ruisseaux d'eau douce. Il n'y a pas un seul arbre, et pas un seul arbrisseau; et on y voit très-peu de gramens. Lors-

que les vaisseaux arrivèrent dans le havre, les flancs de plusieurs des collines nous parurent d'un vert éclatant, et nous espérâmes y trouver des plantes. Je reconnus qu'une seule plante, dont on donnera la description plus bas, avoit produit cet effet. Avant de retourner à bord, je gravis la première chaîne des rochers qui s'élèvent en amphithéâtre; je comptois prendre une vue générale du pays; mais je n'étois pas encore au sommet, qu'il survint une brume très-épaisse : j'eus bien de la peine à reconnoître mon chemin pour descendre. Le soir, on jeta la seine au fond du havre, et on ne prit qu'une demi-douzaine de petits poissons. Le lendemain, nous essayâmes l'hameçon et la ligne; mais nous ne fûmes pas plus heureux. Ainsi, les oiseaux furent les seuls comestibles que nous offrit la *Terre de Kerguelen* : mais, comme je l'ai déjà dit, cette ressource étoit inépuisable.

La matinée du 26 fut brumeuse, et nous eûmes de la pluie; cependant nous remplîmes nos futailles, et nous coupâmes de l'herbe pour notre bétail; on la recueilloit au fond du havre, où le terrain en produisoit quelques bouquets. La pluie enfla tellement les ruisseaux, que les flancs des collines qui bordent le havre paroissoient couverts d'une nappe d'eau : elle s'insinuoit dans les crevasses et les ouvertures des rochers qui forment l'intérieur des collines, et elle se précipitoit ensuite à la surface en gros torrens.

L'équipage avoit beaucoup travaillé les deux jours précédens; il avoit achevé de remplir nos futailles à un ruisseau que la grève présentoit à notre gauche, et le 27 je permis aux matelots de se reposer, et de célébrer la Fête de Noël. La plupart d'entre eux descendirent à terre, et

firent des courses dans l'intérieur du pays; ils ne rencontrèrent que des montagnes extrêmement stériles et d'un aspect affreux. L'un d'eux me rapporta le soir une bouteille, qu'il avoit trouvée attachée avec un fil d'archal, sur un rocher qui s'avance en saillie au côté septentrional du havre. Cette bouteille renfermoit un morceau de parchemin, sur lequel on lisoit l'inscription suivante :

Ludovico XV. Galliarum
Rege, et D. (1) de Boynes,
Regis a secretis ad Res
Maritimas, annis 1772,
et 1773.

Cette inscription prouve clairement que d'autres Navigateurs avoient abordé dans ce havre avant nous. Je supposai qu'elle avoit été laissée par M. de Boisguehenneu, qui descendit à terre, avec un canot, le 13 Février 1772, le jour même où M. de Kerguelen découvrit cette terre. Cette descente est en effet marquée dans la Carte Françoise de l'Hémisphère austral, publiée l'année suivante (2).

(1) Le *D* est sans doute une abréviation de *Domino* : M. de Boynes étoit alors, en *France*, Secrétaire-d'État de la Marine.

(2) En lisant cette phrase, il est naturel de demander comment M. de Boisguehenneu put laisser, au commencement de 1772, une Inscription qui rappelle un Voyage de 1773? Le Capitaine Cook fit sûrement cette remarque; mais il ne pouvoit admettre une autre supposition; il ne savoit pas que les François étoient allés reconnoître cette Terre une seconde fois; et obligé de concilier ce qu'il voyoit avec ce qu'on lui avoit dit d'une manière vague et imparfaite, il a confondu un débarquement du premier Voyage avec un débarquement du second.

La Baie où débarqua M. de Boisguehenneu est sur la côte

Afin de laisser un Monument de notre séjour dans ce havre, j'écrivis, de l'autre côté du parchemin :

Naves Resolution
et Discovery
de Rege Magnæ Britanniæ,
Decembris 1776.

---

occidentale de cette Terre, bien loin au Sud du *Cap Louis*, et à peu de distance d'un autre Promontoire, appelé *Cap Bourbon* : nos Vaisseaux n'étoient pas sur cette partie de la côte. La Carte ci-jointe indique sa situation; on y a conservé, d'après celle de M. de Kerguelen, une vue particulière de la Baie du *Lion-Marin* (car M. de Boisguehenneu lui a donné ce nom), ainsi que les Sondes.

Le Journal de M. de Kerguelen et le Voyage de M. de Pagès nous apprennent par qui la bouteille fut remise à terre. On y lit les détails suivans : Les François arrivèrent sur la côte occidentale de cette Terre, le 14 Décembre 1773. En marchant au Nord-Est, ils découvrirent le 16, l'Isle de *Réunion*, et les autres petites Isles dont M. Cook a parlé. Le 17, ils avoient devant eux la Terre principale; ils étoient sûrs alors qu'elle se trouvoit jointe à celle qu'ils avoient vue le 14. Ils apercevoient en même-temps une haute pointe qu'ils nommèrent le *Cap François*; au-delà de ce Cap, la côte prenoit une direction Sud-Est, et ils rencontrèrent, derrière la partie qui se prolongeoit au Sud-Est, une Baie qu'ils appelèrent la *Baie de l'Oiseau*, du nom de leur Frégate. Ils s'efforcèrent d'y entrer; mais les vents contraires les jetèrent au large. Enfin, le 6 Janvier, M. de Rosnevet, Capitaine de *l'Oiseau*, envoya sa chaloupe dans cette Baie : M. de Rochegude, l'un de ses Officiers, qui la commandoit, *prit possession de la Baie et de tout le Pays, au nom du Roi de France, avec les formalités nécessaires.*

Ainsi, l'on voit que la bouteille retrouvée par M. Cook fut laissée par M. de Rochegude : ce dernier ne débarqua que le 16 Janvier 1774; mais le Vaisseau de M. de Kerguelen étant arrivé

Je le remis dans la bouteille, avec une pièce de deux sous d'argent, frappée en 1772; et après avoir couvert le goulot d'un chapeau de plomb, je la plaçai, le lendemain, au milieu d'un monceau de pierres que nous élevâmes pour cet objet, sur une petite colline, qui est au côté septentrional du havre, et près de l'endroit où elle fut trouvée: elle sera sûrement aperçue de tous les Navigateurs qui aborderont à cette baie, par hasard ou à dessein. J'y arborai le pavillon de la Grande-Bretagne, et je donnai le

---

sur la côte le 14 Décembre 1772, et ayant découvert et reconnu la Baie le 17 du même mois, la date de 1772 est très-exacte.

Il suffit de jeter les yeux sur la Carte de M. de Kerguelen et sur celle de M. Cook, pour voir que la *Baie de l'Oiseau* est le havre où l'on trouva l'inscription françoise. Une autre chose le prouve d'une manière plus démonstrative encore. Les Navigateurs François nous ont donné, ainsi que M. Cook, une vue particulière de cette Baie; en comparant le plan ci-joint avec celui qu'offrent les Voyages de M. de Kerguelen et de M. de Pagès, on aperçoit une ressemblance si parfaite, que les uns et les autres ont décrit le même lieu avec fidélité. Les bondes sont les mêmes, et placées dans les mêmes endroits: les trois Plans indiquent 45 brasses entre les deux Caps, à l'entrée de la Baie, 16 au point où les côtes commencent à se resserrer, et 8 au fond du havre.

Ce que je viens de dire éclaircit assez le Journal de M. Cook; j'ajouterai seulement que le havre où mouillèrent *la Résolution* et *la Découverte* est éloigné de quarante lieues de celui où M. de Boisguehenneu débarqua en 1772. Voici le passage de M. de Kerguelen: « M. de Boisguehenneu descendit le 13 de Février 1772, dans une Baie qu'il nomma *Baie du Lion-Marin*, et prit possession de cette Terre au nom du Roi; il n'y vit aucune trace d'habitans. M. de Rochegude, en 1774, a descendu » dans une autre Baie, que nous avons nommée *Baie de l'Oiseau*; » et cette seconde rade est à quarante lieues de la première; il en » a aussi pris possession, et il n'y trouva également aucune trace » d'habitans. »

nom de *Havre de Noël* au lieu où mouillaient nos vaisseaux.

C'est la première ou la plus septentrionale des entrées que nous rencontrâmes à la bande Sud-Est du Cap *Saint-Louis* (1), qui forme la côte Nord du Havre et la pointe Nord de cette terre. Sa position seule suffit pour la distinguer de toutes les autres; mais, afin qu'elle soit plus facile à reconnoître, j'observerai que sa pointe méridionale offre un rocher élevé, qui est percé de part en part, et qui ressemble à l'arche d'un pont (2). Un seul bloc de pierre, ou rocher d'une grande étendue, qui gît au sommet d'une colline située au côté méridional du havre, près du fond, est aussi une marque distinctive : vis-à-vis de ce rocher, on voit au côté septentrional, une autre colline qui lui ressemble beaucoup, mais qui est plus petite. Le fond du havre présente une petite grève, sur laquelle nous débarquâmes ordinairement; par derrière, le terrain commence à s'élever un peu, et il y a au sommet de ce monticule, un grand lac d'eau douce. La terre est haute sur les

(1) Le *Cap François*.

(2) S'il restoit des doutes sur l'identité de la *Baie de l'Oiseau* et du *Havre de Noël*, le rocher dont il est ici question les dissiperoit; car M. de Pagès a indiqué, avant le Capitaine Cook, cette marque distinctive; il dit : « On vit que la côte de l'Est, voisine du « *Cap François*, avoit deux Baies; elles étoient séparées par une « pointe très-remarquable par sa forme, *qui représentoit une* « *porte cochère, au travers de laquelle on voyoit le jour* ». Voyages de M. de Pagès, Vol. II, p. 67.

Puisque ces deux Navigateurs ont eu la même idée, et adopté à-peu-près la même image, c'est une preuve qu'ils avoient le même objet sous les yeux, et qu'ils l'ont décrit d'une manière exacte.

deux bandes de l'entrée, et elle se prolonge à l'Ouest et à l'Ouest-Nord-Ouest, l'espace d'environ deux milles. La largeur du havre est d'un mille et un quart, dans plus de la moitié de sa longueur; ensuite elle n'est que d'un demi-mille. La profondeur de l'eau, qui est de quarante-cinq brasses lorsqu'on y arrive, varie à mesure qu'on avance de trente à cinq et quatre brasses, ainsi que je l'indique sur la Carte. Les côtes sont escarpées, et le fond est par-tout d'un joli sable noir, excepté en quelques endroits près du rivage, où il y a des lits de l'espèce de Goëmon, qui croît toujours sur des roches. Le fond du havre n'est exposé qu'à deux points du compas; et même ces deux points sont couverts par des Isles, de manière que la mer ne peut jamais y endommager un vaisseau. L'examen du rivage me confirma dans cette opinion; nous y trouvâmes de l'herbe, près de la ligne ou s'arrête la marée haute; et c'est un sûr indice d'une Baie tranquille (*). On y a la haute marée, à

(*) On a vu, dans la dernière Note, que M. de Pagès et le Capitaine Cook décrivent précisément de la même manière l'aspect de la pointe méridionale du havre. Je vais transcrire un autre passage du premier, qui offre la même conformité :

« Le 6, on mit à terre dans la première Isle, à l'Est du *Cap* » *François*, et on prit possession de ces contrées. Le mouillage » consiste en une petite Rade, qui a environ quatre encablures, » ou 400 toises de profondeur, sur un tiers en sus de largeur. » En-dedans de cette Rade est un petit Port, dont l'entrée, de » quatre encablures de largeur, présente au Sud-Est. La sonde » de la petite Rade est depuis 45 jusqu'à 30 brasses; et celle du » Port, depuis 16 jusqu'à 8. Le fond des deux est de sable noir » et vaseux. La côte des deux bords est haute, et par une pente » très-rude; elle est couverte de verdure, et il y a une quantité » prodigieuse d'outardes. Le fond du Port est occupé par un » monticule, qui laisse entre lui et la Mer une plage de sable

environ dix heures, dans les pleines et les nouvelles Lunes; et les flots s'élèvent et retombent d'environ quatre pieds.

Après avoir déposé la bouteille qui renferme l'inscription, je fis, avec un canot, le tour du havre, et je descendis en plusieurs endroits, afin d'examiner les productions de la côte, et sur-tout afin de chercher du bois flottant. Quoique le sol n'offrit aucun arbre aux environs du port, il pouvoit y en avoir en d'autres cantons de l'Isle, et si effectivement il s'y en trouvoit, je présumai que les torrens auroient entrainé des arbres, ou du-moins des branches dans la mer qui les rejette sur le rivage Cela arrive sur toutes les Isles où il y a du bois, et même sur quelques-unes qui en sont absolument dénuées; mais dans toute l'étendue du havre, je n'en découvris pas un seul morceau.

L'après-midi, je montai sur le *Cap Saint-Louis* (*), accompagné de M. King, mon second Lieutenant; je comptois avoir de cette hauteur, une vue de la côte de la mer, et des petites Isles qui gissent au large; mais lorsque je fus au sommet, une brume épaisse me cacha tous les objets éloignés, placés au-dessous de moi; ceux qui se trouvoient sur le même niveau, ou plus élevés, étoient assez visibles, et

» Une petite Rivière de très-bonne eau coule à la Mer dans cet » endroit, et elle est fournie par un Lac, qui est un peu au loin » au-dessous du monticule. Il y avoit sur la plage beaucoup de » penguins et de lions marins. Ces deux espèces d'animaux ne » fuyoient pas, et l'on auroit cru que le pays n'étoit point habité; » la terre rapportoit de l'herbe large, noire et bien nourrie, » qui n'avoit cependant que cinq pouces de hauteur. On ne vit » aucun arbre ni signe d'habitation ». *Voyage de M. de Pagès*, Tome II, p. 69.

(*) Le Capit. Cook le confond toujours avec le *Cap François*.

ils me parurent d'une stérilité affreuse; j'en excepte néanmoins des collines au Sud, qui se montrèrent couvertes de neige.

Lorsque j'arrivai à bord, on avoit remonté les canots et les chaloupes, les vaisseaux venoient de démarrer, et ils étoient prêts à remettre en mer; mais nous n'appareillâmes que le jour suivant à cinq heures du matin.

CHAPITRE V.

Départ du Havre de Noël. *Navigation le long de la côte, afin de découvrir sa position et son étendue. Description de plusieurs Promontoires et Baies, et d'une Péninsule, auxquels j'ai donné des noms. Dangers des bas fonds. Un autre Havre et un Canal. Observations de M. Anderson, sur les productions naturelles, les animaux, le sol, etc., de la* Terre de Kerguelen.

Dès que les vaisseaux furent hors du havre de *Noël*, nous mîmes le Cap au Sud-Est un demi-rumb Sud le long de la côte, avec une jolie brise du Nord-Nord-Ouest, et un ciel serein. Cette dernière circonstance étoit d'autant plus heureuse, que, depuis quelque temps, nous avions eu chaque jour des brumes plus ou moins épaisses : si l'atmosphère eût toujours été nébuleuse, je n'aurois pu achever la reconnoissance de la terre de *Kerguelen*. Nous marchâmes la sonde à la main; mais une ligne de cinquante ou soixante brasses trouva rarement fond.

A sept ou huit heures, nous étions en travers d'un Cap que j'ai appelé *Cap Cumberland*; il est situé à une lieue et demie au Sud-Est un demi-rumb Sud de la pointe méridionale du havre de *Noël*. Il y a dans l'intervalle une baie, dont les deux bras sembloient offrir un abri aux vaisseaux. On voit, par le travers du *Cap Cumberland*, une Isle peu étendue, mais assez élevée, au sommet de laquelle gît un rocher qui ressemble à une *guérite de sentinelle* : je lui ai donné ce nom. On aperçoit, deux milles plus loin à l'Est, un grouppe de petites Isles et de rochers dont le terrain est haché; nous passâmes entre ce grouppe et l'Isle de la *Guérite de Sentinelle*; le canal a un mille de large et plus de quarante brasses de profondeur, car on ne trouve point de fond avec une ligne de cette longueur.

Tandis que nous le traversions, nous découvrîmes au côté Sud du *Cap Cumberland*, une baie qui se prolongeoit à trois lieues dans l'Ouest. Elle est formée au Nord par ce Cap, et au Sud par un promontoire, que j'appelai *Pointe Pringle*, du nom de mon digne ami, le Chevalier Pringle, Président de la Société Royale. Le fond de cette baie fut appelé *Baie de Cumberland*; un isthme étroit doit la séparer de la mer qui bat la côte Nord-Ouest de ce pays; du-moins les apparences favorisoient cette conjecture.

Au Sud de la pointe *Pringle*, la côte forme une cinquième baie, dont cette pointe est l'extrémité septentrionale; de là jusqu'à l'extrémité Sud, il y a environ quatre milles dans la direction du Sud-Sud-Est-quart-Est. Cette baie, que j'ai nommée *Baie Blanche*, à cause de quelques pointes de terre ou rochers blancs, qu'on aperçoit au fond, renferme plusieurs baies ou anses moins étendues, qui paroissoient à l'abri de tous les vents : on voit en travers de la

pointe méridionale, plusieurs rochers qui élèvent leurs têtes au-dessus des flots, et vraisemblablement il y en a beaucoup d'autres qui ne découvrent pas.

Jusqu'ici notre route fut parallèle à la côte, dont nous n'étions pas éloignés de plus de deux milles. Nous fîmes un usage continuel de nos lunettes, et nous vîmes aisément, qu'excepté les fonds des baies et des anses qui aboutissent communément à des grèves de sable, les côtes étoient remplies de rochers, et fourmilloient d'oiseaux dans un grand nombre d'endroits; mais le pays se montroit aussi nu et aussi stérile qu'aux environs du havre de *Noël*.

Nous avions tenu à bas-bord la terre que nous avions vue du Cap *St.-Louis* (1), ce prolonger au Sud 53° Est; j'avois cru que c'étoit une Isle, et que nous trouverions un passage entre cette Isle et la grande Terre. Je reconnus alors mon erreur; c'est une péninsule jointe au reste de la côte par un isthme peu élevé. J'ai appelé *Baie répulse*, la baie que forme cette péninsule; l'une de ses branches me parut courir assez avant au Sud-Sud-Ouest; je gouvernai ensuite vers la pointe septentrionale de la péninsule, que j'ai nommée *Pointe Howe*, en l'honneur de l'Amiral Howe.

En approchant, nous découvrîmes des rochers et des brisans près de la partie Nord-Ouest; nous aperçûmes aussi, à une lieue et demie à l'Est des brisans, deux Isles, qui nous semblèrent d'abord n'en former qu'une. Je m'avançai entre les brisans et la pointe *Howe* (2), et je me

(1) Le *Cap François*.

(2) Quoique les Vaisseaux de M. de Kerguelen n'aient pas osé, en 1773, reconnoître cette partie de la côte, ce qu'en dit M. de Pagès est d'accord avec les observations du Capitaine Cook. « Du

trouvai à midi au milieu du canal. Notre latitude observée étoit alors de 48° 51′ Sud : nous avions fait vingt-six milles de longitude à l'Est du Cap *Saint-Louis* (*).

Dans cette position, la terre la plus avancée au Sud nous restoit au Sud-Est; mais depuis la pointe *Howe*, le prolongement de la côte étoit plus méridional. Nous avions au Nord des Isles qui gissent en travers du havre de *Noël*, et au Nord 60° Ouest, à la distance de trois milles, la partie septentrionale de la pointe *Howe*. La terre de cette pointe ou péninsule est d'une élévation modérée et remplie de collines et de rochers. La côte est basse, et elle a des pointes de rochers qui se projettent en saillie : on aperçoit entre ces pointes de rochers de petites anses, terminées par des grèves sablonneuses, qui, à cette saison de l'année, étoient presque toujours couvertes d'oiseaux de mer; nous y vîmes aussi quelques veaux marins.

Dès que nous fûmes hors des rochers et des Isles dont je viens de parler, je donnai ordre de gouverner au Sud-Est-quart-Sud le long de la côte; mais avant qu'on pût suivre cette route, nous aperçûmes de vastes lits d'algues de rochers sur l'espace entier de mer que nous avions devant nous. Je savois que ces plantes marines tenoient au fond, et qu'elles croissoient sur des bancs de rochers;

» 17 au 23, on ne prit d'autre connoissance que celle de la figure » de la côte, qui, courant d'abord au Sud-Est, et revenant ensuite au Nord-Est, formoit un grand golfe. Il étoit occupé par » des oiseaux et des rochers; il avoit aussi une Isle basse, et assez » étendue, et l'on eût d'une bien soigneuse précaution pour ne » pas s'affaler dans le golfe ». *Voyage de M. de Pagès*, Tome II, p. 67.

(*) Il faut toujours lire *Cap François*.

j'avois trouvé souvent une profondeur d'eau considérable sur de pareils bancs, et j'avois rencontré presque aussi souvent des rochers à la surface des flots. Il est toujours dangereux de passer dessus sans les avoir bien examinés, et principalement lorsqu'il n'y a point de lames qui puissent faire découvrir l'écueil. Nous nous trouvions dans ce cas ; la mer étoit aussi unie que l'étang d'un moulin. Je pris des précautions sans nombre afin de les éviter ; je marchai au milieu des canaux tortueux qui les séparent, et nous eûmes constamment la sonde à la main ; mais jamais on ne toucha le fond avec une ligne de soixante brasses. Cette circonstance accrut le danger ; car il nous étoit impossible de mouiller quoi qu'il arrivât. Après avoir navigué plus d'une heure de cette manière, nous découvrîmes un rocher caché immédiatement au-dessous de la surface de la mer. Il nous restoit au Nord-Est-quart-Est, à la distance de trois ou quatre milles, et il gissoit au milieu d'une de ces vastes couches de plantes marines : ce fut pour nous un nouvel avertissement de ne pas y conduire les vaisseaux.

Nous étions alors par le travers d'une large baie située environ huit milles au Sud de la pointe *Howe*. Il y a plusieurs Isles basses, des rochers, et des bancs de plantes marines, au-devant de l'entrée de cette baie et dans son intérieur ; mais il nous parut que l'intervalle de ces écueils offroit des canaux tortueux. Après avoir continué notre route une demi-heure de plus, les bancs dont je faisois la description tout-à-l'heure, nous embarrassèrent tellement, que je résolus de gagner le large du côté de l'Est ; je jugeai que c'étoit le meilleur moyen d'échapper au danger qui nous menaçoit : mais cette manœuvre, loin de répondre à mes espérances, augmenta le péril. Il devint d'autant plus

nécessaire de mener, s'il étoit possible, le vaisseau dans un lieu sûr avant la nuit, que l'atmosphère s'obscurcissoit et que nous craignions une brume. J'aperçus des entrées au Sud-Ouest de nous, et *la Découverte* tirant moins d'eau que *la Résolution*, je chargeai le Capitaine Clerke de marcher le premier et d'attaquer la côte. Il exécuta mon ordre.

Pour regagner la côte, nous fûmes obligés de raser les bords de quelques-uns des bancs de rochers, sur lesquels nous trouvâmes de dix à vingt brasses d'eau; l'instant qui suivoit, une ligne de cinquante brasses ne donnoit point de fond. Après avoir fait un petit nombre de bordées, pour doubler la longue pointe d'une Isle que nous avions sous le vent, les signaux du Capitaine Clerke m'avertirent qu'il avoit découvert un havre : nous y mouillâmes sur les cinq heures par quinze brasses, fond de joli sable noir, et à environ trois quarts de mille de la côte. La pointe septentrionale du havre nous restoit au Nord-quart-Nord-Est un demi-rumb Est à un mille; les petites Isles qui gissent à l'entrée, et en-dedans desquelles nous jetâmes l'ancre, se prolongeoient de l'Est au Sud-Est.

Les vaisseaux furent à peine au mouillage, que le vent souffla avec beaucoup d'impétuosité; nous crûmes devoir amener les vergues de perroquet: l'atmosphère cependant ne s'obscurcissoit pas; au contraire, le vent dispersoit le brouillard qui s'étoit établi sur les collines, et le ciel se trouvoit clair. Dès que les ancres eurent pris fond, j'ordonnai de mettre deux canots à la mer. M. Bligh, *Master* de *la Résolution*, qui en prit un, alla examiner la partie supérieure du havre, et chercher du bois; car on n'apercevoit pas un seul arbrisseau. Je recommandai aussi au

Capitaine Clerke de faire sonder le canal qui est au côté Sud des petites Isles, entre ces petites Isles et une autre assez étendue, située près de la pointe méridionale du havre. Après ces arrangemens, je montai le second canot, accompagné de M. Gore, mon premier Lieutenant, et de M. Bayly, et je débarquai sur la pointe septentrionale, afin de voir s'il étoit possible de découvrir quelque chose.

Du sommet de la plus haute colline, je découvris assez bien la côte de la mer jusqu'à la pointe *Howe;* elle est très-dentelée; plusieurs pointes de rochers paroissent s'avancer en saillie, et offrir des anses et des entrées d'une étendue inégale. L'une des entrées, dont je ne pouvois apercevoir le fond, étoit séparée de celle où mouilloient les vaisseaux, par la pointe sur laquelle je me trouvois. Je vis épars le long de la côte, au Sud aussi bien qu'au Nord, un grand nombre de petites Isles, de rochers et de brisans, et je n'aperçus point de meilleur canal pour sortir du havre, que celui par lequel nous y étions arrivés.

Tandis que je continuois mes observations avec M. Bayly, M. Gore fit le tour de la colline, et il nous joignit par un chemin différent, à l'endroit où j'avois ordonné au canot de nous attendre. Excepté les précipices qu'offroient les cavernes des rochers, rien n'embarrassa notre marche; car le pays étoit au-moins aussi nu et aussi stérile qu'aux environs du *Havre de Noël.* Si quelques districts de cette terre avoient une sorte de fertilité, nous aurions dû le remarquer dans ce canton, qui est complettement à l'abri des vents froids du Sud et de l'Ouest. Je vis à regret que des quadrupèdes d'aucune espèce ne pourroient y trouver de la nourriture ou un abri, et qu'ils périroient infailliblement si je voulois y en laisser. La grève de l'anse où le canot

nous attendoit, étoit remplie de *manchots*, et je lui ai donné le nom d'*Anse des Penguins*; on y trouve un joli ruisseau d'eau douce, où il est facile d'arriver. Il y avoit d'ailleurs de gros veaux de mer, des nigands, et un petit nombre de canards : un très-petit oiseau de terre fut vu un moment par M. Bayly; mais il s'enfuit au milieu des rochers, et nous ne pûmes l'examiner. Nous fûmes de retour à bord sur les cinq heures.

M. Bligh revint bientôt après; il me dit qu'il avoit remonté le havre l'espace de quatre milles (il croyoit avoir été peu loin du fond), que sa direction est Ouest-Sud-Ouest, et que sa largeur, un peu au-dessus de l'endroit où mouilloient les vaisseaux, n'excède pas un mille, mais qu'il se rétrécit vers le fond; que les sondes sont très-irrégulières, et qu'elles varient de trente-sept à dix brasses; qu'excepté sous les couches de plantes marines, qui, en plusieurs endroits, se prolongent de la côte à environ un demi-mille sur le canal, le fond est de beau sable. Il débarqua sur les deux bandes qu'il trouva nues et remplies de rochers, sans aucune espèce d'arbres ou d'arbrisseaux; il y vit à peine quelques points de verdure : des veaux marins, des penguins, et d'autres oiseaux de mer occupoient le rivage, mais en moindre quantité qu'au havre de *Noël*.

Rien ne m'encourageoit à continuer mes recherches : le vent et l'aspect du ciel étant favorables, au point du jour du lendemain, nous levâmes l'ancre et nous remîmes en mer. J'ai donné à ce havre le nom de *Port Palliser*, en l'honneur de mon digne ami, l'Amiral Sir Hugh Palliser. Il gît par 49° 3′ de latitude Sud et 69° 37′ de longitude orientale, à cinq lieues de la pointe de *Howe*, dans la direction du Sud 25° Est : on trouve en-dedans et en-dehors

de l'entrée, plusieurs Isles, rochers et brisans : la carte ci-jointe et le plan du havre indiquent leur position. A notre entrée et notre sortie, nous passâmes dans l'intervalle qui les sépare de la pointe Nord; mais je suis persuadé qu'il y a d'autres canaux.

Tandis que nous sortions du Port *Palliser*, nous découvrîmes au Sud 72° Est, à environ neuf lieues, une colline ronde, de la forme d'un pain de sucre. Elle paroissoit une Isle située à quelque distance de la côte; mais nous reconnûmes ensuite qu'elle fait partie de la grande Terre. Pour regagner le large, nous pouvions suivre les canaux tortueux qu'on trouve au milieu des bancs de rochers; mais nous eûmes la hardiesse de passer sur quelques-uns de ces bancs : la sonde n'y rapporta jamais moins de dix-huit brasses, et souvent une ligne de vingt-quatre brasses ne donna point de fond; en sorte que nous ne les aurions pas découverts, sans les plantes marines dont ils se trouvoient parsemés.

Quand nous fûmes à trois ou quatre lieues de la côte, nous trouvâmes une mer nette, et nous portâmes le Cap à l'Est jusqu'à neuf heures; à cette époque, la colline en pain de sucre dont je parlois tout-à-l'heure, et que j'ai appelée le Mont *Campbell*, nous restoit au Sud-Est, et nous avions dans le Sud-Sud-Est, à quatre lieues, une petite Isle qui gît au Nord de la colline : je fis alors route plus au Sud, afin de regagner la terre. A midi, la latitude observée par différentes hauteurs étoit de 49° 8′ Sud, et nous avions parcouru environ quatre-vingts milles de longitude orientale depuis le Cap *Saint-Louis* (*). Le Mont

(*) Cap *François*.

Campbell nous restoit au Sud 47° Ouest à quatre lieues; nous avions au Sud-Sud-Est à environ vingt milles, une pointe basse au-delà de laquelle on n'apercevoit point de terre, et nous étions à-peu-près à deux lieues de la côte.

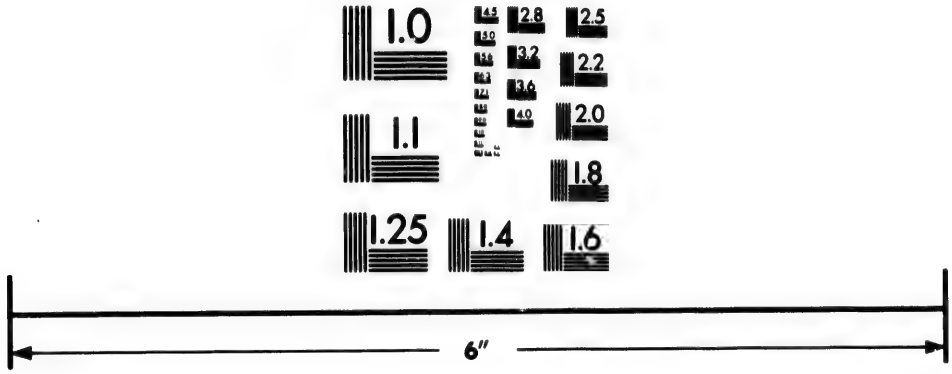
La terre est ici peu élevée et unie (*). Les montagnes finissant à environ cinq lieues de la pointe basse, il reste un grand espace qui n'a pas beaucoup de hauteur; c'est là qu'on trouve le mont *Campbell*, à environ quatre milles du pied des montagnes, et à un de la côte de la mer. Ces montagnes sont d'une élévation considérable, ainsi que la plupart des autres, situées plus avant dans le pays. Elle me parurent formées de roches nues, dont les sommets étoient couverts de neige; l'aspect des vallées n'étoit pas plus agréable: nous dirigions en vain nos lunettes de divers côtés; on n'apercevoit que des cantons stériles.

Au moment où nous venions d'achever, à midi, de prendre les relèvemens, nous vîmes le terrain bas se prolonger, de la pointe peu élevée dont je viens de faire mention, au Sud-Sud-Est, l'espace d'environ huit milles. Je reconnus que cette nouvelle pointe forme l'extrémité orientale de la terre de *Kerguelen*, et je la nommai le Cap *Digby*: il gît par 49° 23′ de latitude Sud, et 70° 34′ de longitude Est.

Entre la pointe *Howe* et le Cap *Digby*, la côte offrit

(*) Il paroît que les François virent, le 5 Janvier 1774, cette partie de la côte. Voici ce qu'en dit M. de Pagès: « Nous re» connûmes une nouvelle côte, étendue de toute vue dans l'Est » et dans l'Ouest. Les terres de cette côte étoient moins élevées » que celles que nous avions vues jusqu'ici; elles étoient aussi » d'un aspect moins rude ». *Voyage de Pagès*, Tome II, p. 68.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

93 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

(outre plusieurs baies et havres d'une moindre étendue) une grande baie qui se prolongeoit plusieurs lieues au Sud-Ouest, où elle sembloit se perdre en plusieurs bras, qui couroient entre les montagnes. Elle étoit remplie d'une quantité prodigieuse d'algues marines, qui me parurent de l'espèce nommée par M. Banks *Fucus giganteus* (*). Quelques-unes de ces algues se trouvent d'une longueur énorme, quoique leur tige ne soit pas plus grosse que le pouce. J'ai dit que sur les bases où elles croissent, la sonde ne donna point de fond avec une ligne de vingt-quatre brasses; la profondeur de l'eau y est donc plus grande. Comme ces plantes ne poussent pas dans une direction perpendiculaire, comme elles font un angle très-aigu avec le fond, et que la partie étendue sur la surface de la mer est extrêmement longue, je puis dire que leur longueur est quelquefois de plus de soixante brasses.

A une heure nous avions fait deux lieues au Sud-Est un demi-rumb Est depuis midi; la sonde indiquoit dix-huit brasses, fond de beau sable. Apercevant un pli dans la côte à la bande septentrionale du Cap *Digby*, je portai dessus. Je voulois y mouiller, si je trouvois un ancrage sûr, et descendre sur le Cap, pour voir ce que produisoit le bas des montagnes : après une lieue de chemin, on jeta de nouveau la sonde, qui rapporta treize brasses; presque au même moment nous découvrîmes un bas-fond qui sembloit aller jusqu'à la côte, dont nous étions éloignés d'environ deux milles. Cet écueil nous obligea de courir une lieue au large dans la direction de l'Est-quart-Sud-Est, où la

(*) Premier Voyage de Cook, dans la Collection de Hawkesworth, Tome II, p. 42 de l'original.

profondeur de la mer fut de vingt-cinq brasses. Nous gouvernâmes ensuite le long de la côte, et nous eûmes la même profondeur d'eau avec un fond de joli sable; lorsque le Cap *Digby* nous resta dans l'Ouest à deux lieues, la sonde donna vingt-six brasses.

On jeta la sonde plusieurs autres fois sans trouver de fond; mais le vaisseau faisant beaucoup de chemin, entraînoit la ligne avant que le plomb pût toucher. Hors d'état de mouiller ou de débarquer, ainsi que j'en avois envie, je ne voulus pas diminuer de voiles, et je marchai en avant, afin de reconnoître le reste du jour le plus d'étendue de la côte qu'il me seroit possible. Du Cap *Digby*, elle court Sud-Ouest-quart-Sud, l'espace d'environ quatre ou cinq lieues, jusqu'à une pointe basse, à laquelle j'ai donné le nom de *Pointe Charlotte*, en l'honneur de la Reine d'*Angleterre*. Cette pointe est la plus méridionale de celles qu'on trouve sur les terres basses.

A six lieues au Sud-Ouest un demi-rumb Ouest du Cap *Digby*, la côte offre une pointe assez élevée, que j'ai appelée *Pointe du Prince de Galles*: la pointe la plus méridionale de la terre de *Kerguelen*, que j'ai distinguée sous le nom de *Cap George*, en l'honneur du Roi, gît six lieues au-delà, dans la même direction, par 49° 54′ de latitude Sud, et 70° 13′ de longitude Est.

Entre la *Pointe Charlotte* et celle du *Prince de Galles*, à l'endroit où le terrain au Sud-Ouest commence à redevenir montueux, il y a une entrée profonde, que j'ai appelée le *Canal Royal*. Il court à l'Ouest jusqu'au pied des montagnes qui le terminent au Sud-Ouest. La terre basse dont je parlois tout-à-l'heure le borne au septentrion. Il y a des Isles à l'ouverture et aussi loin que notre vue pou-

voit s'étendre; on en trouve d'autres en remontant. A mesure que nous nous avançâmes au Sud, nous observâmes au côté Sud-Ouest de la *Pointe du Prince de Galles*, une autre entrée qui donne dans le *Canal Royal*, et nous vîmes alors que cette pointe est la pointe orientale d'une grande Isle située à l'embouchure du canal que je viens de décrire. Cette entrée offre plusieurs petites Isles, et une en particulier qui est à environ une lieue au Sud de la *Pointe du Prince de Galles*.

Tout le terrain au côté Sud-Ouest du *Canal Royal* jusqu'au Cap *George*, est formé de très-hautes collines qui s'élèvent directement de la mer, l'une derrière l'autre: la plupart de leurs sommets étoient couverts de neige, et elles paroissoient aussi nues et aussi stériles qu'aucune de celles que nous avions déjà vues. Nous n'aperçûmes pas dans l'intérieur du pays ou sur la côte, le moindre vestige d'un arbre ou d'un arbrisseau; et je crois pouvoir assurer que cette terre n'en produit aucun. En examinant avec nos lunettes le terrain bas des environs du Cap *Digby*, ils nous parurent ressembler à tous les terrains bas que nous avions rencontrés, c'est-à-dire, qu'il étoit en partie nu et en partie revêtu d'une sorte de gazon, qu'on décrira tout-à-l'heure. La côte est formée de grèves sablonneuses, sur lesquelles on apercevoit une multitude de penguins et d'autres oiseaux de mer; une quantité immense de nigauds voltigèrent autour de *la Résolution* et de *la Découverte*, tandis que nous longions la côte.

Je désirois atteindre le travers du Cap *George*, afin de m'assurer si c'étoit la pointe la plus méridionale de l'Isle, et je continuai à cingler au Sud toutes voiles dehors, jusqu'à sept heures et demie: à cette époque, je n'eus aucun

espoir de remplir mes vues. Le vent avoit passé à l'Ouest-Sud-Ouest, c'est-à-dire qu'il avoit la direction dont j'avois besoin pour la suite de mon voyage; j'en profitai, et je m'éloignai de la côte.

Le Cap *George* [illegible]s restoit alors au Sud 53° Ouest, à environ sept lieues; nous n'apercevions au Sud de ce Cap qu'une petite Isle qui gît par le travers de son extrémité, et une houlle du Sud-Ouest que nous rencontrâmes dès que le Cap *George* eut pour nous cette direction, acheva de nous persuader que la côte ne se prolonge pas plus loin dans cette partie.

Je puis donner une preuve meilleure encore, que si la grande Terre s'étend au Sud du Cap *George*, ce prolongement n'est pas considérable. Je n'ai qu'à citer la route du Capitaine Furneaux, au mois de Février 1773, lorsque son vaisseau se sépara du mien durant mon second voyage. Son Journal de mer est sous mes yeux, et j'y trouve qu'il coupa le méridien de cette terre dix-sept lieues seulement au Sud de Cap *George*; il l'auroit bien vu à cette distance par un ciel clair. Il paroît que le ciel fut serein lorsqu'il traversa ce parage; car il ne parle ni de brume ni de ciel gras; au contraire, il dit expressément qu'à cette époque on put faire des observations de latitude et de longitude; d'où il résulte qu'il auroit dû découvrir cette terre, si elle se prolongeoit au Sud plus loin que le Cap *George*.

Nous sommes donc en état de déterminer, à quelques milles près, l'espace en latitude qu'elle occupe; il ne peut excéder de beaucoup un degré quinze minutes: quant à son étendue de l'Est à l'Ouest, ce point demeure indécis; mais nous savons qu'elle ne s'étend pas à l'Ouest jusqu'à

soixante-cinq degrés, puisqu'en 1773 je la cherchai vainement sous ce méridien (1).

Les Navigateurs François imaginèrent d'abord que le Cap *Saint-Louis* (2) étoit la pointe avancée d'un continent austral. Je crois avoir prouvé depuis qu'il n'existe point de continent austral, et que la terre dont il est ici question est une Isle de peu d'étendue (3). J'aurois pu, d'après sa stérilité, lui donner fort convenablement le nom d'*Isle de la Désolation*; mais pour ne pas ôter à M. de Kerguelen

---

(1) Si l'on peut compter sur les observations des François, que le Capitaine Cook a marquées sur sa Carte, ou sur celles que M. de Kerguelen lui-même a publiées dans son Journal, cette Terre ne se prolonge pas, à l'Ouest, jusqu'au 68.e degré. Le Cap *Louis*, qui y est représenté comme la pointe la plus occidentale, se trouve placé à l'Est de ce Méridien.

(2) M. de Kerguelen ne put croire, au retour de son second Voyage, que le Cap *Louis* est la pointe avancée d'un continent austral; car il trouva, durant ce second Voyage, que le Cap *François* gît au moins un tiers de degré plus au Nord sur la même Terre. Au reste, on est sûr que M. de Kerguelen n'a plus aujourd'hui cette opinion : il le dit expressément, en des termes qui font honneur à sa candeur et aux talens du Capitaine Cook. « La Terre que j'ai découverte est certainement *une Isle*, puisque » le célèbre Capitaine Cook a passé au Sud, lors de son premier » Voyage, sans rien rencontrer; je juge même que cette Isle *n'est* » *pas bien grande*. Il y a aussi apparence, d'après le Voyage de » M. Cook, que toute cette étendue des mers méridionales est » semée d'Isles et de rochers, *mais qu'il n'y a ni continent, ni* » *grande Terre* ». Voyage de M. de Kerguelen, p. 92.

(3) M. de Kerguelen, ainsi qu'on le voit dans la dernière note, est d'accord sur ce point avec le Capitaine Cook; mais il ajoute : « J'en connois environ quatre-vingts lieues de côte, et j'ai lieu de » croire qu'elle a environ deux cents lieues de circuit ».

la gloire de l'avoir découverte, je l'ai appelée la *Terre de Kerguelen* (*).

M. Anderson, mon Chirurgien, qui, ainsi que je l'ai déjà dit, a beaucoup étudié l'Histoire naturelle, ne laissa échapper aucune occasion, durant notre courte relâche au havre de *Noël*, d'examiner le pays sous tous ses rapports; il me communiqua ses observations, et je vais les insérer ici telles qu'il me les a données.

« Aucune des terres découvertes jusqu'ici dans l'un et » l'autre hémisphère, à la même hauteur, n'offre peut-être » un champ moins vaste aux recherches des Naturalistes, » que l'Isle stérile de *Kerguelen*. La verdure qu'on y aper- » çoit lorsqu'on est à peu de distance de la côte, donne » l'espoir d'y trouver un assez grand nombre de plantes; » mais on se trompe beaucoup. En débarquant nous recon-

(*) L'Editeur du troisième Voyage de Cook a fait ici une Note, pour observer que M. de Pagès, Officier de l'un des vaisseaux de M. de Kerguelen, affecte de ne point nommer le Commandant de l'expédition. Il lui reproche de ne l'avoir pas même cité dans la liste qu'il donne des Navigateurs François qui ont reconnu l'Hémisphère austral, depuis Gonneville jusqu'à M. Crozat; de vouloir s'approprier la gloire de la découverte; d'avoir mis sur l'une de ses Cartes : *Isles nouvelles australes, vues par M. de Pagès, en* 1774. On sait d'où vient cette réticence, et j'ai cru devoir traduire seulement en abrégé la première partie de cette Note de l'original. En voici la fin, rendue d'une manière littérale :

« Il faut observer que M. de Kerguelen n'a pu achever la re- » connoissance de la Terre qu'il avoit découverte; il ne put, ni » dans le second, ni dans le premier Voyage, venir à bout de » mouiller sur la côte. On a vu, dans ce Chapitre, ainsi que dans » le précédent, que le Capitaine Cook rencontra moins d'obs- » tacles, ou qu'il les surmonta d'une manière plus heureuse ».

(*Note du Traducteur.*)

» nûmes qu'une petite plante peu différente de quelques
» espèces de *saxifrage*, produit cette verdure ; elle croît
» en larges touffes dans un espace qui s'étend assez loin sur
» les flancs des collines : elle forme une surface assez
» grande, et on la rencontre sur de la tourbe pourrie,
» dans laquelle on enfonce, à chaque pas, d'un pied ou
» deux. On pourroit, au besoin, sécher cette tourbe et la
» brûler ; c'est la seule chose que nous ayons trouvée
» propre à cet usage.

» Il y a une autre plante assez abondante sur les fon-
» drières de la croupe des collines ; sa hauteur est de près
» de deux pieds, et elle ressemble beaucoup à un petit
» chou qui est monté en graines : les feuilles des environs
» de la racine sont nombreuses, larges et arrondies ; elles
» se montrent plus étroites à la base, et elles forment une
» petite pointe à l'extrémité ; celles de la tige sont beau-
» coup plus petites, oblongues et épointées : les tiges,
» dont on compte souvent trois ou quatre, offrent de lon-
» gues têtes cylindriques, composées de petites fleurs.
» Elle a l'apparence et même le goût âcre des plantes anti-
» scorbutiques ; mais elle diffère essentiellement de toute
» cette famille, et nous la regardâmes comme une pro-
» duction particulière à la terre de *Kerguelen*. Nous la
» mangeâmes souvent crue, et sa saveur approchoit alors
» de celle du cochléaria de la *Nouvelle-Zélande* ; mais
» elle sembloit acquérir une odeur trop forte quand on la
» faisoit bouillir. Quelques personnes de l'équipage ne s'en
» apercevoient pas néanmoins, et la trouvoient bonne même
» dans cet état. Si on la transplantoit en Europe, il est vrai-
» semblable qu'elle deviendroit meilleure par la culture, et
» qu'elle augmenteroit la liste des plantes de bonne qualité

» qu'on emploie dans nos cuisines. Ses graines n'étoient
» pas assez mûres pour les conserver, et il fallut renoncer
» au désir que j'avois d'en porter en *Angleterre*.

» Nous cueillîmes, près des ruisseaux et des fondrières,
» deux autres petites plantes que nous mangions en salade :
» la première ressemble beaucoup au cresson de nos jar-
» dins, et elle est très-âcre ; la seconde est très-douce.
» Cette dernière, quoique petite, est digne d'attention ;
» elle offre non-seulement des mâles et des femelles, mais
» elle est quelquefois *androgyne*, pour me servir du lan-
» gage des Botanistes.

» L'herbe grossière que nous recueillîmes pour notre
» bétail est assez abondante en quelques coins de terre qu'on
» trouve sur les côtés du *Hâvre de Noël* : on y voit aussi
» une autre sorte d'herbe plus petite et plus rare. On ren-
» contre sur les plaines une espèce de pied d'oie * et une
» autre petite plante qui lui ressemble beaucoup. En un
» mot, la *Flora* de la terre de *Kerguelen* ne va pas à plus
» de seize ou dix-huit plantes, encore faut-il y comprendre
» quelques mousses et une jolie espèce de *lichen* qui croît
» sur les rochers, à une hauteur plus grande que les autres
» productions végétales. On n'aperçoit pas un seul arbris-
» seau dans toute l'Isle.

» On y trouve un peu plus d'animaux. A parler rigou-
» reusement, on ne peut pas les dire habitans de l'Isle ;
» car ils sont tous marins, et en général ils ne vont sur la
» côte que pour y faire leurs petits et s'y reposer. Les plus
» gros sont les veaux de mer, ou, comme nous avions
» coutume de les appeler, les ours de mer ; car c'est l'es-

(*) Dans l'original : *Goose grass*.

» pèce de phoques qu'on y rencontre. Ils viennent faire » leurs petits ou se reposer à terre, mais ils ne sont pas en » grand nombre; et on ne doit pas s'en étonner, car on » sait qu'ils préfèrent aux baies ou aux golfes, les ro- » chers qui s'avancent dans la mer, et les petites Isles qui » gissent près des côtes. Leurs poils tomboient à cette épo- » que, et ils étoient si peu sauvages, que nous en tuâmes » autant que nous le voulûmes.

» Nous ne vîmes pas d'autres quadrupèdes marins ou » terrestres; mais nous trouvâmes une multitude considé- » rable d'oiseaux, tels que des canards, des pétrels, des » albatrosses, des nigauds, des goëlands et des hirondelles » de mer.

» Les canards sont à-peu-près de la grosseur d'une sar- » celle ou d'un millouin, dont ils diffèrent par la couleur. » Ils se montroient en assez grande abondance sur les flancs » des collines, et même plus bas : on en tua un nombre » considérable; nous les trouvâmes bons, et ils n'avoient » pas le plus léger goût de poisson. Nous en avions rencon- » tré quelques-uns de la même espèce, à l'Isle de *Géorgie*, » durant le second voyage de M. Cook.

» Le pétrel du Cap ou le pétrel damier; le petit pétrel » bleu, qu'on voit toujours à la mer; et le petit pétrel noir » ou le poulet de *la Mère Carey*, n'y sont pas nombreux; » mais nous trouvâmes un nid de pétrel de la première es- » pèce, dans lequel il y avoit un œuf de la grosseur de » celui du poulet. Nous aperçûmes la seconde espèce, » plus rare encore, dans des trous qui ressembloient à » des terriers de lapins.

» Une autre espèce, qui est la plus grande de tous les » pétrels, et que les matelots nommoient l'*Oie de la Mère*

» *Carey* (1), étoit plus abondante, et si peu sauvage que » nous la tuâmes d'abord sur la grève à coups de bâton. » Ce pétrel est de la grosseur d'une albatrosse, et carni» vore, car il mangeoit des phoques ou des oiseaux morts, » que nous jetions dans la mer; sa couleur est brune; il a » le bec et les pieds verdâtres; c'est sans doute celui que » les Espagnols appellent *Quebrantahuessos*, et dont on » trouve une figure de la tête, dans le voyage de Pernetti » aux *Isles Malouines* (2).

» Nous n'aperçûmes sur la côte d'autres albatrosses que » les grises, qu'on rencontre ordinairement à la mer, dans » les hautes latitudes australes. J'en vis une posée sur la » pointe d'un rocher; mais elles voltigèrent souvent au» tour du hâvre, et nous distinguâmes, à quelque distance » de la côte, la grande espèce, qui est la plus commune, » ainsi qu'une autre plus petite, dont la tête est noire.

» Il y a beaucoup plus de penguins que d'autres oiseaux; » j'en ai remarqué trois espèces. J'avois déjà vu, à l'Isle » de *la Géorgie*, la première et la plus grande (3); elle est » indiquée aussi par M. de Bougainville (4); mais elle ne » me parut pas aussi solitaire qu'il le dit, car nous en aper» çûmes des volées nombreuses. Sa tête est noire; elle a la » partie supérieure du corps d'un gris de plomb, la par» tie inférieure blanche, et les pieds noirs. Deux larges » bandes d'un très-beau jaune descendent des deux côtés

(1) Dans l'original : *Mother Carey's Goose.*

(2) Fig. 3, planche 8.

(3) M. Pennant lui donne le nom de *Patagonian Penguin.* Voyez le *Genera of Birds*, Pl. 14, p. 66.

(4) Voyez son Voyage autour du Monde, p. 69.

» de la tête, le long du cou, et se rencontrent au-dessous » de la poitrine. Le bec est rougeâtre en quelques parties, » et plus long que dans les autres espèces.

» La seconde espèce de penguins n'a guères que la moi» tié de la grosseur de la première. La partie supérieure » du corps est d'un gris noirâtre; elle a sur le haut de la » tête une tache blanche qui s'élargit en s'approchant des » côtés. Le bec et les pieds sont d'une teinte jaune : M. Son» nerat a publié une figure et une description de cette es» pèce de penguin et de la précédente (*).

» Personne de l'équipage n'avoit jamais vu la troisième. » Sa longueur est de vingt-quatre pouces et sa largeur de » vingt; la partie supérieure du corps et le cou sont noirs, » le reste est blanc, excepté le haut de la tête, qui offre » un arc d'un beau jaune, et qui finit de chaque côté en lon» gues plumes molles, que l'oiseau dresse comme une crête.

» Les deux premières espèces paroissoient en troupe sur » la grève : les plus gros se tenoient toujours ensemble; » mais ils se promenoient avec les autres qui étoient plus » nombreux, et qu'on voyoit à une assez grande hauteur sur » les flancs des collines. Nous vîmes constamment ceux de » la troisième espèce séparés des deux premières, mais » formant des volées nombreuses sur les parties extérieu» res du hâvre. Nous étions au temps de la couvée, et ils » déposoient sur des pierres nues, un seul œuf blanc, et » du volume de celui des canards. Tous ces penguins, de » quelque espèce qu'ils fussent, se montrèrent si peu sau» vages, que nous en prîmes à la main autant que nous le » jugeâmes à propos.

(*) Voyage à la Nouvelle-Guinée, p. 181, 182; Pl. 113, 115.

» J'ai vu deux espèces de nigauds, le petit cormoran » ou la corbine d'eau, et un autre qui est noir dans la par- » tie supérieure du corps, et qui a le ventre blanc, le » même qu'on rencontre à la *Nouvelle-Zélande*, à la » *Terre de Feu*, et à l'Isle de *Géorgie*.

» Nous trouvâmes aussi le Goëland commun, des Hi- » rondelles de mer de deux espèces, et la Poule du *Port* » *Egmont*; ces derniers oiseaux étoient peu sauvages et » en grand nombre.

» Il y a un autre oiseau blanc, très-singulier, dont nous » aperçûmes des volées entières autour de la baie. Il a la » base du bec couvert d'un bourlet de la nature de la » corne (1); il est plus gros que le pigeon. Il a le bec noir, » et ses pieds, qui sont blancs, ressemblent à ceux du » courlis. Quelques personnes de l'équipage le jugèrent » aussi bon que le canard.

» On jeta la seine une fois, mais nous ne prîmes que » quelques poissons de la grosseur d'une petite merlus. » L'espèce ne ressembloit en rien à celles que nous con- » noissions. Ce poisson a le museau allongé, la tête armée » de fortes épines, les rayons des nageoires de derrière » longs et très-forts, le ventre gros : son corps n'est pas » couvert d'écailles. Nous ne trouvâmes en coquillages » qu'un petit nombre de moules et de lepas (2). Nous ra- » massâmes sur les rochers quelques étoiles et anémones » de mer.

» Les collines sont médiocrement élevées; cependant

(1) L'original dit *Horny Crust*, et il indique en note le *Sheat bill* de M. Pennant. *Genera of Birds*, p. 43.

(2) Il y a dans l'original *limpets*.

» la plupart de leurs sommets étoient couverts de neige, à
» cette saison de l'année qui répond à notre mois de Juin.
» Le pied ou les flancs de quelques-unes offrent une quan-
» tité considérable de pierres entassées d'une manière ir-
» régulière. Les flancs des autres, qui forment du côté de
» la mer des rochers escarpés, sont séparés du haut par
» des fissures, et ils semblent d'autant plus prêts à tomber,
» qu'il y a dans les crevasses des pierres d'une grosseur
» énorme. Plusieurs de nos Officiers pensèrent que ces
» crevasses pouvoient être l'effet de la gelée; mais il me
» paroît qu'il faut recourir aux tremblemens de terre, ou
» à d'autres commotions violentes, si l'on veut expliquer
» l'état de bouleversement où se trouvent les collines.

» Il doit presque toujours pleuvoir sur cette Isle; car
» les lits de torrens qu'on aperçoit de tous côtés sont très-
» vastes, et le pays, même sur les collines, n'est presque
» qu'une fondrière et un sol marécageux où l'on enfonce à
» chaque pas.

» Les rochers qui servent de base aux collines, sont
» composés principalement d'une pierre très-dure d'un
» bleu foncé, entremêlée de petites particules de mica ou
» de quartz. Il semble que cette pierre est une des produc-
» tions les plus universelles de la nature, car elle remplit
» les montagnes de la *Suède*, de l'*Ecosse*, des *Isles Ca-*
» *naries* et du Cap de *Bonne-Espérance*. Une autre pierre
» cassante et de couleur brune forme, à la terre de *Ker-*
» *guelen*, des rochers considérables: une troisième, qui
» est plus noire et qu'on trouve en fragmens détachés,
» renferme des morceaux de quartz grossier. On y ren-
» contre aussi de petits morceaux de grès, d'un jaune pâle,
» ou couleur de pourpre, et d'assez gros morceaux d'un

» quartz demi-transparent, qui est disposé irrégulièrement » en crystaux polyèdres, de forme pyramidale, et qui of- » fre de longues fibres luisantes. On voit, dans les ruis- » seaux, de petits morceaux de la pierre ordinaire, arron- » dis par le frottement; mais aucun d'eux n'avoit assez de » dureté pour résister à la lime. L'eau-forte ne mordoit » pas sur les autres pierres, et l'aimant ne les attiroit » point.

» Nous n'avons rien découvert qui eût l'apparence d'un » minérai ou d'un métal ».

CHAPITRE VI.

Passage de la Terre de Kerguelen *à la Terre* Van-Diemen. *Arrivée dans la Baie de l'*Aventure. *Relâche. Entrevues avec les Naturels du pays. Description de leur figure et de leurs vêtemens. Remarques sur leur conduite avec nous. Table de la longitude, de la latitude et de la déclinaison de l'aimant. Observations de M. Anderson sur les productions naturelles, sur les Habitans et sur leur Langue.*

Après avoir quitté la Terre de *Kerguelen*, je mis le Cap à l'Est-quart-Nord-Est. Je voulois, d'après les instructions de l'Amirauté, relâcher ensuite à la *Nouvelle-Zélande*, y faire de l'eau et du bois, et y embarquer du foin pour notre bétail. Le nombre des quadrupèdes, que je me proposois de laisser sur les différentes Isles de la

Mer du Sud, se trouvoit considérablement diminué. Deux jeunes taureaux, une des génisses, deux béliers, et plusieurs des chèvres étoient morts, tandis que nous faisions la reconnoissance des côtes dont j'ai parlé dans les deux derniers Chapitres.

Le 31 au matin, c'est-à-dire, le lendemain du jour où nous remîmes en mer, nous fîmes plusieurs observations du Soleil et de la Lune. Leurs résultats donnèrent 72° 33′ 36″ de longitude orientale : la montre marine indiquoit alors 72° 38′ 15″. Ces observations nous furent d'autant plus utiles, qu'elles nous manquoient depuis près d'un mois; elles nous montrèrent que le garde-temps n'avoit point eu d'écart essentiel.

Le 1.er de Janvier, par 48° 41′ de latitude Sud, et 76° 50′ de longitude orientale, la déclinaison de l'aimant étoit de 30° 39′ Ouest : et le lendemain, par 48° 22′ de latitude Sud, et 80° 22′ de longitude, elle fut de 30° 47′ 18″ Ouest. C'est la déclinaison la plus considérable que nous ayons eu dans cette traversée; car ensuite elle commença à diminuer, mais si lentement, que le 3 au soir, par 48° 16′ de latitude Sud, et 85° de longitude orientale, elle étoit de 29° 38′ Ouest.

Jusqu'ici nous eûmes des vents frais de l'Ouest et du Sud-Ouest, et un ciel assez clair. Mais, à cette époque, le vent passa au Nord, d'où il continua à souffler huit jours; il fut accompagné d'une brume épaisse. Durant cet intervalle, nous fîmes plus de trois cents lieues dans les ténèbres. L'atmosphère s'éclaircissoit de temps-en-temps, et elle nous laissoit entrevoir le Soleil; mais ces éclaircies arrivoient rarement, et elles étoient toujours de peu de durée. Le 7, je fis mettre un canot à la mer, et j'envoyai des

ordres au Capitaine Clerke; je fixai la baie de l'*Aventure*, sur la terre *Van-Diemen*, pour notre rendez-vous, si les vaisseaux venoient à se séparer. Au milieu de ces brumes, nous ne nous apercevions guères; mais nous tirâmes souvent des coups de canon, et nous eûmes le bonheur de marcher toujours ensemble.

Le 12, par 48° 40′ de latitude Sud, et 110° 26′ de longitude orientale, les vents du Nord cessèrent, et il survint un calme; le vent souffla du Sud, quelques heures après; il fut accompagné de pluie, et dura vingt-quatre heures; il fraîchit ensuite, et, passant à l'Ouest et au Nord-Ouest, il amena le beau temps, et il rendit le ciel serein.

Nous continuâmes notre route, et il ne nous arriva rien de remarquable jusqu'au 19. A quatre heures du matin de ce jour, un grain subit renversa à la mer notre petit mât de hune, qui entraîna avec lui notre mât de grand perroquet. Cet accident occasionna quelque délai; car il fallut passer la journée entière à enlever les débris, et à réparer le vaisseau. La première opération ne nous coûta que quelques brasses de petit cordage. Comme *la Résolution* n'avoit point de mât de grand perroquet de rechange, je me servis d'un mât de petit perroquet, jusqu'à ce que nous trouvassions des bois propres à le remplacer. *La Découverte* n'essuya point de dommage.

Le vent souffloit toujours de la partie de l'Ouest; il fraîchit, et le ciel devint clair; de sorte que nous pûmes, presque tous les jours, faire des observations pour déterminer notre longitude et la déclinaison de l'aimant. La déclinaison diminua de telle manière, que par 44° 18′ de latitude Sud, et 132° 2′ de longitude orientale, elle

étoit seulement de 5° 34′ 18″ Ouest; et que le 22, par 43° 27′ de latitude et 141° 50′ de longitude, elle se trouva de 1° 24′ 15″ Est : ainsi, nous avions passé la ligne où l'aiguille aimantée n'a point de déclinaison.

Le 24, à trois heures du matin, nous découvrîmes dans le Nord un demi-rumb Ouest, la terre *Van-Diemen*. A quatre heures, le Cap Sud-Ouest nous restoit au Nord-Nord-Ouest un demi-rumb Ouest; et le *Mewstone*, au Nord-Est-quart-Est, à la distance de trois lieues. On trouve plusieurs Isles et rochers d'une grande hauteur, semés le long de cette partie de la Côte; le *Mewstone* est le plus méridional. Il est élevé et de forme ronde; et il gît à cinq ou six lieues du Cap Sud-Ouest, dans la direction du Sud 55° Est.

A midi, notre latitude étoit de 43° 47′ Sud, et notre longitude de 147° Est. Voici la direction qu'avoient les terres par rapport à nous; une colline élevée, arrondie au sommet, nous restoit au Nord 17° Ouest; nous avions au Nord 74° Ouest le Cap Sud-Ouest; à l'Ouest un demi-rumb Nord, le *Mewstone;* au Sud 49° Est, l'Isle ou le rocher *Swilly;* et au Nord 40° Est, à-peu-près à trois lieues, le Cap Sud-Est ou Sud. La terre, entre le Cap Sud-Ouest et le Cap Sud, est rompue et montueuse; la côte tourne, et elle offre des pointes qui se projettent en saillies; mais nous en étions trop éloignés pour juger si les baies que forment ces pointes se trouvent à l'abri de la mer. Celle qui nous parut la plus large et la plus profonde, gît à l'Ouest de la colline à pic dont je parlois tout-à-l'heure. La déclinaison de l'aimant étoit de 5° 15′ Est.

On jeta la sonde à six heures du soir, et elle indiqua soixante brasses, fond de corail et de coquilles brisées. Le

Cap Sud nous restoit alors au Nord 75° Ouest, à deux ou trois lieues, la pointe de *Tasman* au Nord-Est, et le rocher de *Swilly* au Sud-quart-Sud-Ouest un demi-rumb Ouest. A environ une lieue à l'Ouest de *Swilly*, on voit un autre rocher élevé, que le Capitaine Furneaux n'indique pas. Je l'appelai *Eddystone*, parce qu'il ressemble beaucoup à ce fanal. La nature semble avoir destiné ces deux rochers à remplir les vues qu'on s'est proposées en *Angleterre*, dans la construction du fanal d'*Eddystone*, c'est-à-dire, à instruire les Navigateurs des dangers qui les environnent; car ils sont les sommets très-visibles d'une chaîne de rochers couverts, sur lesquels la mer brise à une grande hauteur, en plusieurs endroits. Le crottin des oiseaux de mer en a blanchi la surface, de sorte qu'on peut les voir d'assez loin, même durant la nuit. On aperçoit au côté Nord-Est de la baie des *Tempêtes*, laquelle gît entre le Cap Sud, et la pointe de *Tasman*, des anses ou criques, qui nous parurent à l'abri des vents de mer; et je crois que si l'on examine cette Côte, on y trouvera de bons havres.

Les vents d'Ouest nous quittèrent peu de temps après que nous eûmes découvert la Terre *Van-Diemen*; ils furent suivis, jusqu'au 26 à midi, de légers souffles de vents variables et de calmes. A cette époque, il s'éleva, dans la partie du Sud-Est, une brise qui fraîchit bientôt, et je pus alors exécuter le projet que j'avois formé après une mûre délibération, de conduire les vaisseaux dans la baie de l'*Aventure*, où je comptois trouver du bois, et de l'herbe pour notre bétail. Nous aurions manqué de ces deux articles, si j'avois différé jusqu'à notre arrivée à la *Nouvelle-Zélande*, d'en embarquer un supplément. Nous portâmes donc sur la baie, et nous y mouillâmes à quatre heures du

soir, par douze brasses, fond de sable et de vase. L'Isle des *Penguins*, qui gît près de la pointe orientale de cette baie, nous restoit au Nord 84° Est; nous avions au Nord 76° et demi Est, la pointe la plus méridionale des Isles *Maria*, et au Nord 33° Est, le Cap *Frédéric-Henri*, ou la pointe septentrionale de la baie. Nous étions éloignés d'environ trois quarts de mille de la côte la plus voisine.

Dès que nous fûmes mouillés, je fis mettre les canots à la mer; j'en pris un, et j'allai voir quel seroit l'endroit le plus commode pour embarquer les choses qui nous étoient nécessaires. Le Capitaine Clerke descendit à terre de son côté dans le même dessein. L'eau et le bois s'offrirent en abondance à nos regards : il étoit facile sur-tout de conduire le bois aux vaisseaux; mais l'herbe, dont nous avions le plus besoin, étoit rare, et même très-grossière : il fallut la prendre telle que nous la trouvâmes.

Le 27, dès le grand matin, j'envoyai le Lieutenant King au côté oriental de la baie, avec deux détachemens; l'un pour couper du bois, et l'autre pour cueillir de l'herbe; je crus devoir lui donner aussi les soldats de marine. Quoique nous n'eussions encore aperçu aucun des naturels, il s'en trouvoit certainement quelques-uns dans les environs; car nous avions vu des colonnes de fumée depuis que nous nous étions approchés de la côte, et nous en apercevions alors au milieu des bois à peu de distance. J'expédiai ensuite la chaloupe après les détachemens; et j'allai bientôt visiter les travailleurs. Ceux de nos gens qui étoient à terre, jetèrent la seine le soir au fond de la baie, et ils prirent, d'un seul coup, une quantité considérable de poissons. Ils en auroient pris bien davantage, s'ils n'avoient pas rompu leur filet en le tirant sur la

grève : ils revinrent ensuite à bord, avec le bois et l'herbe qu'ils avoient coupés. Je voulois appareiller dès que le vent le permettroit.

Le vent ne fut pas favorable le 28, et j'envoyai une seconde fois du monde à terre, afin d'en tirer une plus grande quantité de bois et de foin. J'ordonnai aussi au Charpentier et à ses Aides, de couper des éparres pour l'usage de *la Résolution*; et M. Roberts alla dans un petit canot reconnoître la baie.

L'après-midi, nous fûmes agréablement surpris de voir arriver huit Naturels du pays, et un jeune garçon à l'endroit où nous coupions du bois : ils s'approchèrent de nous sans montrer aucune crainte, ou plutôt ils se présentèrent avec une extrême confiance; ils n'avoient point d'armes, excepté l'un d'eux qui tenoit un bâton de deux pieds de large et épointé à l'une de ses extrémités.

Ils se montroient dans toute la nudité et la simplicité de la nature, à moins qu'on ne veuille regarder comme une espèce d'ornement de larges piquetures qui offroient sur différentes parties de leur corps des lignes renflées, droites ou courbes.

Ils étoient d'une stature ordinaire, mais un peu mince : ils avoient la peau noire, la chevelure de même couleur et aussi laineuse que celle des Nègres de *Guinée*; mais ils n'avoient pas les grosses lèvres et le nez plat des Noirs de l'*Afrique*. Leurs traits ne présentoient rien de désagréable; leurs yeux nous parurent assez beaux, et leurs dents bien rangées, mais très-sales; les cheveux et la barbe de la plupart étoient barbouillés d'une espèce d'onguent rouge, et le visage de quelques-uns se trouva peint avec la même drogue.

Ils reçurent tous les présens que nous leur fîmes, ma

ils ne témoignèrent aucune satisfaction. Lorsque nous leur donnions du pain, et que nous les avertissions par signes qu'ils devoient le manger, ils le rendoient ou ils le jetoient, sans même le goûter; ils refusèrent aussi des poissons éléphans (*), crus et apprêtés, que nous leur offrîmes. Quand nous leur présentâmes des oiseaux, ils ne les rendirent pas, et nous comprîmes par leurs signes, qu'ils aimoient beaucoup ce genre de comestible. J'avois amené deux cochons à terre, dans l'intention de les abandonner au milieu des bois. Dès qu'ils furent à la portée de ces animaux, ils les saisirent par les oreilles, comme l'auroit fait un chien, et ils se disposoient à les enlever tout de suite : autant que nous pûmes l'apercevoir, ils n'avoient d'autre intention que de les tuer.

Je désirois connoître l'usage du bâton que l'un des Naturels tenoit à sa main; je témoignai ce désir par mes gestes, et ils me comprirent : l'un d'eux établit un morceau de bois qui devoit lui servir de but, et il lança le bâton à la distance d'environ vingt verges; mais sa dextérité ne mérita point d'éloges, car dans chacun des essais multipliés qu'il fit, le bâton alla tomber très-loin du but. Omai, afin de leur montrer combien nos armes étoient supérieures aux leurs, tira un coup de fusil en visant la marque; l'explosion les effraya tellement que, malgré nos caresses et nos soins, ils s'enfuirent au milieu des forêts : l'un d'eux fut si épouvanté, qu'il laissa échapper de ses mains une hache et deux couteaux que nous lui avions donnés. Après nous avoir quittés, ils abordèrent cependant quelques hommes de la *Découverte*, qui embarquoient de l'eau : l'Officier de ce

(*) L'original dit *some Elephant Fish*.

détachement, ne sachant ni quelles étoient leurs dispositions ni ce qu'ils vouloient, tira en l'air un coup de fusil, et ils s'enfuirent avec la plus grande précipitation.

Ainsi se termina notre première entrevue avec les Naturels du pays. Je jugeai que leur frayeur les empêcheroit de se tenir assez près de nous pour observer ce qui se passeroit, et j'ordonnai de conduire les deux cochons au fond de la baie, à environ un mille dans les bois. Il y avoit un mâle et une femelle : on les abandonna sous mes yeux au bord d'un ruisseau d'eau douce. J'avois d'abord résolu de laisser aussi à la terre *Van-Diemen*, un taureau, une génisse, des chèvres et des moutons; convaincu ensuite que les Naturels n'avoient pas assez d'intelligence pour sentir nos vues, et qu'ils détruiroient ces animaux, je renonçai bientôt à mon projet. Si jamais ils rencontrent les cochons, je suis persuadé qu'ils les tueront; mais comme cet animal devient sauvage en peu de temps, qu'il aime les parties les plus épaisses des forêts, il est très-vraisemblable que la race s'en perpétuera : il auroit fallu choisir un terrain ouvert pour les bœufs, les génisses, les chèvres et les moutons, et les habitans n'auroient pas tardé à les découvrir.

La matinée du 19 se passa dans un calme plat, qui dura toute la journée, et qui différa notre appareillage; j'envoyai un détachement sur la pointe orientale de la baie, où je voulois prendre de l'herbe; car on m'avoit informé qu'on y en trouvoit d'une qualité supérieure : un second détachement alla couper du bois: je descendis moi-même à terre. Nous avions vu plusieurs des Naturels courant le long de la côte; ainsi, quoique leur frayeur les eût déterminés la veille à nous quitter si brusquement, ils paroissoient

convaincus que nous ne leur ferions pas de mal, et que nous désirions les revoir. Je voulois assister à la seconde entrevue, si nous venions à bout d'en obtenir une.

Nous eûmes à peine débarqué, qu'environ vingt des Naturels, parmi lesquels il y avoit de jeunes garçons, arrivèrent près de nous sans aucune espèce de crainte ou de méfiance : l'un d'eux étoit remarquable par sa difformité; il portoit une bosse énorme sur le dos; ses gestes plaisans et la gaieté que sembloient annoncer ses discours, attirèrent d'ailleurs notre attention. Nous supposâmes qu'il s'efforçoit de nous divertir; par malheur nous ne l'entendions pas; la langue qu'il parloit étoit même absolument inintelligible pour nous : elle me parut différente de celle des Habitans des parties les plus septentrionales de ce pays, que je rencontrai dans mon premier voyage. On doit d'autant moins en être surpris, que les Insulaires que nous vîmes alors diffèrent de ceux-ci à beaucoup d'autres égards (*).

(*) La différence la plus remarquable paroît être celle des cheveux. Les Naturels que le Capitaine Cook rencontra en 1769, sur les bords de la rivière *Endeavour*, « avoient les cheveux naturellement longs et noirs; mais ils les portoient courts : en général, ces cheveux, continue-t-il, étoient lisses, mais quelquefois ils bouclioient légèrement : nous n'en avons point aperçu qui ne fussent fort mêlés et sales; leur barbe, touffue et épaisse, étoit de la même couleur que leurs cheveux ». Premier Voyage de Cook, dans la Collection de Hawkworth, Tome [illegible], p. 118 de la Traduction françoise.

Il faut observer ici, d'après le témoignage du Capitaine King, que M. Cook eut de la peine à convenir que les cheveux des Naturels de la Baie de l'*Aventure* fussent *laineux*; il crut que ceux de ses gens qui les virent pour la première fois s'étoient trompés; qu'ils attribuoient à ces cheveux la qualité de la chevelure des Nègres, parce qu'ils étoient remplis de graisse et d'ocre rouge.

Les Naturels de la terre *Van-Diemen* ne paroissent pas d'ailleurs aussi misérables que les peuplades rencontrées par Dampierre sur la côte occidentale de la *Nouvelle-Hollande* (*).

Trois ou quatre rangs de petites cordes tirées de la fourrure d'un animal, flottoient autour du col de plusieurs d'en-

---

Le Capitaine King l'ayant engagé ensuite à examiner avec soin la chevelure des petits garçons et des femmes, qui n'offroit point d'ordure, on reconnut qu'elle étoit naturellement laineuse. Peut-être M. Cook s'est-il mépris de la même manière sur la qualité des cheveux des Naturels qui habitent les bords de la rivière *Endeavour*; peut-être la chevelure est-elle laineuse aussi : car il dit expressément, *que les cheveux de tous les Insulaires qu'il vit, étoient fort mêlés et sales.*

(*) Les Insulaires que Dampierre rencontra sur la côte occidentale de la *Nouvelle-Hollande*, offrent plusieurs points de ressemblance avec ceux que M. Cook a vus à la Terre *Van-Diemen*.

1.° Les uns et les autres sont également familiers avec les Etrangers.

2.° Leur stature et leur figure sont les mêmes; ils se tiennent fort droits; ils sont minces de taille; ils ont la peau noire, les cheveux noirs, courts et bouclés, comme les Nègres de *Guinée*, et leur bouche est très-grande.

3.° Les uns et les autres n'ont ni maisons, ni vêtemens, ni pirogues, ni instrumens de pêche pour prendre de gros poissons; ils se nourrissent de moules, de petoncles et de limaçons de mer grillés; ils ne tirent aucun fruit de la terre; ils n'ont d'armes qu'un bâton épointé à l'une de ses extrémités, etc.

Les Naturels de la Terre *Van-Diemen* ont dû cependant paroître moins misérables que ceux dont parle Dampierre. 1.° Ces derniers ont toujours les paupières à demi-fermées, afin de garantir leurs yeux des mouches extrêmement incommodes dans cette partie de la *Nouvelle-Hollande*; 2.° il leur manquoit deux dents à la mandibule supérieure, et ils n'avoient point de barbe. Voyez les *Voyages de Dampierre*. On n'a aucune raison de croire que ce Voyageur s'est trompé dans ses descriptions.

tre eux; une bande étroite d'une peau de *kanguroo*, environnoit la cheville du pied de quelques autres. Je leur donnai à chacun un collier de grains de verre et une médaille. Ce présent parut leur faire plaisir; ils sembloient ne mettre aucun prix au fer ni aux outils de ce métal; ils ignoroient même l'usage des hameçons, si l'on peut établir cette opinion d'après l'indifférence avec laquelle ils regardèrent les nôtres.

Il est difficile de croire qu'une peuplade établie sur la côte de la mer, et qui ne semble tirer des productions du sol aucune partie de sa substance, ne connoît aucun moyen de prendre du poisson. J'observerai seulement que nous ne les avons jamais vus occupés de la pêche, et que nous n'avons aperçu ni pirogues ni canots. Ils rejetèrent, il est vrai, l'espèce de poisson que nous leur offrîmes; mais les amas de coquilles de moules que nous trouvâmes en différens endroits près du rivage, et autour des habitations désertes situées au fond de la baie, démontrent du moins qu'ils mangent quelquefois des coquillages. Les habitations désertes dont je viens de parler, étoient de petites huttes construites avec des perches et couvertes d'écorce: nous aper çmes plusieurs gros troncs d'arbres qui avoient été creusés par le feu; et nous pensâmes avec raison que ces troncs d'arbres leur servent de temps-en-temps d'habitation. Nous aperçûmes des vestiges de feu dans l'intérieur ou aux environs, et par-tout où il y avoit des amas de coquillages, et c'est une preuve sûre qu'ils cuisent leurs alimens.

Je passai environ une heure avec ceux des Naturels qui entouroient nos bucherons; comme je n'avois à craindre aucune hostilité de leur part, je me rendis auprès du

détachement qui coupoit de l'herbe sur la pointe orientale de la baie : ce détachement avoit rencontré une belle prairie. On chargea les canots devant moi, et je retournai dîner à bord, où le Lieutenant King arriva bientôt.

Il m'apprit qu'au moment où je venois de quitter la côte, plusieurs femmes et quelques enfans abordèrent nos travailleurs, et que ces femmes et ces enfans lui furent présentés. Il leur donna les bagatelles qu'il avoit avec lui : une peau de kanguroo, qui n'étoit point apprêtée, flottoit sur les épaules et autour de la ceinture des femmes; nous la jugeâmes destinée à soutenir les enfans qu'elles portent quelquefois sur leurs dos; car elle ne couvroit pas les parties naturelles. Les femmes étoient d'ailleurs aussi nues et aussi noires que les hommes, et elles avoient le corps piqueté ou cicatrisé de la même manière; mais, quoique leurs cheveux fussent de la même couleur et de la même nature, quelques-unes avoient la tête complétement rasée : les cheveux de plusieurs se trouvoient coupés seulement d'un côté; la partie supérieure de la tête des autres offroit une espèce de tonsure qui ressembloit à celle de Prêtres catholiques (*). La plupart des enfans nous parurent jolis;

(*) Le Capitaine Cook a eu raison de dire que les habitans de la Terre *Van-Diemen* diffèrent, à bien des égards, des Naturels qu'il rencontra lors de son premier Voyage dans les parties septentrionales de la côte Est de la *Nouvelle-Hollande*; il faut remarquer seulement qu'il ne vit qu'une femme en 1770 (c'étoit dans la Baie de Botanique); elle portoit ses cheveux courts, et l'homme qui l'accompagnoit *avoit ses cheveux longs et épais, la barbe longue aussi et grossière*. Voyez le premier Voyage de Cook, dans la Collection de Hawkesworth. Ainsi, cet usage est commun aux Naturels de la Terre *Van-Diemen* et à ceux des parties septentrionales de la côte Est de la *Nouvelle-Hollande*.

mais nous n'eûmes pas la même opinion de la figure des femmes, et sur-tout de celles qui étoient avancées en âge : on m'apprit cependant que quelques Officiers de *la Découverte* leur avoient adressé des hommages, qu'ils leur avoient offert des présens d'une grande valeur, et qu'ils furent repoussés avec beaucoup de dédain : je ne dirai pas si elles résistèrent par un sentiment de dédain, ou dans la crainte de déplaire aux hommes du pays; il est sûr que cette galanterie de nos Messieurs n'étoit point agréable aux Insulaires, car un vieillard qui s'en aperçut, ordonna tout de suite aux femmes et aux enfans de se retirer : les femmes obéirent; mais elles montrèrent un peu de répugnance.

Cette conduite des Européens envers les femmes des peuples sauvages, est très-blâmable; elle inspire aux hommes du pays une jalousie qui peut nuire beaucoup au succès d'une entreprise; elle fait tort à un équipage entier, sans remplir les vues particulières des individus : j'ai vu que de pareilles avances sont assez inutiles. En général, on observera, je crois, que parmi les peuplades peu civilisées, où les femmes se montrent d'un accès facile, les hommes sont les premiers à les offrir aux étrangers, et que s'ils ne les offrent pas, on essaiera en vain de les séduire avec des présens, on cherchera inutilement des lieux écartés. Je puis assurer que cette remarque est juste pour toutes les Isles de la mer du Sud où j'ai relâché. C'est donc jouer un rôle absurde, c'est donc compromettre sa sûreté et celle de ses camarades, que de solliciter vivement, dans les voyages de long cours, des femmes qui ne veulent pas se rendre.

L'après-midi, j'allai voir les Fourrageurs, afin de hâter

leurs travaux : je les trouvai sur l'Isle des *Penguins*, où ils avoient découvert une herbe excellente. Nous travaillâmes, avec ardeur, jusqu'au coucher du soleil, et nous nous rendîmes ensuite à bord. Je jugeai que nous avions alors assez de foin pour atteindre la *Nouvelle-Zélande*.

Depuis notre arrivée ici, nous avions eu des calmes ou de légers souffles de vent de la partie de l'Est. Ainsi, ma relâche ne nous fit point perdre de temps; car, si j'avais tenu la mer, nous n'aurions pas avancé notre voyage de plus de vingt lieues; et quoique notre séjour à la Terre *Van-Diemen* ait été de courte durée, il m'a mis en état d'ajouter quelques remarques à la description encore bien imparfaite de cette partie du globe.

Avant nous, on avoit abordé deux fois à la Terre *Van-Diemen*. Elle reçut ce nom de Tasman, qui la découvrit au mois de Novembre 1642. Elle n'a vu aucun Navigateur Européen jusqu'au mois de Mars 1773, époque où le Capitaine Furneaux y toucha. Je n'ai pas besoin de dire que c'est la pointe la plus méridionale de la *Nouvelle-Hollande*; qu'elle forme, non un continent, mais la plus grande Isle du monde connu.

La plus grande partie du sol est d'une bonne hauteur; on y trouve des collines et des vallées; et on y aperçoit par-tout cette teinte de verd qui annonce la fertilité. Le pays est bien boisé, et si l'on peut établir son opinion d'après les apparences, et d'après les observations que nous fîmes dans la baie de l'*Aventure*, il n'est pas mal arrosé: nous rencontrâmes de l'eau en abondance en trois ou quatre endroits de cette baie. La meilleure, ou celle que les Navigateurs peuvent embarquer plus commodé-

ment, se puise à l'un des ruisseaux qui tombent dans un étang situé derrière la grève du fond de la baie. Elle se mêle dans l'étang avec l'eau de la mer, et il faut la puiser au-dessus, ce qui n'est point difficile. On charge très-aisément du bois à brûler.

Le vent de Nord-Est est le seul auquel cette baie soit exposée; mais comme il souffle des Isle *Maria*, il ne peut amener une très-grosse mer, et en tout, la rade doit être regardée comme sûre. Le fond est net et d'une bonne tenue; la mer y a de douze à cinq et quatre brasses de profondeur. La carte ci-jointe instruira mieux que mes discours, des choses qu'il importe de savoir sur la baie de l'*Aventure*.

L'esquisse de la Terre *Van-Diemen*, faite par le Capitaine Furneaux, et insérée dans mon second Voyage (*), ne me paroît pas contenir d'erreur essentielle, excepté à l'égard des Isles *Maria*, dont le gissement est mal placé. On peut comparer cette position avec celle que je leur donne dans ma carte; je la publie, non comme le résultat d'observations plus soignées, mais comme le fruit d'un second examen. La longitude fut déterminée par un grand nombre d'observations de Lune, faites avant que la terre s'offrît à nos regards, tandis qu'elle étoit en vue; et après que nous l'eûmes quittée, ces observations furent rapportées par la montre marine à la baie de *l'Aventure*, et à plusieurs des points principaux de la côte.

La Table suivante indique sur la même ligne la latitude et la longitude.

(*) Tome I.er, page 232 de la Traduction françoise.

	Latit. Nord.				Long. Orient.		
Baie de l'Aventure..	43°	21′	20″	—	147°	29′	0″
Pointe de Tasman..	43	33	0	—	147	28	0
Cap méridional....	43	42	0	—	146	56	0
Cap Sud-Ouest.....	43	37	0	—	146	7	0
Isle Swilly.....	43	55	0	—	147	6	0

Baie de l'Aventure.. { Déclinaison de l'aimant, 5° 15′ Est. Inclinaison de l'extrémité méridionale de l'aiguille, 70° 15′ ½.

Le 29, c'est-à-dire deux jours avant le dernier quartier de la Lune, nous eûmes la marée haute à trois heures du matin. L'élévation perpendiculaire des flots fut de dix-huit pouces, et rien n'indiquoit qu'elle eût jamais excédé deux pieds et demi. Voilà toutes les remarques utiles à la navigation, que ma courte relâche m'a permis de faire sur la terre *Van-Diemen*.

M. Anderson employa, avec son activité ordinaire, le peu de jours que nous passâmes dans la baie de l'*Aventure*, à examiner le pays. Il a bien voulu me donner ses remarques sur les productions naturelles, et lorsqu'on les aura lues, on ne regrettera point les miennes. Quelques-unes de ses observations suppléeront à ce que j'ai omis ou à ce que j'ai dit d'une manière imparfaite; et quoique son vocabulaire sur la langue du pays soit peu étendu, les Savans qui recueillent des matériaux pour découvrir l'origine des différentes Nations, le recevront avec plaisir. Je préviendrai seulement que les grands arbres de haute futaie dont il parle, sont d'une espèce différente de ceux qu'on trouve sur les parties les plus septentrionales de cette côte. Le bois en est d'un tissu très-serré et fort dur; on peut en faire des esparres, des rames, ou l'employer à beaucoup

d'autres usages; et si on découvre un moyen d'en alléger le poids, il offrira au besoin d'excellens mâts, et peut-être les meilleurs du monde.

« On trouve au fond de la baie de l'*Aventure*, une jolie » grève de sable; elle paroît formée uniquement des par- » ticules détachées par les flots, d'un très-beau grès blanc » qui borde la côte presque par-tout, et dont la pointe » *Cannelée*, située à peu de distance, semble composée. » Cette grève a environ deux milles de longueur; on y pêche » à la ligne d'une manière commode; les deux vaisseaux » profitèrent à diverses reprises et avec succès de cet » avantage : on rencontre par derrière une plaine qui a » un lac d'eau salée, ou plutôt d'eau saumâtre, dans lequel » nous prîmes à la ligne de petites truites et un nombre » assez considérable de brêmes blanches. Les rives longi- » tudinales de ce lac sont parallèles à la grève; les autres » cantons qui avoisinent la baie sont montueux; ils offrent, » ainsi que la plaine, une seule forêt de très-grands arbres, » que les arbrisseaux, les fougeraies et les débris d'arbres » rendent presque impénétrable; il faut en excepter néan- » moins les flancs de quelques-unes des collines, où les » arbres sont clair-semés, et où l'on n'a à lutter que » contre une herbe grossière.

» Au Nord de la baie, on voit un terrain bas, qui se » prolonge au-delà de la portée de la vue; on y aperçoit » quelques touffes de bois répandues çà et là : nous n'avons » pas eu occasion d'examiner d'ailleurs en quoi il diffère » du terrain des collines. Le sol de la plaine est sablonneux, » ou il offre un terrain jaunâtre, et quelquefois une argile » de couleur rouge. Le sol de la partie inférieure des » collines est de la même espèce, mais plus haut, et, sur-

» tout dans les endroits où il y a peu d'arbres, il paroît » d'un gris foncé, et nous le jugeâmes très-stérile.

» Les flancs des collines distillent de l'eau dans les val- » lées; on y trouve de petits ruisseaux en quelques endroits; » ces ruisseaux suffirent pour remplir nos futailles, mais » ils n'étoient pas aussi considérables que sembloit le pro- » mettre l'étendue de la terre *Van-Diemen* : nous en fû- » mes d'autant plus étonnés, qu'en tout elle est montueuse » et bien boisée; une foule d'indices annoncent que ce » pays est très-sec, et sans ses bois, on pourroit peut- » être le comparer aux environs du *Cap de Bonne-Espé-* » *rance*, quoique cette partie de l'*Afrique* gisse dix de- » grés plus au Nord. La terre *Van-Diemen* ne ressemble » pas à la *Nouvelle-Zélande*, située à la même latitude, où » la plus petite vallée offre un ruisseau considérable. La » chaleur paroît aussi très-grande, car le thermomètre se » tenoit à 64 et 70 degrés, et il monta un jour à 74; nous » observâmes que les oiseaux, une heure ou deux après » qu'on les avoit tués, se couvroient de petits vers: j'at- » tribue cet effet uniquement à la chaleur; car nous n'a- » vons aucune raison de supposer que ce climat a une dis- » position particulière à putréfier les corps.

» Nous n'aperçûmes point de minéraux, et même, » excepté le grès blanc dont j'ai déjà parlé, nous ne vîmes » pas d'autres pierres.

» Aucune des productions végétales que nous avons » trouvées, ne peut servir de comestibles.

» Les arbres des forêts sont d'une seule espèce, et ils » s'élèvent très-haut; ils sont parfaitement droits, et ils ne » poussent guères de branches que vers le sommet : l'é- » corce en est blanche, et on diroit de loin qu'on les a

» pelés; elle est d'ailleurs épaisse, et on y trouve quelque-
» fois des morceaux d'une gomme ou résine transparente,
» rougeâtre, et d'une saveur astringente; les feuilles sont
» longues, étroites et épointées; elles portent des grappes
» de petites fleurs blanches, dont les calices étoient répan-
» dus sur la terre en grande quantité, et mêlés avec des
» calices d'une autre sorte, à-peu-près de la même forme,
» mais beaucoup plus larges, d'où il paroît résulter qu'il
» y a deux espèces de cet arbre. L'écorce des plus petites
» branches, le fruit et les feuilles, ont un goût piquant et
» agréable, et une odeur aromatique qui approche de celle
» de la mente (1); l'arbre a quelque affinité avec les *myr-*
» *thus* des Botanistes.

» L'arbre le plus commun après celui-ci est petit; il
» n'a qu'environ dix pieds de haut; il produit beaucoup de
» branches; il offre des feuilles étroites et une large fleur
» jaune et cylindrique, composée d'une multitude de fila-
» mens. Lorsque cette fleur est tombée, elle laisse un fruit
» qui ressemble à une pomme-de-pin (2): les deux autres
» dont je viens de parler, sont inconnus en *Europe*.

» On ne voit guères d'autres sous-bois qu'un arbrisseau
» qui approche un peu du myrthe, qui semble être le *lep-*
» *tospermum scoparium* indiqué dans le *Car. gen. plan.*
» du docteur Forster, et un second plus petit, qui est une
» espèce de *Melaleuca* de Linnæus.

» Les plantes ne sont pas nombreuses; en voici la liste:
» une espèce de *gladiolus*, le jonc, la campanelle, le fe-

(1) L'original dit *Pepper Mint*; et ce mot pourroit bien signifier du poivre.

(2) Il y a dans l'original, *Pine Top*.

» nouille marin, l'oseille sauvage, l'herbe au lait, l'herbe » à ruminer (1), la larme de Job, et quelques autres par- » ticulières à cette terre. Il y a plusieurs espèces de fou- » gères, telles que la polypode, la scolopendre, la femelle, » et des mousses; mais ces mousses sont communes, ou du- » moins on les trouve ailleurs, et sur-tout à la *Nouvelle-* » *Zélande*.

» Le seul quadrupède que nous ayions pris est un *opos-* » *sum*, à-peu-près deux fois aussi gros qu'un gros rat: c'est » vraisemblablement le mâle de l'espèce rencontrée sur » les bords de la rivière *Endeavour*, dont parle la collec- » tion de Hawesworth (2). Il est noirâtre dans la partie » supérieure du corps, avec des teintes brunes ou couleur » de rouille, et il est blanc dans la partie inférieure; le » tiers de la queue, du côté de la pointe, est blanc et dé- » garni de poil au-dessous; il grimpe ou s'accroche sur les » branches d'arbres, parce qu'il vit de bayes, et il est » probable que cette nudité d'une partie de la queue est » une suite de ses habitudes. Le dessin de M. Webber » en donnera une idée plus juste que tout ce que je pourrois » en dire. Le *Kanguroo*, autre animal qu'on trouve sur » les côtes plus septentrionales de la *Nouvelle-Hollande* (3), » habite sûrement aussi la terre *Van-Diemen*; car les » Naturels qui vinrent nous voir portoient des pièces de » sa peau: d'ailleurs en courant les bois, nous vîmes à » diverses reprises, mais d'une manière confuse, des ani- » maux qui fuyoient devant nous, et nous jugeâmes, sur

(1) Il y a dans l'original, *Cud weed*.
(2) Tome IV de la Traduction françoise.
(3) Voyez le premier Voyage de Cook.

» leur grosseur, qu'ils étoient de cette espèce. Il semble, » par le crottin que nous rencontrâmes par-tout, et par » les sentiers étroits qu'ils fraient au milieu des buissons, » qu'ils y sont très-multipliés.

» Il y a plusieurs espèces d'oiseaux; mais ils sont si » rares et si sauvages, qu'on leur fait probablement la » guerre. Les insulaires en tirent peut-être une grande » partie de leur subsistance. On rencontre sur-tout dans » les bois, de grands faucons ou aigles bruns, des corneilles, » à-peu-près les mêmes qu'on trouve en *Angleterre*, des » perroquets jaunes et de gros pigeons : il y a aussi trois » à quatre espèces de petits oiseaux, dont l'un est de l'es- » pèce de la grive; un autre plus petit, dont la queue est » assez longue, a une partie de la tête et du col d'une belle » couleur d'azur, et nous lui donnâmes le nom de *Mota- » cilla Cyanea*. Nous vîmes sur la côte plusieurs espèces » de goëlands, un petit nombre de pies de mer noires, et » un joli pluvier couleur de pierre, qui avoit une huppe » noire : nous aperçûmes des canards sauvages autour » d'un étang ou d'un lac qui est derrière la grève, et des » nigauds avoient coutume de se percher sur les arbres » élevés et sans feuilles qui sont près du rivage.

» Nous trouvâmes dans les bois des serpens noirâtres » assez gros : nous tuâmes un gros lézard inconnu jusqu'a- » lors; il avoit quinze pouces de long et six de tour; le noir et » le jaune étoit nuancés sur sa peau d'une manière agréable. » Nous en tuâmes un autre plus petit, de couleur brune et » dorée au-dessus, et de couleur de rouille au-dessous.

» La mer est plus peuplée d'animaux, et les espèces y » sont aussi variées que sur la terre. Le poisson éléphant

» ou *pejegallo* dont parle le Voyage de Frézier (1), est le » plus nombreux, et quoiqu'il soit d'une qualité inférieure » à la plupart des autres poissons, nous le trouvâmes bon » à manger. Nous prîmes plusieurs raies, des nourrices (2), » des petits *leather jackets* (3), de petites brêmes blanches, » d'une chair plus ferme et meilleure que celles que nous » avions pêchées dans le lac. Nous prîmes aussi un petit » nombre de soles et de carrelets, deux espèces de *tri-* » *gla* (4), dont l'une est nouvelle, de petits mulets tache- » tés, et, ce qui nous surprit beaucoup, le petit poisson » qui a une bande d'argent sur le côté, et qui est appelé » *atherina hepsetus* par Hasselquist (5).

» Personne de nos équipages ne se souvenoit d'avoir » vu l'espèce qui est la plus nombreuse et la meilleure » après le poisson éléphant : elle tient tout-à-la-fois de la » nature des poissons de forme arrondie et des poissons » plats ; elle a les yeux placés très - près l'un de l'autre ; » l'avant-corps plat et le reste arrondi ; elle est de couleur » de sable brunâtre ; elle a des taches couleur de rouille » dans la partie supérieure, et elle est blanchâtre au-des- » sous ; elle est toujours couverte d'une matière visqueuse, » et nous jugeâmes qu'elle vit au fond de la mer, ainsi que » les poissons plats.

» Les rochers offrent une quantité considérable de

(1) Tome II, p. 211, N.° 12, Planche 17.

(2) Il y a dans l'original, *Nurses*.

(3) Je n'ai pu découvrir le nom que les Naturalistes François donnent à ce poisson.

(4) Ce poisson est de la classe de *Thoricacae*. Il y en a trois espèces.

(5) *Iter Palestinum*.

» moules et d'autres coquillages : il y a aussi un grand
» nombre d'étoiles de mer, de petits lepas (1), et beaucoup
» d'éponges. La mer jette sur la côte une espèce d'éponge
» qui est d'une texture très-délicate ; celle-ci n'est pas com-
» mune : nous en distinguâmes une seconde qui est le *spon-*
» *gia dichotoma.*

» Nous recueillîmes sur la grève une foule de jolies têtes
» de Méduse, et la *laplysia* puante ou le lièvre marin,
» dont le suc a, selon l'observation de quelques Auteurs,
» la propriété d'enlever les poils ; les *laplysia* que nous
» rencontrâmes ne produisoient pas cet effet.

» Les insectes, quoique peu nombreux, sont très-variés ;
» des sauterelles, des papillons, et plusieurs espèces de pe-
» tites teignes, dont les couleurs nous parurent nuancées
» d'une manière agréable, s'offrirent à nos yeux : il y a
» deux espèces de mouches de dragon (2), des taons, des
» mouches de chameau (3), plusieurs espèces d'araignées,
» et quelques mouches scorpion ; mais celles-ci sont rares.
» La famille la plus incommode, quoiqu'elle ne soit pas
» très-multipliée, est celle des mousquites ; je ne dois
» point oublier une grosse fourmi noire, dont les morsu-
» res causent des douleurs presque insupportables : heu-
» reusement ces douleurs se calment bientôt. Le *proboscis*
» venimeux des mousquites produit aussi une douleur très-
» vive.

» Les Naturels que nous abordâmes n'avoient point ce
» regard farouche, ordinaire aux peuplades qui se trou-

(1) Dans l'original, *Limpets.*
(2) L'original dit *Dragon's flies.*
(3) On lit dans l'original, *Camel's flies.*

» vent à ce point de civilisation; ils paroissoient au contraire » doux et joyeux, et ils ne nous montrèrent ni réserve ni » jalousie. Cette familiarité et cette gaieté de caractère » peuvent venir de ce qu'ils ont peu de chose à perdre et » à garder.

» Nous ne pouvons guères parler de leur vivacité ou de » leur intelligence; rien n'annonce qu'ils possèdent la pre- » mière qualité à un degré remarquable, et ils semblent » doués de moins de pénétration encore que les Habitans » de la *Terre de Feu*, qui ne manquent point de matériaux, » mais qui n'ont pas assez d'esprit pour se faire des vête- » mens et se défendre contre la rigueur du climat. Le pe- » tit bâton grossièrement épointé que portoit l'un d'eux, » est la seule chose qui indiquât de leur part un travail mé- » canique. J'ai déjà dit que quelques-uns avoient des ban- » des de peau de kanguroo attachées sur le pied avec des » lanières; mais nous n'avons pu savoir si ces bandes de » peau leur tiennent lieu de souliers, ou s'ils vouloient » seulement couvrir une plaie. Les piquetures et les décou- » pures de leurs bras et de leur corps, ces lignes renflées ou » cicatrices qui ont différentes longueurs et différentes di- » rections, et qui se trouvent assez élevées au-dessus de » la surface de la peau, annoncent une sorte d'adresse; il » est difficile d'imaginer la méthode qu'ils emploient pour » exécuter cette singulière broderie. En voyant des hommes » qui leur ressembloient si peu et des choses qui leur étoient » absolument étrangères, ils ne témoignèrent aucune sur- » prise; ils montrèrent de l'indifférence pour les dons » que nous leur fîmes; ils ne parurent attentifs à rien, et » il n'est pas besoin de citer d'autres preuves de l'engour- » dissement de leur esprit.

» Leur teint est d'un noir sale, et moins foncé que celui
» des Nègres d'*Afrique*; il paroît qu'ils en augmentent la
» noirceur en se barbouillant le corps; car dès qu'ils tou-
» choient quelque chose de propre, tel que du papier blanc,
» ils le salissoient. Leur chevelure est complètement lai-
» neuse; comme ils y mettent beaucoup de graisse mêlée
» avec un enduit rouge ou avec de l'ocre, elle est grume-
» lée ou divisée en petites parties ainsi que celle des *Hot-*
» *tentots*. Leurs cheveux ne bouclent point par un effet
» de cet usage; car j'examinai la tête d'un petit garçon, qui
» n'avoit jamais été enduite, et je reconnus que ses che-
» veux étoient naturellement tels que je les ai décrits plus
» haut. Leur nez est large et plein, quoiqu'il ne soit pas ap-
» plati. La partie inférieure de leur visage s'avance en
» saillie, comme celle de la plupart des Insulaires de la
» mer du Sud que j'ai vus; en sorte qu'une ligne perpen-
» diculaire tombant du haut de la tête, couperoit une par-
» tie beaucoup plus considérable du menton, que sur le
» visage d'un Européen : leurs yeux sont d'une grandeur
» médiocre; il y a moins de blanc que dans les nôtres; et
» sans être ni vifs ni perçans, ils donnent à leur physio-
» nomie un air de franchise et de bonne humeur : leurs
» dents sont larges; elles ne sont ni égales ni bien rangées:
» elles ne me semblèrent pas d'un blanc aussi parfait que
» celles des Nègres; mais j'ignore si la saleté n'en altéroit
» pas la blancheur naturelle : leur bouche est un peu trop
» grande; elle l'est peut-être moins qu'elle ne le paroît,
» parce qu'ils portent leur barbe longue et qu'il l'enduisent
» de peinture ainsi que leurs cheveux : leur corps est d'ail-
» leurs bien proportionné, quoique leur ventre soit un peu
» gros: cela peut venir de ce qu'ils ne se serrent jamais;

» car il faut observer que dans la plupart des autres pays, » on porte des ceintures plus ou moins fortes. La posture » qu'ils aiment le mieux est de se tenir debout, la partie » supérieure du corps un peu recourbée en avant, et l'une » des mains traversant le dos et saisissant l'autre bras qui » tombe nonchalamment.

» On observe ici ce que les anciens Poëtes nous disent » des Faunes et des Satyres, qui habitoient des troncs » d'arbres. Nous trouvâmes, au fond de la baie, de misérables charpentes recouvertes d'écorce, qui méritoient à » peine le nom de huttes; mais ces pauvres demeures ne » sembloient avoir été construites que pour un séjour passager, et nous rencontrâmes une multitude de gros arbres creusés, qui offroient un meilleur asyle. A l'aide du » feu, ils avoient pratiqué dans les troncs un espace de » six ou sept pieds de hauteur: Les foyers d'argile que nous » y vîmes, et autour desquels quatre ou cinq personnes » pouvoient s'asseoir (*), démontrent qu'ils les habitent » quelquefois. Ces habitations sont très-durables, car ils » ont soin de laisser entier un des côtés de l'arbre, ce qui » suffit pour y entretenir une sève aussi abondante que » dans les autres.

» Les Naturels de la terre *Van-Diemen* sont sans doute » de la même race que ceux des parties septentrionales » de la *Nouvelle-Hollande*. Quoiqu'ils n'aient pas la vue

(*) Tasman trouva, dans la baie de *Frédéric-Henry*, voisine de celle de l'*Aventure*, deux arbres, dont l'un avoit deux brasses, et l'autre deux brasses et demie de tour; les branches ne commençoient qu'à 60 ou 65 pieds de terre. Lisez son Voyage dans la Collection de Harris, Edition de Campbell, Vol. I, p. 136.

» mauvaise, et deux dents de moins à la mandibule supé-
» rieure, comme deux que vit Dampierre sur la côte Ouest
» de ce pays ; quoique la description de ceux que le Capi-
» taine Cook aperçut sur la côte orientale, durant son pre-
» mier voyage, ne leur convienne pas à bien des égards,
» je suis persuadé toutefois, que la distance des lieux, la
» communication interrompue, la diversité du climat et le
» laps du temps, suffisent pour produire plus de diffé-
» rences dans la figure et les usages, qu'il n'y en a réelle-
» ment entre les peuplades de la terre *Van-Diemen* et
» celles dont parlent Dampierre et le premier Voyage de
» M. Cook. Le Journal de Parkinson offre le portrait de
» l'un des habitans des bords de la rivière *Endeavour*,
» et ce portrait ressemble beaucoup aux Naturels de
» la baie de l'*Aventure*. Si leur langue n'est pas la même,
» cette circonstance ne forme point une difficulté inso-
» luble ; car la conformité du langage de deux peu-
» plades qui vivent éloignées l'une de l'autre, prouve bien
» qu'ils viennent d'une souche commune ; mais la diffé-
» rence des idiômes n'est pas une preuve du contraire(*).

(*) L'habile Auteur des *Recherches sur les Américains* dé-
veloppé cette idée d'une manière très-satisfisante : « C'est quelque
» chose de surprenant, dit-il, que la foule des idiômes, tous va-
» riés entre eux, que parlent les Naturels de l'*Amérique Septen-
» trionale* : qu'on réduise ces idiômes à des racines, qu'on les sim-
» plifie, qu'on en sépare les dialectes et les jargons dérivés, il en
» résulte toujours cinq à six langues mères, respectivement incom-
» préhensibles. On a observé la même singularité dans la *Sibérie*
» et la *Tartarie*, où le nombre des idiômes et des dialectes est
» également multiplié ; et rien n'est plus commun que d'y voir
» des hordes unies, qui ne se comprennent point. On retrouve
» cette même multiplicité de jargons dans toutes les Provinces de
» l'*Amérique Méridionale*. (Il auroit pu y ajouter l'*Afrique*.) Il

» Il faudra étudier beaucoup la langue de la terre *Van-*
» *Diemen*, et celle des parties les plus septentrionales de
» la *Nouvelle-Hollande*, avant de prononcer que ces idiô-
» mes diffèrent l'un de l'autre : je présume même que l'o-
» pinion contraire est mieux fondée ; car nous reconnûmes
» que l'animal appelé *Kanguroo*, sur les bords de la ri-
» vière *Endeavour*, est connu ici sous le même nom ; et
» je n'ai pas besoin d'observer qu'il est difficile d'attribuer
» au hasard cette conformité dans la langue des deux peu-
» plades : d'ailleurs il paroît vraisemblable que les habitans
» de la terre *Van-Diemen* n'auroient jamais perdu l'usage
» des pirogues et des canots, s'ils avoient été originaire-
» ment transportés par mer dans cette partie de l'Isle. Il
» faut avouer que les hommes, ainsi que l'animal nommé
» *Kanguroo*, semblent être venus par terre du Nord de
» ce Cap ; si cette observation est juste, en même-temps
» qu'elle servira à montrer l'origine de la race qui habite
» la terre de *Van-Diemen*, elle décidera une autre ques-
» tion que le Capitaine Cook et le Capitaine Furneaux pa-
» roissent avoir déjà résolue ; il s'ensuivra que la *Nou-*
» *velle-Hollande* n'est pas coupée en petites Isles par la
» mer, comme quelques écrivains l'ont imaginé (*).

» y a beaucoup d'apparence que *la vie des Sauvages, en disper-*
» *sant les hommes par petites troupes isolées dans des bois épais,*
» *occasionne nécessairement cette grande diversité de langues,*
» dont le nombre diminue à mesure que la société, en rassemblant
» les barbares vagabonds, en forme un corps de nation. Alors
» l'idiôme le plus riche et le moins pauvre en mots, devient do-
» minant, et absorbe les autres ». Tome I, p. 159, 160.

(*) Dampierre semble être de cette opinion. Vol. III, p. 104, 125.

» Je pense donc que tous les habitans de la *Nouvelle-*
» *Hollande* sont de la même race ; ils ressemblent beau-
» coup aux Insulaires de *Tanna* et de *Manicola* ; et l'on
» peut supposer, non sans raison, qu'ils viennent originai-
» rement de la même contrée que les autres Naturels de la
» mer du Sud : car d'environ dix mots, les seuls de la lan-
» gue de *Van-Diemen*, que nous vinmes à bout de recueil-
» lir, celui qui exprime le froid diffère peu du terme qui
» a cette signification à la *Nouvelle-Zélande* et à *O-Taïti*:
» on dit *Malla-reeda* à la terre *Van-Diemen*, *Makka-*
» *reede* à la *Nouvelle-Zélande*, et *Ma'reede* à *O-Taïti*.
» Voici les autres mots du petit vocabulaire que nous avons
» fait à la terre *Van-Diemen*.

Quadne,	une femme.
Eve'rai,	l'œil.
Mnidje,	le nez.
Ka'my,	la dent, la bouche ou la langue.
Lae'renno,	un petit oiseau indigène des bois du pays.
Koy'gee,	l'oreille.
No'onga,	les cicatrices renflées que les Naturels ont sur le corps.
Teegera,	manger.
Toga'rago,	il faut que je m'en aille, ou je veux m'en aller.

» Leur prononciation n'a rien de désagréable, mais
» elle est un peu rapide : elle ne l'est cependant pas da-
» vantage que celle des autres peuplades de la mer du
» Sud. En supposant l'affinité des idiômes un guide sûr
» pour découvrir l'origine des Nations, je suis persuadé
» que si l'on s'occupe de ces recherches avec soin, que

» si l'on parvient à recueillir exactement et à comparer un » nombre suffisant de termes de diverses langues, on trou- » vera que toutes les peuplades répandues à l'Est, depuis » la *Nouvelle-Hollande* jusqu'à l'Isle de *Pâques*, ont » une souche commune(*) ».

(*) M. Marsden a, sur cette matière, les mêmes idées que M. Anderson. Il observe « qu'une langue générale, altérée et mu- » tilée par le laps du temps, est répandue dans cette partie du » Monde, depuis *Madagascar* jusqu'aux Terres découvertes le » plus loin à l'Est; que le Malai en est un dialecte très-corrompu, » ou raffiné par le mélange d'autres idiômes. Une conformité de » langage aussi universelle annonce que les diverses peuplades ont » une origine commune; mais un voile épais cache les circon- » stances et les progrès de leur séparation ». *History of Sumatra*, p. 35.

Voyez aussi le Mémoire intéressant qu'il a lu à la Société des Antiquaires; on le trouve dans l'*Archaeologia* de cette Académie, . VI, p. 155. Il y développe davantage son opinion, et il l'appuie sur deux Tables de mots correspondans.

CHAPITRE VII.

Traversée de la Terre Van-Diemen *à la* Nouvelle-Zélande. *Relâche dans le Canal de la* Reine Charlotte. *Diverses entrevues avec les Naturels du Pays. Détails qu'ils nous donnèrent sur le massacre de l'équipage du canot de l'*Aventure. *Détails sur le Chef qui fut à la tête des Assassins. Détails sur les deux jeunes gens qui s'embarquèrent à la suite d'Omaï. Remarques sur les Habitans. Observations Astronomiques et Nautiques.*

Il s'éleva une brise de l'Ouest, le 30 Janvier, à huit heures du matin : nous appareillâmes, et nous sortîmes de la baie de l'*Aventure*. Bientôt après, le vent passa au Sud et il devint une véritable tempête : sa violence diminua le soir, et à cette époque il souffla de l'Est et du Nord-Est.

L'ouragan fut annoncé par le baromètre ; car le mercure descendit dès que le vent commença à souffler : ce vent, d'abord très-favorable, fut remarquable d'une autre manière ; il amena un degré de chaleur presque insupportable. Le thermomètre monta dans un instant d'environ 70 à près de 90 degrés : la chaleur se trouva de si courte durée, que nous l'attribuâmes à des vapeurs brûlantes que la brise chassoit devant elle ; quelques personnes de nos équipages ne s'en aperçurent pas.

Nous continuâmes notre route à l'Est jusqu'à la nuit du

6 au 7 Février, et il ne nous arriva rien qui mérite d'être cité. A cette époque, un des soldats de *la Découverte* tomba dans les flots, et on ne le revit plus : c'étoit le second accident de cette espèce, arrivé au Capitaine Clerke depuis son départ d'*Angleterre*.

Nous découvrîmes la terre de la *Nouvelle-Zélande*, le 10 à quatre heures après midi : nous reconnûmes que c'étoit la pointe *du rocher*; elle nous restoit au Sud-Est-quart-Sud, à environ huit ou neuf lieues. Depuis notre départ de la terre *Van-Diemen*, le vent avoit soufflé les quatre ou cinq premiers jours du Nord-Est, du Nord et du Nord-Nord-Ouest; durant la plus-grande partie de cet intervalle, il forma une jolie brise; il passa ensuite au Sud-Est, où il se tint vingt-quatre heures, après quoi il sauta à l'Ouest et au Sud-Ouest, et il s'éloigna peu de ces parties du compas, jusqu'à notre arrivée à la *Nouvelle-Zélande*.

Du moment où nous aperçûmes la terre, je manœuvrai sur le Cap *Farewell*, qui nous restoit au Sud-quart-Sud-Ouest, à environ quatre lieues, le lendemain à la pointe du jour : à huit heures, il se montroit dans le Sud-Ouest-quart-Sud, à-peu-près à cinq lieues : la sonde rapportoit alors quarante-cinq brasses fond de sable; en doublant le Cap, elle en donna cinquante, même fond.

Je gouvernai ensuite sur l'Isle *Stephens*, que nous atteignîmes à neuf heures du soir. Le 12 à dix heures du matin, nous jetâmes l'ancre dans le *Canal de la Reine Charlotte*, à l'endroit où nous avions mouillé (*) durant

(*) Voyez la Carte du *Canal de la Reine Charlotte*, dans la Collection de Hawkesworth.

mon premier voyage. Je ne voulois pas perdre de temps, et nos opérations commencèrent l'après-midi du même jour : on débarqua les futailles vides, et on nettoya un terrain suffisant pour y établir les deux observatoires, pour y dresser les tentes de nos gardes et de ceux de mes gens qui seroient obligés de passer la nuit à terre.

Nous fûmes à peine mouillés, que plusieurs pirogues arrivèrent aux vaisseaux : les Naturels qui osèrent monter à bord furent en petit nombre ; j'en fus d'autant plus surpris qu'ils nous connoissoient tous. Parmi les Insulaires qui s'opiniâtroient à demeurer dans leurs pirogues, je distinguai un homme que j'avois traité avec une amitié particulière lors de ma dernière relâche : ni mes démonstrations d'amitié, ni mes présens, ne purent le déterminer à venir près de moi. Je cherchai les motifs de cette réserve; ils imaginoient sans doute que j'abordois sur leurs côtes afin de venger la mort des matelots et des soldats du Capitaine Furneaux, qu'ils avoient massacrés. Omaï, qu'ils voyoient à mes côtés, étoit sur l'*Aventure* lorsque cette malheureuse affaire eut lieu ; il leur en parla tout de suite; ils durent le reconnoître, et ils sentirent bien que je ne l'ignorois pas. Je fis tous les efforts possibles pour les convaincre que je ne leur voulois point de mal, et que la vengeance ne m'engageroit pas à rien entreprendre contre eux. Je ne sais si cette promesse les frappa; mais il est sûr que bientôt ils ne montrèrent plus de réserve ni de défiance.

Le 13, chacun des vaisseaux dressa une tente sur le même terrain où j'avois établi autrefois mon petit camp : on disposa aussi les observatoires, et MM. King et Bayly commencèrent leurs observations, dont le but principal étoit de déterminer le mouvement journalier des gardes-

temps. J'envoyai à terre le reste des futailles; les Tonneliers et un nombre suffisant de Matelots allèrent les réparer et les remplir. Je chargeai deux hommes de brasser de la bière de pin, et j'ordonnai au Charpentier et à ses Aides de couper du bois : un autre détachement recueillit de l'herbe pour notre bétail; et ceux qui demeurèrent à bord s'occupèrent du radoub des vaisseaux et de l'arrangement des vivres et des munitions. Chacun fut employé d'une manière utile pendant notre séjour ici. Je donnai une garde de dix soldats de marine à ceux qui se trouvoient sur la côte, et je fis distribuer des armes à tous les travailleurs. M. King et deux ou trois bas-Officiers, se tinrent d'ailleurs constamment auprès d'eux : lorsque j'envoyois un canot à une distance considérable des vaisseaux, j'avois soin de l'armer, et de le mettre sous la conduite de ceux de mes Officiers qui m'inspiroient le plus de confiance, et qui connoissoient le mieux les Naturels. Durant mes autres relâches, je n'avois jamais pris ces précautions, et je suis intimement convaincu qu'elles n'étoient pas nécessaires; mais après le massacre des dix hommes de l'*Aventure*, après celui du Capitaine Marion du Fresne, et de quelques-uns de ses gens, dans la baie *des Isles* (*), il étoit impossible de n'avoir pas un peu d'inquiétude.

Si les Zélandois crurent d'abord que nous venions les punir de leur barbarie, ils ne tardèrent pas à changer d'opinion; car, dès ce jour même, un grand nombre de familles arrivèrent de différentes parties de la côte, et s'établirent près de nous. Excepté l'espace que renfermoit notre petit camp, tous les terrains de cette anse, où l'on

(*) En 1772.

pouvoit dresser une hutte, se trouvèrent occupés. Ils ne nous disputèrent point celui que nous avions pris; mais ils vinrent y enlever les débris de quelques vieilles cabanes, et ils se servirent des matériaux pour en construire de nouvelles.

On est étonné de la promptitude avec laquelle ils construisent ces huttes: j'en ai vu élever plus de vingt sur un espace qui, une heure auparavant, étoit couvert d'arbrisseaux et de plantes. Ils apportent ordinairement avec eux une partie des matériaux, et ils trouvent le reste sur les terrains qu'ils choisissent. J'ai assisté au débarquement d'une petite peuplade, et à la construction d'un de ces villages: au moment où les pirogues atteignirent le rivage, les hommes sautèrent à terre; ils se mirent en possession d'une plaine; ils arrachèrent les plantes et les arbrisseaux, et ils dressèrent une partie de la charpente des huttes sans perdre une minute: ils retournèrent ensuite à leurs pirogues; ils débarquèrent leurs armes; ils les établirent contre un arbre, où ils les plaçèrent de manière à pouvoir les saisir dans un instant. J'observai qu'aucun d'eux ne négligea cette précaution: tandis que les hommes construisoient les cabanes, les femmes ne demeuroient pas oisives; quelques-unes veilloient sur les pirogues, d'autres sur les provisions et le petit nombre de leurs meubles, d'autres rassembloient du bois sec pour faire du feu et préparer le dîner. Les enfans et les vieillards furent assez occupés sur ces entrefaites; je leur jetai les grains de verre et toutes les bagatelles que j'avois dans mes poches; le plus adroit les ramassoit, et ce petit jeu les divertissoit beaucoup.

Ces huttes de passages les garantissent très-bien du vent

et de la pluie, et les Naturels ne veulent pas autre chose. Je remarquai qu'en général, et peut-être toujours, la même Tribu ou Famille s'associe, et élève des cabanes communes : aussi avons-nous vu fréquemment leurs villages, ainsi que celles de leurs bourgades qui se trouvent les plus étendues, partagés en différens quartiers par des palissades de peu de hauteur et par des barrières.

Les Zélandois qui s'établirent près de nous, nous procurèrent de grands avantages : plusieurs alloient tous les jours à la pêche, lorsque le temps le permettoit, et ils échangeoient ordinairement la meilleure partie de leurs poissons. Ce supplément, joint à ce que nous prenions au filet ou à la ligne, fut si considérable, que le poisson ne nous manqua guères durant notre relâche ; nous ne manquâmes pas non plus d'autres rafraîchissemens : on servit constamment aux équipages des deux vaisseaux du céleri, du cochléaria et des pois cuits avec des tablettes du bouillon, et on leur donna de la bière de pin. Si quelques-uns de nos gens avoient des germes de scorbut, cette nourriture ne tarda pas à les guérir ; mais à notre arrivée dans le *Canal de la Reine Charlotte*, il n'y avoit que deux hommes sur les cadres des deux vaisseaux : ils étoient à bord de *la Résolution*.

Indépendamment de ceux des Naturels qui s'établirent près de nous, nous reçûmes la visite d'une multitude d'autres, dont la résidence n'étoit pas éloignée, et de quelques-uns qui habitoient l'intérieur du pays : ils apportèrent à notre marché des outils et des instrumens, du poisson et des femmes. Les Matelots montroient une sorte de dégoût pour les Zélandoises, et ils ne se soucioient pas, ou ils craignoient de former des liaisons avec elles. Ce fut un

bonheur; car je n'ai pas ouï dire qu'aucun de mes gens ait quitté son poste pour aller dans les habitations de l'Isle.

Je tolère les liaisons avec les femmes, parce que je ne puis les empêcher; mais je ne les encourage jamais, parce que j'en redoute les suites. On dit, je le sais, que les commerces amoureux font la sûreté des Navigateurs parmi les peuples sauvages : ils offrent peut-être ces avantages aux hommes qui, par nécessité ou par choix, veulent s'établir sur des terres nouvellement découvertes; mais, en général, il n'en est pas ainsi des voyageurs tels que nous, et ces sortes de liaisons perdent plus de monde qu'elles n'en sauvent. Seroit-il raisonnable d'attendre autre chose, puisque les femmes ne se livrent aux navigateurs que par intérêt, et sans ressentir ni estime ni attachement pour eux? mon expérience sur ce point est assez étendue, et je n'ai jamais vu un exemple du contraire.

Parmi les Naturels qui n'étoient pas établis près de nous, et qui cependant vinrent nous voir, je distinguai un Chef, appelé *Kaoora* : on m'apprit qu'il avoit dirigé la troupe des guerriers qui assommèrent le détachement du Capitaine Furneaux, et qu'il avoit lui-même tué M. Rowe : d'après ce que me dirent de lui la plupart de ses compatriotes, il étoit plus redouté que chéri : on ne se contenta pas de me répéter qu'il étoit un méchant homme; quelques-uns m'engagèrent à diverses reprises à lui donner la mort, et ils parurent bien surpris de ce que je ne me rendois pas à leurs instances; car, selon leurs principes de morale, il étoit juste de le tuer. Mais j'aurois pu exterminer la race entière, si j'avois suivi les conseils de cette espèce que je reçus : les habitans de tous les villages ou hameaux me prièrent,

chacun à leur tour, de détruire leurs voisins. Il n'est pas aisé de concevoir les motifs d'une animosité si terrible; et elle prouve d'une manière frappante jusqu'à quel point ces malheureuses peuplades sont divisées entre elles : je suis sûr que je ne me mépris pas sur l'intention des Naturels qui m'adressèrent des prières si étranges; car Omaï, dont la langue naturelle est un dialecte de celle de la *Nouvelle-Zélande*, et qui entendoit parfaitement bien tout ce qu'on me dit, me servoit d'interprète.

Le 15, j'allai dans mon canot examiner les districts qui offroient la meilleure herbe; je voulois voir ensuite l'Hippa, ou le village fortifié situé à la pointe Sud-Ouest de *Mouaou*, et les lieux que nous avions convertis autrefois en jardins. Je trouvai l'Hippa désert; mais les maisons et les palissades avoient été réparées; elles me parurent en bon état; et d'autres indices m'annonçoient qu'il avoit été habité peu de temps auparavant. Il est inutile de décrire ici cette espèce de forteresse; j'en ai assez parlé dans la relation de mon premier voyage, à laquelle je renvoie mes lecteurs (1); la planche qui l'accompagne achevera d'en donner une juste idée.

Lorsque l'*Aventure* relâcha pour la première fois en 1773 (2), dans le *Canal de la Reine Charlotte*, M. Bayly établit son observatoire à cet endroit, et lui et les hommes qui l'accompagnèrent, plantèrent, à leurs heures de loisir, plusieurs des graines de nos jardins. Je

(1) Collection de Hawkesworth, Tome III de la Traduction françoise, page 120.

(2) Voyez le second Voyage de Cook, Tome I.er de la Traduction françoise.

n'en trouvai pas le moindre vestige : il est vraisemblable que les Naturels détruisirent ces plantations, afin d'y construire des huttes quand le village fut rebâti ; car les autres jardins plantés par le Capitaine Furneaux, produisoient des choux, des oignons, des poireaux, du pourpier, des radis, de la moutarde, des patates, etc., quoiqu'ils fussent entièrement couverts des herbes sauvages du pays. Les patates venoient du Cap de *Bonne-Espérance;* le changement de sol les avoit beaucoup améliorées ; et si les Zélandois les soignoient un peu, elles seroient supérieures à celles qu'on recueille dans la plupart des autres contrées. Les Naturels les aiment beaucoup ; et cependant il me fut démontré qu'ils n'ont pas pris la peine d'en planter une seule, et que, sans la difficulté de nettoyer le terrain où nous les avions semées jadis, il n'en resteroit aucune aujourd'hui. J'ajouterai qu'ils ont également négligé la culture des autres plantes que nous avions laissées parmi eux.

Le 16, à la pointe du jour, je m'embarquai avec un détachement qui alloit cueillir de l'herbe pour notre bétail : j'emmenai cinq canots ; le Capitaine Clerke, plusieurs des Officiers, Omai et deux des Naturels m'accompagnèrent. Nous remontâmes le canal l'espace d'environ trois lieues, et nous débarquâmes ensuite sur la bande orientale, à un endroit où j'avois été durant mon second voyage ; nous y trouvâmes de l'herbe en abondance, et on en chargea deux bateaux.

En redescendant le canal, nous voulûmes voir l'*Anse de l'Herbe*, où les gens du Capitaine Furneaux avoient été massacrés. J'y rencontrai mon vieil ami Pédro, qui ne m'avoit presque pas quitté lors de ma dernière relâche dans ce ca-

nal. Mon second Voyage en fait mention(*) : lui et un autre de ses compatriotes se présentèrent sur la grève, armés de leurs patoos et de leurs piques, et ils nous reçurent avec un air de cérémonie. J'ignore si cette réception leur fut dictée par la politesse ou par la crainte : je crus qu'elle annonçoit de la frayeur ; s'ils en éprouvoient réellement, les présens qu'ils reçurent de moi la dissipèrent bientôt : mes largesses engagèrent deux ou trois personnes de cette Tribu à s'approcher de nous ; la plupart des autres se tinrent si éloignées, que nous ne pûmes distinguer leur figure.

Tandis que nous étions à cet endroit, nous eûmes la curiosité d'apprendre des détails sur la mort tragique de nos dix compatriotes ; et Omai nous servit d'interprète. Pédro et les autres Naturels auxquels nous nous adressâmes, répondirent à toutes nos questions sans montrer aucune réserve, et comme des hommes qui ne craignent pas d'être punis d'un crime dont ils sont innocens. Nous savions déjà qu'aucun d'eux n'avoit eu part au massacre: ils nous dirent que nos gens dînoient, environnés de plusieurs des Naturels ; que quelques-uns de ceux-ci volèrent en cachette, ou enlevèrent publiquement du pain et du poisson ; que notre détachement irrité frappa les voleurs ; que la querelle s'échaûffa, et que deux Zélandois furent tués par l'explosion de deux fusils ; qu'avant que nos gens pussent en tirer un troisième ou rechargeassent ceux qui venoient de lâcher leur coup, les Zélandois se précipitèrent sur notre petite troupe ; qu'ils l'accablèrent par leur nombre, et assommèrent tous ceux qui la composoient. Pédro et ses compa-

(*) Second Voyage de Cook, fin du troisième Volume de la Traduction françoise.

gnons, après avoir raconté l'histoire du massacre, nous montrèrent le lieu de la scène ; c'est au coin de l'anse, à main droite. Pour nous indiquer l'heure où elle se passa, ils nous firent voir l'endroit où se trouvoit le Soleil, et ce dut être assez tard dans l'après-dîner. Ils nous montrèrent aussi la place où mouilloit le canot; il paroît qu'il étoit à environ deux cents verges de celle où dînoit l'équipage : un Nègre du Capitaine Furneaux le gardoit.

D'autres nous disent que ce Nègre fut la cause de la querelle, et qu'elle arriva de la manière suivante. L'un des Naturels ayant volé quelque chose dans le canot, le Nègre lui donna un vigoureux coup de bâton : le Zélandois poussa des cris qui furent entendus de ses compatriotes; ceux-ci, imaginant qu'il étoit tué, fondirent à l'instant sur les étrangers, qui, n'ayant pu gagner la mer ni s'armer assez tôt pour échapper au danger qui les menaçoit, périrent de la main de leurs sauvages ennemis.

La première de ces versions fut attestée par le plus grand nombre des Naturels avec lesquels nous conversâmes à diverses reprises, et qui, je crois, n'avoient aucun intérêt de nous tromper. La seconde est celle du jeune Zélandois qui abandonna son pays pour s'embarquer avec nous, et qui, par conséquent, n'avoit point de motif de nous taire la vérité. Ils avouèrent tous que le massacre eut lieu au moment où l'équipage du canot étoit assis sur l'herbe et dînoit; et il est très-probable que les deux récits sont exacts, car ils sont parfaitement d'accord. Il est aisé de concevoir que tandis que quelques-uns des Naturels voloient le Nègre chargé de la garde du canot, d'autres insulaires envahissoient de leur côté la propriété de ceux de nos gens qui se trouvoient à terre.

Quoi qu'il en soit, les Zélandois convinrent unanimement que des vols commis par leurs compatriotes produisirent la querelle : ils convinrent aussi que le massacre ne fut pas prémédité, et que si l'équipage eût été moins vif à punir le voleur, il n'y auroit point eu de sang répandu. Les ennemis les plus ardens de Kahoora, ceux qui m'excitoient avec le plus de zèle à l'assassiner, avouèrent en même-temps qu'il n'avoit pas intention d'élever une dispute, bien moins encore de donner la mort à personne, et qu'il ne forma ce projet qu'après avoir vu nos gens porter les premiers coups. Il paroît aussi que les malheureux, victimes de la férocité zélandoise, furent bien loin de prévoir ce qui leur arriva; s'ils avoient eu la moindre inquiétude, ils n'auroient pas eu la témérité de s'asseoir pour dîner, à une distance si considérable de leur canot, et au milieu d'une troupe de guerriers qui, le moment d'après, devoient être leurs bourreaux. Je n'ai jamais pu savoir ce qu'étoit devenu le canot; les uns me racontèrent qu'on l'avoit mis en pièces et brûlé; d'autres, qu'une Tribu étrangère l'avoit emmené, mais qu'ils ne pouvoient dire en quel endroit.

Nous demeurâmes dans l'*Anse de l'Herbe* jusqu'au soir, et après avoir chargé de foin, de céleri et de cochléaria, etc., le reste de nos canots, nous nous rembarquâmes afin de retourner à bord. Nous avions déterminé Pédro à lancer sa pirogue à la mer et à nous accompagner; mais à peine eûmes-nous quitté le rivage, que le vent souffla avec beaucoup d'impétuosité du Nord-Ouest, ce qui l'obligea de regagner la terre : nous continuâmes notre route, et ce fut avec beaucoup de peine que nous atteignîmes les vaisseaux. Quelques-uns des canots n'arrivèrent qu'à une heure du matin; heureusement qu'ils furent

rentrés à cette époque ; car nous essuyâmes bientôt une véritable tempête, entremêlée d'une forte pluie ; de sorte que nos travaux se trouvèrent suspendus durant la journée du 17 : l'ouragan cessa le soir, et le vent qui passa à l'Est amena le beau temps.

Nous reprîmes nos travaux le lendemain ; les Naturels conduisirent leurs pirogues au large et se mirent à pêcher. Pédro vint s'établir près de nous avec toute sa famille. Matabouah est le véritable nom de ce chef ; celui de Pédro lui avoit été donné par quelques-uns de nos gens, durant mon second voyage, et je l'avois ignoré jusqu'alors. Il étoit connu de ses compatriotes sous l'une et l'autre de ces dénominations.

Nous essuyâmes le 20, dans la matinée, un second ouragan du Nord-Ouest : il ne fut pas aussi long que le premier ; mais les coups de vent qui venoient des collines étant beaucoup plus forts, nous fûmes obligés d'abattre les vergues et les mâts de hune ; et, malgré cette précaution, nous eûmes bien de la peine à affronter l'orage. Ces ouragans sont ici très-communs, et quelquefois très-violens et très-incommodes. Les montagnes voisines, toujours surchargées de vapeurs alors, augmentent l'impétuosité du vent, et changent sa direction de telle manière, que deux rafales ne viennent jamais de suite du même point de compas, et que plus on est près de la côte, plus on en ressent les effets.

Le 21, nous reçûmes la visite d'une Tribu ou Famille, composée d'environ trente personnes, qui venoient du haut du canal. Je ne les avois jamais vues. Le Chef s'appeloit Tomatongeauooramme ; il étoit âgé d'environ quarante-cinq ans, et sa physionomie annonçoit la franchise et la joie.

En général, les hommes, les femmes et les enfans avoient de beaux traits, et je n'ai pas rencontré une aussi belle race à la *Nouvelle-Zélande*.

A cette époque, plus des deux tiers des habitans du canal s'étoient établis autour de nous. Une foule d'entre eux se rendoit chaque jour aux vaisseaux ou dans notre camp. Ils venoient sur-tout aux tentes, lorsque les Matelots fondoient la graisse de nos veaux marins. Ils sembloient aimer l'huile plus passionnément encore que les Groënlandois; ils mettoient du prix même à l'écume qu'on ôtoit de la chaudière; même à la lie déposee au fond des tonneaux. Quelques gouttes d'huile puante étoient pour eux une friandise agréable; ils la demandoient avec une ardeur extrême, et je jugeai qu'ils n'en boivent pas souvent.

Le 23, nous avions embarqué la quantité d'herbages et de foin que nous crûmes nécessaire à notre bétail jusqu'à notre arrivée à *O-Taïti*; et les deux vaisseaux avoient assez d'eau et de bois: on abattit les tentes et on reconduisit à bord tout ce que nous avions porté sur la côte. Le lendemain, nous appareillâmes et nous sortîmes de l'anse. Le vent n'étoit pas bon; je m'aperçus que le jussant finiroit avant que nous eussions débouqué le canal, et nous mouillâmes de nouveau, un peu en-dehors de l'Isle *Motuara*, afin d'attendre une occasion plus favorable de passer le détroit.

Tandis que nous démarrions pour remettre à la voile, Tomatongeauooranne, Matahouah, et beaucoup d'autres Zélandois, vinrent nous dire adieu, ou plutôt chercher à obtenir de nous de nouveaux présens. Ces deux Chefs me demandèrent des chèvres et des cochons. Je donnai à Matahouah deux chèvres, un mâle et une femelle avec leur chevreau; et à Tomatongeauooranne, deux cochons, un

un verrat et une truie. Ils me promirent de ne pas les tuer, mais j'avoue que je ne comptai pas beaucoup sur leur parole. J'appris, à cette occasion, que les animaux envoyés à terre par le Capitaine Furneaux, étoient tombés, bientôt après, entre les mains des Naturels, et qu'il n'en restoit aucun; mais je ne pus rien savoir sur ceux que j'avois laissés, à mon second voyage, dans la baie de l'*Ouest* et dans l'anse des *Cannibales*. Tous les Insulaires avec qui je causai, convinrent cependant que les bois situés derrière l'anse du vaisseau renfermoient des volailles qui y vivoient dans l'état sauvage; et les deux Zélandois qui s'embarquèrent sur mon bord, m'informèrent ensuite que Tiratou, Chef du pays, très-aimé de ses Compatriotes, avoit beaucoup de coqs et de poules, et une des truies.

Quand j'arrivai à la *Nouvelle-Zélande*, j'avois résolu d'y laisser non-seulement des chèvres et des cochons, mais des moutons et un jeune taureau avec deux génisses, si je trouvois un Chef assez puissant pour les garder et les défendre, ou un endroit solitaire qui me donnât lieu de croire que les Naturels ne les découvriroient pas. Mais je ne rencontrai ni l'un ni l'autre, et Tringoboohee que je vis dans mon second voyage(*), et qui à cette époque me parut un personnage de si grande importance, ne vivoit plus. Il avoit été tué cinq mois auparavant avec soixante et dix personnes de sa Tribu, et rien n'indiquoit, autour de nous, une Tribu assez nombreuse pour avoir une supériorité de forces sur les autres Tribus du pays. J'aurois manqué mon but, en donnant ces animaux à une famille dénuée

(*) Voyez le second Voyage de Cook, Tome III de la Traduction françoise, p. 362.

de la force nécessaire; car dans une contrée comme celle-ci, où la propriété est si incertaine, ils seroient bientôt devenus la proie d'une peuplade victorieuse; on auroit séparé les mâles des femelles, ou bien on les auroit tués; et vraisemblablement ces deux choses auroient eu lieu. Les observations faites depuis notre arrivée étoient si décisives sur ce point, que je n'y aurois déposé aucun de nos quadrupèdes, si Matahouah et Tomatongeauooranne ne m'avoient demandé des chèvres et des cochons. J'en avois assez pour l'usage que j'en voulois faire; et quoique je n'ignorasse pas que, selon toute apparence, ils les tueroient, je leur donnai des cochons et des chèvres. J'ai laissé à la *Nouvelle-Zélande* dix ou douze cochons à différentes époques, outre ceux qu'y déposa le Capitaine Furneaux; et à moins qu'il n'arrive un concours d'évènemens bien fâcheux, les Navigateurs y trouveront un jour ces quadrupèdes dans l'état sauvage ou dans l'état de domesticité.

Nous fûmes à peine mouillés près de *Motuara*, que trois ou quatre pirogues, remplies de Naturels, arrivèrent de la bande Sud-Est du Canal; nous achetâmes une quantité considérable des productions et des ouvrages du pays. Cahoora, le Chef des Guerriers qui massacrèrent les dix hommes du Capitaine Furneaux, montoit une des pirogues. C'est la troisième fois qu'il venoit nous voir, sans montrer la plus légère frayeur. J'étois sur la côte, lorsqu'il se rendit auprès de *la Résolution*, et je fus de retour à bord au moment où il partoit. Omaï, qui m'avoit accompagné à terre, l'aperçut; il le dénonça tout de suite, et il me conjura de le faire tuer à coups de fusil. Ce n'est pas tout: il adressa la parole à Kahoora, et il le menaça de le

poignarder de sa propre main, s'il avoit la hardiesse de revenir.

Le Zélandois fut si peu effrayé de ces menaces, qu'il revint le lendemain avec toute sa famille, composée de vingt personnes, y compris les femmes et les enfans. Omaï m'en avertit de nouveau, et il me demanda s'il devoit l'engager à monter à bord. Je lui répondis qu'il le pouvoit. Bientôt après, il amena ce Chef dans ma chambre, et il me dit: « Voilà Kahoora, tuez-le ». Mais oubliant ses menaces de la veille, ou craignant que je ne le chargeasse de l'exécution, il se retira tout de suite. Cependant il reparut bientôt; et voyant Kahoora sur ses pieds, il s'écria d'un ton de reproche: « Pourquoi ne le tuez-vous pas? Vous m'assurez » qu'on pend en *Angleterre* l'homme qui en tue un autre; » ce barbare en a tué dix, et vous ne voulez pas lui don- » ner la mort, quoique la plupart de ses Compatriotes la » désirent; quoique cela soit juste ». L'éloquence assez solide d'Omaï me fit rire; je lui enjoignis de demander au Zélandois pourquoi il avoit tué le détachement du Capitaine Furneaux. Kahoora effrayé par cette question, étendit ses bras en suppliant, et baissa la tête: il avoit l'air d'un homme surpris dans une embuscade, et je suis persuadé qu'il s'attendoit à mourir sur l'heure. Mais il reprit sa gaieté dès le moment où je promis de ne pas attenter à sa personne. Il ne sembloit pas disposé néanmoins à répondre à notre question, et il fallut lui répéter, à diverses reprises, que je ne me vengerois pas. Lorsqu'il eut obtenu le pardon dont il croyoit avoir besoin, il eut le courage d'avouer qu'un de ses Compatriotes ayant voulu échanger une hache de pierre, l'Anglois à qui il l'offrit s'en empara, et refusa ensuite de la rendre ou d'en payer la valeur; que le propriétaire de la

hache se saisit de quelques morceaux de pain comme d'un équivalent, et que la querelle s'engagea.

Les autres détails racontés par Kahoora, sur cette malheureuse affaire, diffèrent peu de ce qu'on nous avoit dit auparavant. Il nous apprit qu'il avoit couru de très-grands dangers durant le combat; qu'il fut couché en joue, et qu'il n'échappa à ce coup de fusil qu'en se cachant derrière le canot; qu'un autre homme placé près de lui fut renversé sur la poussière, roide mort; qu'immédiatement après l'explosion, il attaqua M. Rowe, Chef du détachement, qui se défendit avec son épée; que lui Kahoora fut blessé au bras; mais qu'enfin sa troupe, plus nombreuse, remporta une victoire complète.

M. Burney, envoyé le lendemain à terre (*) avec un détachement armé, trouva les membres épars des dix hommes qui avoient débarqué la veille. Plein de ressentiment et de fureur, il tira plusieurs volées sur les Naturels, qui étoient encore rassemblés au lieu de la scène, et qui vraisemblablement achevoient de manger les cadavres des vaincus. Il étoit naturel de supposer que les coups de fusil avoient eu du succès, et que quelques-uns des assassins, ou des Cannibales, avoient été tués au milieu de leur détestable repas. Nous interrogeâmes, sur ce point, Kahoora, et d'autres qui s'étoient trouvés au combat et au festin. Il parut que notre supposition étoit mal fondée, et que les coups tirés par M. Burney n'avoient tué ni blessé personne.

La plupart des Naturels que nous avions rencontrés de-

(*) Voyez le second Voyage de Cook, Tome IV de la Traduction françoise, p. 139 et suivantes.

puis notre arrivée à la *Nouvelle-Zélande*, savoient bien, comme je l'ai déjà dit, que je n'ignorois pas la manière barbare dont ils avoient traité les dix hommes du Capitaine Furneaux, et ils comptoient sûrement que je tuerois Kahoora; non-seulement ils sembloient le désirer, mais ils témoignèrent beaucoup de surprise en voyant ma modération à cet égard. Il en étoit instruit, ainsi que moi, et je fus très-étonné, à mon tour, qu'il osât se mettre si souvent en mon pouvoir. Lorsqu'il vint nous voir, tandis que les vaisseaux mouilloient dans l'anse, il put se fier au nombre de ses amis qui l'accompagnoient, et se croire en sûreté; mais il nous fit ses deux dernières visites dans des circonstances plus défavorables. Nous étions mouillés à l'entrée du canal, assez loin de la côte; il n'avoit aucun secours à espérer de l'Isle; il ne devoit pas compter qu'il réussiroit à prendre la fuite si je voulois l'arrêter. Cependant, après le premier moment de crainte que lui causa une de nos questions dont j'ai parlé plus haut, loin d'éprouver du trouble et du mal-aise, il aperçut dans la grande chambre le portrait de l'un de ses Compatriotes, et il nous pria de faire le sien. Il se tint assis, sans témoigner aucune impatience, jusqu'à ce que M. Webber l'eût achevé. Je dois dire que j'admirai son courage, et que je fus flatté de la confiance que je lui inspirois. Ce que j'avois répondu à ceux de ses Compatriotes qui me pressoient de le tuer, le tranquillisoit; je les assurai en effet que j'avois toujours été l'ami d'eux tous, et que je le serois toujours, à moins qu'ils ne se conduisissent de manière à changer mes dispositions à leur égard; que je ne pensois plus aux dix hommes assommés par eux; que ce crime étoit trop ancien, et que je n'en avois pas été témoin; mais que s'ils formoient jamais une seconde tentative

de cette espèce, ils verroient tomber sur eux tout le poids de mon ressentiment.

Avant d'arriver à la *Nouvelle-Zélande*, Omai avoit formé le projet d'emmener aux Isles de la *Société* un des Naturels de ce pays. Il trouva bientôt une occasion de l'exécuter : un Zélandois d'environ dix-sept ou dix-huit ans, appelé Taweiharooa, lui proposa de l'accompagner, et il vint s'établir sur mon bord. Je fis d'abord peu d'attention à cet arrangement; j'imaginai que le Zélandois nous quitteroit lorsque nous serions sur le point d'appareiller, et lorsqu'il auroit profité des largesses d'Omaï; m'apercevant enfin qu'il étoit bien décidé à s'embarquer avec nous, et ayant appris qu'il étoit fils unique d'un Chef mort, que sa mère vivoit encore et qu'on la respectoit, je craignis qu'Omaï n'eût trompé ce jeune homme, et ceux qui s'intéressoient à lui, en leur laissant l'espoir, ou en les assurant qu'on le reverroit. Je leur déclarai, d'une manière positive, que si Taweiharooa suivoit son dessein, il ne reverroit jamais sa Patrie. Mon discours ne parut faire aucune impression. La veille de notre départ, Tiratoutou, mère du jeune homme, arriva à bord dans l'après-dîner, sans doute afin de recevoir de nouveaux présens d'Omaï. Elle demeura avec son fils jusqu'à la nuit. Ils se séparèrent avec toutes les démonstrations de tendresse qu'on peut attendre d'une mère et d'un fils qui se quittent pour jamais. Elle dit qu'elle ne verseroit plus de larmes, et elle ne tint que trop sa parole; car, lorsqu'elle revint le jour suivant faire à son fils ses derniers adieux, elle parut fort gaie tout le temps qu'elle demeura à bord, et elle s'en alla sans montrer aucune émotion.

Taweiharooa, afin de voyager d'une manière convenable

à sa naissance, se proposoit d'emmener un autre jeune homme en qualité de domestique ; celui-ci demeura sur nôtre bord jusqu'au moment où il vit les préparatifs de notre départ : ses parens vinrent le redemander à cette époque; mais il fut remplacé le lendemain par un petit garçon âgé de neuf ou dix ans, et appelé Kokoa. Le père de Kokoa me le présenta; je crois qu'il auroit quitté son chien avec moins d'indifférence. Il s'empara du peu de vêtemens que portoit l'enfant, et il le laissa complètement nu. J'avois pris des peines inutiles pour leur faire comprendre que Taweiharooa et Kokoa ne reviendroient plus à la *Nouvelle-Zélande* ; ni leurs parens ni aucun des Naturels ne s'inquiétoient de leur sort. D'après cette insouciance, d'après la persuasion où j'étois que les jeunes Voyageurs ne perdroient rien en s'établissant aux Isles *de la Société*, je consentis aux arrangemens d'Omaï.

Mes observations, et les détails que m'ont donnés Taweiharooa et d'autres, prouvent que les Habitans de la *Nouvelle-Zélande* vivent dans des transes continuelles : la plupart des Tribus croient avoir essuyé des injustices et des outrages de leurs voisins, et elles épient sans cesse l'occasion de se venger. Ils aiment beaucoup à manger la chair de leurs ennemis tués dans les batailles, et le désir de cet abominable repas est peut-être une des principales causes de leur ardeur dans les combats. On m'a dit qu'ils attendent quelquefois bien des années, un moment favorable, et qu'un fils ne perd jamais de vue une injure faite à son père. Pour exécuter leur horrible dessein, ils se glissent pendant les ténèbres au milieu de leurs ennemis; s'ils les surprennent, ce qui je crois arrive peu, ils leur donnent la mort à tous, et ils n'épargnent pas même les

femmes et les enfans. Lorsque le massacre est achevé, ils mangent les vaincus sur le lieu même où s'est passée la boucherie, ou ils emportent autant de cadavres qu'ils le peuvent, et ils s'en régalent ensuite chez eux avec une brutalité trop dégoûtante pour la décrire ici. S'ils sont découverts avant d'avoir exécuté leur sanguinaire projet, ils s'enfuient ordinairement à la sourdine, et on les poursuit et on les attaque quelquefois à leur tour. Ils ne connoissent point cette modération qui donne quartier ou qui fait des captifs, ensorte que les vaincus ne peuvent mettre leurs jours à couvert que par la fuite. Cet état perpétuel de guerre, et cette manière de la conduire, si destructive de la population, les rend très-attentifs, et il est rare de rencontrer, le jour ou la nuit, un Zélandois qui ne soit pas sur ses gardes. Il est impossible de rien ajouter aux motifs qui excitent leur vigilance; la conservation de leur vie et leur bonheur dans l'autre monde en dépendent; car, selon leur systême religieux, l'âme de l'homme dont le corps est mangé par l'ennemi, est condamnée à un feu éternel, tandis que les âmes de ceux dont les corps ont été arrachés des mains des meurtriers, ainsi que les âmes de ceux qui meurent de mort naturelle, vont habiter avec les Dieux. Je leur demandai s'ils mangeoient ceux de leurs amis qui étoient tués à la guerre, mais dont les corps ne tomboient pas au pouvoir de l'ennemi? Ils parurent étonnés de ma question; ils me répondirent que non: ils témoignèrent même une sorte d'horreur sur l'idée qu'elle présentoit. Ils enterrent communément leurs morts; mais s'ils ont tué plus d'ennemis qu'ils ne peuvent en manger, ils les jettent à la mer.

On ne trouve point parmi eux de *morais*, ni rien qui

ressemble à un lieu destiné au culte public; et les pratiques de la Religion ne les rassemblent jamais : mais ils ont des Prêtres qui adressent des prières aux Dieux, et qui les conjurent de protéger des affaires temporelles, par exemple, une entreprise contre une Tribu ennemie, une pêche.

Je n'ai pu m'instruire de leurs principes religieux; mais quels qu'ils soient, ils prennent dès l'enfance la ferme habitude de ne point s'en écarter. Le jeune homme qui devoit accompagner Taweiharooa m'offrit sur cela une preuve frappante : il s'abstint de manger la plus grande partie du jour, parce qu'on lui avoit coupé les cheveux. Nous employâmes vainement toutes sortes de moyens pour le faire manquer à sa résolution; afin de le tenter, nous lui offrîmes les choses qu'il aimoit le plus; il nous répondit que l'Eatooa le tueroit s'il mangeoit quelque chose ce jour-là. Cependant vers le soir, les besoins de son estomac l'emportèrent sur les préceptes de sa Religion, et il se permit un peu de nourriture, mais en petite quantité. Avant que ceci se passât, j'avois conjecturé souvent que les Zélandois ont des idées superstitieuses sur les cheveux; j'en avois vu à diverses reprises une quantité assez considérable, attachés à des branches d'arbres, près de quelques-unes des habitations; mais je n'ai jamais rien appris de détaillé là-dessus.

Malgré l'état de division et de guerre dans lequel vivent les Zélandois, les voyageurs qui traversent un canton sans avoir de mauvais desseins, sont bien reçus et régalés durant leur séjour; mais on exige qu'ils ne demeurent pas plus de temps qu'il n'en faut pour terminer leurs affaires : ces Voyageurs sont sur-tout des Marchands qui vendent du poenammoo ou du talc vert. On dit que cette pierre se trouve seulement à un endroit qui porte son nom, et qui

est situé vers le fond du Canal de la *Reine Charlotte*, à un ou deux jours de chemin, au plus, du Port où mouilloient nos vaisseaux. Je regrettai beaucoup de manquer de loisir; je serois allé voir le district d'où l'on tire cette pierre; car on nous raconta cent histoires fabuleuses, dont aucune ne paroissoit vraisemblable. Ceux des Naturels qui montroient le plus d'intelligence, essayèrent de nous convaincre, mais ils n'en vinrent pas à bout: ils nous dirent, par exemple, que le *poenammoo* vient d'un poisson qu'ils harponnent, qu'ils traînent ensuite au rivage où ils l'attachent et où il se change en pierre. Ils avouoient tous qu'on le trouve dans un grand lac ou dans une marre; et si l'on peut former ici quelque conjecture, il est probable que les torrens l'amènent du haut des montagnes et le déposent sous l'eau. Les Naturels appellent ce lac *Tavai poenammoo*, c'est-à-dire, l'eau du talc vert: ils donnent ce nom au district voisin, et non pas à l'Isle la plus méridionale de la *Nouvelle-Zélande*, comme je l'ai supposé dans la Carte et le discours de mon premier Voyage (*).

La polygamie est autorisée parmi eux; on rencontre souvent un homme qui a deux ou trois femmes: les femmes sont nubiles de bonne heure: celles qui ne se marient pas paroissent vivre dans l'abandon; elles ont beaucoup de peine à pourvoir à leur subsistance; dénuées de protecteurs, elles se trouvent sans cesse à la merci de quiconque a de la force.

Les Zélandois semblent satisfaits du peu de connoissance qu'ils possèdent; ils n'essaient en aucune manière de les

(*) Voyez le premier Voyage de Cook, dans la Collection de Hawkesworth.

étendre, et leurs observations ou leurs recherches annoncent un esprit peu curieux. Les objets nouveaux ne leur inspirent pas ce degré de surprise qu'il seroit naturel d'imaginer, et leur attention n'est jamais fixée un moment. Ils formoient quelquefois, il est vrai, un cercle autour d'Omaï, qu'ils aimoient beaucoup; mais il écoutoient ses discours comme des gens qui ne comprennent point et qui ne se soucient point de comprendre ce qu'on leur dit.

Je demandai un jour à Taweiharooa combien de vaisseaux pareils aux nôtres avoient abordé au Canal de la *Reine Charlotte* ou aux environs; il commença par nous en indiquer un dont nous n'avions jamais entendu parler, qui relâcha dans un Port de la côte Nord-Ouest de *Teeravitte*, peu d'années avant ma première relâche, c'est-à-dire, peu d'années avant l'arrivée de l'*Endeavour*, que les Zélandois appellent le *Vaisseau de Tupia*. Je crus d'abord qu'il se trompoit sur l'époque et le lieu du mouillage; que le bâtiment dont il faisoit mention étoit celui de M. de Surville, qui toucha, dit-on, à la côte Nord-Est d'*Eaheinomauwe*, la même année que l'*Endeavour*, ou celui de M. Marion du Fresne, qui relâcha dans la *baie des Isles*, peu d'années après; mais il nous assura qu'il ne se méprenoit ni sur l'époque ni sur le lieu du mouillage, et que le fait étoit connu de tous les habitans des environs du Canal de la *Reine Charlotte* et de *Teeravitte*. Il ajouta que le Capitaine eut des liaisons avec une femme du pays; que cette femme en eut un fils qui vivoit encore, et qui étoit à-peu-près de l'âge de Kokoa. Quoique Kokoa ne fût pas encore au monde au temps dont il est ici question, il paroissoit savoir toute l'histoire. Taweiharooa nous apprit

de plus, que ce premier vaisseau apporta la maladie vénérienne à la *Nouvelle-Zélande*. Je souhaite que les Navigateurs Européens qui y ont abordé depuis, n'aient pas à se reprocher également d'avoir laissé un monument si affreux de leur séjour : cette maladie n'y est aujourd'hui que trop connue; ils ne semblent pas néanmoins s'en occuper beaucoup, et ils disent que ses effets ne sont pas actuellement aussi terribles à beaucoup près qu'ils le furent d'abord : ils font prendre aux malades des bains d'une espèce de vapeur produite par la fumée de quelques plantes qu'ils posent sur des pierres chaudes. Je n'ai pu découvrir s'ils emploient d'autres remèdes.

Je regrettai de n'avoir pas ouï parler de ce vaisseau, tandis que je mouillois dans le Canal; Omaï nous auroit procuré des informations plus détaillées et plus exactes, et il auroit interrogé des témoins oculaires. Taweiharooa ne savoit que par ouï-dire ce qu'il nous raconta, et bien des méprises pouvoient s'être glissées dans son histoire. Je suis persuadé néanmoins que d'après son témoignage, on peut croire qu'un vaisseau avoit abordé à *Teeravitte* avant mon arrivée sur l'*Endeavour*; car on me l'avoit déjà assuré autrefois. Sur la fin de l'année 1773, lors de la seconde relâche que je fis à la *Nouvelle-Zélande*, durant mon second Voyage, quelques-uns des Naturels à qui je demandai des nouvelles de l'*Aventure*, qui s'étoit séparé de nous, m'avertirent qu'un bâtiment avoit relâché dans le Port de la côte *Teeravitte* : je crus que je les comprenois mal, et je ne songeai pas même à vérifier cette assertion.

La maladie vénérienne n'est pas le seul monument qui rappelle aux Zélandois le séjour de ce vaisseau; Tawei-

haroua nous dit que l'équipage leur avoit laissé un quadrupède; mais comme il ne l'avoit point vu, nous ne pûmes en connoître l'espèce d'après sa description.

Il nous instruisit d'un autre fait, qui nous laissa moins de doute; il nous assura qu'on trouve à la *Nouvelle-Zélande*, des serpens et des lézards d'une grandeur énorme; d'après ce qu'il nous dit des lézards, ils doivent être de huit pieds de longueur, et aussi gros que le corps d'un homme: il ajouta qu'ils saisissent et dévorent quelquefois les Naturels; qu'ils se tapissent dans des trous creusés sous terre, et qu'on les y tue en faisant du feu à l'ouverture des terriers. Nous ne pûmes nous méprendre sur l'espèce de l'animal, car il le dessina assez exactement sur le papier : il traça aussi la figure des serpens, afin de nous expliquer sa pensée.

Quoique la relation de mes deux premiers Voyages offre un grand nombre de détails sur ce pays et sur ses habitans, on sera sûrement bien aise de lire les remarques de M. Anderson, qui confirment ou qui corrigent ce que j'ai dit ailleurs. Il m'avoit accompagné trois fois dans le Canal de la *Reine Charlotte*, durant ma seconde expédition; ainsi, le Chapitre suivant est le résultat des observations des quatre relâches.

Avant de quitter la *Nouvelle-Zélande*, je n'ai rien à ajouter, sinon les observations astronomiques et nautiques faites durant notre séjour.

Par un milieu de cent trois suites d'observations, dont chacune comprenoit au-moins six distances observées, la longitude de l'observatoire dans l'anse *du Vaisseau*, étoit de.....174° 25′ 11″ Est.

Selon le garde-temps, d'après le mouvement journalier qu'il avoit à *Greenwich*, de.....	175° 25′ 30″
Selon le même garde-temps, d'après le mouvement journalier qu'il avoit au *Cap*, de.....	174° 56′ 12″
Déclinaison de l'aimant observée à bord du vaisseau, d'après un résultat moyen de six aiguilles.....	12° 40° 0″
D'après les mêmes aiguilles à terre..	13° 53′ 0″
Inclinaison de l'extrémité septentrionale observée à terre.....	63° 42′ 0″ Est.

Par un milieu des résultats de onze jours d'observations, la montre marine retardoit sur le temps moyen, le 22 Février à midi, de 11° 50′ 37″ 396; nous trouvâmes qu'elle perdoit chaque jour sur le temps moyen, 2″ 913 : la longitude sera calculée sur ce résultat, jusqu'à ce qu'il s'offre une occasion de déterminer de nouveau le mouvement journalier : l'horloge astronomique, avec un pendule de la même longueur qu'à *Greenwich*, perdoit sur la révolution des étoiles 40″ 239 par jour.

Il est bon de dire que la longitude déterminée par des observations de Lune, dont je parlois tout-à-l'heure, diffère seulement de 6′ 45″ de celle que M. Wales trouva durant mon second voyage. La sienne fut de cette quantité plus à l'Ouest, ou de 174° 18′ 30″.

Le même M. Wales a fixé la latitude de l'anse du vaisseau à 41° 6′ 0″.

CHAPITRE VIII.

Remarques de M. Anderson sur les Districts de la Nouvelle-Zélande, *voisin du* Canal de la Reine Charlotte, *sur le sol, le climat, le temps, les vents, les arbres, les plantes, les oiseaux, les poissons et les autres animaux. Description des Habitans, de leur figure, de leurs vêtemens, de leur parure, de leurs maisons, de leurs pirogues, des alimens dont ils se nourrissent et de la manière de les apprêter, des arts qu'ils connoissent, de leurs armes, de leurs cruautés envers les captifs. Observations sur plusieurs de leurs usages. Vocabulaire de leur langue.*

« Tous les environs du *Canal de la Reine Charlotte* sont » extrêmement montueux; de grosses collines à sommets » émoussés y commencent au bord de la mer. L'œil aper- » çoit sur les flancs des collines jusqu'à une distance con- » sidérable, des vallées, ou plutôt des empreintes des » vagues qui n'ont point de profondeur, et qui, du côté » du rivage, aboutissent à une petite anse, dont la grève » est de sable ou de caillou. On trouve derrière cette grève » un terrain plat de peu d'étendue; c'est là que les Naturels » bâtissent ordinairement leurs cabanes; la position en est » d'autant plus commode, que chacune des anses offre un

» joli ruisseau poissonneux (1), qui a son embouchure dans » l'Océan.

» Les bases des montagnes, du-moins dans la partie » qui regarde la côte, sont d'un grès cassant et jaunâtre, » qui prend une teinte de bleu aux endroits où il est battu » par les flots : il se prolonge en couches horizontales ou » obliques ; on y remarque de légères veines de quartz » grossier, qui sont peu éloignées les unes des autres, et » qui suivent communément la direction du grès. Le terrain » ou le sol qui couvre le grès et le quartz est aussi d'une » couleur jaunâtre ; il ressemble à de la marne, et en gé- » néral, il a d'un à deux pieds de profondeur.

» L'abondance des productions indique assez la fertilité » du sol. Excepté un petit nombre de collines qui sont voi- » sines de la mer, et revêtues d'arbrisseaux, toutes les » autres présentent une seule forêt de grands arbres, qui » s'élèvent avec une vigueur qu'on ne peut imaginer sans » les avoir vus, et qui offrent une majestueuse perspective » à ceux dont l'esprit fait admirer les grands ouvrages de » la nature.

» La température agréable du climat contribue sûrement » beaucoup à cette force peu commune de la végétation. » Quoique l'époque de notre relâche répondît au mois » d'Août des contrées d'Europe, l'air ne fut jamais trop » chaud, et le thermomètre ne monta qu'à 66 degrés (2). » Le froid de l'hiver est aussi modéré ; car au mois de Juin

---

(1) On y trouve de petites truites.

(2) Il faut observer que les Anglois emploient dans leur thermomètre la division de Fahrenheit, et non pas celle de Réaumur. (*Note du Traducteur.*)

» 1773, qui correspondoit à notre mois de décembre, le » mercure ne tomba pas au-dessous de 48 degrés; les arbres » conservoient alors leur verdure comme en été, et je crois » qu'ils gardent leur feuillage jusqu'à ce que la sève du » printemps en pousse un nouveau.

» En général, on y jouit d'un beau temps; on y souffre » quelquefois du vent et de la pluie; mais les orages et les » pluies ne durent pas plus d'un jour, et il ne paroît pas » qu'ils soient jamais excessifs. On n'y trouve point, comme » dans les autres pays, de vestiges des torrens qui se pré- » cipitent des collines, et les ruisseaux s'enflent peu, si » l'on en juge par leurs lits. J'ai relâché quatre fois dans » le Canal de la *Reine Charlotte*, et j'ai observé que les » vents du Sud vers la partie de l'Est, sont ordinairement » modérés et accompagnés d'un ciel nébuleux ou de pluie; » ceux du Sud-Ouest soufflent avec force, et ils sont aussi » accompagnés de pluie, mais il est rare qu'ils aient de la » durée. Les vents du Nord-Ouest sont les plus communs, » et quoique souvent assez forts, un ciel pur les accom- » pagne presque toujours; en un mot, si cette partie de la » *Nouvelle-Zélande* n'étoit pas trop montueuse, ce seroit » une des plus belles contrées du globe : on couperoit » en vain les bois; les districts défrichés seroient moins » propres aux pâturages qu'un terrain plat, et la culture y » seroit toujours difficile, car on ne pourroit y employer » la charrue.

» Les grands arbres qui couvrent les collines sont de » de ___ espèces : les uns, du diamètre de nos sapins les plus » gros, croissent à-peu-près de la même manière, mais » les feuilles et les petites baies qu'ils portent sur leurs » pointes, ressemblent davantage à celles de l'if : c'est de

» ceux-là que nous tirions de la bière. Nous donnions d'abord » une forte décoction aux feuilles, et nous les laissions » ensuite fermenter avec de la thériaque ou du sucre : les » hommes de l'équipage, qui avoient bu de la bière du pin » d'*Amérique*, ne la trouvoient guères meilleure. L'autre » espèce diffère peu de l'érable ; elle est souvent d'une » grosseur considérable, mais elle ne nous procura que » du bois de chauffage, car elle est, ainsi que la première, » trop pesante pour des mâts, des vergues, etc.

» Les arbres offrent des espèces plus variées sur les » petites plaines qui sont derrière les grèves. Nous en » distinguâmes deux qui portent un fruit de la grosseur » des pommes ; l'un de ces fruits est jaune et appelé *kar-* » *raca* par les Naturels, et l'autre est noir, et les Insulaires » le nomment *maitao* ; quoique les Zélandois les mangent, » quoique nos matelots les aient imités, leur saveur n'est » pas agréable. Le premier fruit croît sur de petits arbres, » qui sont toujours en face de la mer, le second se cueille » sur des arbres plus gros, qu'on trouve dans l'intérieur de » la forêt, et dont nous coupâmes un grand nombre, afin » d'avoir du bois de chauffage.

» Il y a une espèce de *philadelphus* sur les hauteurs » qui s'avancent dans la mer : on y aperçoit aussi un arbre » qui porte des fleurs ressemblantes à celles du myrthe ; » ses feuilles, tachetées et de forme ronde, ont une odeur » désagréable. La décoction des feuilles du *philadelphus* » nous tint lieu de thé ; nous le trouvâmes d'un goût et » d'une odeur agréables, et on pourroit le substituer au » thé qui nous vient de la *Chine* et du *Japon* (*).

(*) La Planche 22 du second Voyage de Cook représente les feuilles du *philadelphus*.

» Parmi les plantes qui nous furent utiles, je dois compter le céleri sauvage, très-abondant dans presque toutes » les anses, sur-tout lorsque les Naturels ont habité le » canton; et une autre que nous avions coutume d'appeler » *cochléaria*, quoiqu'elle diffère entièrement de celle qui » porte ce nom en *Europe*. Cette espèce de cochléaria est » bien préférable à la nôtre pour l'usage ordinaire, et on » peut la reconnoître à ses feuilles dentelées et aux petites » grappes de fleurs blanches qu'elle offre à son sommet; » tous les jours on en faisoit cuire, ainsi que du céleri sauvage, avec du froment broyé dans un moulin, et jointe » au bouillon des tablettes, elle servoit de déjeûner aux » équipages; on leur en donnoit encore avec de la soupe » aux pois pour leur dîner. Nous mangions quelquefois » ces plantes en salade, ou apprêtées comme des légumes: » elles étoient bonnes de toutes les manières, et le poisson » ne nous ayant jamais manqué, je puis dire que les rafraîchissemens furent peu inférieurs à ceux qu'on trouve » dans les relâches célèbres par les nourritures animales » et végétales qu'elles offrent aux Navigateurs.

» Les plantes connues que nous rencontrâmes, sont le » liseron ordinaire et grossier, la morelle, l'ortie (elles » ont l'une et l'autre la grosseur d'un petit arbre), une » véronique buissonneuse qu'on aperçoit près de toutes » les grèves, des chardons, le berceau de la vierge (1), le » vanelloë (2), le saule françois, l'euphorbia, le bec de

(1) Il y a dans l'original: *Virgin's Bower*, et je n'ai pu découvrir le nom que les Botanistes François donnent à cette plante. Il me semble que ce n'est pas la *Berce*.

(2) J'ai conservé le nom qu'elle a dans l'original. J'ignore si c'est le vanilier.

» grue, le *cudweed* (*), le jonc de taureau, le lin, la panacée, la morelle ou belle-de-nuit d'*Amérique*, la sanguinaire, des ronces, l'eufraise et le seneçon; mais elles diffèrent toutes de celles que nous voyons en *Europe;* il y a aussi des polypodes, des scolopendres, et environ vingt autres espèces de fougères particulières à la *Nouvelle-Zélande*, plusieurs sortes de mousses rares et propres à ce pays, outre un grand nombre de plantes, dont les usages ne sont pas encore connus, et dont on ne peut donner la description que dans un livre de Botanique.

» L'une de ces dernières mérite cependant que j'en fasse ici mention; car les Naturels en tirent leurs vêtemens, et elle produit un lin soyeux, plus beau que celui d'*Angleterre*, et vraisemblablement au-moins aussi fort: elle croît par-tout aux environs de la mer et en quelques endroits assez avant sur les collines; elle forme des faisceaux ou des touffes; elle a des feuilles qui ressemblent à des joncs; elle porte sur une longue tige des fleurs jaunâtres, qui sont remplacées par une longue cosse ronde, remplie de graines noires, petites et lustrées. Il y a, de plus, une espèce très-abondante de poivre-long, qui possède foiblement cette saveur aromatique pour laquelle on estime le poivre. On rencontre fréquemment, dans les bois, un arbre qui de loin ressemble au palmier mais dont on aperçoit la différence à mesure qu'on en approche. La plupart des arbres et des plantes avoient

(*) Les Naturalistes auront soin de compulser les Livres anglois de Botanique, et de chercher le nom latin et françois de cette plante. (*Note du Traducteur.*)

» perdu leurs fleurs à l'époque de notre relâche, et nous » reconnûmes qu'en général, ils portent des baies; j'en ai » recueilli des échantillons d'au-moins trente sortes: l'un » des arbrisseaux en particulier, produit des baies rouges; » il approche beaucoup du liseron (*); il croît autour des » arbres, et s'étend de l'un à l'autre, de manière à rendre » les bois presque absolument impénétrables.

» Il y a beaucoup d'oiseaux, et ainsi que les productions » végétales, leurs espèces sont presque toujours particu- » lières à la *Nouvelle-Zélande*: quoiqu'il soit difficile de » les suivre, parce que la terre est couverte de sous-bois » et de plantes grimpantes qui rendent les promenades » très-pénibles, cependant un homme qui se tient à la » même place, peut en tuer dans un jour la quantité néces- » saire à la nourriture de sept ou huit personnes. Voici » les noms des principaux: les gros perroquets bruns à » têtes blanches ou grisâtres, les perroquets verts au front » rouge; les gros pigeons ramiers, bruns sur le dos, blancs » au ventre et verts dans le reste du corps, avec le bec et » les pieds rouges: on y trouve deux espèces de coucous; la » première aussi grosse que notre coucou ordinaire, est de » couleur brune, tachetée de noir; la seconde, aussi petite » qu'un moineau, est d'un vert éclatant au-dessus, et agréa- » blement ondoyé d'or, de vert, de brun et de blanc au- » dessous: l'une et l'autre sont rares. Les oiseaux dont je » vais parler sont plus abondans; l'un d'eux, qui est noir » avec des teintes verdâtres, se fait remarquer par une » touffe de plumes blanches et bouclées, qu'il porte sous

(*) Il y a dans l'original, *supple jack*. Ce n'est peut-être pas le lierre. (*Note du Traducteur.*)

» la gorge, et nous l'appelions le *Poy* (1); on en trouve » un second plus petit, noir, qui a le dos et les ailes bru- » nes, et deux ouies au-dessous de la racine du bec; nous » lui donnâmes le nom de *Petit Wattle-bird* (le petit » oiseau à cordon) (2), pour le distinguer d'une autre » espèce de la grosseur du pigeon ordinaire, que nous » appelâmes le *grand oiseau à cordon :* celui-ci a deux » larges membranes jaunes et pourpres à la racine du » bec; il est noir ou plûtôt bleu, et il ne ressemble point » au *petit oiseau à cordon ;* il a la racine du bec épais, » court, crochu, et d'une forme peu commune. On voit » beaucoup de gros becs de la grandeur d'une grive, de » couleur brune avec une queue rougeâtre : il ne faut pas » oublier un petit oiseau verdâtre, qui est presque le seul » chantant, mais qui suffit pour produire des sons si mélo- » dieux et si variés, que nous nous croyions environnés » de cent espèces différentes d'oiseaux, lorsqu'il faisoit » entendre son ramage près de nous : d'après cette pro- » priété singulière, nous l'avons nommé *le Moqueur.* Il y » a d'ailleurs trois ou quatre oiseaux plus petits; l'un de » ceux-ci ressemble exactement à notre rouge-gorge, par » sa figure et ses mœurs peu sauvages; mais il est noir dans » les parties où le notre est brun, et blanc aux endroits

(1) La Planche 52 du second Voyage de Cook offre la figure de cet oiseau ; on lui a donné ce nom à cause de sa touffe de plumes, qui ressemble aux fleurs blanches que les O-Taïtiens portent à leurs oreilles et qu'ils appellent *poowa.*

(2) M. Anderson ne donnant point la figure, et faisant une description incomplette de cet oiseau, nous ignorons s'il est de l'espèce du *Cordon bleu* ou du *Bengali* de l'Ornithologie Françoise.

(*Note du Traducteur.*)

» où le rouge-gorge d'*Angleterre* est rouge. Il y en a un
» second peu différent, mais plus petit ; on en remarque
» un troisième, qui déploie en éventail sa longue queue à
» mesure qu'il s'approche, et qui gazouille quand il est
» perché. On aperçoit des martins-pêcheurs à-peu-près de
» la grosseur de nos martins-pêcheurs; mais leur plumage
» est moins joli, et ils sont rares.

» On rencontre autour des rochers des pies de mer noi-
» res à bec rouge, et des nigauds huppés, couleur de
» plomb, dont les ailes et les épaules sont tachetées de
» noir, et le reste de la partie supérieure du corps, d'un
» noir velouté nuancé de vert. Il nous arriva fréquem-
» ment de tuer des oiseaux de ces deux espèces, ainsi que
» d'autres nigauds plus communs, noirs au-dessus et
» blancs au-dessous, qui font leurs nids sur des arbres
» où ils se perchent de temps-en-temps, plus d'une dou-
» zaine à-la-fois. Les environs de la côte offrent d'ailleurs
» un petit nombre de goëlands de mer, des hérons, blancs
» quelquefois, mais rarement, des canards sauvages, un
» petit pluvier de sable, et des alouettes de terre : on
» voit aussi se promener sur le canal un assez grand
» nombre de penguins noirs dans la partie supérieure du
» corps, blancs sur le ventre : une foule de plongeons
» noirs nagent autour du même canal. Nous tuâmes deux
» ou trois rales, bruns ou jaunâtres, nuancés de noir,
» qui vivent aux environs des ruisseaux, et qui sont
» presque aussi gros qu'une volaille ordinaire. J'ajouterai
» à cette liste une seule bécassine que nous tirâmes, et
» qui diffère peu de celles d'*Europe ;* nous ne vîmes pas
» d'autre gibier.

» En jetant la seine, nous prîmes des mulets et des

» poissons éléphans, avec quelques soles et des carrelets; » mais les Naturels nous vendirent sur-tout une espèce de » brême de mer, qui est couleur d'argent, et qui a une » tache noire sur le col; de grosses congres, et un poisson » qui ressemble beaucoup à la brême, mais qui pèse cinq, » six ou sept livres : il est noirâtre; il a le bec épais, et » les habitans du pays le nomment *mogge*. Nous prîmes » le plus communément à l'hameçon et à la ligne un pois- » son noirâtre de la grosseur d'une merlus, appelé *char-* » *bonnier* (1) par les Naturels, mais différent de celui » qu'on connoît en *Europe* sous le même nom, et un autre » de la même grandeur, rougeâtre, et qui avoit un peu » de barbe : nous appelâmes celui-ci *night-walker* (pro- » meneur de nuit), parce que nous le prenions pendant » la nuit; une espèce de petit saumon, de *gurnard* (2), » de la raie et des nourrices (3) tombèrent de temps-en- » temps dans nos filets, et les Zélandois nous apportèrent » quelquefois des *paracutas*, une petite espèce de ma- » quereau, des poissons perroquets; des *leatherjackets* (4), » et un autre très-rare, presque de la forme d'un dau- » phin; il est de couleur noire; ses mandibules sont » fortes et osseuses, et ses nageoires de derrière s'allon- » gent beaucoup aux extrémités. Tous ces poissons, » excepté le dernier, sur lequel nous ne pouvons rien

(1) Il y a dans l'original, *cole fish*; le cole fish des Anglois est le charbonnier ou la morue noire. (*Note du Traducteur.*)

(2) Je n'ai pu découvrir quel est le nom françois de l'Ictyologie angloise. (*Note du Traducteur.*)

(3) Il y a dans l'original, *nurses*.

(4) J'ai encore conservé ici le nom anglois, parce que je n'ai pu en découvrir la signification. (*Note du Traducteur.*)

» dire, parce que nous ne le goutâmes pas, sont bons à » manger; mais le *mogge*, le petit saumon et le char- » bonnier sont supérieurs aux autres.

» Les rochers offrent une quantité considérable d'excel- » lentes moules; on en trouve une qui n'est pas commune et » qui a plus d'un pied de longueur: il y a aussi des petoncles » enterrées dans le sable des petites grèves, et en quel- » ques endroits des huîtres très-petites et d'une bonne sa- » veur. J'ai remarqué dix ou douze autres espèces de co- » quillages, des limaces de mer, des lépas et de très-belles » oreilles de mer. J'ai vu aussi un coquillage qui s'attache » aux plantes, d'autres productions marines, tels que le » le frai de poisson, les étoiles de mer, etc., dont plusieurs » sont particulières à la *Nouvelle-Zélande*. Les Naturels » nous vendirent des écrevisses de mer, dont la grandeur » égaloit celle de nos homards les plus gros et des sèches » dont ils se nourrissent.

» Les insectes sont très-rares; nous ne vîmes que deux » espèces de mouches de dragon, quelques papillons, de » petites sauterelles, diverses araignées, de petites four- » mis noires, et une multitude de mouches de scorpion, » dont le bourdonnement se faisoit entendre par-tout au » milieu des bois: la mouche de sable, très-nombreuse et » presque aussi incommode que la mousquite, est le seul » insecte mal-faisant.

» Nous n'avons point aperçu de reptiles, si ce n'est » deux ou trois espèces de petits lézards qui ne font point » de mal (*).

(*) M. Anderson parle, dans un Recueil séparé de notes, du reptile monstrueux, de l'espèce des lézards, sur lequel les deux

» Il est singulier que, sur une Isle aussi étendue, on ne » rencontre d'autres quadrupèdes qu'un petit nombre de » rats, et une espèce de chien-renard qui vit dans l'état de » domesticité.

» Le règne minéral n'offre rien qui soit digne d'être » cité, si on excepte un jaspe vert ou une pierre serpen- » tine, dont les Zélandois font leurs outils et leurs orne- » mens. Ils estiment beaucoup cette substance, et ils ont » sur sa formation des idées superstitieuses qu'il nous fut » impossible de comprendre. Ils disent qu'on la trouve dans » une grande rivière, ou dans un grand lac situé bien loin » au Sud. Il nous parut, d'après leur témoignage, qu'on » l'y rencontre en couches peu épaisses, ou peut-être en » morceaux détachés, comme nos pierres à fusil. Nous en » achetâmes un morceau d'environ dix-huit pouces de » long, d'un pied de large, et de près de deux pouces » d'épaisseur; encore sembloit-il être le fragment d'un » morceau plus considérable.

» Les Naturels n'excèdent pas la stature ordinaire des » Européens, et en général ils ne sont pas aussi bien faits, » surtout dans la partie des bras, des jambes et des cuisses. » Cela vient peut-être de ce qu'ils demeurent accroupis » trop long-temps, et que les collines et les montagnes du » pays les empêchent de se livrer au genre d'exercice qui » contribue à rendre le corps droit et bien proportionné. » Cette dernière remarque souffre néanmoins plusieurs » exceptions; quelques-uns d'entre eux présentent une » très-belle carrure et des muscles forts; mais j'en ai vu » peu qui eussent de l'embonpoint.

Zélandois, qui s'embarquèrent à la suite d'Omaï, donnèrent des détails insérés plus haut.

» La couleur de leur peau varie depuis le noir assez » foncé jusqu'à une teinte jaunâtre ou olive; leurs traits » ne sont pas non plus uniformes; quelques-uns ressemblent » à des Européens. Ils ont en général le visage rond, les lè- » vres pleines, et le nez épaté vers la pointe; mais leurs lèvres » ne sont pas grosses, et leur nez n'est point applati comme » celui des Nègres; je ne me souviens pas d'avoir vu un » nez véritablement aquilin. Leurs dents sont d'une lar- » geur ordinaire, blanches et bien rangées; ils ont les yeux » grands, d'une extrême mobilité, ce qui paroît un effet de » l'habitude. Leur chevelure est noire, droite et forte, com- » munément coupée sur le derrière de la tête, et relevée en » touffe sur le crâne. Celle de quelques-uns boucle naturel- » lement, et on rencontre des cheveux châtains. En général » la physionomie des jeunes gens est ouverte et assurée; » mais celle de la plupart des hommes d'un âge mûr est » sérieuse; elle annonce assez souvent de la mauvaise » humeur et de la réserve, sur-tout s'ils sont étrangers. » Les femmes sont plus petites que les hommes, mais » leurs formes ou leurs traits ne sont guères plus gra- » cieux.

» Le vêtement des deux sexes est le même; les hommes » et les femmes se couvrent d'une pièce d'étoffe qui a en- » viron cinq pieds de long et quatre de large. Ils la fabri- « quent avec le lin soyeux dont j'ai parlé. C'est la plus im- » portante et la plus compliquée de leurs manufactures, » quoiqu'elle ne consiste que dans une multitude de nœuds » afin d'embellir cet habit, ils y mettent des morceaux de « peau de chien, ou ils en façonnent le tissu en comparti- » mens. Deux coins de la pièce d'étoffe passent sur les épau- » les, et s'attachent sur la poitrine avec le reste qui cou-

» vre le corps: une ceinture de nattes tient le vêtement assu-
» jéti autour du ventre; l'étoffe est quelquefois chargée de
» grandes plumes d'oiseaux, qui paroissent tissues avec le
» lin, ou de peau de chien : ils ne se couvrent pas d'une
» autre manière. Un grand nombre d'entre eux portent sur
» ce premier vêtement, des nattes qui descendent des épau-
» les aux talons; mais le manteau le plus ordinaire est un
» chapelet de cette plante de la nature des joncs dont j'ai
» fait mention. La corde du chapelet se place autour du col,
» et les franges des joncs tombent de tous côtés jusqu'au
» milieu des cuisses : lorsqu'ils ont ce manteau et qu'ils se
» tiennent assis dans leurs pirogues ou sur la côte, on les
» prendroit pour des grosses pierres grises, si leurs têtes
» noires ne fixoient pas l'attention du spectateur.

» Ils nouent leurs cheveux de plumes ou de peignes d'os
» et de bois garnis de perles, ou de fibres de plantes en-
» trelacées. Les hommes et les femmes suspendent à leurs
» oreilles, qui sont percées, ou plutôt fendues, de petits
» morceaux de jaspes, d'étoffes ou de grains de verre, quand
» ils peuvent s'en procurer. Quelques-uns, mais en petit
» nombre, ont un trou dans la partie inférieure du car-
» tilage du nez. Nous n'y avons jamais vu de parure; l'un
» des Zélandois y passa une baguette, afin de nous montrer
» que le trou servoit à cet usage. Ils laissent croître leur
» barbe; mais ils aimoient beaucoup à la faire raser.

» Le visage de quelques-uns est piqueté; on y voit des
» lignes spirales et d'autres dessins de couleur noire
» ou bleu foncé; mais nous ne savons pas si c'est un ca-
» price de leur vanité ou une marque particulière de dis-
» tinction : les femmes ne sont piquetées que sur les lèvres
» ou sur quelques parties du menton. Les deux sexes en-

» duisent souvent leurs visages et leurs têtes d'une pein-
» ture rouge, qui paroît être de l'ocre martial mêlé avec de
» la graisse; les femmes portent quelquefois autour du col
» des dents de requin, ou de longs grains, qui nous paru-
» rent être des os de la cuisse d'un petit oiseau, taillés sous
» cette forme, ou un coquillage étranger du pays : un petit
» nombre d'entre elles avoient des tabliers triangulaires,
» ornés de plumes de perroquet, ou de morceaux de nacre
» de perle, et garnis d'une double et d'une triple ran-
» gée de cordes pour les attacher. J'ai aperçu des cha-
» peaux ou des bonnets de plumes d'oiseaux, qu'on peut
» regarder comme une invention de leur goût pour la pa-
» rure; car ils ne sont pas dans l'usage de se couvrir la
» tête.

» Ils habitent les bords des petites anses dont j'ai fait la
» description plus haut. Ils y vivent en communauté, au
» nombre de quarante ou cinquante : les familles sont quel-
» quefois séparées les unes des autres : mais, dans ce der-
» nier cas, leurs cabanes, en général très-mauvaises, se
» trouvent contiguës. La meilleure hutte que j'ai vue avoit
» à-peu-près trente pieds de long, quinze de large et six de
» haut, et elle étoit bâtie exactement sur la forme des
» granges de nos campagnes; la charpente de l'intérieur
» avoit de la force et de la régularité; des rameaux d'osier
» tenoient solidement attachées les parties qui étoient
» alternativement grosses et petites, et peintes en rouge
» et en noir : la poutre du faîte me parut assez forte, et
» les gros joncs qui composoient le dedans de la toiture se
» trouvoient rangés parallèlement et d'une manière très-
» soignée : l'une des extrémités offroit un petit trou carré
» qui servoit de porte, mais par où l'on ne pouvoit entrer

» qu'en rampant sur ses genoux, et près de celui-là, un » second beaucoup plus petit, qui sembloit destiné à l'éva- » poration de la fumée; car je n'aperçus point d'autre » soupirail : je jugeai qu'il n'y avoit pas dans le pays de » meilleure habitation, et qu'elle étoit occupée par un des » principaux personnages. La plupart des autres étoient » plus petites de moitié; elles excédoient rarement quatre » pieds de hauteur; elles garantissoient du vent et de la » pluie; mais leur construction étoit mauvaise.

» Un petit nombre de paniers ou de sacs, dans lesquels » les Naturels mettent leurs hameçons de pêche et d'autres » bagatelles, en formoient tout l'ameublement. Les Zélan- » dois s'y tiennent assis autour du feu; il est probable qu'ils » y dorment aussi, sans autre couverture que celle qu'ils » portent durant le jour, peut-être même la quittent-ils la » nuit; car il faut peu de monde pour échauffer des huttes » aussi étroites.

» Ils tirent de la pêche la plus grande partie de leur » subsistance; ils emploient des filets de différentes espèces, » et des hameçons de bois dont la pointe est garnie d'un » os aiguisé, mais d'une forme si bizarre, qu'un étranger les » juge d'abord peu propres à l'usage auquel ils sont des- » tinés. Il paroît qu'ils changent de domicile lorsque le » poisson devient rare, ou lorsqu'une raison quelconque les » dégoûte de l'endroit où ils sont établis; nous vîmes en » effet des habitations dans des cantons où il n'y en avoit » point durant le second Voyage de M. Cook, et même » celles que nous rencontrâmes alors étoient désertes.

» Leurs pirogues sont bien faites; les bordages sont » élevés les uns sur les autres, et attachés avec de fortes » baguettes d'osier; afin de prévenir les voies d'eau, ils

» revêtissent les coutures de longues lattes : quelques-unes
» ont cinquante pieds de longueur ; et elles sont si larges,
» qu'on peut les manœuvrer sans balancier ; mais les plus
» petites en ont ordinairement un. Souvent ils en réunis-
» sent deux à l'aide d'un radeau ; c'est ce que nous appe-
» lions les doubles pirogues : elles portent de cinq à trente
» hommes, et quelquefois davantage : on y voit fréquem-
» ment une grosse tête assez bien sculptée et chargée de
» peinture ; cette figure semble représenter un homme
» à qui une violente colère donne des contorsions ; les pa-
» gaies sont longues de quatre ou cinq pieds, étroites, et
» elles se terminent en pointes : lorsqu'ils rament en me-
» sure, la pirogue marche très-vîte : la voile, qu'ils déploient
» rarement, est une natte de forme triangulaire, dont la
» partie la plus large est placée au haut du mât.

» Ils n'ont d'autre manière d'apprêter leurs poissons,
» que de les rôtir, ou plutôt de les cuire au four ; car ils
» ne savent pas les faire bouillir. Ils cuisent de même des
» racines et une partie de la tige d'une grande fougère, dans
» un gros trou qu'ils creusent en terre : ils fendent ensuite
» ces racines et ces tiges, et ils trouvent dans l'intérieur une
» belle substance gélatineuse qui ressemble à de la poudre
» de sagou bouillie, et qui est plus ferme. Ils mangent aussi
» une seconde racine de fougère plus petite, qui paroît
» leur tenir lieu de pain ; car ils la sèchent, et ils l'empor-
» tent avec des quantités considérables de poissons secs,
» quand ils emmènent leurs familles, ou qu'ils s'éloignent
» beaucoup de leurs habitations : ils la battent jusqu'à ce
» qu'elle soit un peu amollie ; ils la mâchent alors, ils re-
» jettent les grosses fibres, et le reste a une saveur douce
» et farineuse, qui n'est point du tout désagréable.

» Lorsqu'ils n'osent point aller en mer, ou peut-être » dans les temps où ils ne se soucient point de poisson, ils » mangent des moules et des oreilles de mer; ils déposent » les coquilles près de leurs cabanes, et elles y forment » de grands tas. Ils viennent à bout quelquefois de tuer » des râles, des penguins et des nigauds, qui servent à va- » rier leur nourriture. Ils élèvent d'ailleurs un nombre » considérable de chiens pour les tuer un jour; mais on » ne peut regarder le chien comme un article principal de » leur régime diététique. Comme il n'y a pas à la *Nouvelle-* » *Zélande* la moindre trace de culture, il résulte de ces » observations, que les Naturels n'ont guères d'autre res- » sources pour subsister que la mer, laquelle est à-la-vé- » rité très-prodigue en leur faveur.

» Leur corps étant couvert de graisse, et leurs habits » n'étant jamais lavés, ils exhalent une odeur désagréable, » et leurs repas sont aussi mal-propres que leurs personnes. » Nous les avons vu manger la vermine qui est assez abon- » dante sur leur tête.

» Ils buvoient de l'huile avec une extrême avidité. Lors- » qu'on fondit aux tentes la graisse rance des veaux ma- » rins que nous gardions depuis près de deux mois, ils se » pressèrent autour des chaudières, comme des enfans qui » voient des friandises, et, à bord du vaisseau, ils ne se » contentèrent pas de vider les lampes, ils avalèrent » encore les mèches, et la partie de ces mèches qui étoit » enflammée. Quoique la terre *Van-Diemen* semble offrir » peu de subsistance, ses habitans ne voulurent pas même » goûter notre pain, au-lieu que les Zélandois le mangè- » rent d'une manière très-vorace; si nous leur en offrions » des morceaux qui tomboient en pourriture, ils se mon-

» troient également avides. On ne doit pas expliquer ces
» faits par la grossièreté de leur sens du goût, car je leur
» ai vu flairer des choses que nous mangions, et les jeter
» ensuite avec un dégoût marqué.

» Ils paroissent avoir autant d'esprit d'invention et d'a-
» dresse de main-d'œuvre, qu'aucune des peuplades qui
» se trouvent au même point de civilisation; car ils font,
» sans instrumens métalliques, leurs meubles, leurs vête-
» temens et leurs armes; leurs ouvrages ont de l'élégance
» et de la force, et ils sont de plus très-commodes. Leur
» principal outil a la forme de nos doloires, et il est, ainsi
» que le ciseau et la gouge, de cette pierre serpentine verte
» ou de ce jaspe dont j'ai déjà parlé : ils ont quelques outils
» d'une pierre noire, polie et très-solide. Ils excellent sur-
» tout dans la sculpture, et ils en mettent sur chacun de
» leurs meubles. L'avant de leurs pirogues en particulier,
» en offre de temps-en-temps qui annoncent un bon goût
» de dessin, une application et une patience extraordi-
» naires; leurs cordages de pêches sont aussi forts et aussi
» bien faits que les nôtres, et leurs filets égaloient en
» beauté ceux de nos vaisseaux. La fabrique de leurs outils
» est ce qui doit leur coûter le plus de peine, car la pierre
» en est extrêmement dure, et nous conjecturâmes que
» pour la façonner, ils la frottent toujours sur une autre,
» et que cette opération est bien longue. Une coquille, un
» morceau de pierre-à-fusil ou de jaspe leur tient lieu de
» couteau : ils ne connoissent d'autre vrille qu'une dent de
» requin fixée à une petite pièce de bois : ils ont de petites
» scies; ce sont des dents de poissons découpées en pointes
» saillantes, qu'ils attachent à la partie convexe d'un mor-
» ceau de bois proprement sculpté; ils nous dirent qu'ils

» s'en servent seulement pour diviser les corps de leurs » ennemis qu'ils tuent dans les batailles.

» Il n'y a pas sur le globe de peuplade plus sensible » aux injures et plus disposée à la vengeance : ils sont » d'ailleurs insolens lorsqu'ils ne craignent pas d'être punis; » et ce défaut est si contraire à l'esprit de la véritable bra- » voure, qu'on doit peut-être regarder leur ardeur à ven- » ger une injure, comme l'effet d'un caractère féroce, » plutôt que d'une grande valeur : ils paroissent aussi soup- » çonneux et défians; dans leur première visite, ils ne » venoient jamais à la hanche des vaisseaux; ils se tenoient » sur leurs pirogues, à quelque distance, pour observer nos » mouvemens, ou délibérer s'il étoit convenable d'exposer » leurs personnes : ils volent tout ce qui leur tombe sous » la main, s'ils ont la plus légère espérance de n'être pas » découverts, et je suis persuadé qu'ils se permettroient » beaucoup de friponneries, s'ils croyoient pouvoir les » faire en sûreté; car ils ne vouloient pas nous laisser exa- » miner les choses qu'ils nous apportoient, et ils se réjouis- » soient lorsqu'ils croyoient nous avoir trompés.

» On doit s'attendre à quelques-uns de ces vices parmi » des peuplades où il y a peu de surbordination, et où par- » conséquent on trouve peu de lois, si même on y en » trouve, pour punir les délits. L'autorité d'aucun Zélan- » dois ne paroît s'étendre au-delà de sa famille; et lorsqu'ils » se réunissent afin de travailler à leur défense commune, » ou d'après un autre dessein, ils choisissent pour Chefs » ceux qui montrent le plus de courage ou de pru- » dence. J'ignore comment ils terminent leurs querelles » particulières; mais dans celles que j'ai vues, quoiqu'elles » fussent de peu d'importance, ils se montrèrent très-

» bruyans, et ils se livrèrent à beaucoup de désordres.

» Les diverses Tribus sont souvent en querelle, ou plu-
» tôt elles y sont toujours; car la multitude de leurs armes
» et leur dextérité à s'en servir, annoncent que la guerre
» les occupe principalement : ces armes sont des piques,
» des *patoos*, des hallebardes, et quelquefois des pierres.
» Les piques sont d'un bois très-dur; leur longueur varie
» de cinq à vingt et même trente pieds; ils lancent les plus
» courtes comme des dards. Le *patoo* ou *l'ameeté* a la forme
» d'une ellipse; sa longueur est d'environ dix-huit pouces;
» il a un manche de bois, de pierre, d'os ou de jaspe vert;
» et c'est l'arme sur laquelle ils comptent le plus dans les
» batailles. La hallebarde ou la longue massue a cinq ou
» six pieds de longueur; l'une de ses extrémités se termine
» en pointes, et offre une tête sculptée; l'autre est large ou
» applatie, et elle présente des bords tranchans.

» Avant de commencer l'action, ils entonnent une chan-
» son guerrière; et ils observent tous la mesure la plus
» exacte; leur colère arrive bientôt au dernier degré de
» la fureur et de la frénésie; ils font des contorsions hor-
» ribles, de l'œil, de la bouche et de la langue, afin d'ins-
» pirer de la terreur à leurs ennemis; on les prendroit pour
» des démons plutôt que pour des hommes, et cet affreux
» spectacle glaceroit presque d'effroi d'intrépides guerriers
» qui n'y seroient pas accoutumés. Ils ont une autre habi-
» tude plus horrible et plus déshonorante pour la nature
» humaine; ils coupent en morceaux un ennemi vaincu,
» lors même qu'il n'est pas encore mort; et après l'avoir
» rôti, ils le mangent, non avec répugnance, mais avec
» une satisfaction extrême.

» On est tenté de croire que des hommes capables de

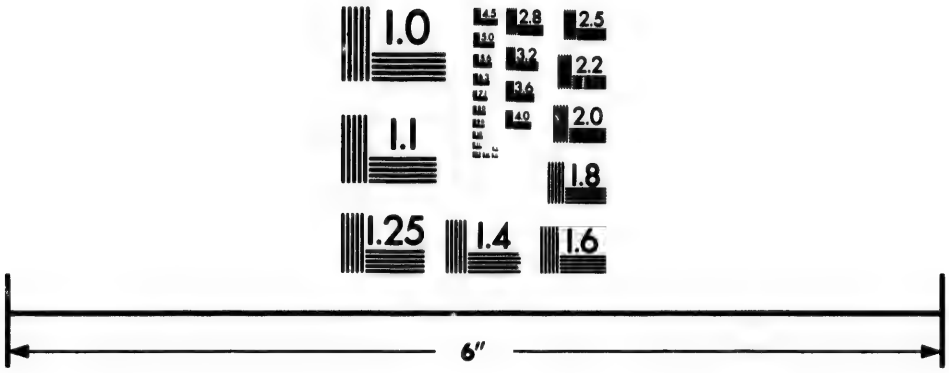
» pareils excès, n'ont aucune commisération ou aucun atta-
» chement pour ceux de leur Tribu; cependant on les voit
» déplorer la perte de leurs amis d'une manière qui sup-
» pose de la sensibilité. Les hommes et les femmes poussent
» des cris attendrissans, lorsque leurs parens ou leurs amis
» ont été tués dans les batailles, ou sont morts d'une autre ma-
» nière: ils se découpent le front et les joues avec des coquilles
» et des morceaux de pierres; ils se font de larges blessures,
» d'où le sang sort à gros bouillon et se mêle à leurs larmes:
» ils taillent ensuite des pierres vertes, auxquelles ils
» donnent une figure humaine; ils mettent à cette figure
» des yeux de nacre de perle, et ils la portent à leur col
» pour se souvenir de ceux qui leur étoient chers. Leurs
» affections paroissent si fortes, qu'au retour de leurs
amis, dont l'absence n'a pas été quelquefois bien longue,
» ils se découpent également le visage, et poussent dans
» leur transport de joie des cris frénétiques.

» Les enfans sont accoutumés de bonne heure à toutes
» les pratiques bonnes ou mauvaises de leurs pères: un petit
» garçon ou une petite fille de neuf à dix ans, fait les mou-
» vemens, les contorsions et les gestes, par lesquels les
» Zélandois plus âgés inspirent de la terreur à leurs enne-
» mis: ils chantent la chanson de guerre, et ils observent
» très-exactement la mesure.

» Les Zélandois chantent, sur des airs qui ont une sorte
» de mélodie, les traditions de leurs aïeux, leurs batailles,
» leurs victoires, et même des sujets assez indifférens. Ils
» sont passionnés pour cet amusement, et la plus grande
» partie de leur temps y est employée : ils passent aussi
» plusieurs heures de la journée à jouer de la flûte.

Quoique leur prononciation soit souvent gutturale,

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.0

» leur langue est bien loin d'être dure ou désagréable; et si » nous pouvons établir ici une opinion d'après la mélodie » de quelques-uns de leurs chants, l'idiôme de la *Nouvelle-* » *Zélande* a certainement une grande partie des qualités » qui rendent les langues harmonieuses : il est assez étendu; » on imagine bien toutefois qu'on le trouvera pauvre, si » on le compare à nos langues d'*Europe*, qui doivent leur » perfection à une longue suite de travaux. Je vais donner » un petit vocabulaire, d'après lequel on pourrra s'en » former une idée : j'ai rassemblé une quantité considé- » rable de mots durant le second Voyage de M. Cook et » durant celui-ci; et, comme j'ai étudié avec le même soin » les idiômes des autres Isles de la mer du Sud, il m'est » démontré de la manière la plus complette, qu'ils ont une » ressemblance singulière, ou plutôt que le fond en est le » même. Les relations des deux premiers Voyages ont » déjà fait cette remarque(*); afin d'en prouver la justesse, » je publie une nouvelle Table de mots tirés du grand vo- » cabulaire, qui est au nombre de mes papiers; je placerai » sur une seconde colonne les termes *O-Taïtiens*, et les » lecteurs devineront sans peine comment la langue pri- » mitive a éprouvé ces changemens.

	Nouvelle-Zélande.	O-Taïti.
Eau.	*Ewy.*	*Evy.*
Une queue de chien.	*Wyeroo.*	*Eroo.*
La mort, un mort.	*Kaoo, Matte.*	*Matte*, *roa.*
S'enfuir.	*Ererre.*	*Eraire.*
Une Maison.	*Ewharre.*	*Ewharre.*

(*) Voyez la Collection de Hawkesworth, p. 474 et 475 de l'original, et le second Voyage de Cook, Tome II, p. 364 de l'original.

	Nouvelle-Zélande.	O-Taïti.
Dormir.	*Moea.*	*Moe.*
Un hameçon de pêche.	*Makoee.*	*Matou.*
Fermé.	*Opanee.*	*Opanee.*
Un lit.	*Moenga.*	*Moëra.*
Un papillon.	*Epaipe.*	*Pepe.*
Mâcher ou manger.	*Hekaee.*	*Ey.*
Froid.	*Makkareede.*	*Mareede.*
Aujourd'hui.	*Agooanai.*	*Aooanai.*
La main.	*Reenga.*	*Ereema.*
Large, grand.	*Keeerahoi.*	*Erahoi.*
Rouge.	*Whairo.*	*Oora, oora.*
Nous.	*Taooa.*	*Taooa.*
Où est-il?	*Kahaia.*	*Teheia.*
Une pierre.	*Powhy.*	*Owhy.*
Un homme.	*Tangata.*	*Taata.*
Noir.	*Purra, purra.*	*Ere, ere.*
Blanc.	*Ema.*	*Ooama.*
Résider ou habiter.	*Nohoanna.*	*Nohonoa.*
Dehors; pas dedans.	*Woho.*	*Woho.*
Espèce mâle de quelque animal.	*Toa.*	*Etoa.*
Femelle.	*Eoowha.*	*Eooha.*
Un requin.	*Mango.*	*Mao.*
Entendre, comprendre.	*Geetaia.*	*Eetea.*
Oublié.	*Warre.*	*Ooaro.*
Hier.	*Taeninnahoi.*	*Ninnahoi.*
Un.	*Tahaee.*	*Atahay.*
Deux.	*Rooa.*	*Erooa.*
Trois.	*Toroo.*	*Toroo.*
Quatre.	*Faa.*	*Ahaa.*

	Nouvelle-Zélande.	O-Taïti.
Cinq.	*Reema.*	*Ereema.*
Six.	*Ono.*	*Aono.*
Sept.	*Heetoo.*	*Aheitoo.*
Huit.	*Waroo.*	*Ewaroo.*
Neuf.	*Eeva.*	*Aeeva.*
Dix.	*Angahoora.*	*Ahooro.*

Pour désigner un nombre de plus de dix, les Zélandois mettent *Ma* devant le mot qui exprime un, deux, trois, etc. Par exemple :

	Nouvelle-Zélande.
Onze.	*Matahee.*
Douze.	*Marooa.*
Vingt.	*Mangaora.* (*)

(*) J'ai déjà observé, dans la Traduction des deux premiers Voyages de Cook, que les Anglois prononcent les lettres de l'alphabet d'une autre manière que nous, et que, pour bien sentir l'affinité des mots de la *Nouvelle-Zélande* et d'*O-Taïti*, les lecteurs françois doivent connoître un peu la prononciation angloise.
(*Note du Traducteur.*)

LIVRE SECOND.

Opérations du Voyage, depuis notre départ de la Nouvelle-Zélande *jusqu'à notre arrivée à* O-Taïti, *ou aux Isles de la* Société.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de la Nouvelle-Zélande. *Conduite des deux Zélandois que nous avions à bord. Vents contraires. Découverte d'une Isle appelée* Mangeea. *Examen de la côte. Entrevue avec les Naturels. Description de leur figure, de leurs vêtemens et de leurs pirogues. Description de l'Isle. Quelques mots de la langue qu'on y parle. Disposition des Habitans.*

Il s'éleva une petite brise du Nord-Ouest-quart-Ouest le 25, à dix heures du matin; nous sortîmes du canal de la *Reine Charlotte*, et nous naviguâmes dans le détroit. La *Découverte* appareilla en même-temps. Nous eûmes à peine atteint le travers du cap *Tiera-Whitte*, que le vent souffla du Sud-Est; il se tint dans ce rumb jusqu'à deux heures du matin du jour suivant, époque à laquelle nous eûmes quelques heures de calme. Il survint ensuite une brise du Nord, mais elle passa bientôt à l'Est, et peu après au Sud; enfin, le 29, à huit heures du matin, nous prîmes notre point de

départ du Cap *Palliser*, qui nous restoit alors à l'Est, à sept ou huit lieues. Nous avions un bon vent, et je gouvernai à l'Est-quart-Nord-Est.

Dès que nous eûmes perdu la côte de vue, le mal de mer inspira des réflexions tristes à nos deux Zélandois, qui se repentirent beaucoup de leur démarche : je leur donnai toutes les consolations et tous les encouragemens que je pus imaginer, et ce fut inutilement ; ils pleurèrent en public et en particulier; ils déplorèrent leur sottise dans une espèce de chanson, dont plusieurs mots, que nous comprîmes, faisoient l'éloge de leur pays, et des peuplades dont ils se trouvoient à jamais séparés. Leur douleur fut assez longue ; mais le mal de mer les quitta enfin, et leur émotion diminua. Leurs lamentations devinrent moins fréquentes, et ils finirent par n'en plus avoir. Ils oublièrent peu-à-peu la *Nouvelle-Zélande* et leurs amis, et ils parurent aussi fermement attachés à nous, que s'ils avoient été nos compatriotes.

Le vent, après avoir demeuré quelques heures dans la partie du Sud, passa au Sud-Est et à l'Est, et nous mîmes le cap au Nord jusqu'au 28 à midi. Étant à cette époque par 41° 17′ de latitude Sud et 177° 17′ de longitude orientale, nous revirâmes de bord, et nous marchâmes au Sud-Est avec une jolie brise de l'Est-Nord-Est ; le vent fraîchit ensuite et tourna au Nord-Est; il fut deux jours dans ce rumb; il devint frais, et il y eut des rafalles accompagnées d'ondées de pluie.

Le 2 de Mars à midi, notre latitude étoit de 42° 35′ 30″, et notre longitude de 180° 8′ Est ; le vent sauta au Nord-Ouest, ensuite au Sud-Ouest, et il continua de souffler entre ce dernier point et le Nord, quelquefois avec force et avec des rafalles, et d'autres fois d'une manière modérée. A l'aide

de ce vent, nous marchâmes au Nord-Est-quart-Est et à l'Est, toutes voiles dehors, jusqu'au 11 à midi: nous nous trouvions par 39° 29′ de latitude, et 196° 4′ de longitude orientale.

Le vent passa au Nord-Est et au Sud-Est ; et je cinglai au Nord et au Nord-Est, autant qu'il voulut le permettre. Le 16 à une heure du matin, il survint un vent de Nord plus favorable; je revirai, et je fis gouverner à l'Est : notre latitude étoit de 33°40′, et notre longitude de 198° 50′ Est. Nous eûmes alternativement de légers souffles et des calmes, jusqu'à midi du lendemain; le vent ayant fraîchi dans la partie de l'Est-Sud-Est, je remis le Cap au Nord-Est; mais comme il sautoit souvent à l'Est et à l'Est-Nord-Est, nous ne pûmes marcher qu'au Nord, et quelquefois même à l'Ouest du Nord. L'espérance de le voir prendre davantage dans la partie du Sud, ou de rencontrer celui de l'Ouest un peu en-dehors des tropiques, ainsi que je l'avois éprouvé dans mes autres voyages, m'excita à continuer cette route.

J'étois obligé de courir tous les risques ; car pour remplir cette année le principal objet de mon expédition, c'est-à-dire, pour me rendre à la côte septentrionale de l'*Amérique*, il falloit absolument que ma traversée de la *Nouvelle-Zélande* à *O-Taïti* ou aux *Isles de la Société*, ne fût pas longue.

Le vent demeura fixé invariablement à l'Est-Sud-Est, et il ne s'en écarta pas de plus de deux points de l'un ou l'autre côté ; il fut aussi très-foible, ensorte que nous ne passâmes le tropique que le 27: nous n'étions alors qu'à 201° 23′ de longitude orientale, ou 9 degrés à l'Ouest du port vers lequel nous marchions. Excepté quelques oiseaux du tropique qui frappèrent de temps-en-temps nos regards, nous n'aperçûmes rien durant cette navigation, qui pût nous

faire croire que nous avions passé près d'une terre. Par 34° 20′ de latitude et 199° de longitude, nous vîmes un gros tronc d'arbre couvert de barnache, et nous en conclûmes qu'il voguoit depuis long-temps au milieu des flots.

Nous marchions au Nord-Est le 29 à dix heures du matin, et *la Découverte* m'avertit par un signal qu'on voyoit une terre; nous l'aperçûmes du haut des mâts, au Nord-Est-quart-Est, presque au même instant. Nous reconnûmes bientôt que c'étoit une Isle de peu d'étendue. Nous gouvernâmes sur la côte jusqu'au coucher du Soleil; à l'entrée de la nuit, elle nous restoit au Nord-Nord-Est, à environ 2 ou 3 lieues.

La nuit se passa à louvoyer; le lendemain à la pointe du jour, j'attaquai la partie sous le vent de la côte occidentale. Le ressac (*) qui battoit par-tout avec violence la côte Sud, et le récif qui l'environnoit, me firent juger qu'il étoit impossible de mouiller ou de débarquer sur la bande méridionale.

Nous vîmes, sur une pointe que nous avions déjà dépassée, plusieurs Naturels qui se mirent dans la mer pour se rendre sur le récif, où ils demeurèrent tranquillement, lorsqu'ils virent que le vaisseau ne ralentissoit point sa marche. D'autres, qui se montrèrent bientôt en différentes parties du récif, nous suivirent; ils se rassemblèrent quelquefois en petites troupes, et ils poussèrent des cris en chœur, à-peu-près comme les habitans de la *Nouvelle-Zélande*.

A huit heures, nous étions par le travers de la partie

(*) M. Marsden, *Histoire de Sumatra*, p. 29 et 32, indique une cause très-ingénieuse et très-satisfaisante du ressac.

Ouest-Nord-Ouest de l'Isle, assez près de la côte pour distinguer, avec nos lunettes, plusieurs des Insulaires postés sur une grève sablonneuse, et armés de longues piques et de massues, qu'ils brandissoient d'une manière menaçante, ou, selon l'interprétation de diverses personnes de l'équipage, d'une manière amicale. La plupart étoient nus, si l'on excepte une ceinture qui passoit entre leurs cuisses, et qui couvroit les parties naturelles. Quelques-uns avoient sur les épaules un manteau d'étoffes de différentes couleurs, et qui offroit des rayures longitudinales ou carrées. La tête de presque tous étoit enveloppée d'un corps blanc, qui ressembloit à un turban, et quelquefois à un chapeau élevé et de forme conique : nous remarquâmes aussi que leur teint étoit basané, et leur stature moyenne, mais robuste et disposée à l'embonpoint.

Ils lancèrent une pirogue avec précipitation sur l'extrémité de la grève la plus éloignée de nous; un homme y monta, et il prit le large. Je jugeai qu'il vouloit venir au vaisseau, et je mis en panne afin de l'attendre; mais le courage lui manqua, et il regagna bientôt le rivage; il y prit un second Insulaire, et tous les deux ramèrent de notre côté. Ils craignirent cependant d'approcher, et ils s'arrêtèrent: Omaï leur ayant parlé la langue d'*O-Taïti*, leur frayeur parut se dissiper, et ils vinrent se ranger assez près de nous pour recevoir des grains de verre et des clous, que nous attachâmes à un morceau de bois, et que nous leur jetâmes. Ils semblèrent avoir peur de toucher notre présent, et ils ne délièrent ni les grains de verre ni les clous. Cette réserve fut peut-être un effet de leurs idées superstitieuses : car Omaï me dit que lorsqu'ils nous virent disposés à leur faire des largesses, ils

sollicitèrent quelque chose pour leur *Eatooa*, ou leur Dieu. Il leur demanda aussi mal-à-propos s'ils mangeoient de la chair humaine? Ils répondirent que non, avec un mélange d'indignation et d'horreur. L'un d'eux, qui se nommoit Mourooa, interrogé d'où lui venoit la cicatrice qu'il avoit au front, répondit que c'étoit la suite d'une blessure reçue dans une bataille contre les habitans d'une Isle située au Nord-Est, qui descendoient de temps à autre dans son pays. Ils empoignèrent ensuite un des cordages de *la Résolution*; mais ils hésitoient toujours de monter à bord : Omaï, qui les entendoit assez bien, apprit que leurs compatriotes leur avoient recommandé de se tenir sur leurs gardes, et qu'on les avoit chargés de savoir d'où arrivoit notre bâtiment, et quel étoit le nom du Capitaine. Nous les interrogeâmes de notre côté sur le nom de l'Isle; ils l'appeloient *Mangya* ou *Mangeea*, et ils ajoutoient quelquefois *Nooe*, *Nai*, *Naiwa*; ils nous dirent que leur Chef se nommoit Orooaeeka.

Mourooa avoit de l'embonpoint et une taille bien proportionnée; mais il n'étoit pas grand. Sa physionomie nous parut agréable, ainsi que son caractère; car il fit plusieurs gestes plaisans, qui annonçoient de la bonhommie et de la gaieté; il en fit aussi du genre sérieux : avant de saisir la corde qui pendoit à l'arrière du vaisseau, il répéta quelques mots d'un air dévot; il se recommandoit vraisemblablement à la protection de ses Dieux. Son teint approchoit de celui des habitans des parties les plus méridionales de l'*Europe*. Son camarade n'étoit pas si blanc. La chevelure de tous les deux étoit noire, longue, droite et nouée au sommet de la tête, avec un morceau d'étoffe. Ils avoient des ceintures comme les Naturels que nous

avions aperçus sur la côte; nous reconnûmes qu'ils tirent leur étoffe du *morus papyrifera*, de la même manière que les habitans des autres Isles de la mer du Sud. L'étoffe de leur ceinture étoit lustrée, ainsi qu'aux Isles *des Amis*; mais celle qui flottoit sur leur tête avoit la blancheur de celle d'*O-Taïti*. Ils portoient des sandales d'une espèce de gramen entrelacé; ceux qui se tenoient sur la grève en portoient également, et nous jugeâmes que c'étoit afin de garantir leurs pieds des pointes de rochers de corail. Leur barbe étoit longue; l'intérieur de leurs bras, depuis l'épaule jusqu'au coude, et diverses parties de leur corps, étoient piquetées ou *tatouées*, selon l'usage des Naturels de presque toutes les Isles de l'Océan Pacifique. Le lobe de leurs oreilles se trouvoit percé, ou plutôt fendu; et l'ouverture étoit si grande, que l'un d'eux y plaça un couteau et des grains de verre que nous lui donnâmes: deux nacres de perles polies et une tresse de cheveux, dont le tissu étoit peu serré, pendoient au col de celui-ci: c'est la seule parure que nous ayons remarquée. La pirogue sur laquelle ils arrivèrent (nous n'en vîmes point d'autre), n'avoit pas plus de dix pieds de long; elle étoit très-étroite, et proprement faite. L'avant étoit, ainsi que les petits *evaas* d'*O-Taïti*, couvert d'un bordage plat, qui s'avançoit en saillie, pour l'empêcher de se remplir d'eau lorsqu'elle pointoit dans les flots. L'arrière s'élevoit d'environ cinq pieds sur une direction verticale, comme quelques-unes de la *Nouvelle-Zélande*; et l'extrémité haute de cet étambort étoit fourchue: la partie inférieure de l'embarcation étoit d'un bois blanc; la partie supérieure étoit noire, et les pagaies, d'un bois de la même couleur, n'avoient pas plus de trois pieds de long; elles étoient larges et émous-

sées à l'un des bouts : ils manœuvroient sans revirer; lorsqu'ils vouloient prendre une route diamétralement opposée à celle qu'ils tenoient, ils ne faisoient que se tourner de l'autre bord.

Nous louvoyâmes sur ces entrefaites; et dès que les vaisseaux eurent pris une position convenable, *la Résolution* mit un canot à la mer, et *la Découverte* en lança un second, afin de sonder la côte, et de chercher un lieu propre au débarquement. Je voulus descendre moi-même, et j'emportai diverses choses que j'avois dessein de donner aux Naturels, pour gagner leur amitié. Dès que je fus hors du vaisseau, les deux Insulaires qui nous avoient quittés peu de temps auparavant, s'approchèrent de moi; et lorsqu'ils furent près de mon canot, Mourooa y entra sans que je l'en priasse, et sans hésiter un seul moment.

Je chargeai Omaï, qui m'accompagnoit, de lui demander où nous pourrions faire notre débarquement : Mourooa nous indiqua deux endroits; mais je vis à regret que, dans tous les deux, nous courions risque de remplir d'eau nos canots, et même de les perdre. Nous ne fûmes pas plus heureux dans la recherche d'un mouillage : car nous ne trouvâmes de fond qu'à une encablure des brisans. La sonde y rapporta de trente à quarante brasses, et elle indiqua des rochers de corail aigu, en sorte que l'ancrage eût été encore plus périlleux que le débarquement.

Tandis que nous étions ainsi occupés à reconnoître la côte, les Naturels arrivèrent en foule sur le récif, armés comme ceux que nous avions aperçus d'abord. Mourooa, qui étoit sur mon canot, croyant vraisemblablement que ces guerriers nous empêchoient de débarquer, leur ordonna de se retirer : un assez grand nombre obéirent, et

je jugeai qu'il avoit une sorte de considération dans son pays ; en effet, si nous le comprîmes bien, il étoit frère du Roi. Les Naturels parurent si curieux, que plusieurs se jetèrent à la mer, et arrivèrent près de nous à la nage. Ils montèrent à bord sans aucune réserve ; il fut même difficile de les en chasser, et plus difficile encore de les empêcher de prendre tout ce qui leur tomba sous la main. Lorsqu'ils s'aperçurent que nous retournions aux vaisseaux, ils s'en allèrent tous, excepté Mouroon : il demeura dans mon canot, non sans témoigner de la crainte, et il m'accompagna à bord de *la Résolution*.

Les quadrupèdes et les autres objets nouveaux pour lui qu'il y aperçut, lui causèrent moins de surprise que je ne l'avois imaginé. Ses inquiétudes absorboient peut-être toute son attention. Il est sûr qu'il sembla très-agité ; et le vaisseau s'éloignant de la côte au moment où nous arrivâmes, cette circonstance augmenta son effroi. Il n'étoit pas en état de me donner beaucoup d'instructions ; et peu de temps après, je fis mettre un canot à la mer pour le reconduire dans son Isle. Quand il sortit de ma chambre, il tomba sur une de nos chèvres ; sa curiosité surmonta sa peur ; il s'arrêta pour regarder l'animal, et il demanda à Omaï quel oiseau c'étoit ; et comme on ne lui répondoit pas tout de suite, il adressa la même question à quelques-uns des Matelots. Lorsque le canot sur lequel je le renvoyai fut près du ressac, il se jeta à la mer, et il gagna la côte à la nage. Dès qu'il fut à terre, une foule de ses compatriotes se rassemblèrent autour de lui : nous jugeâmes qu'ils étoient fort empressés de l'entendre. Ils l'environnoient encore quand nous les perdîmes de vue. Le canot fut à-peine de retour que nous fîmes de la voile, le cap au Nord.

Ainsi, nous fûmes obligés de partir sans être descendus sur cette belle Isle, qui sembloit propre à satisfaire tous nos besoins : elle gît par 21° 57′ de latitude Sud, et 201° 53′ de longitude orientale : les portions de la côte que nous examinâmes sont environnées d'un récif de corail, en-dehors duquel la sonde ne rapporta point de fond; elle a cinq lieues de tour, et elle est d'une élévation modérée et assez égale. Lorsque le ciel est serein, on doit la découvrir à dix lieues de distance; car nous l'apercevions encore à l'entrée de la nuit, quoique nous eussions fait plus de sept lieues, et que l'atmosphère fût chargée de brouillards : elle offre, vers le milieu de son diamètre, de petites collines, du haut desquelles le sol descend peu-à-peu jusqu'à la côte, qui, dans la partie du Sud-Ouest, est escarpée et de grès brunâtre, et qui n'a pas plus de dix à douze pieds de hauteur; le battement des flots y a produit plusieurs excavations. L'inclinaison du terrain est cachée par des arbres d'un vert foncé, très-épais, mais de peu de hauteur, et qui paroissent tous de la même espèce, excepté près du rivage, où il y a un grand nombre de l'espèce de *dracaena*, qu'on trouve dans les bois de la *Nouvelle-Zélande*. On en voit aussi de dispersés en d'autres endroits. La côte de la bande Nord-Ouest se termine, ainsi que nous l'avons déjà dit, par une grève sablonneuse, derrière laquelle le sol, coupé en petites ouvertures et en ravins, offre une large bordure d'arbres qui ressemblent à de grands saules, et qu'on prendroit, d'après sa régularité, pour un ouvrage de l'art, si son étendue n'en donnoit pas une opinion contraire. L'œil, en se portant plus loin vers le centre de la terre, aperçoit ces arbres d'un verd foncé dont je parlois tout-à-l'heure.

Plusieurs de nos Messieurs supposèrent que c'étoient des *nima*, entremêlées de cocotiers très-bas, et d'un petit nombre d'autres espèces. Ils nous semblèrent plus hauts, et moins voisins les uns des autres, que sur la partie du Sud-Ouest. Cette différence peut venir de ce que nous étions plus près de la côte. On voit sur les petites collines quelques arbres clair-semés, d'une plus haute taille. La surface de ces collines étoit stérile, de couleur rougeâtre, et couverte d'une substance qui ressembloit à de la fougère. En tout, l'Isle est d'un aspect agréable, et la culture pourroit la rendre un des lieux les plus charmans du Globe.

Comme les habitans nous parurent nombreux et bien nourris, les moyens de subsistance que fournit cette terre doivent être abondans. Je serois curieux de connoître leur régime diététique; car notre ami Mourooa nous dit qu'ils n'ont point de cochons, ni de chiens, dont ils ont cependant ouï parler; mais il nous apprit qu'ils ont des bananes, du fruit à pain et du taro. Les seuls oiseaux que nous y vîmes furent quelques oiseaux d'œufs (*) blancs, des hirondelles de mer et des noddies : nous aperçûmes aussi un héron blanc sur la côte.

La langue des habitans de *Mangeea* est un dialecte de l'idiôme d'*O-Taïti;* mais leur prononciation, comme celle des Zélandois, est plus gutturale. Je vais insérer ici une liste de quelques-uns de leurs mots : M. Anderson les a

(*) Il y a dans l'original, *Egg-birde;* la concordance insérée à la fin du dernier volume des Oiseaux de M. de Buffon ne parle pas de l'*Egg-birde;* je n'ai pu découvrir le nom que les Naturalistes François donnent à cet Oiseau, et j'ai traduit l'expression angloise d'une manière littérale. (*Note du Traducteur.*)

écrits d'après ses conversations avec Omaï, qui les avoit appris de Mourooa. Je placerai sur une seconde colonne les termes o-taïtiens qui offrent de la ressemblance.

	Dialecte de Mangeea.	Dialecte d'O-Taïti.
Une noix de coco.	*Eakkaree.*	*Aree.*
Fruit à pain.	*Kooroo.*	*Ooroo.*
Une pirogue.	*Ewakka.*	*Evaa.*
Ami.	*Naoo, Mou.*	
Un homme.	*Taata* ou *Tangata.*	*Taata.*
Etoffe, ou arbre dont on la tire.	*Taia, Tcia aoutee.*	*Eoute.*
Bon.	*Matta.*	*Mity.*
Une massue.	*Pooroohee.*	
Oui.	*Aee.*	*Ai.*
Non.	*Aoure.*	*Aoure.*
Une pique.	*Heyhey.*	
Un combat, une bataille.	*Etamagee.*	*Tamaee.*
Une femme.	*Waheine.*	*Woheine.*
Une fille.	*Maheine.*	*Moheine.*
Le soleil.	*Heetaia, matooa.*	
Moi.	*Ou.*	*Wou.*
La côte.	*Euta.*	*Euta.*
Quelle chose est cela?	*Ehataiee?*	*Owytaieeoa?*
Là, là-dedans.	*Oo.*	
Un chef.	*Ereekee.*	*Eree.*
Grand ou puissant.	*Manna* : on joint ordinairement ce mot au précédent.	
Baiser.	*Ooma.*	

Les Insulaires de *Mengeea* sont d'une belle figure, et ils

ressemblent à ceux d'*O-Taïti* et à ceux des *Marquises*, plus qu'à aucune autre des peuplades que j'ai rencontrées dans la mer du Sud. Leur peau est douce, et on ne voit pas leurs muscles: autant que nous avons pu en juger, ils ont cette disposition au plaisir qui distingue les O-Taïtiens : non-seulement leur esprit est gai, mais ils connoissent très-bien les gestes lascifs que les O-Taïtiens emploient dans leurs danses ; car Mourooa les fit devant nous. Il y a aussi lieu de supposer que leur manière de vivre est la même. Quoique la nature du pays nous ait empêchés de découvrir un grand nombre de leurs habitations, nous aperçûmes près de la grève une maison dont la construction différoit peu de celles d'*O-Taïti* : elle étoit agréablement située au milieu d'un bocage; elle paroissoit avoir trente pieds de long et sept ou huit de hauteur ; l'une de ses extrémités étoit ouverte, et représentoit une ellipse coupée transversalement. Il y avoit quelque chose sur des buissons qui se trouvoient en-dedans de la façade ; nous conjecturâmes que c'étoit un filet de pêche d'une texture très-délicate.

Lorsqu'ils saluent un étranger, ils touchent son nez avec le leur, à-peu-près comme à la *Nouvelle-Zélande;* mais ils prennent en outre la main de l'homme à qui ils veulent faire cette politesse, et ils la frottent assez durement sur leur nez et leur bouche (*)

(*) Les habitans des Isles *Palaos*, des *Nouvelles-Philippines* et des Isles *Carolines*, éloignées de *Mangeea* d'environ 1,500 lieues, saluent de la même manière. « Leur civilité et la marque » de leur respect consistent à prendre la main ou le pied de celui » à qui ils veulent faire honneur, et à s'en frotter doucement tout » le visage ». *Lettres édifiantes et curieuses*, Tome XV, p. 208, Edit. de 1781.

CHAPITRE II.

Découverte d'une Isle appelée Wateeoo. *Examen de ses Côtes. Les Naturels viennent à bord de nos vaisseaux. MM. Gore, Burney et Anderson descendent à terre. Accueil qu'ils reçurent. Expédient d'Omaï pour les empêcher d'y être retenus. Omaï rencontre quelques-uns de ses Compatriotes. Détail sur le malheureux voyage des Compatriotes d'Omaï. Remarques sur* Wateeoo *et sur les Habitans.*

Après avoir quitté *Mangeea*, dans l'après-dîner du 30, nous continuâmes notre route la nuit et jusqu'à midi du jour suivant. Le 31, nous découvrîmes une seconde terre dans le Nord-Est-quart-Nord, à huit ou dix lieues.

Le lendemain, à huit heures, nous étions par le travers de son extrémité septentrionale, à quatre lieues de distance, mais sous le vent, et nous pouvions assurer alors que c'étoit une Isle à-peu-près de la même apparence et de la même étendue que *Mangeea*; nous en voyions droit à l'avant, une autre beaucoup plus petite: nous serions arrivés plus tôt à celle-ci; mais la première eut la préférence, parce qu'elle sembla plus propre à nous fournir des provisions pour notre bétail, dont nous commencions à avoir besoin.

Je résolus donc d'y aborder; comme il y avoit peu

de vent, et que ce vent étoit contraire, nous en étions encore éloignés de deux lieues, et sous le vent, à huit heures du lendemain. A cette époque, deux çanots armés, de *la Résolution*, et un troisième de *la Découverte*, commandé par le lieutenant Gore, allèrent chercher un mouillage et un lieu convenable pour le débarquement. Sur ces entrefaites, les vaisseaux serroient le vent pour atteindre la côte.

Au moment où les canots se mirent en mer, nous aperçûmes plusieurs pirogues qui arrivoient près de nous; elles abordèrent d'abord *la Découverte*, qui étoit plus voisine de la côte : trois d'entre elles, dont chacune ne portoit qu'un seul homme, se rendirent bientôt à *la Résolution*. Ces embarcations étoient longues et étroites, munies d'un balancier. L'arrière avoit trois ou quatre pieds d'élévation, et il ressembloit un peu à l'étambord d'un vaisseau ; l'avant étoit plat au-dessus, mais il avoit la forme d'une proue au-dessous, et il se recourboit à l'extrémité, comme le manche d'un violon. Nous jetâmes aux Insulaires des couteaux, des grains de verre et d'autres bagatelles, et ils nous donnèrent un petit nombre de noix de cocos que nous leur demandâmes; mais ils ne les cédèrent point comme un échange de ce qu'ils avoient reçu de nous, car ils ne paroissoient avoir aucune idée de trafic, et ils ne sembloient pas estimer beaucoup nos présens.

L'un des Naturels, que nous n'eûmes pas besoin de presser long-temps, attacha sa pirogue à un des cordages d'un vaisseau, et monta à bord; les deux autres, encouragés par son exemple, le suivirent bientôt. Leur démarche et leur maintien annonçoient une tranquillité parfaite, et

ils ne craignoient en aucune manière de se voir arrêtés ou maltraités.

Une nouvelle pirogue, conduite par un homme qui m'apportoit des bananes en présent, arriva après leur départ : le messager me demanda par mon nom; il l'avoit appris d'Omaï, qui étoit sur le canot de M. Gore. Sensible à cette politesse, je lui donnai une hache et un morceau d'étoffe rouge, et il regagna la côte bien satisfait. Omaï me dit ensuite que ce présent m'avoit été envoyé par le Roi, ou le Chef principal de l'Isle.

Une double pirogue, sur laquelle nous comptâmes douze hommes, manœuvra aussitôt de notre côté ; à mesure qu'elle s'approchoit du vaisseau, les Naturels récitoient quelques mots en chœur (*); l'un d'eux se levoit et indiquoit le terme que les autres devoient répéter ensemble. Lorsqu'ils eurent achevé cette cérémonie musicale, ils abordèrent *la Résolution*, et ils demandèrent le Chef du bâtiment : je me montrai, et ils m'offrirent un petit cochon et des noix de cocos. Celui des Insulaires qui me parut le principal personnage, me donna en outre une pièce de natte, dès qu'il fut à bord avec ses compagnons.

On les mena dans la grande chambre et dans les autres

(*) Les habitans des *Marquises* employèrent un cérémonial à-peu-près semblable lorsque M. Cook y aborda en 1774. Voyez le second Voyage de Cook. On retrouve ce cérémonial dans des Isles très-éloignées de celles-ci. Padillo, qui appareilla de *Manille*, en 1710, fut reçu aux Isles *Palaos*, de la même manière. L'Auteur de la Relation de son Voyage dit : « Aussitôt qu'ils s'ap» prochèrent de notre bord, ils se mirent à chanter. Ils régloient » la cadence en frappant des mains sur leurs cuisses ». *Lettres édifiantes et curieuses*, Tome XV, p. 323.

parties du vaisseau : quelques objets leur causèrent de la surprise, mais rien ne fixa leur attention. Ils craignirent d'approcher des chevaux et des vaches, et ils ne purent concevoir la nature de ces quadrupèdes. Les moutons et les chèvres passoient les bornes de leurs idées, car ils nous firent entendre qu'ils les jugeoient des oiseaux. Les moutons et les chèvres ne ressemblant point du tout à un oiseau, les lecteurs trouveront inconcevable que des hommes soient assez ignorans pour faire une si lourde méprise ; mais cette peuplade ne paroît connoître d'autres animaux terrestres que les chèvres, les cochons et les oiseaux : comme nos moutons et nos chèvres différoient beaucoup des deux premières familles, ils en conclurent que ces quadrupèdes devoient appartenir à la dernière, qu'ils savoient renfermer une variété considérable d'espèces. Je donnai à mon nouvel ami les choses qui me semblèrent devoir lui faire plus de plaisir : mais lorsqu'il s'en alla, il me parut mécontent ; je compris ensuite qu'il désiroit un chien, animal qui ne se trouve pas dans l'Isle, quoique les Naturels sachent qu'il y en a sur d'autres terres de la mer du Sud. Le Capitaine Clerke reçut un présent pareil d'un Insulaire qui avoit les mêmes vues, et dont les espérances furent également trompées.

Les hommes qui montoient ces pirogues étoient d'une stature moyenne, et ils ressembloient beaucoup aux habitans de *Mangeea ;* mais leur teint étoit plus noir : ils nouent leurs cheveux au sommet de la tête, ou ils les laissent flotter en désordre sur les épaules ; et quoique la chevelure de quelques-uns bouclât naturellement, elle étoit en général longue, ainsi que celle des autres qui l'avoient lisse. Nous aperçûmes de la diversité dans leur

physionomie, et quelques-unes des femmes avoient la peau assez blanche. Ils portoient, comme les Insulaires de *Mangeea*, des ceintures d'étoffe lustrée ou d'une belle natte, qui passoient entre les cuisses et couvroient les parties voisines. Ils portoient aussi des colliers d'un large gramen enduit d'une peinture rouge, et enfilé avec des baies de morelle : ils avoient les oreilles percées et non pas fendues, et ils étoient piquetés sur les jambes depuis le genou jusqu'au talon, ensorte qu'ils paroissoient avoir des bottes. Ils ne coupent pas leur barbe non plus que les habitans de *Mangeea*, et leurs pieds sont également couverts d'une espèce de sandales; leur maintien annonçoit de la franchise, de la gaieté et de la bonne humeur.

M. Gore fut de retour à trois heures après midi; il me dit qu'il avoit examiné toute la partie occidentale de l'Isle, sans trouver un endroit propre au débarquement d'un canot ou au mouillage des vaisseaux; que la côte est environnée dans son entier d'un rocher escarpé de corail, sur lequel la mer produit un ressac terrible; que les Naturels montroient néanmoins des dispositions très-amicales, et qu'ils avoient paru affligés en voyant que nos détachemens ne pouvoient descendre à terre; il ajouta ensuite que, par l'entremise d'Omaï, il seroit facile de les déterminer à nous apporter en-deçà du ressac les choses dont nous avions le plus besoin, et en particulier des tiges de bananiers, qui seroient bonnes pour le bétail. Le vent étoit foible ou nul; et la perte d'un jour ou deux ne devant pas avoir de suites fâcheuses, je résolus d'essayer l'expédient que me conseilloit M. Gore, et j'ordonnai qu'on en fît les préparatifs pour le lendemain.

Le 3, à la pointe du jour, nous aperçûmes des pirogues

qui venoient aux vaisseaux ; l'une d'elles arriva à bord de *la Résolution*. Les Insulaires qui la montoient m'apportèrent un cochon, des bananes et des noix de cocos ; ils me demandèrent un chien en échange, et ils refusèrent tout ce que je leur offris d'ailleurs. L'un de nos Messieurs avoit un chien et une chienne qui nous incommodoient beaucoup ; en les donnant, il auroit propagé sur cette terre la race d'un animal si utile ; mais ses vues n'étoient pas aussi nobles, et il ne se rendit point à ma proposition. Omaï fut plus généreux ; il céda un chien favori qu'il avoit amené de Londres. Les Naturels reprirent le chemin de l'Isle très-satisfaits de leur acquisition.

Sur les dix heures, M. Gore partit avec deux canots de *la Résolution*, et un troisième de *la Découverte*, afin d'essayer l'expédition qu'il avoit proposée. Je pouvois compter sur sa diligence et son adresse, et je lui permis de faire ce qu'il croiroit le plus convenable. Deux des Naturels qui étoient venus à bord l'accompagnèrent, et Omaï devoit lui servir d'interprète. Les vaisseaux se trouvoient à une lieue de l'Isle lorsque les canots partirent ; et comme il y avoit peu de vent, nous ne pûmes arriver qu'à midi près du récif. Nous vîmes nos trois canots sur leurs grapins, à quelques pieds du ressac, et vis-à-vis la côte, remplie d'un nombre prodigieux d'Insulaires ; nous en conclûmes que M. Gore étoit descendu : on imagine bien que je désirai avec impatience de savoir les suites de cette démarche. Afin d'observer les mouvemens de nos amis qui avoient débarqué, et d'être prêts à leur donner les secours analogues à notre position respective, dont ils auroient besoin, je m'approchai de la côte, autant que le permirent les écueils ; je sentis néanmoins que le récif mettoit entre

nous une barrière insurmontable, et qu'il ne dépendoit pas plus de nous de les protéger que s'ils eussent été éloignés de la moitié de la circonférence du globe : mais il étoit probable que les Naturels ne connoissoient point cette impossibilité. Sur ces entrefaites, quelques-uns d'eux arrivèrent aux vaisseaux, et ils échangèrent un petit nombre de noix de cocos; ils acceptèrent tout ce que nous leur offrîmes, et ils ne parurent donner la préférence à aucun article en particulier.

Ces visites des Insulaires diminuèrent mes inquiétudes sur M. Gore et sa petite troupe; je ne pus en savoir des nouvelles; mais, dès que quelques-uns des Naturels avoient la hardiesse de venir à bord, je supposai que leurs Compatriotes n'avoient point abusé de la confiance de mon détachement. Enfin, un peu avant le coucher du Soleil, j'eus la satisfaction de voir mes canots reprendre le large. Lorsqu'ils arrivèrent à bord, j'appris que M. Gore, Omaï, M. Anderson et M. Burney débarquèrent seuls. M. Gore me rendit un compte très-exact des événemens de cette journée; mais le récit de M. Anderson étant plus détaillé et contenant des remarques sur l'Isle et ses habitans, je vais l'insérer ici.

☞ « Nous conduîsimes les canots vers une petite » grève sablonneuse; les Naturels étoient assemblés en » foule sur cette grève ainsi que sur les rochers voisins, » et nous jetâmes les grapins à cent verges du récif, qui » gît à-peu-près à la même distance de la côte. Plusieurs » des Insulaires nous apportèrent des noix de cocos à la » nage : Omaï et ceux de leurs Compatriotes qui nous ac- » compagnoient les instruisirent que nous voulions débar- » quer, mais le chien qu'on leur avoit donné au vaisseau,

» et qu'on venoit de descendre à terre, absorba quelque » temps leur attention, et ils se précipitoient autour de » cet animal. Bientôt après, deux pirogues vinrent nous » chercher; et afin de leur inspirer plus de confiance, nous » résolûmes d'aller sans armes, au risque d'être bien ou » mal traités.

» Je partis sur une des pirogues avec M. Burney, » premier Lieutenant de *la Découverte*, un peu avant » M. Gore et Omaï; nos conducteurs épièrent d'une ma- » nière adroite les mouvemens du ressac, et ils nous dé- » barquèrent sains et saufs sur le récif. Ils nous prirent » ensuite sous les bras, afin de nous soutenir au milieu des » roches pointues et escarpées que nous devions passer » pour arriver à la grève, où nous fûmes reçus par plu- » sieurs autres Naturels, qui tenoient à la main des ra- » meaux verts d'une espèce de *mimosa*, et qui nous » saluèrent en appliquant leurs nez contre les nôtres.

» Nos guides nous firent signe de marcher en avant; » nous étions environnés d'une foule de Naturels qui s'em- » pressoient de nous regarder, et qui nous auroient fermé » le passage, si des hommes, qui sembloient revêtus de » quelque autorité, n'avoient frappé indistinctement sur » les spectateurs pour les écarter. On nous conduisit à » une avenue de palmiers; nous arrivâmes bientôt » auprès d'une troupe de guerriers, rangés sur deux li- » gnes, et armés de massues, qu'ils tenoient sur leurs » épaules à-peu-près comme nos soldats portent leur fu- » sil. Lorsque nous eûmes un peu marché au milieu de ces » guerriers, nous trouvâmes un Chef qui étoit assis par » terre, les jambes croisées, et qui se donnoit de l'air » avec un éventail en forme de triangle, tiré d'une feuille

» de cocotier, et garni d'un manche de bois noir poli. Il
» avoit à ses oreilles de grosses touffes de plumes rouges
» qui pointoient en avant ; mais c'étoit là toute sa parure,
» et nous n'aperçûmes pas d'autre marque de distinction.
» Cependant on lui obéissoit avec beaucoup d'ardeur :
» soit que la gravité fût de son caractère, soit qu'il eût
» composé son visage pour la cérémonie ; sa physionomie
» paroissoit sérieuse sans être sévère. Quelques hommes,
» qui sembloient jouer un rôle important, nous dirent que
» nous devions le saluer.

» Nous continuâmes à marcher au milieu des hommes
» armés de massues, et nous arrivâmes auprès d'un second
» Chef assis, qui avoit des plumes rouges à ses oreilles,
» et qui se donnoit de l'air avec un éventail, comme le
» premier : il ne paroissoit pas avoir plus de trente ans :
» mais nous fûmes frappés de sa grosseur et de son em-
» bonpoint. On nous conduisit de la même manière à un
» troisième Chef, qui sembloit plus vieux que les deux
» autres, et qui étoit fort gros, sans avoir autant d'em-
» bonpoint que le second. Nous le trouvâmes encore assis
» et paré de plumes rouges : nous le saluâmes, ainsi que
» nous avions salué les deux premiers, et il nous pria de
» nous asseoir. Nous fûmes charmés de cette invitation,
» car nous étions très-fatigués de notre course, et de la
» chaleur excessive que nous causoit la foule dont nous
» étions environnés.

» Peu de minutes après, la foule eut ordre de faire
» place, et nous vîmes, à la distance de trente verges,
» vingt jeunes femmes ornées de plumes rouges, ainsi que
» les Chefs ; elles dansoient sur un air d'un mouvement
» grave et sérieux, qu'elles chantoient en chœur : nous

» nous levâmes, et nous nous approchâmes d'elles. Il » semble que notre figure et nos vêtemens auroient dû les » frapper; mais elles continuèrent leur danse sans faire la » moindre attention à nous. Elles paroissoient dirigées » par un homme qui servoit de souffleur, et qui leur indi- » quoit les diverses attitudes qu'elles prirent : elles ne » changeoient point de place, elles remuoient seulement » les pieds, et surtout les doigts, qu'elles agitoient avec » une extrême légèreté; elles tenoient leurs mains près » du visage, et elles les frappoient de temps-en-temps » l'une contre l'autre (*). Il régnoit un tel accord entre » leurs mouvemens et la musique, que nous les jugeâmes » très-familiarisées avec cet exercice; il est vraisemblable » qu'on les avoit choisies : car nous en aperçûmes peu » d'aussi belles dans la foule qui nous entouroit. En géné- » ral, leur stature étoit plus forte que mince; leurs che- » veux flottoient en boucles sur le col, et elles avoient un » teint olivâtre : leurs traits, qui se ressembloient, nous » parurent un peu trop gros, mais leurs yeux étoient » très-noirs. Leur physionomie exprimoit la douceur et » la modestie qui sont particulières au sexe en chaque » partie du Monde, mais qui nous frappèrent davantage » sur cette Isle, où la nature étale ses ouvrages dans » toute leur simplicité et leur perfection, où les coutumes » n'altèrent point la droiture des sentimens, et où l'art » ne farde point les manières. Nous remarquâmes que

(*) Les danses des habitans des Isles *Carolines* ressemblent beaucoup à celles dont M. Anderson parle ici. Voyez les *Lettres édifiantes et curieuses*, Tome XV, p. 315. Voyez aussi ce qu'on dit dans le même volume, p. 207, des chants et des danses des Naturels des Isles *Palaos*, qui font partie du même grouppe.

» leur taille et chacune des parties de leur corps avoient
» de l'élégance : comme elles n'étoient couvertes que
» d'une pièce d'étoffe lustrée, attachée autour de la cein-
» ture, et allant à-peine jusqu'aux genoux, nous eûmes
» occasion d'en examiner plusieurs de la façon la plus
» complette. Elles dansoient encore, lorsque nous en-
» tendîmes un bruit pareil à celui d'une troupe de che-
» vaux qui galoppent; en regardant du côté d'où venoit
» le bruit, nos yeux rencontrèrent les guerriers armés
» de massues, qui se poursuivoient les uns les autres :
» nous jugeâmes qu'ils vouloient nous donner le spectacle
» d'un combat simulé.

» Croyant que la cérémonie de notre présentation aux
» Chefs étoit achevée, nous songeâmes à chercher M. Gore
» et Omaï; la foule nous pressoit, et nous ne pûmes mar-
» cher qu'avec peine; mais enfin nous les découvrîmes. Ils
» arrivèrent aussi fatigués que nous de la multitude dont
» ils étoient environnés, et ils furent présentés de la même
» manière aux trois Chefs, qui s'appeloient Otteroo, Taroa
» et Fatoweera. Chacun de ces Chefs comptoit sur un pré-
» sent, et M. Gore leur donna les choses qu'il avoit appor-
» tées du vaisseau dans cette intention. Omaï, qui nous
» servit d'interprète, apprit aux Chefs pourquoi nous
» étions descendus à terre; mais on lui répondit que nous
» devions attendre jusqu'au lendemain, et qu'alors on nous
» fourniroit des provisions.

» Ils parurent vouloir nous séparer, et chacun de nous
» fut entouré d'un cercle particulier qui nous examinoit.
» Je fus, pour mon compte, éloigné de mes camarades du-
» rant plus d'une heure. Je dis au Chef, près duquel j'étois
» assis, que je désirois parler à Omaï; mais il s'y opposa

» d'une manière péremptoire. Je m'aperçus en même-temps » que les Naturels commençoient à vider mes poches; le » Chef, à qui je portai mes plaintes, justifia les voleurs. » D'après ces circonstances, je craignis qu'ils n'eussent » formé le projet de nous arrêter; ils n'annonçoient pas, il » est vrai, assez de férocité pour me donner de l'inquiétude » sur nos jours, mais il étoit douloureux de voir que leur » curiosité pourroit bien nous détenir prisonniers. Je de- » mandai quelque chose à manger, et ils m'apportèrent tout » de suite des noix de cocos, du fruit à pain, et une espèce » de pudding acide, qu'une femme me présenta. Ayant » témoigné que la chaleur occasionnée par la foule » me causoit beaucoup de mal-aise, le Chef lui-même » voulut bien me donner de l'air avec un éventail, et » il me fit présent d'une pièce d'étoffe qui lui couvroit les » reins.

» M. Burney vint à l'endroit où je me trouvois, et je lui » fis part de mes soupçons. Pour reconnoître s'ils étoient » bien fondés, nous entreprîmes de gagner la grève; mais » nous fûmes arrêtés à mi-chemin par des hommes qui nous » dirent qu'il falloit retourner au lieu dont nous étions par- » tis: en arrivant, nous rencontrâmes Omaï qui avoit les » mêmes inquiétudes; il croyoit même avoir une raison de » plus de s'effrayer; il avoit vu les Insulaires creuser en » terre un four qu'ils chauffoient alors, et il ne pouvoit » assigner d'autre but à ces préparatifs, que celui de nous » rôtir et de nous manger, selon l'usage des habitans de » la *Nouvelle-Zélande*. Il alla même jusqu'à leur demander » si c'étoit là leur projet? Les Naturels, très-surpris de » cette question, demandèrent à leur tour, si nous suivions » une pareille coutume? Nous fûmes un peu fâchés, M. Bur-

» ney et moi, du propos indiscret d'Omaï; car jusqu'ici
» leur conduite envers nous n'autorisoit pas une idée aussi
» brutale.

» Nous fûmes aux arrêts la plus grande partie du jour;
» nous nous trouvâmes quelquefois ensemble, ordinairement
» séparés, et toujours au milieu d'une foule nombreuse,
» qui ne se contenta pas de nous regarder; les Insulaires
» nous firent déshabiller souvent pour examiner de plus
» près notre peau, et lorsqu'ils la voyoient à leur aise, nous
» entendions un murmure général d'approbation. Ils eurent
» soin en même-temps de vider nos poches; l'un d'eux prit
» une petite bayonnette que M. Gore portoit à son côté.
» On parla de ce vol au Chef, qui fit semblant d'envoyer
» un émissaire après le voleur; mais, selon toute apparence,
» il autorisa le larcin, car bientôt après on vola à Omaï la
» dague qu'il avoit à sa ceinture.

» J'ignore s'ils s'aperçurent de la peine que nous causoit
» notre détention, ou s'ils cherchèrent à nous donner
» des marques d'amitié, afin de nous ôter l'envie de
» nous en aller; mais ils apportèrent alors des rameaux
» verts, ils les plantèrent en terre, et ils nous dirent de
» nous asseoir et de les tenir avec la main: nous leur par-
» lâmes encore des provisions dont nos vaisseaux avoient
» besoin, et ils nous firent entendre que nous devions pas-
» ser quelque temps de plus et manger avec eux: un co-
» chon que nous vîmes près du four qu'ils avoient préparé
» dissipa la frayeur d'Omaï; il ne crut plus que les habitans
» de l'Isle vouloient nous rôtir; il jugea comme nous qu'ils
» avoient creusé le four afin d'apprêter notre repas. Le
» Chef promit, sur ces entrefaites, d'envoyer chercher
» du fourrage pour notre bétail: mais ces émissaires ne

» revinrent qu'assez tard dans l'après-dîner, et ils ne rap-
» portèrent qu'une petite quantité de tiges de bananiers,
» qu'on conduisit à nos canots.

» Nous essayâmes une seconde fois, M. Burney et moi,
» de regagner la grève; et en y arrivant, nous y fûmes
» arrêtés par des Naturels qui sembloient y avoir été postés
» pour nous retenir. Lorsque je voulus me mettre dans
» l'eau, afin de passer sur le récif, l'un d'eux me prit par
» mes habits et me tira en arrière. Je ramassai de petits
» morceaux de corail qu'ils m'enjoignirent de rejeter à
» terre, et sur mon refus, ils eurent la hardiesse de me
» les ôter de force. J'avois aussi cueilli des plantes, et ils
» ne me permirent pas non plus de les garder. Ils enle-
» vèrent à M. Burney un éventail qu'il avoit reçu en pré-
» sent au moment où il descendit sur la côte. Omaï m'avertit
» que j'avois mal fait de prendre du corail et de cueillir des
» plantes; que dans les Isles de la mer du Sud, les étran-
» gers ne peuvent se permettre ces libertés, qu'après avoir
» reçu des fêtes pendant deux ou trois jours.

» Voyant que le seul moyen d'obtenir un meilleur trai-
tement, étoit de nous soumettre à leur volonté, nous
retournâmes à l'endroit dont nous étions partis pour ga-
» gner la grève; ils promirent alors de nous donner une
» pirogue pour nous conduire à nos canots, lorsque nous
» aurions mangé les alimens qu'on nous préparoit.

» Le second des Chefs, à qui nous avions été présentés
» le matin, s'assit sur une large escabelle peu élevée,
d'un bois dur et noirâtre, assez bien poli : il ordonna à la
» multitude de former un grand cercle, et il nous fit asseoir
» auprès de lui. On apporta d'abord une quantité considé-
» rable de noix de coco, et ensuite un long panier vert,

» qui renfermoit assez de bananes cuites pour le dîner de
» douze personnes. On plaça devant chacun de nous un
» morceau du cochon cuit au four, dont j'ai parlé, et on
» nous dit de manger. La fatigue de la journée nous avoit
» ôté l'appétit; nous avalâmes quelques bouchées, afin de
» ne pas contrarier les Naturels; mais ce fut sans plaisir
» pour nous.

» La nuit approchoit, et nous les avertîmes que nous
» devions retourner à bord de nos vaisseaux. Ils y con-
» sentirent; ils voulurent que nous emportassions sur nos
» canots le reste des vivres qui avoient été apprêtés,
» et ils l'envoyèrent à la grève. Avant notre départ, on
» régala Omai d'une boisson à laquelle il avoit été accou-
» tumé dans sa patrie. Nous observâmes qu'on fait ici
» cette liqueur comme sur les autres Isles de la Mer du
» Sud, c'est-à-dire, qu'on mâche la racine d'une sorte de
» poivre, et qu'on la rejette ensuite dans un vase. Une pi-
» rogue nous attendoit sur la grève, pour nous conduire à
» nos canots. Les Insulaires exécutèrent ce transport avec
» la même adresse et les mêmes soins qu'à notre descente.
» Ils nous donnèrent de nouvelles preuves de leur penchant
» au vol : car un personnage de quelque importance, qui
» nous accompagnoit, profita du moment où on lançoit
» l'embarcation dans le ressac, pour voler un sac, que
» j'avois eu bien de la peine à garder tout le jour : il ren-
» fermoit un pistolet de poche que je craignois extrême-
» ment de perdre. J'aperçus le voleur; je poussai des cris,
» et je témoignai autant de déplaisir que je le pus. Le vo-
» leur crut devoir rapporter le sac à la nage; mais il soutint
» qu'il ne l'avoit pas dérobé, quoique je l'eusse surpris
» en flagrant-délit. Ils nous mirent à bord de nos canots, où

» ils déposèrent des noix de coco, des bananes, et d'autres » provisions ; et nous prîmes la route des vaisseaux, bien » contens d'être sortis de leurs mains.

» Nous regrettâmes que l'espèce de captivité où l'on » venoit de nous détenir, nous eût laissé si peu de moyens » de faire des observations sur le pays. Durant toute la » journée, nous nous trouvâmes rarement à cent verges » de l'endroit où l'on nous avoit présentés aux Chefs, après » notre débarquement, et nous ne pûmes examiner que les » objets qui nous environnoient. La première chose qui » nous frappa, fut la multitude des Naturels; leur nombre » étoit au-moins de deux mille : ceux qui nous reçurent sur » le rivage formoient une petite troupe, en comparaison » de celles que nous aperçûmes parmi les arbres, en péné- » trant dans l'intérieur de l'Isle.

» Nous remarquâmes aussi que la plupart de ceux que » nous avions vus à bord des vaisseaux, étoient d'une classe » inférieure ; car un grand nombre de ceux que nous aper- » çûmes à terre, avoient l'air plus noble et un teint plus » blanc. Leur chevelure longue, noire et touffue, étoit » ordinairement nouée sur le sommet de la tête. La plupart » des jeunes gens pouvoient servir de modèles aux Artistes » du côté de la taille ; ils étoient d'une complexion aussi » délicate que celle des femmes; et ils paroissoient d'un » caractère aussi doux. D'autres, plus avancés en âge, » avoient de l'embonpoint ; la peau de tous, indistinctement, » nous sembla très-fine. Une pièce d'étoffe, ou une natte » qui étoit placée autour des reins, et qui couvroit les par- » ties que cache la pudeur, composoit en général leur » vêtement ; mais quelques-uns portoient de jolies nattes » entre-mêlées de noir et de blanc, qui formoient une sorte

» de jaquette sans manches, et d'autres avoient des cha-
» peaux de forme conique, de bourre de coco, adroite-
» ment tissue avec de petits grains de coquillage. Leurs
» oreilles étoient percées, et ornées de morceaux de la
» partie membraneuse d'une plante, ou d'une fleur odori-
» férante, qui me parut être une espèce de *Gardenia*.
» Nous distinguâmes des hommes de la classe supérieure
» qui avoient, ainsi que les Chefs, deux petites balles, tirées
» d'un os d'animal, suspendues à leur cou par une mul-
» titude de cordelettes. Les Chefs déposèrent leurs plumes
» rouges, après que la cérémonie de notre présentation
» fut achevée : ces plumes sont sûrement à leurs yeux une
» marque particulière de distinction; car nous n'en vîmes
» qu'aux Chefs, et aux jeunes femmes qui dansèrent.

» Quelques-uns des hommes étoient *tatoués* ou piquetés
» sur les côtés et sur le dos, d'une manière peu commune,
» et les jambes de plusieurs femmes nous offrirent la même
» parure. Mais cette espèce d'ornement nous parut réservé
» aux Insulaires d'un rang supérieur; et les hommes ainsi
» piquetés avoient d'ailleurs de la grosseur et de l'embon-
» point, à moins qu'ils ne fussent très-jeunes. Les femmes
» d'un âge avancé portoient leurs cheveux courts; plusieurs
» d'entre elles étoient couvertes de cicatrices qui for-
» moient des lignes obliques sur tout le devant du corps;
» quelques-unes de ces blessures présentoient des figures
» rhomboïdalles, et elles étoient si récentes, qu'on y voyoit
» encore le sang coagulé.

» La femme de l'un des Chefs vint se montrer avec son
» enfant enveloppé dans un morceau d'étoffe rouge, dont
» nous avions fait présent à son mari : elle sembloit avoir
» beaucoup de tendresse pour son nourrisson; et, pour lui

» donner à tetter, elle prenoit la même attitude que les » Angloises. Un autre Chef amena sa fille qui étoit jeune et » belle, et qui avoit toute la timidité naturelle à son sexe. » Elle nous regarda avec intérêt; nous jugeâmes que le dé- » sir de nous examiner étoit plus fort que sa modestie, et » qu'elle étoit bien surprise de rencontrer des hommes qui » ressembloient si peu à ceux de son pays. D'autres femmes » se présentèrent d'une manière plus assurée : il nous parut » qu'elles manquoient de réserve ; mais elles ne passèrent » pas les bornes de la bienséance. Si l'on en excepte quel- » ques individus, dont le visage, et d'autres parties du » corps, présentoient de larges ulcères, suite des blessures » qu'ils s'étoient faites ou qu'ils avoient reçues, les deux » sexes ne nous offrirent aucune difformité personnelle. Le » nombre des vieux hommes et des vieilles femmes n'étoit » pas proportionné à la foule qui nous environnoit. Il est » aisé d'expliquer cette disproportion, en supposant que » les Naturels d'un âge avancé n'eurent ni le désir, ni la » force de traverser une grande partie de l'Isle, pour venir » auprès de nous. Il y avoit beaucoup d'enfans; et lorsque » nous étions cachés par la multitude qui nous entouroit, » ils montèrent sur des arbres, ainsi que les hommes, afin » de nous mieux voir.

» Le tiers à-peu-près des hommes avoit des massues et » des piques; ceux-là venoient vraisemblablement des par- » ties éloignées de l'Isle; car la plupart portoient de petits » paniers, des nattes, et d'autres choses suspendues à » l'extrémité de leurs armes. En général, les massues » étoient de six pieds de longueur, d'un bois dur et noir, » bien poli dans toutes les parties, en forme de lance à l'une » des extrémités, mais beaucoup plus larges; et la tête se-

» trouvoit découpée proprement en languettes. Nous en » vîmes de plus étroites, de plus courtes et de plus unies; » et nous en aperçûmes de si petites, qu'on pouvoit les » manier d'une seule main. Les piques étoient du même » bois, ainsi que la pointe : elles avoient ordinairement plus » de douze pieds de long ; mais le peu de longueur de quel- » ques-unes nous fit juger que les Naturels lancent celles- » ci comme des dards.

» Le lieu où nous passâmes la journée étoit couvert de » différens arbres, à l'ombre desquels ils retirent leurs » pirogues, pour les garantir du Soleil. Nous y en trou- » vâmes huit ou dix de doubles ; deux embarcations réunies » par une sorte de radeau, forment ici, comme dans toutes » les Isles de la Mer du Sud, ce que nous appelons des » doubles pirogues. Elles avoient environ vingt pieds de » long, quatre de profondeur ; leurs côtés étoient arrondis » par un bordage posé sur les premières planches, et for- » tement attaché avec des baguettes d'osier. Nous en vîmes » deux qui étoient enduites de noir par-tout, et qui offroient » des quarrés, des triangles, etc., sans nombre. Je n'avois » pas encore rencontré des dessins aussi agréables sur les » terres de l'Océan Pacifique : ils annonçoient plus d'a- » dresse que les *piquetures* de leur peau. Les pagaies » avoient quatre pieds de long; elles étoient à-peu-près » elliptiques, mais plus larges à l'une des extrémités que » dans le milieu. Il y avoit près de là une hutte ou han- » gar, de trente pieds de long, et de neuf ou dix de hau- » teur, où peut-être ils construisent leurs embarcations; » nous n'en trouvâmes cependant aucune sur le chantier.

» La plupart des arbres qui nous environnoient, étoient » des cocotiers, des *Hybiscus* ou des *Euphorbia*. Nous

» rencontrâmes près de la mer un grand nombre de ces » arbres que nous avions vus à *Mangeea Nooe Nainaiwa*, » et ils sembloient border de la même manière les côtes de » cette Isle. Ils sont grands et minces, et ils approchent » beaucoup du cyprès ; mais ils ont des touffes de feuilles » longues, arrondies et articulées. Les Naturels les appel- » lent *Etoa*. Le sol produit quelques gramens, une espèce » de *Convolvulus*, et beaucoup de moutarde (*). L'Isle » produit sans doute d'autres arbres fruitiers, et d'autres » plantes utiles, que nous n'avions pas eu occasion de voir : » car, indépendamment de plusieurs espèces de bananes, » les Naturels nous apportèrent, à diverses reprises, des » racines qu'ils nomment *Taro*, du fruit à pain et un panier » de noix grillées, de la forme d'un rognon, qui avoient » une saveur approchante de celle de la châtaigne, mais » qui étoient plus grossières.

» Je ne puis dire quelle est la nature du sol dans l'inté- » rieur du pays; mais près de la mer, ce n'est qu'un rocher » de corail de dix ou douze pieds de hauteur, escarpé et » raboteux, si j'en excepte de petites grèves sablonneuses » qui remplissent les crevasses. Ce corail, qui est exposé » à l'air depuis un grand nombre de siècles, est devenu » noir à la surface; et, comme il est irrégulier, il ressem- » ble beaucoup à de grosses masses d'une substance brûlée : » il n'a pas subi d'autre altération. Nous en brisâmes quel- » ques morceaux, et nous reconnûmes qu'à deux ou trois » pouces de profondeur il est aussi frais que les pièces

(*) Il y a dans l'original, *treacle-mustard*; c'est aux Naturalistes à donner un nom à cette espèce de moutarde. (*Note du Traducteur.*)

» jetées depuis peu par les flots sur le rivage. La largeur » du récif qui borde toute la côte varie, mais par-tout il se » termine brusquement, et il oppose à la mer une muraille » haute et escarpée. Son sommet est brun ou de couleur » de brique; et il est à-peu-près au niveau des flots : quoi- » que la matière dont il est composé soit un peu poreuse, » il suffit pour rompre la force du ressac, dont l'action est » continuelle ».

Le débarquement de nos Messieurs a enrichi mon Journal des observations qu'on vient de lire; mais le principal objet que j'avois en vue ne se trouva point rempli; car ce qu'ils rapportèrent de cette Isle ne mérite pas d'être cité. Toutefois, les Naturels jouirent d'un spectacle nouveau pour eux, et dont vraisemblablement ils ne jouiront plus. Il paroît que la curiosité seule les détermina à exercer une sorte de violence contre M. Gore, M. Burney, M. Anderson et Omaï, et à employer tant d'artifices pour les retenir quelques heures de plus avec eux.

Indépendamment des services qu'Omaï rendit à M. Gore en qualité d'interprète, il nous en rendit peut-être beaucoup d'autres. Les Naturels lui firent un grand nombre de questions sur nous, sur nos vaisseaux, sur notre pays, et sur l'espèce d'armes que nous employons; et, d'après ce qu'il me raconta, il eut l'adresse de mettre du merveilleux dans ses réponses. Il leur dit, par exemple, qu'il y avoit dans notre patrie des vaisseaux aussi grands que leur Isle; que ces bâtimens portent des instrumens de guerre (il vouloit parler de nos canons) si gros, que plusieurs personnes peuvent s'y asseoir, et dont un seul suffit pour réduire en poudre une Isle entière. D'après cette description imposante, ils voulurent savoir quelle sorte de canons nous

avions à bord : Omaï leur répondit qu'ils étoient petits en comparaison de ceux dont il venoit de les entretenir ; que néanmoins il ne tenoit qu'à nous, de la distance où se trouvoient les vaisseaux, de détruire l'Isle, et de tuer chacun de ses habitans. Ils l'interrogèrent ensuite sur les moyens qui produisoient des effets aussi terribles, et il essaya de les leur expliquer. Il avoit par bonheur quelques cartouches dans sa poche; il fournit, à l'inspection des Insulaires, les balles et la poudre, et afin de leur donner une preuve plus frappante, il imagina de les rendre témoins d'une explosion. On a déjà remarqué qu'un des Chefs avoit ordonné à la multitude de se former en cercle. Ce cercle fournit à Omaï un lieu propre à son expérience. Il disposa sur le terrain et au centre du cercle, la quantité peu considérable de poudre qu'il tira de ses cartouches, et il y mit le feu avec un tison enflammé, qu'il alla prendre dans le four où l'on apprêtoit à dîner. La rapidité de l'effet, le bruit éclatant, la flamme et la fumée, remplirent d'étonnement tous les spectateurs ; ils ne doutèrent plus de la force irrésistible de nos armes, et ils ajoutèrent une foi entière à tout ce qu'Omaï leur avoit raconté.

On crut à bord des vaisseaux, que sans l'effroi inspiré par cette expérience, les Naturels auroient tenu nos Messieurs aux arrêts toute la nuit. Omaï les assura que s'il ne retournoit pas le soir à bord avec ses camarades, je tirerois mes canons sur l'Isle. Nous étions plus près de la terre au coucher du soleil, que nous ne l'avions été pendant la journée ; et comme les Naturels observèrent beaucoup notre position, ils pensèrent vraisemblablement que je méditois cette attaque formidable, et ils laissèrent partir leurs hôtes. Ils comptoient les revoir à terre le lendemain ;

mais j'étois trop frappé du danger que nous avions couru, pour y envoyer du monde une seconde fois.

Cette journée donna beaucoup d'occupation à Omai: quoique l'Isle n'eût pas vu d'autres Européens que nous, on y trouvoit pourtant des étrangers; et nous aurions ignoré ce fait curieux, si Omai n'eût point accompagné M. Gore.

Il eut à peine débarqué sur la grève, qu'il aperçut dans la foule trois de ses compatriotes : les Isles *de la Société* étant éloignées d'environ deux cents lieues, il faut parcourir une vaste mer inconnue pour arriver ici; et ces peuplades n'ayant que de misérables pirogues, propres à des traversées où l'on ne perd pas la terre de vue, une telle rencontre sur une Isle que nous abordâmes par hasard, peut être regardée comme un de ces événemens imprévus, qu'imaginent les auteurs des romans, afin de surprendre leur lecteur. Sa singularité mérite que j'en parle en détail.

Il est aisé de concevoir avec quel étonnement et quel plaisir Omai et ses compatriotes causèrent ensemble. L'histoire de ces derniers est très-intéressante. Ils s'étoient embarqués sur une pirogue à *O-Taïti*, au nombre de vingt, hommes et femmes, afin de se rendre à *Ulietea*, une des Isles voisines. Un vent contraire, qui soufflait avec impétuosité, les empêcha d'arriver à leur destination, ou de regagner le port d'où ils étoient partis. Leur passage devant être court, ils n'avoient guères embarqué de provision, et ils manquèrent bientôt de vivres. On ne peut imaginer tout ce qu'ils souffrirent, tandis qu'ils furent chassés sur l'Océan, au gré de la tempête. Ils passèrent un grand nombre de jours sans avoir rien à manger ou à boire. La famine et la fatigue détruisirent peu-à-peu ce

petit équipage. Il ne restoit que quatre hommes lorsque la pirogue chavira : la perte de ces quatre malheureux sembloit inévitable : ils eurent cependant l'adresse et la force de saisir les bordages de l'embarcation, et de s'y tenir suspendus pendant quelques jours. Ils furent enfin jetés aux environs de cette Isle; les Naturels du pays détachèrent tout de suite des canots, qui les sauvèrent et les conduisirent à terre. L'un des quatre étoit mort ; mais les autres vivoient encore, et ils racontèrent à Omaï les détails miraculeux qu'on vient de lire. Ils vantèrent beaucoup le traitement amical qu'ils avoient reçu des Insulaires; et ils étoient si contens de leur sort, qu'ils refusèrent l'offre de nos Messieurs, qui, à la sollicitation d'Omaï, leur proposèrent de les remener dans leur patrie. La conformité des mœurs et du langage, les avoit plus que naturalisés sur cette terre ; et les liaisons qu'ils y avoient formées, et qu'ils auroient eu bien de la peine à rompre après une si longue habitude, expliquent assez pourquoi ils ne voulurent pas revenir au lieu de leur naissance. Ils se trouvoient ici depuis plus de douze ans ; car M. Anderson me dit, qu'ils ne savoient rien de la relâche du Capitaine Wallis à *O-Taïti*, en 1755, et qu'ils ignoroient d'autres événemens aussi mémorables, tels que la conquête d'*Ulietea*, par les habitans de *Bolabola*, antérieure à l'arrivée des Européens. M. Anderson m'apprit aussi qu'ils s'appeloient Orououte, Otirreroa et Tavee : le premier étoit né à *Matavai*, dans l'Isle d'*O-Taïti*; le second à *Ulietea*, et le troisième à *Huaheine*.

Le débarquement de nos Messieurs sur cette Isle, ne remplit pas mon objet, ainsi que je le disois tout-à-l'heure ; mais on doit le regarder d'ailleurs comme heureux. Il

nous a procuré la connoissance d'un fait très-curieux et très-instructif. En effet, l'histoire qu'on vient de lire explique, mieux que toutes les conjectures des Savans, comment les hommes se sont répandus sur les contrées de la terre les plus éloignées, et en particulier sur les Isles de la Mer du Sud (*).

Les Naturels du pays donnent à cette Isle le nom de *Wateeoo* : elle gît par 20° 1′ de latitude Sud, et 21° 45′ de longitude orientale : elle a environ six lieues de circonférence : elle est d'un très-bel aspect; on y voit des collines ou des plaines, et elle est couverte d'une verdure

(*) Il est vraisemblable que de pareils accidens sont communs dans la Mer du Sud. En 1696, deux pirogues, qui avoient à bord trente hommes ou femmes, et qui partirent d'*Amorso*, furent jetées, par les vents contraires et les orages, sur l'Isle de *Samal*, l'une des *Philippines*, éloignée de trois cents lieues. Après avoir été promenés soixante et dix jours sur la mer, cinq d'entre eux moururent durant cette pénible traversée. Le Tome XV, p. 196, jusqu'à la page 215 des *Lettres édifiantes et curieuses*, raconte le fait en détail, et donne la description des Isles dont je viens de parler. Le même Volume, p. 282 et suivantes, cite une aventure pareille, arrivée en 1721 : deux pirogues, dont l'une contenoit vingt-quatre et l'autre six personnes, hommes, femmes ou enfans, furent chassées d'une Isle appelée *Faroilep*, à l'Isle de *Guam* ou *Guoham*, l'une des *Larrons* ou des *Marianes*; mais elles n'eurent pas à essuyer autant de fatigue que les deux autres, car elles ne furent que vingt jours en mer. Il n'y a aucune raison de révoquer en doute l'authenticité de ces relations. Tous les écrivains modernes ont adopté les détails que contiennent les Lettres des Jésuites sur ces Isles, nommées aujourd'hui *Carolines*, et dont les Espagnols durent la connoissance à l'arrivée des deux dernières pirogues à *Samal* et à *Guam*. Voyez les *Voyages aux Terres australes*, du président de Brosses, Tome II, p. 443 et suivantes. Voyez aussi l'*Histoire universelle moderne*.

de plusieurs nuances. Nos Messieurs trouvèrent le sol léger et sablonneux aux endroits où ils passèrent la journée ; mais il est peut-être d'une autre qualité dans l'intérieur du pays ; car, à l'aide de nos lunettes, nous aperçûmes du vaisseau, une teinte rougeâtre sur les terrains qui s'élèvent. Les habitations des Insulaires occupent les collines ; et nous en remarquâmes deux ou trois, qui étoient longues et spacieuses : on y rencontre des cochons ; mais ses productions sont d'ailleurs les mêmes que celles de l'Isle que nous venions de quitter. Les habitans, auxquels nous montrâmes la position de *Mangeea*, l'appeloient *Owhavarouah*, nom qui diffère tellement de *Mangeea Nooe Nainaiwa*, que, selon toute apparence, *Owhavarouah* est une troisième Isle.

D'après les remarques insérées plus haut, il paroît que *Wateeo* sera peu utile aux vaisseaux qui auront besoin de rafraîchissemens, à moins qu'ils ne soient dans une nécessité absolue. Les Naturels, connoissant aujourd'hui la valeur de quelques-unes de nos marchandises, on les déterminera peut-être à apporter des fruits et des cochons à un bâtiment qui louvoiera près de la côte, ou à des canots mouillés aux environs du récif, à l'exemple des nôtres. Je ne sais, toutefois, si on y trouvera de l'eau douce ; les Naturels en offrirent, il est vrai, dans des cocos, à nos Messieurs ; mais ils dirent qu'elle venoit de fort loin ; et il n'y en a, selon toute apparence, que dans une mare ou dans un lac, car nous ne découvrîmes aucun ruisseau.

Omaï interrogea ses trois compatriotes sur les mœurs et les usages des Insulaires ; et il pensoit que leur manière de traiter les étrangers et leurs habitudes générales ressemblent beaucoup à celles d'*O-Taïti* et des Isles voisines.

Leurs opinions et leurs cérémonies religieuses sont aussi à-peu-près les mêmes ; car nos Messieurs ayant vu un homme qui étoit barbouillé de noir sur tout le corps, ils en demandèrent la raison, et on leur dit qu'il venoit de rendre ses derniers devoirs à un ami mort : ils découvrirent de plus, que les femmes se font, en pareille occasion, les blessures dont j'ai déjà parlé. Enfin, d'après l'examen de toutes les circonstances, il est sûr que cette race sort originairement de la peuplade qui s'est répandue d'une manière si merveilleuse, sur l'immense étendue de la Mer du Sud. Il y a lieu de croire néanmoins que les Naturels se glorifient d'une extraction plus illustre ; car Omaï nous assura qu'ils donnent à leur Isle la dénomination honorable de *Wenooa no te Eatooa*, ou de *terre des Dieux* ; qu'ils se croient des espèces de Dieux, et qu'ils sont persuadés qu'ils possèdent l'esprit de l'Eatooa. Il sembloit faire beaucoup de cas de cette prétention enthousiaste ; il nous apprit que plusieurs O-Taïtiens la formoient également, et qu'elle étoit générale parmi les habitans de *Mataia*, ou de l'Isle *Osnabrug*.

Omaï et nos deux Zélandois entendoient très-bien la langue de *Wateeoo*. Je ne puis la comparer aux autres dialectes. M. Anderson avoit eu soin d'en écrire quelques mots ; mais les Naturels, qui le dépouillèrent de tout indistinctement, lui volèrent son livre de notes.

CHAPITRE III.

Les deux Vaisseaux abordent à Wenooaette *ou à* Otakootaia. *Description de cette Isle et de ses productions. L'Isle d'*Hervey *ou* Terougge n.ou attooa *se trouve habitée. Entrevue avec les Naturels. Remarques sur leur figure, leurs vêtemens, leur langue et leurs pirogues. Nous essayons vainement de débarquer. Raisons qui me déterminent à prendre la route des Isles des* Amis. La Résolution *et* la Découverte *touchent à l'Isle de* Palmerston. *Description des deux endroits où débarquèrent nos canots. Rafraîchissemens que nous y prîmes. Conjectures sur la formation de ces Isles basses. Arrivée aux Isles des* Amis.

Durant la nuit du 3, nous eûmes tour-à-tour de légers souffles de vent et des calmes; et, à la pointe du jour, la houle de l'Est avoit porté les vaisseaux à quelque distance de *Wateeqo* : ne pouvant me procurer des rafraîchissemens, je ne vis aucune raison de demeurer plus longtemps sur ces côtes, et je les quittai sans regret. Je fis mettre le cap sur une terre voisine, que nous avions découverte trois jours auparavant, ainsi que je l'ai déjà dit. [illegible] d'une jolie brise de l'Est, nous y arrivâmes le 4, à [illegible] heures du matin; je chargeai tout de suite M. Gore de prendre deux canots, de débarquer s'il étoit possible,

et de rapporter du fourrage pour notre bétail. Comme il ne sembloit pas y avoir d'habitans, je crus que si le débarquement se trouvoit praticable, nos espérances ne seroient plus trompées, et que nous serions les maîtres d'y cueillir ce que nous voudrions. Un récif environnoit l'Isle ainsi qu'à *Wateeoo*, et un ressac très-fort battoit les rochers; cependant, dès que nos canots eurent atteint le côté sous le vent ou la bande Ouest, M. Gore et son détachement eurent la hardiesse de pénétrer en-dedans du récif, et ils descendirent à terre sains et saufs. Je vis du vaisseau que cette première opération avoit réussi, et je leur envoyai un troisième canot pour savoir de quelle manière nous pouvions les aider : le troisième canot ayant voulu revenir avec des productions de l'Isle, n'arriva qu'à ois heures de l'après-midi. Dès qu'il fut déchargé, je le envoyai de nouveau; j'expédiai aussi une quatrième embarcation, et j'ordonnai à M. Gore d'être à bord avec tous les canots avant la nuit : mon ordre fut exécuté.

La descente de M. Gore nous procura environ cent noix de coco pour chacun des vaisseaux; et elle fournit d'ailleurs à notre bétail de l'herbe et une quantité assez considérable de feuilles et de branches de jeunes palmiers, ou de l'arbre appelé *wharra* à O-Taïti, et *pandanus des Indes Orientales*, par les Naturalistes. Les branches du *wharra* étant molles, spongieuses et remplies de suc, furent coupées en petits morceaux et données à notre bétail, qui les mangea sans répugnance; ainsi, il est vrai à la lettre que nous le nourrîmes avec des morceaux de bois.

Cette Isle gît par 19° 15′ de latitude Sud, et 201° 37′ de longitude orientale, à environ trois ou quatre lieues de *Wateeoo*, où elle est appelée *Otakootaia*: les Insulaires

nous en parlèrent quelquefois sous le nom de *Wenooa-Ette*, ce qui signifie petite Isle. M. Anderson, qui descendit à terre avec M. Gore, et qui en fit à-peu-près le tour, conjecture qu'elle n'a pas plus de trois milles de circonférence. Il m'a donné en outre les détails suivans. La grève, en-dedans du récif, est composée d'un sable de corail blanc; derrière la grève, le terrain ne s'élève pas de plus de six ou sept pieds, et il est couvert d'un sol léger et rougeâtre; mais il est entièrement dénué d'eau.

On y trouve plusieurs groupes de cocotiers, et un grand nombre de *Wharra*. On y rencontre aussi le *Callophyllum*, la *Suriana*, la *Guettarda*, une espèce de *Tournefortia*, les *tabernæ montanæ*, et quelques autres arbrisseaux, ainsi que l'arbre *Etoa*, qu'on voit à *Wateeoo*. L'intervalle qui sépare ces arbres et les arbrisseaux est rempli par une espèce de liseron, excepté en quelques endroits, où l'on voit une quantité considérable de Moutardes (1), une Espurge, diverses petites plantes peu nombreuses, ainsi que la *Morinda Citrifolia*, dont les O-Taïtiens mangent le fruit dans les temps de disette. Omaï, qui débarqua avec M. Gore, apprêta cette plante pour le dîner du détachement; mais elle ne parut pas trop bonne.

Le seul oiseau qu'on aperçut parmi les arbres étoit un joli coucou châtain, tacheté de blanc. M. Gore le tua. Mais il y avoit sur la côte des oiseaux *d'œuf* (2), une petite espèce de courlis, des hérons bleus et blancs, et beaucoup de noddies. Ces derniers faisoient alors leur

(1) Il y a dans l'original, *treacle-mustard.*
(2) Il y a dans l'original, *egg birds.*

couvée un peu plus loin, dans l'intérieur de l'Isle, et ils se perchoient souvent sur le *Wharra*.

Un de nos gens prit un lézard qui grimpoit sur un arbre, et qui, malgré sa petitesse, paroissoit dangereux : on en vit une multitude d'une seconde espèce. Les buissons, près de la mer, étoient remplis de jolies teignes tachetées de rouge, de noir et de blanc : il y avoit aussi plusieurs espèces de teignes différentes de celles-ci, ainsi que de jolis papillons et d'autres insectes.

Quoique l'Isle ne fût pas habitée, des indices sûrs nous prouvèrent que du-moins elle est fréquentée quelquefois. On y trouve des cabanes. Il y avoit plusieurs grosses pierres érigées en forme de monumens sous des arbres, et plusieurs terrains enclos par d'autres pierres plus petites; on avoit probablement enterré des morts ici : on rencontra ailleurs une quantité considérable de coquilles de petoncles, d'une espèce particulière, sillonnées d'une manière agréable, et plus grosses que le poing : nous pensâmes avec raison que cette terre avoit été visitée par des hommes qui tiroient des coquillages une partie de leur subsistance. M. Gore laissa, dans une de ses huttes, une hache et des clous, dont la valeur excédoit ce qu'il prit sur la côte.

Dès que les canots furent rentrés, je marchai de nouveau au Nord, avec un léger souffle de vent de l'Est. Je voulois essayer de descendre à l'Isle d'*Hervey*, que j'avois découverte en 1773, durant mon second Voyage (*): quoiqu'elle ne fût pas éloignée de plus de quinze lieues, je

(*) Voyez le second Voyage de Cook. On y lit que cette Isle a environ six lieues de tour.

ne l'aperçus que le 6, à la pointe du jour, dans l'Ouest-Sud-Ouest, à environ trois lieues. A huit heures nous en étions assez près; nous vîmes plusieurs pirogues qui partoient de la côte et qui venoient aux vaisseaux. Ce spectacle me surprit; car rien ne m'avoit indiqué des habitans lorsque j'en fis la découverte. Quand j'y arrivai; en 1773, le vent étoit assez impétueux, et les canots du pays n'osèrent vraisemblablement pas se mettre à la mer; car les vaisseaux passèrent sous le vent : cette fois nous étions au vent.

Sur ces entrefaites nous avançions nous-mêmes vers l'Isle, et six ou sept doubles pirogues nous joignirent bientôt. Chacune portoit de trois à six hommes. Elles s'arrêtèrent à environ une portée de pierre du vaisseau. Omaï eut bien de la peine à les déterminer à venir à la hanche de *la Résolution*; mais ses démonstrations amicales et ses prières ne purent engager un seul des Naturels à monter à bord. Leur maintien farouche et leurs propos bruyans n'annonçoient pas des hommes disposés à se fier à nous ou à nous bien traiter. Nous apprîmes ensuite qu'ils avoient essayé d'enlever les rames d'un canot de *la Découverte*, et frappé un de nos matelots qui s'opposa à leurs desseins. Ils coupèrent de plus, avec une coquille, un filet rempli de viande qui pendoit à l'arrière du vaisseau de M. Clerke; ils refusèrent opiniâtrément de le rendre, et nous fûmes contraints de leur en payer la valeur. Ceux qui environnoient *la Résolution* se conduisirent avec la même audace; ayant converti une longue perche en crochet, ils s'efforcèrent publiquement de nous voler plusieurs choses; et ils vinrent à bout de prendre l'habit d'un de nos gens, qui pendoit en-dehors du vaisseau. Ils me

prouvèrent en même-temps qu'ils avoient l'habitude de faire des échanges; ils nous vendirent du poisson, et entre autres des carrelets assez singuliers, tachetés comme du porphyre, et des anguilles de la blancheur du lait, piquetées de noir : nous les payâmes avec de petits clous, qui leur firent un extrême plaisir, et qu'ils appelèrent *Goore* Au reste, ils saisissoient avec la plus grande avidité des morceaux de papier et tout ce que nous leur donnâmes; si ce que nous jetions tomboit dans la mer, ils sautoient à l'instant au milieu des flots afin de le ramasser.

Ils ne ressemblent aux Insulaires de *Wateeoo* ni par la figure, ni par le caractère, quoique les deux Isles soient peu éloignées l'une de l'autre; leur teint est plus foncé; plusieurs avoient une physionomie grossière et farouche, et la peau bise comme les Naturels de la *Nouvelle-Zélande;* mais celle de quelques-uns étoit assez blanche. Leurs cheveux noirs et forts flottoient sur les épaules, ou étoient noués en touffes au sommet de la tête. Quelques-uns néanmoins les portoient courts, et deux ou trois d'entre eux les avoient bruns ou rougeâtres. Une natte étroite, qui faisoit plusieurs tours sur la partie inférieure du corps, et qui passoit entre les cuisses, composoit tout leur vêtement. Nous vîmes un joli chapeau de plumes rouges dans l'une des pirogues. Ils n'avoient d'autre parure qu'une nacre de perle polie suspendue à leur col. Nous ne trouvâmes sur aucun d'eux cet ornement bizarre si commun dans les Isles de la mer du Sud, je veux dire que leurs corps n'étoient pas piquetés.

Malgré cette différence, il nous fut démontré qu'ils descendent de la même race que les autres Insulaires de

cet Océan. Leur idiôme approchoit encore davantage de la langue d'*O-Taïti*, que celui de *Wateeoo* ou de *Mangeea*. Ainsi que les habitans de ces deux Isles, ils demandèrent d'où venoient nos vaisseaux et où ils alloient; comment s'appeloit le Commandant et combien nous avions d'hommes à bord : ils imaginèrent même que mon bâtiment avoit un nom particulier, et ils voulurent le savoir. De leur côté, ils répondirent sur-le-champ aux questions que nous leur fîmes. Ils nous dirent qu'ils avoient déjà vu deux grands vaisseaux pareils aux nôtres; mais qu'ils n'avoient point eu d'entrevue avec les équipages, qui passèrent sans s'arrêter. Il paroît hors de doute qu'il s'agissoit de *la Résolution* et de *l'Aventure*. Nous apprîmes que leur Isle se nomme *Terouggemou Atooa*, et qu'ils sont sujets de Teerevaooeah, Roi de *Wateeoo* (*). D'après les instructions qu'ils nous donnèrent, leur Isle ne produit ni bananes ni fruit à pain; on n'y trouve ni cochons, ni chiens, et les habitans se nourrissent de noix de coco, de poissons et de tortues. Il y eut un moment où trente de leurs pirogues s'offrirent à nos regards : elles étoient assez grandes et bien bâties : l'arrière ressemble un peu à celles de *Wateeoo*, et l'avant se projette en saillie, à-peu-près de la même manière; mais l'extrémité se replie vers le haut, au-lieu de se replier vers le bas.

Le vent étoit très-foible, et nous n'atteignîmes qu'à une heure la bande Nord-Ouest de l'Isle, la seule portion de la côte où il parut vraisemblable que nous trouverions un mouillage et un lieu propre au débarquement. J'ordonnai

(*) Le Lecteur observera que ce nom a peu d'affinité avec le nom des trois Chefs de *Wateeoo*, que rapporte M. Anderson.

au Lieutenant King de prendre deux canots armés, et d'aller sonder et reconnoître la côte, tandis que les vaisseaux courroient des bordées. Dès que les canots furent à la mer, les pirogues qui s'étoient tenues jusqu'alors près de nous, et qui avoient fait des échanges, suspendirent leur trafic; elles regagnèrent l'Isle à force de rames, et elles ne revinrent plus.

Les canots furent de retour à trois heures, et M. King m'informa « qu'il n'y avoit point de mouillage pour les » vaisseaux, et que les canots pouvoient seulement débar- » quer au bord extérieur du récif, situé à environ un quart » de mille du rivage. Il me dit que les Insulaires étoient » arrivés sur le récif, armés de longues piques et de mas- » sues, comme s'ils avoient voulu s'opposer à sa descente; » qu'il s'approcha néanmoins, et qu'alors les Naturels lui » jetèrent des noix de coco, et l'engagèrent à descendre; » que, sur ces entrefaites, il vit les femmes qui appor- » toient en hâte des piques et des dards, mais que n'ayant » point dessein de débarquer il ne leur fournit pas l'occa- » sion de s'en servir ».

D'après ces détails, je considérai que les vaisseaux ne pouvant mouiller, je perdrois du temps si j'essayois de me procurer du fourrage, et que cette opération seroit un peu dangereuse. D'ailleurs nous avions aussi besoin d'eau; et, quoique les habitans eussent dit qu'on en trouvoit sur l'Isle, j'ignorois en quelle quantité et à quelle distance. Enfin, quand nous n'aurions pas rencontré d'autres obstacles, j'étois sûr que la traversée du récif seroit difficile et périlleuse à bien des égards.

Ainsi, nos espérances furent trompées sur toutes les Isles que nous avions rencontrées depuis notre départ de

la *Nouvelle-Zélande;* les vents contraires, et d'autres événemens imprévus, auxquels nous ne pûmes nous soustraire, nous avoient tellement retardés, que je me vis hors d'état de rien faire cette année, dans les hautes latitudes de l'hémisphère septentrional. Elles se trouvoient fort loin de nous, quoique la saison nécessaire à nos opérations eût déjà commencé. Il fallut donc prendre les mesures les plus propres à conserver le bétail que nous avions sur nos vaisseaux; et, ce qui étoit encore plus important, ménager nos vivres et nos munitions, afin d'avoir plus de moyens de reconnoître la côte occidentale de l'*Amérique*, et d'essayer le passage au Nord, que j'avois cru entreprendre une année plus tôt.

Si j'avois eu le bonheur de me procurer de l'eau et du fourrage sur l'une des dernières Isles, je me serois replié au Sud, jusqu'à ce que j'eusse rencontré un vent d'Ouest. Il étoit impossible alors de revenir sur nos pas du côté du Sud; tous nos quadrupèdes seroient morts avant d'arriver à *O-Taïti*, et je n'aurois tiré aucun profit de ce mouvement rétrograde, par rapport au grand objet de notre Voyage.

Je résolus donc de gagner les *Isles des Amis*, où j'étois sûr de trouver en abondance toutes les choses dont j'avois besoin; et comme il falloit marcher la nuit ainsi que le jour, j'ordonnai au Capitaine Clerke de se tenir une lieue en avant de *la Résolution;* nous pouvions rencontrer des terres durant la traversée, et je pris cette précaution, parce que son vaisseau étoit plus propre que le mien à l'attaque d'une côte.

Lorsque je découvris l'Isle d'*Hervey* pour la première fois, sa longitude, déduite de celle d'*O-Taïti*, à l'aide du

garde-temps, fut de 201° 6′ Est; je la déduisis cette seconde fois de celle du Canal de la *Reine Charlotte*, à l'aide du même garde temps, et je la trouvai de 200° 56′ Est. J'en conclus que l'erreur de la montre marine n'excédoit pas, à cette époque, douze milles en longitude.

Au moment où je m'éloignai de l'Isle d'*Hervey*, je mis le cap à l'Ouest-quart-Sud-Ouest, avec une jolie brise de la partie de l'Est. Je voulois me rendre d'abord à *Midelbourg* ou *Eooa*; je pensai que si le vent continuoit à être favorable, nous avions a bord assez de provisions pour le bétail, jusqu'à notre arrivée sur cette terre. Mais le lendemain à midi, ces brises languissantes qui nous avoient fait perdre tant de jours, revinrent, et je fus obligé de cingler plus au Nord, afin de gagner la latitude de l'Isle *Palmerston* et de l'Isle *Sauvage*, que j'avois découvertes en 1774, durant mon second Voyage (*), et de pouvoir y relâcher, si la nécessité l'ordonnoit.

Pour ménager notre eau, je me servis de la machine à distiller, depuis six heures du matin jusqu'à quatre heures du soir; je me procurois, durant cet intervalle 13 à 26 gallons d'eau douce. On a fait depuis peu à cette machine des changemens, qu'on appelle des améliorations, mais qui, à mon avis, ont été fort mal imaginées.

Les brises foibles continuèrent jusqu'au 10. A cette époque, le vent fut, pendant quelques heures, bon frais du Nord et du Nord-Nord-Ouest. Nous nous trouvions alors par 18° 38′ de latitude Sud, et 198° 24′ de longitude orientale. L'après-midi, nous eûmes du tonnerre et

(*) Voyez le second Voyage de Cook, Vol. III de la Traduction françoise.

des rafalles accompagnées d'une grosse pluie, qui nous fournit cinq poinçons d'eau douce. Quand ces rafalles eurent cessé, le vent passa au Nord-Est et au Nord-Ouest. Il fut très-variable jusqu'au lendemain à midi, qu'il se fixa au Nord-Nord-Ouest, et devint bon frais avec un ciel serein.

Ainsi, quelque route que je prisse, j'essuyois toujours des vents contraires; j'eus un autre chagrin : je trouvai ici les vents que j'avois espérés, non sans motif, huit ou dix degrés plus au Sud. Ils arrivèrent trop tard; je n'osai me fier à leur durée, et l'événement prouva que j'avois bien fait.

Enfin, le 13, à la pointe du jour, nous vîmes l'Isle *Palmerston*, dans l'Ouest-quart-Sud-Ouest, à environ cinq lieues : nous ne l'atteignîmes que le lendemain à huit heures. Je fis mettre à la mer quatre canots, commandés chacun par un officier, trois de *la Résolution* et un de *la Découverte;* et je leur ordonnai de chercher le lieu le plus propre au débarquement. Notre bétail étoit sur-le-point de mourir de faim, et je me voyois forcé de tirer de cette Isle quelques herbages.

L'Isle *Palmerston* renferme neuf ou dix Islots, placés en cercle, et réunis par un récif de rochers de corail. Les canots examinèrent d'abord celui des Islots qui est le plus au Sud-Est. Leurs recherches n'ayant pas eu de succès, ils se rendirent au second, où nous eûmes la satisfaction de les voir débarquer. Je fis alors conduire les vaisseaux par le travers de l'endroit où ils étoient descendus, et nous louvoyâmes en les attendant; car la mer se trouvoit trop profonde pour mouiller. Je n'en fus pas affligé : l'Isle étoit déserte.

L'un des canots revint à une heure, chargé de co-

chléaria et de jeunes cocotiers, que notre bétail mangea avec avidité. Il m'apporta un message de M. Gore, qui commandoit le détachement. Cet Officier m'informa qu'il y avoit dans l'Isle beaucoup de cochléaria, de *Wharra*, de palmiers, et quelques noix de coco. Je résolus de prendre un supplément considérable de ces articles. L'après-dîner, je me rendis à terre avec le Capitaine Clerke.

Nous trouvâmes tous nos gens occupés au travail. Ils avoient débarqué dans une petite crique, formée par le récif, et un peu plus étendue que la longueur d'un canot, sur chacune de ses directions. Des rochers qui se projetoient en saillie, la mettoient à l'abri de l'impétuosité des vagues. La circonférence de l'Isle est à peine d'un mille, et elle n'est pas élevée de plus de trois pieds au-dessus du niveau de la mer. Elle me parut composée en entier de sable de corail, et d'un peu de terreau noirâtre, détriment des végétaux tombés en pourriture. Le sol, malgré sa maigreur, est couvert d'arbres et d'arbrisseaux de la nature de ceux de *Wennoa-Ette*, mais moins variés. On y voit quelques cocotiers. Nous aperçûmes sur les arbres qui étoient les plus près de la mer, ou un peu dans l'intérieur du pays, un grand nombre de frégates, et d'oiseaux du tropique; nous y rencontrâmes aussi des boobies de deux espèces, qui faisoient alors leurs couvées, et qui se montrèrent si peu sauvages, qu'ils se laissoient prendre à la main. De petits rameaux d'arbres, mal assemblés, formoient leur nid. Les oiseaux du tropique déposoient leurs œufs à terre sous les arbres; ils diffèrent beaucoup de l'espèce commune. Ils sont par-tout d'un blanc éclatant, un peu tacheté de rouge; et les deux longues plumes de leurs queues sont cramoisi foncé, ou d'un rouge de sang. Nos

gens tuèrent une quantité considérable de ces divers oiseaux. Leur chair avoit un peu de délicatesse; toutefois, comme nous ne prenions depuis long-temps que des nourritures salées, nous la trouvâmes assez bonne. Nous rencontrâmes une multitude de crabes rouges qui rampoient au milieu des arbres, et nous prîmes plusieurs poissons, que la mer, en se retirant, avoit laissés dans des trous sur le récif.

Il y a un lac situé en-dedans du récif, et nous trouvâmes, sur la portion du récif en face du lac, un grand lit de corail, qui offroit peut-être une des plus charmantes vues produites par la nature en aucun lieu du monde. Sa base étoit fixée à la côte; mais elle pénétroit si avant, qu'on ne pouvoit la découvrir. Il paroissoit suspendu dans l'eau, dont la profondeur augmentoit si brusquement, qu'à peu de verges de distance, la sonde auroit donné sept ou huit brasses. La mer étoit absolument calme, et le Soleil, qui brilloit de tout son éclat, montroit à nos regards étonnés les différentes espèces de corail. Nous voyions en quelques endroits, une foule de jolies stalactites, ailleurs des boules, et beaucoup d'autres formes. Des coquillages qui étoient répandus par-tout, et qui formoient des paillettes des plus riches couleurs, ajoutoient encore à la beauté de ce spectacle. Une multitude de poissons qui se promenoient paisiblement, et sans la moindre apparence de crainte, acheva de nous charmer : on ne peut rien imaginer au-dessus des couleurs jaunes, bleues, rouges, noires, etc., qu'ils étaloient; et l'art ne les imitera jamais. La variété des formes des poissons contribuoit aussi à la richesse de cette grotte marine. Nous la regardâmes avec un plaisir inexprimable, et nous éprouvâmes du regret, de ce qu'un ouvrage si extraordinaire est caché dans un

lieu où les hommes n'auront guères occasion de lui payer le tribut d'éloges qu'il mérite.

Rien n'annonçoit que des hommes fussent jamais venus sur cette terre, si j'en excepte un petit bordage de pirogue qu'on rencontra sur la grève, et que la mer pouvoit y avoir apporté d'une autre Isle. Mais, ce qui est assez singulier, nous y vîmes plusieurs petits rats bruns. Il n'est pas aisé d'expliquer l'origine de ces animaux ; et je suis tenté de croire qu'ils y sont venus avec la pirogue dont nous aperçûmes les débris.

Lorsque les canots furent chargés, je revins à bord: M. Gore passa la nuit à terre avec quelques hommes, afin de reprendre plus tôt ses travaux le lendemain.

La journée du 15 se passa comme celle de la veille. M. Gore cueillit et envoya à bord des provisions pour notre bétail ; il nous procura sur-tout des choux palmistes, de jeunes cocotiers, et les rameaux tendres de l'arbre appelé *Wharra*. Au coucher du Soleil, les deux vaisseaux avoient une quantité suffisante de ces articles, et je fis revenir le détachement; mais, comme le vent étoit foible ou nul, je résolus d'attendre un jour de plus, et d'essayer le lendemain de tirer des noix de coco, pour les équipages, de l'Isle sous le vent la plus voisine de nous, où nous voyions les cocotiers en plus grande abondance que sur celle où nous venions de débarquer.

Je courus des bordées toute la nuit; et le 16, entre huit et neuf heures du matin, j'allai avec les canots au côté occidental de l'Isle : mon débarquement n'eut rien de difficile. Les hommes qui m'accompagnoient se mirent tout de suite à cueillir des noix de coco, que nous trouvâmes en très-grande quantité. Mais, pour les embarquer,

nous eûmes beaucoup de peine; car il fallut les porter l'espace d'au-moins un demi-mille sur le recif, et ceux qui firent ce transport eurent de l'eau jusqu'à la ceinture. Omaï, qui étoit avec moi, prit en peu de temps assez de poissons pour donner à dîner au détachement, et pour en envoyer aux deux vaisseaux. Nous rencontrâmes aussi une multitude d'oiseaux, et particulièrement des frégates et des oiseaux du Tropique; en sorte que notre repas fut excellent. Pour rendre justice à Omaï, je dois dire qu'il nous étoit d'un très-grand secours dans ces excursions sur des Isles inhabitées. Non-seulement il pêchoit, mais il apprêtoit encore le poisson, ainsi que les oiseaux qui tomboient sous nos coups. Il faisoit la cuisine selon la méthode de ses compatriotes, c'est-à-dire, qu'il creusoit un four en terre, et qu'il cuisoit les alimens avec des pierres chaudes. Nous étions enchantés de son adresse et de sa bonne humeur. Chacun des canots fit deux voyages avant la nuit: je retournai à bord le soir, mais je laissai à terre M. Williamson, mon troisième Lieutenant, avec quelques hommes; je lui recommandai de préparer une autre charge pour les canots que je voulois y renvoyer le lendemain.

Je renvoyai en effet les canots le lendemain à sept heures, et ils revinrent chargés à midi. Je les renvoyai encore chercher une autre cargaison, et je leur remis un ordre qui enjoignoit au détachement de se trouver à bord au coucher du Soleil. Dès que M. Williamson fut de retour avec sa petite troupe, on rentra les canots, et nous fîmes voile à l'Ouest, à l'aide d'un léger souffle de vent du Nord.

Cet îlot est plus grand de moitié que l'autre, et presque entièrement couvert de cocotiers; la plupart de ces

arbres offroient d'excellentes noix, et souvent de vieilles et de jeunes noix sur la même tige. Leur trop grande proximité, en plusieurs endroits, nuisoit à leur croissance: en général, les autres productions étoient les mêmes que sur le premier Islot. Nous vîmes, sur la grève, deux morceaux de bordage, dont l'un étoit grossièrement sculpté, et une pagaie de forme elliptique. Ces débris venoient probablement de la même pirogue, que ceux dont j'ai déjà parlé; car les deux Islots ne sont éloignés que d'un demi-mille. Nous rencontrâmes une jeune tortue, jetée depuis peu sur la côte, car elle étoit encore remplie de vers. Il y a moins de crabes que sur le premier Islot; mais nous y aperçûmes des mouches-scorpions, et un petit nombre d'autres insectes. Il y avoit beaucoup plus de poissons sur les récifs. Nous y distinguâmes de grosses anguilles tachetées d'une manière agréable; lorsque nous les suivions, elles élevoient leurs têtes au-dessus de l'eau, elles ouvroient leur bouche, et elles s'efforçoient de nous mordre. Nous y remarquâmes sur-tout des poissons-perroquets, des *Snappers* (*), un poisson de rocher brun et tacheté, de la grandeur de l'aigrefin, mais si peu sauvage qu'au-lieu de s'enfuir à notre aspect, il s'arrêtoit pour nous regarder. Si nous avions manqué tout-à-fait de provisions, nous aurions pu en embarquer ici une assez grande quantité; car le récif étoit rempli d'une multitude innombrable de ces coquillages, dont j'ai déjà fait mention, et qui pesoient deux ou trois livres. Ces coquillages étoient de plusieurs espèces;

(*) Je n'ai pu découvrir le nom de ce poisson dans les Ictyologistes français, et j'ai conservé le terme de l'original.
(*Note du Traducteur.*)

nous y ramassâmes la grosse limace de mer. Durant le flux de la marée, plusieurs requins vinrent sur le récif; nos gens en tuèrent quelques-uns; mais il y avoit alors du danger pour nous de marcher dans l'eau.

Le détachement qui passa la nuit à terre avec M. Williamson, fut très-incommodé des mousquites, ainsi que celui de M. Gore l'avoit été sur l'Islot précédent. Il tua deux courlis exactement pareils à ceux d'*Angleterre*, et il vit sur la côte des pluviers (*); mais il n'aperçut dans les bois qu'un ou deux coucous, pareils à ceux que nous avions vus à *Wennooa-Ette*.

Notre temps fut employé d'une manière utile sur cet Islot; car nous y prîmes environ douze cents cocos, qui furent distribués, par égales portions, à l'équipage; le suc et la noix furent également bons pour notre santé. Les vaisseaux qui seront dans ce parage peuvent, si le vent est modéré, suivre notre exemple, et espérer le même succès. Mais les deux Islots sur lesquels nous débarquâmes manquent d'eau douce. S'il y en avoit, et s'il étoit possible de pénétrer dans l'espace de mer qu'environne le récif, et que nous appelâmes le lac, ce mouillage seroit, pour les bâtimens qui relâcheroient, faute de rafraîchissemens, préférable à ceux des Isles habitées; car ils y trouveroient une quantité suffisante de poissons; et les équipages s'y promeneroient sans être inquiétés par personne.

Les neuf ou dix Islots peu élevés, compris sous le nom d'Isle *Palmerston*, peuvent être regardés comme les pointes ou les sommets du récif de corail qui les réunit.

(*) Il y a dans l'original: *and saw some plovers, or sand pipers.* J'ignore si c'est le pluvier criard. (*Note du Traducteur.*)

Quoiqu'ils soient couverts seulement d'une légère enveloppe de sable, ils se trouvent, ainsi que je l'ai déjà observé, remplis d'arbres et de plantes, la plupart de la même espèce que celles des terrains bas des hautes Isles de cet Océan.

Les Savans, qui cherchent à expliquer la formation des diverses contrées de la Terre, ne sont pas d'accord sur l'origine des Isles basses. Les uns disent que ces pointes de rochers ou Islots étoient réunies autrefois; qu'elles composoient une seule terre plus élevée, dont la mer, dans la révolution des siècles, a englouti une portion, et que les parties les plus hautes, qui se montrent encore, disparoîtront un jour. D'autres conjecturent qu'elles ont été produites par des tremblemens de terre, et qu'elles sont l'effet des convulsions intérieures du globe. Une troisième opinion, qui me paroît la plus vraisemblable, n'y voit que des bas-fonds, ou des bancs de corail qui s'accroissent peu-à-peu. Je n'exposerai pas ici les raisons qu'on emploie pour défendre chacun de ces systèmes; je me contenterai de décrire les districts de l'Isle *Palmerston*, que j'ai examinés.

Un rocher de corail forme partout la base de l'Isle. Le sol est un sable de corail, auquel les détrimens des végétaux se sont mêlés en peu d'endroits, de manière à présenter quelque chose qui ressemble à du terreau. On peut en conclure, avec beaucoup de vraisemblance, que ces Islots ne sont pas anciens, et qu'ils ne sont point non plus les restes d'une Isle plus grande, engloutie par l'Océan; car, dans l'une ou l'autre des deux hypothèses, il devroit y avoir plus de terreau, ou il devroit y rester une portion du sol primitif. Il est facile de prouver d'ailleurs l'accroissement de ces Islots : nous y rencontrâmes bien au-delà d

point où arrivent aujourd'hui les flots, lors même que la mer est le plus orageuse, des rochers de corail élevés, qui nous parurent avoir été troués de la même manière que les rochers de corail qui composent maintenant le bord extérieur du récif; d'où il résulte que les vagues se portoient autrefois jusqu'ici. J'ajouterai que quelques-uns de ces rochers troués sont presque au centre de l'Islot.

La meilleure preuve de l'accroissement des Islots et de la théorie que j'adopte, c'est la gradation insensible qu'offrent les plantes des rivages de ces terres, gradation qui commence à quelques pouces de la marque de la marée haute, et qui va jusqu'au bord des arbres. On voit, de la façon la plus distincte, dans un très-grand nombre d'endroits, et sur-tout sous le vent, ou au côté occidental, que ces plantes ont germé à différentes époques. Je pense qu'elles doivent leur origine à des marées extraordinairement hautes, produites par des coups de vent impétueux de l'Ouest; que ces marées ont répandu du sable au-delà de la ligne où s'arrêtent les marées ordinaires, et qu'ensuite le vomissement régulier et imperceptible de ces dernières marées, a jeté assez d'autre sable pour former une barrière contre les marées très-hautes, et empêcher les flots et la tempête de venir détruire les plantes qui commencent à végéter sur les noix de coco, les racines et les graines apportées par les oiseaux, ou poussées par les vagues. Cette transplantation doit arriver très-souvent; car nous vîmes beaucoup de noix de coco, et d'autres semences, qui bourgeonnoient tout près du point où la mer vient aujourd'hui, et dans des lieux où il étoit clair que ces bourgeons ne provenoient pas des plantes qui se trouvoient plus voisines du centre de l'Isle, et toutes formées. La

multiplication des végétaux augmente rapidement la hauteur d'une terre nouvelle ainsi créée ; car les feuilles qui tombent, et les branches d'arbres qui se détachent de leur tige, se convertissent bientôt en bon terreau noir, sous un climat tel que celui-ci (*).

Il y a peut-être une autre cause qui ne contribue pas moins à l'accroissement de ces Isles, et qui explique comment la mer s'est éloignée des rochers troués dont j'ai parlé plus haut. Il me paroît que le banc de corail et le récif s'étendent de jour en jour sous les flots, d'une manière imperceptible. Les vagues, se retirant à mesure que la largeur et la hauteur du récif augmentent, laissent derrière elles un rocher sec, prêt à recevoir des morceaux de corail brisés, du sable, et les diverses choses nécessaires à la formation d'une terre qui produit des végétaux.

Ainsi, on ne peut guères douter que le récif entier ne

(*) Le Journal de M. Anderson offre, sur l'Isle *Palmerston*, les détails suivans, qui confirment l'opinion du Capitaine Cook. « Les arbres très-nombreux dans le dernier des Islots, sur lequel » nous descendîmes, avoient déjà formé de leurs détrimens des » mondrains, que la même cause élevera par la suite des temps à » la hauteur des petites collines. Ils se trouvoient en moindre » quantité sur le premier, qui n'offrit aucune éminence, et qui » indiqua cependant d'une manière plus sensible l'origine de ces » terres ; car, tout près de cet Islot, il y en a un second plus petit, » formé sans doute depuis peu ; on n'y trouvoit aucun arbre : » mais on y voyoit une multitude d'arbrisseaux, et quelques-uns » sur des morceaux de corail jetés par la Mer. Je remarquai un » peu plus avant une autre chose qui donne une nouvelle force » à cette théorie : je veux parler de deux bandes de sable, de cin- » quante verges de long, et d'un pied ou dix-huit pouces de haut, » qui étoient sur le récif, et qui n'avoient pas encore un arbris- » seau ».

devienne une Isle avec le temps. Je pense que l'accroissement des Islots déjà formés, ou la formation de quelques Islots nouveaux, sur les lits de corail qu'on rencontre dans le lac, et qui doivent s'élever assez pour se montrer au-dessus du niveau des flots, l'agrandiront peu-à-peu du côté de la terre.

Après avoir quitté l'Isle *Palmerston*, je mis le cap à l'Ouest, afin d'arriver promptement à *Anamooka*. Les vents continuèrent à être variables, et ils se tinrent souvent entre le Nord et l'Ouest. Nous eûmes des rafalles, du tonnerre et beaucoup de pluie. Ces pluies, en général très-abondantes, nous procurèrent une quantité considérable d'eau douce. Voyant qu'une pluie d'une heure nous en donnoit davantage qu'une distillation prolongée durant un mois, je fis jeter de côté la machine à dessaller, comme une chose plus incommode qu'utile.

La chaleur, qui étoit grande depuis environ un mois, devint beaucoup plus désagréable sous ce ciel constamment pluvieux. Nous ne pouvions ni tenir les vaisseaux à sec, ni ouvrir les écoutilles, et l'humidité m'effrayoit pour la santé des équipages. Il faut observer que, depuis notre départ du Cap de *Bonne-Espérance*, nous n'avions pris des rafraîchissemens qu'à la *Nouvelle-Zélande*, et que, malgré les nourritures sallées, et la vicissitude du climat, je n'avois pas un seul malade.

La nuit du 24 au 25, nous dépassâmes l'Isle *Sauvage*, que j'avois découverte en 1774 (*); et le 28, à 10 heures

(*) Le second Voyage de Cook, Tome III de la Traduction françoise, fait la description de *l'Isle Sauvage*, et raconte de quelle manière les Anglois furent reçus par les habitans.

du matin, nous aperçûmes dans le Nord-quart-Nord-Ouest, à quatre ou cinq lieues, les Isles qui gissent à l'Est d'*Annamooka*. Je marchai d'abord au Sud de ces Isles, et je gouvernai ensuite sur *Annamooka*, qui, à quatre heures de l'après-dîner, nous restoit au Nord-Ouest-quart-Nord: nous avions au Sud-Ouest-quart-Sud *Fallafagees*, et au Nord-quart-Nord-Ouest, à environ cinq milles, *Komango*. Le temps étoit orageux; il tomboit de la pluie, et je mouillai le soir, par quinze brasses fond de sable de corail et de coquilles, *Komango* nous restant au Nord-Ouest, à la distance d'à-peu-près deux lieues.

CHAPITRE IV.

Entrevues avec les Naturels de Komango *et de quelques autres Isles. Arrivée à* Annamooka. *Relâche. Feenou, l'un des principaux Chefs de* Tongataboo, *vient nous voir. Détails sur la réception qu'on lui fit à* Annamooka *et à bord de mon Vaisseau. Dispositions au vol des Insulaires. Observations sur* Annamooka. *Traversée de cette Isle à* Happaee.

Dès que nous fûmes mouillés, deux pirogues, l'une montée par quatre et l'autre par trois hommes, manœuvrèrent vers nous, et vinrent sans hésiter à la hanche des vaisseaux. Elles apportoient des noix de coco, des fruits à pain, des bananes et des cannes de sucre, qu'elles échangèrent contre

des clous. L'un des Insulaires monta à bord. Après le départ de ces pirogues, il en arriva une troisième; mais la nuit approchoit, et elle ne demeura pas long-temps près de nous. *Komango*, l'Isle la plus voisine, étoit éloignée d'au-moins cinq milles, et l'on peut juger de là le prix que mettent ces peuplades aux bagatelles qu'elles cherchent à se procurer. Nous prîmes le soir, à l'hameçon et à la ligne, une quantité considérable de poisson.

Le jour suivant, à quatre heures du matin, j'ordonnai au Lieutenant King de prendre deux canots, et d'aller acheter des rafraîchissemens à *Komango*. A cinq heures, je fis signal d'appareiller; le vent souffloit du Nord-Ouest, et il étoit contraire : je voulois courir des bordées pour gagner *Annamooka*.

Six ou sept pirogues partirent des différentes Isles à la pointe du jour; outre des fruits et des racines, elles apportèrent deux petits cochons, plusieurs volailles, des pigeons ramiers, de petits râles, et de grosses poules d'eau violettes, qu'elles échangèrent contre des grains de verre, des clous, des haches, etc. Elles avoient d'autres articles de commerce, telles que des étoffes du pays, des hameçons de pêche, de petits paniers, des flûtes de roseaux, des massues, des piques et des arcs. Mais je défendis d'acheter aucune de ces curiosités, avant que les vaisseaux fussent approvisionnés; l'expérience m'avoit appris que si les équipages font, selon leur caprice, des marchés avec les Naturels, il en résulte des querelles continuelles. Je nommai quelques personnes que je chargeai de cette commission, à bord des vaisseaux et à terre, et je ne permis à qui que ce soit d'ailleurs, de se mêler des échanges. Les canots revinrent au milieu du jour avec trois cochons, des vo-

lailles, des fruits et des racines, et de l'herbe pour notre bétail. Les habitans de *Komango* les reçurent à merveille: ils ne parurent pas en grand nombre, et leurs cabanes, placées l'une près de l'autre, en-dedans d'une allée de bananiers, n'avoient rien de commode ou d'agréable. M. King trouva, non loin de cette bourgade, un étang d'eau douce assez bonne, mais il n'aperçut aucun ruisseau. Il amena à bord le Chef de l'Isle, appelé *Tooboulangee*, et un autre Chef qui se nommoit *Taipa*. Ces deux Chefs me firent présent chacun d'un cochon, et ils me promirent de m'en donner davantage le lendemain.

Dès que les canots furent rentrés, je gouvernai sur *Annamooka*; le vent étoit très-foible, et je me proposai de passer entre *Annamooka-Ette* (*), et les brisans qui gissent au Sud-Est de cette terre; mais en nous approchant, les sondes furent très-irrégulières. Elles varioient de dix à douze brasses toutes les fois qu'on jetoit le plomb. Je fus contraint d'abandonner mon projet, et de marcher au Sud de toutes les Isles, ce qui nous porta sous le vent et nous obligea de passer la nuit sous voile. La nuit fut très-sombre; le vent souffla de tous les points du compas, et fut accompagné de beaucoup de pluie. Le lendemain, à la pointe du jour, nous nous trouvâmes beaucoup plus au large que nous ne l'avions été le soir de la veille, et le peu de vent qui souffloit alors étoit de bout.

Nous serrâmes le vent toute la journée, et cette manœuvre réussit peu. Le soir, nous mouillâmes par trente-neuf brasses, fond de rochers de corail et de coquilles

(*) C'est-à dire la petite *Annamooka*.

brisées, la pointe Ouest d'*Annamooka* nous restant à l'Est-Nord-Est, à quatre milles. Tooboulangee et Taipa tinrent leur parole; ils nous apportèrent à la mer les cochons qu'ils nous avoient promis. Nous en achetâmes plusieurs entres des différentes pirogues qui nous suivoient. Nous nous procurâmes, en outre, une quantité considérable de fruits. J'observerai que, durant la journée, les Naturels ne voulurent guères vendre qu'à moi les choses qu'ils nous proposèrent. Le Capitaine Clerke ne put obtenir qu'un ou deux cochons.

Le premier Mai, à quatre heures du matin, je fis mettre un canot à la mer, et j'ordonnai au *Master* d'aller sonder la bande Ouest d'*Annamooka*, où il sembloit y avoir un havre formé au Nord-Est par l'Isle, et au Sud-Ouest et au Sud-Est, par des Islots et des bas-fonds. Les vaisseaux appareillèrent sur ces entrefaites, et s'efforcèrent d'aborder la côte.

Le *Master* me dit à son retour, qu'il avoit sondé entre la grande et la petite *Annamooka*, que la sonde y avoit rapporté dix à douze brasses fond de sable de corail; qu'on y étoit à l'abri de tous les vents, mais qu'on n'y trouvoit d'eau douce qu'à une assez grande distance de la côte; que même en cet endroit il y en avoit peu, et qu'elle n'étoit pas bonne. Cette raison, bien suffisante, me détermina à mouiller sur la bande septentrionale, où j'avois rencontré, lors de mon second Voyage, une aiguade commode, et un lieu propre au débarquement.

Ce dernier havre n'étoit pas éloigné de plus d'une lieue; nous n'y arrivâmes cependant qu'à cinq heures de l'après-midi. Nous fûmes retardés par une multitude de pirogues, qui environnèrent sans cesse nos vaisseaux, et nous ap-

portèrent les diverses productions de leur Isle. Quelques-unes étoient doubles, et munies d'une grande voile; et celles-ci avoient à bord quarante à cinquante hommes chacune. Elles manœuvroient autour de nous aussi lestement que si nous avions été à l'ancre. Nous y vîmes plusieurs femmes que la curiosité amena peut-être : j'ajouterai toutefois qu'elles ne mirent pas moins d'ardeur que les hommes à faire des échanges, et qu'elles manioient la pagaie avec la même dextérité. Je mouillai par dix-huit brasses, fond de sable de corail grossier. L'Isle se prolongeoit alors de l'Est au Sud-Ouest, et la pointe Ouest de l'anse la plus occidentale nous restoit au Sud-Est, à environ trois quarts de mille. Je me retrouvai ainsi au mouillage que j'avois occupé, trois années auparavant (1), et vraisemblablement à peu de distance de l'endroit où Tasman, qui découvrit cette terre et quelques-unes des Isles voisines, mouilla en 1643 (2).

Le lendemain, dans la matinée, tandis qu'on se préparoit à remplir les futailles, je descendis à terre avec le Capitaine Clerke et quelques Officiers. Je voulois désigner le lieu où l'on établiroit l'observatoire et la garde. Les Naturels nous avoient permis de bon cœur de choisir l'emplacement; ils nous accordèrent aussi une remise de pirogues, pour nous tenir lieu de tente, et ils nous reçurent

(1) Voyez le second Voyage de Cook, Tom. III de la Traduction françoise, au commencement.

(2) La description que Tasman fait de cette Isle se trouve dans la collection précieuse des Voyages à la Mer Pacifique, de M. Dalrymple, Vol. II, page 80. Les détails imparfaits qu'il en donne s'accordent avec la description plus étendue du Capitaine Cook.

de la manière la plus aimable. Toobou, le Chef de l'Isle, nous mena, Omai et moi, à sa maison : nous la trouvâmes située dans un lieu charmant, au centre de sa plantation : un joli gazon l'environnoit, et Toobou nous dit, qu'il l'avoit fait planter pour nettoyer les pieds de ceux qui entroient chez lui. Jusqu'alors je n'avois ramarqué cette attention de propreté sur aucune des Isles de la mer du Sud ; mais je vis ensuite qu'elle étoit très-commune aux *Isles des Amis*. Le plancher de la maison de Toobou étoit couvert de nattes : et je jugeai que les tapis des salons Anglois les plus élégans ne sont pas plus propres. Tandis que j'étois à terre, j'achetai un petit nombre de cochons et des fruits ; et, en arrivant à bord, je vis les vaisseaux remplis de Naturels. Ils n'étoient pas venus les mains vides, et nous avions des rafraîchissemens dans la plus grande abondance. L'après-dîner, je descendis de nouveau sur la côte, avec un détachement de soldats de marine, les chevaux et ceux de nos quadrupèdes qui étoient malades. Tout étant disposé à ma satisfaction, je retournai au vaisseau au coucher du soleil, et je chargeai M. King de commander à terre. Taipa, qui étoit devenu notre intime ami, et qui n'épargnoit ni peines, ni soins, pour rendre notre séjour plus agréable, voulut se tenir près de notre détachement, la nuit ainsi que le jour ; sa maison fut apportée sur les épaules d'un homme, l'espace d'un bon quart de mille, et il l'établit près de la remise qu'occupoit ma petite troupe.

Nos diverses opérations à terre commencèrent le 3 : quelques-uns de nos gens cueillirent de l'herbe pour le bétail, d'autres remplirent les futailles à l'étang voisin, et un troisième détachement coupa du bois. Il y avoit en face des vaisseaux, et dans un lieu très-commode pour l'embarquement,

une grande quantité de bois propres au chauffage : les Bûcherons y portèrent d'abord la coignée ; mais les arbres qu'ils prirent mal-à-propos pour des manceniliers, et qui étoient une espèce de poivrier, appelée *Faitanoo* par les Naturels, donnoient un suc blanc si corrosif, qu'il produisait des ampoules sur la peau, et blessoit les yeux. Les travailleurs furent obligés d'abandonner cette place, et d'aller dans l'anse où étoit postée notre garde, et où l'on embarquoit de l'eau. Les Naturels nous y cédèrent d'autres bois plus convenables à l'usage que nous en voulions faire. MM. King et Bayly prenoient, sur ces entrefaites, des hauteurs correspondantes du Soleil, afin de déterminer le mouvement journalier des gardes-temps. Au moment où les Insulaires s'éloignèrent de notre camp, le soir, Taipa les harangua. Nous ne pûmes que conjecturer le sujet de son discours ; nous jugeâmes qu'il les instruisoit sur la manière dont ils devoient se conduire envers nous, et qu'il les excitoit à apporter au marché les productions de l'Isle. Son éloquence eut pour nous de bons effets ; car on nous offrit beaucoup de provisions le lendemain.

Le 4 et le 5, il n'arriva rien qui mérite d'être cité, et ce n'est que *la Découverte* perdit son ancre d'affourche : le cable fut coupé par les rochers. On examina les cables de *la Résolution*, qui se trouvèrent en bon état.

Le 6, nous reçûmes la visite d'un Chef de *Tongatabboo*, qui se nommoit Feenou, et que Taipa me présenta comme le Roi de toutes les *Isles des Amis*. J'appris alors qu'immédiatement après mon arrivée, on avoit envoyé une pirogue à *Tongatabboo*, et que ce Chef s'étoit rendu tout de suite à *Annamooka*. L'Officier qui commandoit sur la côte, me dit qu'au moment où le Chef étranger descendit,

tous les Insulaires eurent ordre d'aller à sa rencontre; que, pour lui témoigner leur soumission, ils se prosternèrent jusqu'à terre, et qu'ils lui toucherent la plante des pieds, avec la palme et avec le revers de leurs mains : il paroissoit clair qu'un homme accueilli d'une manière si respectueuse, étoit véritablement le Roi.

Je reçus bientôt de ce grand personnage un présent de deux poissons, que m'apporta un de ses domestiques; et j'allai lui faire une visite l'après-dîner. Il s'approcha de moi dès qu'il me vit à terre; il paroissoit âgé d'environ trente ans; il étoit grand, mais d'une taille mince; et je n'ai pas rencontré sur ces Isles, une physionomie qui ressemblât davantage à la physionomie des Européens. Je lui demandai, après les premières salutations, s'il étoit le Roi; car, ne le connoissant pas pour celui que j'avois vu durant mon second voyage, je commençois à avoir des doutes, malgré ce qu'on m'avoit dit. Taipa s'empressa de répondre qu'oui; et il ne compta pas moins de cent cinquante-trois Isles, dont il assura que Feenou étoit souverain. Feenou, avec qui je passai quelque temps, m'accompagna à bord, ainsi que cinq ou six personnes de sa suite. Je leur fis des présens convenables, et je les traitai de la manière que je crus la plus conforme à leurs goûts.

Je les reconduisis à terre le soir. Le Chef, pour me remercier des présens qu'il avoit reçus, fit mettre trois cochons dans mon canot. J'appris, sur la côte, un accident qui venoit d'arriver, et dont je vais parler avec quelques détails. On jugera de l'étendue du pouvoir que les Chefs exercent ici sur le bas peuple. Tandis que Feenou étoit à bord de mon vaisseau, un Chef inférieur, par des raisons que notre détachement ne put découvrir, ordonna

aux Naturels de s'éloigner du poste que nous occupions. Quelques-uns d'entre eux ayant osé revenir, il prit un gros bâton, et les frappa sans pitié. Il asséna un coup si vigoureux sur le visage de l'un des Insulaires, que le sang jaillit par la bouche et les narines. Le malheureux qui reçut le coup, tomba sans connoissance; il eut ensuite des convulsions, et on l'emporta. Le Chef brutal, à qui on vint raconter qu'il l'avoit tué, ne fit qu'en rire, et il ne témoigna pas le moindre regret de ce meurtre. Nous apprîmes depuis que le blessé ne mourut pas.

La Découverte ayant relevé son ancre d'affourche, changea de mouillage le 7 : le cable de sa seconde ancre avoit encore été coupé, et elle ne pouvoit plus se tenir dans cet endroit. Feenou vint dîner avec moi le même jour; il y revint aussi le lendemain, accompagné de Taipa, de Toobou et de quelques autres Chefs. J'observerai que Taipa eut seul la permission de s'asseoir à la même table, ou de manger en sa présence. J'avoue que cette étiquette me fit plaisir; car, avant l'arrivée de Feenou, j'avois plus de convives que je ne pouvois en loger; et des hommes et des femmes venoient en foule s'emparer de ma table. Les habitans des *Isles des Amis* n'ont pas, comme les O-Taïtiens, dépouillé les femmes du droit de manger avec les hommes.

On nous avoit volé une grande hache, dès le premier jour de notre arrivée. Je m'adressai à Feenou, et je lui dis qu'il devoit interposer son pouvoir, afin qu'on me la rendît; il donna en effet ses ordres, et on les exécuta si promptement, qu'on me rendit la hache le lendemain, tandis que nous étions à dîner. Nous eûmes des occasions fréquentes de remarquer combien cette peuplade est portée au vol. Quelques-uns des Chefs eux-mêmes ne jugèrent

pas que le larcin fût au-dessous de leur dignité. Le 9, l'un d'eux fut surpris emportant, sous les étoffes qui lui servoient d'habit, la manivelle de la machine avec laquelle nous tordions nos fils de carrets : je le condamnai à recevoir douze coups de fouet, et je le tins aux arrêts jusqu'au moment où il racheta sa liberté avec un cochon. Depuis cette époque, nous ne rencontrâmes plus de filoux d'un rang distingué. Leurs domestiques ou leurs esclaves se livroient cependant toujours au vol; et les coups de fouet ne sembloient pas produire plus d'effet sur eux que sur un morceau de bois. Lorsqu'on en surprenoit un en flagrant-délit, son maître, loin d'intercéder en sa faveur, me conseilloit souvent de tuer le coupable. J'étois bien éloigné de suivre ce conseil, et les châtimens que j'ordonnois ne remédièrent à rien : en général, je puis dire que les voleurs ne croyoient pas être punis, car ils paroissoient aussi insensibles à la honte qu'à la douleur. Le Capitaine Clerke imagina enfin un châtiment qui me sembla les contenir un peu : il mit les voleurs entre les mains du barbier, qui rasa toute leur chevelure. Nous les renvoyions ainsi couverts de ridicule aux yeux de leurs compatriotes, et nos gens pouvoient les reconnoître et les surveiller.

Feenou recherchoit tellement notre compagnie, qu'il dînoit tous les jours à bord : on apportoit quelquefois de la côte les choses qu'il devoit manger. Le 10, par exemple, ses domestiques lui apportèrent du poisson, une soupe et des ignames. Il n'y avoit point d'eau dans sa soupe : c'étoit du jus de coco cuit avec du poisson; on l'avoit faite vraisemblablement dans un vase de bois posé sur des pierres chaudes; mais on la servit sur des feuilles de bananier. Je goûtai ce plat, et je le trouvai si bon, que j'or-

donnai ensuite d'apprêter du poisson de la même manière. Mon Cuisinier réussit assez bien, sans approcher jamais de la perfection de ses modèles.

Comme nous avions épuisé cette Isle, et qu'il y restoit peu de cochons ou de fruits, le 11, on reconduisit à bord les chevaux, les observatoires et les autres choses que nous avions débarquées, ainsi que le détachement de marine qui montoit la garde sur la côte. Je songeois à appareiller dès que *la Découverte* auroit retrouvé sa seconde ancre. Feenou, comprenant que je voulois passer tout de suite à *Tongataboo*, me pressa vivement de changer de projet. D'après l'aversion que lui inspiroit ce voyage, je pensai qu'il étoit intéressé à ce que je ne le fisse pas. Il m'exhorta, avec beaucoup d'instance, de préférer une Isle, ou plutôt un groupe d'Isles, appelé *Hapaee*, qui gît au Nord-Est. Il m'assura que nous y trouverions des rafraîchissemens de toute espèce, et en grande abondance; et, pour donner plus de poids à son avis, il promit de nous accompagner. Je me rendis à ses prières, et je décidai que nous nous rendrions d'abord à *Hapaee*. Aucun vaisseau Européen n'y avoit abordé, et je désirois connoître les mœurs des habitans.

Le 12 et le 13 se passèrent autour de l'ancre du Capitaine Clerke; après beaucoup de peines, nous vînmes à bout de la relever, et nous partîmes d'*Annamooka* le 14 au matin.

Cette terre est un peu plus élevée que les autres petites Isles qui l'environnent; mais on ne peut la compter, comme celles de *Mangeea* et de *Wateeoo*, parmi les terres d'une hauteur modérée. La côte, à l'endroit où mouillèrent nos vaisseaux, est un rocher de corail escarpé et haché,

de neuf ou dix pieds d'élévation, excepté toutefois deux grèves de sable, où l'on trouve un récif de la même espèce de rocher, qui les borde et qui les met à l'abri de la fureur des vagues. Le lac d'eau salée qu'on rencontre à l'entrée de l'Isle a environ un mille et demi de largeur, et le sol qui l'environne s'exhausse peu-à-peu. Nous ne pûmes suivre la communication qu'il doit avoir avec la mer. Le terrain qu'on traverse pour y arriver, depuis la grève sablonneuse la plus grande, est applati, bas et sablonneux; il est probable que la ligne de communication étoit autrefois de ce côté. Le sol, dans les cantons de l'Isle qui s'élèvent un peu, et particulièrement vers la mer, est une espèce d'argille rougeâtre, ou un terreau noir et friable. On n'y voit pas un seul courant d'eau douce.

Excepté un petit nombre d'endroits, l'Isle est très-bien cultivée : nous aperçûmes quelques districts en friche; mais nous eûmes lieu de croire qu'on les laissoit reposer; car les Naturels y travailloient souvent, et se disposoient à les cultiver de nouveau. Les plantations offrent sur-tout des ignames et des bananiers. La plupart sont très-étendues et enfermées par de jolies haies de roseaux placés les uns sur les autres en ligne oblique, et d'environ six pieds de hauteur. En-dedans de ces haies, nous en trouvâmes fréquemment de secondes qui environnoient les maisons des principaux du pays. Les arbres à pain et les cocotiers sont épars, sans beaucoup d'ordre, mais principalement près des habitations des Insulaires. Les autres parties de l'Isle, et en particulier vers la mer et aux environs du lac, sont couvertes d'arbres et d'arbrisseaux, dont la végétation est très-forte. Les environs du lac produisent une multitude de palétuviers, et les rivages de la mer une

quantité considérable de *faitanoos*, arbres dont j'ai déjà parlé. Tous les rochers et toutes les pierres paroissent être de la nature du corail : j'en excepte néanmoins un rocher de vingt ou de trente pieds de hauteur, situé à droite d'une des grèves sablonneuses; celui-ci est d'une pierre calcaire jaunâtre, et d'un tissu très-serré, et même dans cet endroit, qui est la partie la plus élevée de l'Isle, on voit que de gros morceaux du même rocher de corail forment la côte.

Nous nous promenâmes beaucoup dans l'intérieur du pays, et jamais les Naturels ne s'y opposèrent. Nous nous amusâmes quelquefois à tirer des canards sauvages, peu différens du millouin, qui sont très-nombreux sur le lac d'eau salée, et sur l'étang d'eau douce où nous remplîmes nos futailles. Durant ces excursions, nous observâmes souvent que les Insulaires avoient abandonné leurs maisons pour se rendre à notre marche; ils ne sembloient pas craindre qu'en rodant au milieu de l'Isle, nous prissions quelque chose. Les habitations désertes nous firent croire que la plupart des Naturels se trouvoient quelquefois rassemblés sur la grève; mais il ne fut pas possible de former une évaluation exacte de leur nombre; car l'arrivée continuelle d'une foule d'étrangers qui venoient des autres Isles, nous auroit trompés dans nos calculs. Cependant, comme il ne parut jamais y avoir plus de mille personnes à-la-fois, la population entière de cette terre n'excède peut-être pas deux mille. M. Webber a dessiné, d'une manière très-exacte, le lieu où les habitans se réunissoient chaque jour, et la baie où débarquèrent nos canots.

Au Nord et au Nord-Est d'*Annamooka*, et sur la route

qui mène directement à *Hapaee*, la mer est parsemée d'un grand nombre de petites Isles; quoique les pirogues des Naturels naviguassent au milieu des bas-fonds et des rochers, je ne pouvois avoir la certitude d'y trouver un passage libre et sûr pour des bâtimens aussi considérables que les nôtres. Lorsque j'appareillai, je crus devoir aller à l'Ouest des Isles dont je viens de parler; et je mis le cap au Nord-Nord-Ouest, sur *Kao* (*) et *Toofoa*, les deux Isles les plus occidentales qui fussent en vue, et les plus remarquables par leur grande élévation. Feenou et les gens de sa suite demeurèrent à bord de *la Résolution* jusqu'à midi : il s'embarqua à cette époque sur la pirogue à voile qui l'avoit amené de *Tongataboo*, et il manœuvra au milieu du groupe d'Isles en travers desquelles nous nous trouvions en ce moment. La marée, ou un courant de l'Ouest, nous avoit fort approchés de ces Isles depuis le matin.

(*) S'il est besoin de prouver combien il est difficile de savoir exactement le nom des Isles de la Mer du Sud, d'après la manière dont les Navigateurs l'écrivent sur la prononciation des Insulaires, j'observerai que M. Anderson appelle *Kao*, la terre appelée *Aghao* par le Capitaine Cook; et que la Carte de Tasman, telle qu'on la trouve dans la Collection de M. Dalrymple, donne le nom de *Kaybai* à la même Isle. M. Anderson nomme *Tofoa*, l'Isle appelée *Amattafoa* par Tasman et le Capitaine Cook. L'Isle *Komango* du second est la même que l'Isle *Amango* du premier. On citeroit à-peine un exemple qui n'offre pas une différence aussi marquée : M. Anderson s'étoit beaucoup occupé de ces matières; son intelligence et son zèle sur ce point ayant été connus des deux équipages, et son opinion ayant été regardée comme la meilleure par le Capitaine Cook lui-même, ainsi que nous l'apprend le Capitaine King, nous avons adopté son orthographe sur la Carte des *Isles des Amis*; ce qui nous a obligé de l'adopter aussi pour le Journal.

Elles sont répandues çà et là, à des distances inégales, et en général elles sont presque aussi hautes qu'*Annamooka*; mais elles n'ont que deux ou trois milles de longueur, et quelquefois même un demi-mille seulement, ou moins encore. Leurs côtes présentent, ainsi qu'*Annamooka*, des rochers escarpés ou des dunes rougeâtres ; quelques-unes ont des grèves de sable, qui se prolongent sur toute la longueur de la bande. La plupart se trouvent entièrement couvertes d'arbres, parmi lesquels on distingue un grand nombre de cocotiers ; et chacune offre à l'œil un joli jardin placé au milieu de la mer. Le beau temps que nous avions alors, augmenta le plaisir de ce charmant paysage ; nous croyions voir ces terres habitées par des fées, que décrivent les romans. La théorie que j'ai donnée plus haut, sur la formation de l'Isle *Palmerston*, paroît applicable à quelques-unes de celles-ci, car nous en aperçûmes une qui n'étoit composée que de sable ; et une seconde, sur laquelle il n'y avoit encore qu'un arbrisseau ou un arbre.

A quatre heures de l'après-midi, nous étions par le travers de *Kotoo*, la plus occidentale des petites Isles de ce groupe ; nous gouvernâmes au Nord, laissant à bâbord *Toofoa* et *Kao*, et longeant la bande Ouest d'un récif de rochers qui gissent à l'Ouest de *Kotoo*, jusqu'au moment nous atteignîmes leur extrémité septentrionale ; nous les doublâmes alors pour attaquer l'Isle. Je voulois mouiller pendant la nuit ; mais quand elle survint, la sonde donnoit cinquante-cinq brasses, et j'aimai mieux attendre le jour sous voile, que de jeter l'ancre à cette profondeur.

Durant l'apres-dîner, nous nous étions trouvés à deux

lieues de *Toofoa*, dont nous aperçûmes la fumée plusieurs fois pendant le jour. Les habitans des *Isles des Amis* ont des opinions superstitieuses sur les volcans de cette Isle, qu'ils appellent *Kollofeea*; ils disent que c'est un *Otooa*, ou une divinité. Suivant ce qu'ils nous apprirent, il vomit de très-grosses pierres de temps-en-temps; ils supposent que le cratère est de la grandeur d'un Islot; ils ne se souviennent pas de l'avoir vu tranquille, et ils n'ont pas même de tradition qu'il l'ait jamais été. Pendant notre relâche à *Annamooka*, nous vîmes, à diverses reprises, la fumée s'élever du centre de l'Isle, malgré une distance d'au-moins dix lieues. J'ai appris que la population n'est pas nombreuse à *Toofoa*, mais qu'on y trouve de l'eau excellente.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous n'étions pas éloignés de *Kao*, vaste rocher de la forme d'un cône: nous mîmes le cap à l'Est, afin de passer entre les Isles *Footooha* et *Hafaiva*, à l'aide d'une jolie brise qui souffloit du Sud-Est. Feenou vint à bord à dix heures, et il passa la journée avec nous. Il m'apporta deux cochons et une quantité assez considérable de fruit. Plusieurs pirogues arrivèrent aussi des différentes Isles; elles nous vendirent également des fruits: nous en achetâmes avec d'autant plus de plaisir, qu'il nous en restoit peu. A midi, notre latitude fut de 19° 49′ 45″ Sud, et nous avions fait sept milles de longitude depuis *Annamooka*: *Toofoa* nous restoit au Nord 88° Ouest; *Kao*, au Nord 71° Ouest; *Footooha* au Nord 89° Ouest, et *Hafaiva* au Sud 12° Ouest.

Après avoir dépassé *Footooha*, nous rencontrâmes un récif de rocher, et comme le vent étoit très-foible, nous eûmes beaucoup de peine à nous dégager. Ce récif gît entre *Footooha* et *Neeneeva*, petite Isle basse, située à l'Est-

Nord-Est de *Footooha*, et à sept ou huit milles. *Footooha* est aussi une petite Isle, mais d'une hauteur moyenne; la côte, dans toutes ses parties, est un rocher escarpé. Elle gît au Sud 67° Est, et a six lieues de *Kao*; au Nord 33° Est, et à trois lieues de *Kotoo*. Lorsque nous eûmes doublé le récif dont je viens de faire mention, nous gouvernâmes sur *Neeneeva*, dans l'espoir d'y trouver un mouillage: nos espérances furent trompées une seconde fois, et il fallut passer la nuit à courir de petites bordées. Quoique nous fussions environnés de terres, la sonde ne donnoit point de fond.

Durant la nuit, nous vîmes, d'une manière distincte, les flammes sortir du volcan de *Toofoa*, qui est néanmoins peu élevé.

Le 16, à la pointe du jour, nous marchâmes au Nord-Est, avec une jolie brise du Sud-Est, afin d'atteindre *Hapaee*, qui étoit alors en vue. Les arbres se montroient à peine au-dessus de la surface des flots, et nous jugeâmes que c'est une terre basse. A neuf heures, nous reconnûmes qu'elle forme trois Isles, à-peu-près d'une égale grandeur: nous en découvrîmes bientôt une quatrième au Sud de celles-ci, et aussi étendue que les autres. Elles paroissoient avoir chacune six ou sept milles de long; leur hauteur et leur aspect sembloient être les mêmes. La plus septentrionale s'appelle *Haanno*; celle qui suit, *Foa*; la troisième, *Lefooga*, et la plus méridionale, *Hoolaiva*; mais les Naturels les comprennent toutes sous le nom général de *Hapaee*.

Le vent nous ayant manqué, nous ne pûmes gagner la terre, et nous fûmes obligés de manœuvrer au vent de l'Isle. Durant cette marche, nous passâmes un moment sur des rochers de corail, où la sonde ne rapportoit que

six brasses; et l'instant d'après, une ligne de soixante ne donnoit point de fond. Les Isles de *Hapaee* nous restoient alors du Nord 50° Est au Sud 9° Ouest. Au coucher du Soleil, nous nous trouvâmes près de la côte de la plus septentrionale de ces terres, et ne rencontrant point de mouillage, nous fûmes aussi embarrassés que nous l'avions été à l'entrée des deux nuits précédentes : malgré les côtes et les brisans qui nous environnoient, il fallut encore attendre le jour sous voile. Feenou, qui avoit passé la journée à bord, se rendit le soir à *Hapaee*, et il prit Omaï dans sa pirogue. Il n'oublia point les désagrémens de notre position; et, pour nous montrer un fanal, il alluma un grand feu, qu'il eut soin d'entretenir toute la nuit.

Nous étions près de *Foa* à la pointe du jour; nous reconnûmes que cette Isle est jointe à *Haanno* par un récif à fleur d'eau, qui se prolonge d'une terre à l'autre. L'un de mes canots alla chercher un mouillage : il ne tarda pas à en trouver un, et nous jetâmes l'ancre par le travers d'un autre récif, qui joint *Lefooga* à *Foa* (ainsi que *Foa* est joint à *Haanno*). Les vaisseaux mouillèrent par vingt-quatre brasses, fond de sable de corail : la pointe septentrionale de *Hapaee*, ou l'extrémité Nord de *Haanno*, nous restoit au Nord 16° Est; la pointe méridionale de *Hapaee*, ou l'extrémité Sud de *Hooloiva*, au Sud 29° Ouest; et l'extrémité Nord de *Lefooga* au Sud 65° Est. Il y avoit près de nous deux bancs de rochers, l'un au Sud 50° Ouest, et l'autre à l'Ouest-quart-Nord-Ouest un demi-rumb-Nord, à la distance de deux ou trois milles. Le récif présentoit devant nous une crique où nous pouvions débarquer dans tous les temps, et nous n'étions pas à plus de trois quarts de mille de la côte.

CHAPITRE V.

Arrivée des vaisseaux à Happaée. *On nous y reçoit d'une manière amicale. Cérémonial et présens. Les Naturels nous donnent le spectacle de plusieurs combats. Combats de massues, luttes, pugilat. Les femmes prennent aussi part à ces combats. On exerce les Soldats de Marine devant les Insulaires. Danses exécutées par des hommes. Feux d'artifice. Description particulière des amusemens nocturnes des habitans, de leurs chants et de leurs danses.*

Dès que nous fûmes mouillés, les vaisseaux se trouvèrent remplis de Naturels, et environnés d'une multitude de pirogues. Les Insulaires nous apportèrent des cochons, des volailles, des fruits et des racines, qu'ils échangèrent contre des haches, des clous, des grains de verre, et des étoffes. Feenou et Omaï arrivèrent à bord au lever du Soleil, afin de me présenter aux habitans de l'Isle; et je descendis bientôt sur la côte avec eux : nous débarquâmes dans la partie Nord de *Lefooga*, un peu à droite de notre mouillage.

Le Chef me conduisit à une maison, ou plutôt à une cabane qui étoit située près de la grève, et que j'avois vue apporter, quelques minutes auparavant. Nous nous y assîmes, Feenou, Omaï et moi. Les autres Chefs et la multitude formoient un cercle en-dehors, vis-à-vis de nous,

et ils s'assirent également. On me demanda combien de temps je voulois demeurer dans l'Isle : je répondis que je me proposois d'y rester cinq jours. Alors on ordonna à Taipa de venir s'asseoir près de moi, et d'annoncer cette nouvelle. Il harangua en effet le peuple, et Feenou lui souffla la plus grande partie de son discours. Selon le rapport d'Omaï, l'orateur essaya de prouver qu'ils devoient tous, jeunes et vieux, me regarder comme un ami qui vouloit passer quelque temps avec eux; et que, durant mon séjour, ils devoient s'abstenir de me voler et de m'inquiéter; il exhorta ensuite ses auditeurs à apporter aux vaisseaux des cochons, des volailles, des fruits, etc., et il leur fit la description des diverses choses qu'ils recevroient en échange. Taipa eut à peine achevé sa harangue, que Feenou nous quitta. Taipa profita de son absence pour m'avertir que j'étois obligé de faire un présent au Chef de l'Isle, appelé Earoupa. Comme je m'attendois à cet avis, je lui fis un présent plus riche qu'il ne l'espéroit. Voyant que j'étois si généreux, deux Chefs d'une autre Isle, qui se trouvoient à l'assemblée, et Taipa lui-même, me demandèrent quelque chose pour eux. J'eus soin de les contenter. Feenou revint au moment où j'achevois mes largesses; il parut fâché contre Taipa, qui m'avoit laissé donner tant de choses; mais j'étois persuadé qu'il agissoit de concert avec eux, et je ne fus pas la dupe de sa finesse. Il reprit sa place auprès de moi; il ordonna à Earoupa de s'asseoir à ses côtés, et de haranguer le peuple à l'exemple de Taipa : il indiqua à l'orateur, comme la première fois, les principaux points du discours, qui roula encore sur notre arrivée, et sur la manière amicale dont il falloit nous accueillir.

Lorsque ces cérémonies furent achevées, le Chef me mena à trois mares, qui, d'après ce qu'on m'avoit dit, contenoient de l'eau douce: l'une des trois offroit en effet une eau assez bonne, et il n'étoit pas difficile d'y remplir nos futailles. Après avoir examiné l'aiguade, nous retournâmes à notre première station, où j'aperçus un cochon cuit au four, et des ignames fumantes, que les Naturels se disposoient à porter à bord, pour mon dîner. J'invitai Feenou et ses amis à venir manger le cochon et les ignames, et nous prîmes la route du vaisseau; mais Feenou seul s'assit à ma table. Après dîner, je les conduisis au rivage, et au moment où je me rembarquai, le Chef me donna une grosse tortue très-belle, et une quantité considérable d'ignames. Nous avions des rafraîchissemens en abondance; car dans le cours de cette journée, *la Résolution* acheta vingt petits cochons, outre des fruits et des racines. On m'apprit qu'au moment où j'étois descendu à terre le matin, un des Naturels vint à bord, et ordonna à tous ses compatriotes de retourner sur la côte. Il vouloit vraisemblablement que tous les Insulaires assistassent à la cérémonie de ma réception; car, dès qu'elle fut terminée, une foule d'entre eux revinrent au vaisseau.

Le lendemain, Feenou et Omaï, qui ne se quittèrent guères, et qui avoient passé la nuit sur la côte, arrivèrent à bord de très-bonne heure. Ils me dirent l'un et l'autre qu'on m'attendoit dans l'Isle. Je m'y rendis bientôt avec eux, et on me conduisit à l'endroit où je m'étois assis la veille: j'y trouvai un concours nombreux d'habitans déjà rassemblés, et je jugeai qu'on préparoit quelque chose d'extraordinaire; mais je ne devinois pas ce que c'étoit, et Omaï ne pouvoit me l'apprendre.

Je fus à peine assis, que je vis paroître environ cent Insulaires, qui s'avancèrent sur notre gauche, chargés d'ignames, de fruits à pain, de bananes, de noix de coco et de cannes de sucre. Ils déposèrent leurs charges, et ils en formèrent deux tas ou pyramides. Bientôt après, d'autres Naturels arrivèrent sur notre droite et apportèrent les mêmes choses, dont ils firent également deux pyramides de ce côté. Ils attachèrent sur la pyramide de notre droite deux cochons et six volailles; et sur celle de notre gauche six cochons et deux tortues. Earoupa s'assit devant la pyramide de la gauche, et un autre Chef devant la pyramide de la droite. Je pensai qu'ils avoient rassemblé cette contribution par ordre de Feenou, auquel on paroissoit obéir ici avec autant de soumission qu'à *Annamaoka*, et qu'il avoit beaucoup d'autorité sur les Chefs de *Hapaee*.

Les hommes qui avoient apporté ces provisions, eurent soin de les étaler de la manière la plus pittoresque, et ils allèrent ensuite se joindre à la multitude rangée en cercle autour des deux pyramides. Des guerriers, armés de massues de cocotiers, pénétrèrent ensuite dans l'enceinte et défilèrent devant nous. Après avoir fait des évolutions durant quelques minutes, ils se retirèrent, la moitié d'un côté, et le reste de l'autre, et ils s'assirent. Ils entrèrent bientôt en lice, et ils nous donnèrent le spectacle de plusieurs combats singuliers. Un champion se levoit, il s'avançoit fièrement, et, par des gestes expressifs, plutôt qu'avec des paroles, il proposoit un défi à la troupe opposée. Si l'on acceptoit le cartel, ce qui arrivoit ordinairement, les deux champions se mettoient en attitude de combattre, et ils se chargeoient mutuellement, jusqu'à ce que l'un ou l'autre avouât sa défaite, ou jusqu'à ce que leurs armes

fussent brisées. A la fin de ces combats, le vainqueur venoit s'accroupir devant le Chef; il se relevoit ensuite et s'éloignoit. Sur ces entrefaites, quelques vieillards, qui paroissoient les juges du camp, lui donnoient des éloges en peu de mots; et les spectateurs, surtout ceux qui étoient du côté du vainqueur, célébroient sa victoire par deux ou trois cris de joie.

Il y eut, de temps-en-temps, quelques minutes d'intervalle d'un duel à l'autre. Ces entr'actes furent remplis par des combats de lutte et de pugilat. Les premiers ressembloient exactement à ceux d'*O-Taïti*, et les seconds différoient peu de ceux de la populace d'*Angleterre*. Ce qui nous étonna le plus, fut de voir deux grosses femmes arriver au milieu de la lice, et se charger à coups de poing, sans aucune cérémonie et avec autant d'adresse que les hommes. Leur combat ne dura pas plus d'une demi-minute, et l'une d'elle s'avoua vaincue. L'héroïne victorieuse reçut de l'assemblée les applaudissemens qu'on donnoit aux hommes, dont la force ou la souplesse avoient triomphé de leur rival. Nous témoignâmes du dégoût pour cette partie de la fête; mais notre improbation n'empêcha pas deux jeunes filles de se présenter encore sur l'arène: elles paraissoient avoir dû courage, et elles se seroient sûrement porté des coups vigoureux, si deux vieilles femmes n'étoient venues les séparer. Ces divers combats eurent lieu en présence d'au-moins trois mille personnes, et les champions montrèrent beaucoup de bonne humeur: cependant les hommes et les femmes reçurent des coups dont ils durent se ressentir assez long-temps après.

A la fin de ces jeux, le Chef me dit que le tas de provisions qui se trouvoit à notre droite étoit destiné à Omai;

et que la pyramide de notre gauche, qui comprenoit à-peu-près les deux tiers du tout, étoit pour moi. Il ajouta que je pouvois les conduire à bord, quand je le voudrois; qu'il seroit inutile de les environner d'une garde, et que les Naturels n'en ôteroient pas une seule noix de coco. Il ne se trompoit pas, car je l'emmenai dîner au vaisseau; et lorsqu'on embarqua les provisions dans l'après-midi, nous reconnûmes qu'on n'y avoit pas touché. Il y en eut assez pour charger quatre canots, et je fus très-surpris de la libéralité de Feenou : aucun des Chefs des Isles de la Mer du Sud ne m'avoit fait un présent si magnifique. Je m'empressai de prouver à mon ami que je n'étois pas insensible à sa générosité, et je lui donnai toutes les choses auxquelles je crus qu'il mettoit du prix. Il fut si satisfait de mes dons, qu'immédiatement après son arrivée sur la côte, il m'envoya encore deux cochons, une quantité considérable d'étoffes, et des ignames.

Feenou avoit désiré voir nos soldats de marine faire l'exercice. Afin de lui procurer cette satisfaction, j'ordonnai aux soldats des deux vaisseaux de se rendre à terre dans la matinée du 20. Après différentes évolutions, ils tirèrent chacun plusieurs coups; l'assemblée, qui étoit très-nombreuse, parut enchantée. Le Chef nous offrit à son tour un spectacle où les Naturels déployèrent une adresse et une précision extrêmes, et nous le trouvâmes bien supérieur à nos manœuvres militaires. C'étoit une espèce de danse, si différente de celles que j'avois vues jusqu'alors, que je crains de ne pouvoir la décrire à mes lecteurs. Elle fut exécutée par des hommes, et nous y comptâmes cent cinq acteurs. Chacun d'eux tenoit à la main un joli instrument, à-peu-près de la forme d'une pagaie, de

deux pieds et demi de longueur, qui avoit un petit manche et une palme de peu d'épaisseur, et qui étoit très-léger. Ils l'agitèrent d'un nombre infini de manières; toutes ces positions furent accompagnées de diverses attitudes ou de divers mouvemens du corps. Les acteurs se rangèrent d'abord sur trois lignes; et, au moyen de différentes évolutions, ils changèrent de place, de manière que ceux qui s'étoient trouvés sur le derrière se trouvèrent au front. Ils ne gardoient pas long-temps la même position; et chaque fois qu'ils en changeoient, c'étoit toujours par des mouvemens très-vifs. Ils s'étendirent sur une seule ligne, ils se formèrent en demi-cercle et en deux colonnes. Tandis qu'ils achevoient cette dernière évolution; l'un d'eux s'avança, et exécuta devant moi une danse grotesque qui termina le spectacle.

Il n'y avoit d'autres instrumens que deux tambours, ou plutôt deux troncs d'arbres creusés, qu'ils frappoient avec un morceau de bois, et d'où ils tiroient quelques notes. Il me parut néanmoins que les danseurs n'étoient pas dirigés par ces sons, mais par un chœur de musique vocale auquel se joignoit leur voix. Leur chant avoit une sorte de mélodie; et les évolutions, ou les pas qui en étoient la suite, s'exécutoient avec tant de justesse et de vivacité, que la troupe nombreuse des acteurs sembloit ne former qu'une grande machine. Nous pensâmes tous qu'un pareil spectacle seroit universellement applaudi sur un théâtre d'*Europe*; il surpassa, comme je l'ai déjà dit, tout ce que nous avions imaginé pour les divertir, et ils eurent l'air de sentir leur supériorité sur nous. Excepté le tambour, ils ne faisoient aucun cas de nos instrumens de musique, encore le jugeoient-ils inférieur au leur. Nos cors de chasse

en particulier excitèrent beaucoup de mépris ; car les Naturels de cette Isle et de toutes celles de la Mer du Sud ne daignèrent pas les examiner.

Afin de leur donner une opinion plus favorable de nos amusemens, et de leur inspirer un sentiment profond de notre force et de notre adresse, je fis préparer des feux d'artifice, qui furent tirés le soir en présence de Feenou, des autres Chefs et d'une multitude d'habitans. Des pièces qui se trouvèrent gâtées manquèrent; mais celles qui étoient en bon état réussirent parfaitement, et remplirent très-bien les vues que je me proposois. Les fusées volantes et plongeantes leur causèrent surtout un plaisir et un étonnement qu'on ne peut concevoir ; et ils jugèrent alors, qu'en fait de spectacle, nous en savions plus qu'eux.

Cette supériorité de notre part les excita à nous donner de nouvelles preuves de leur dextérité ; et, dès que notre feu d'artifice fut terminé, nous vîmes commencer une suite de danses que Feenou avoit ordonnées pour nous divertir. « Une bande (*) de dix-huit Musiciens vint d'abord s'as-» seoir devant nous, au milieu d'un cercle qui étoit com-» posé d'une multitude de spectateurs, et qui devoit servir » de théâtre. Quatre ou cinq d'entre eux avoient des mor-» ceaux d'un gros bambou, de trois à cinq ou six pieds » de longueur, qu'ils tenoient à-peu-près dans une position » verticale, l'extrémité supérieure ouverte, et l'extrémité » inférieure fermée par un des nœuds. Ils frappoient la » terre avec cette extrémité inférieure, constamment,

(*) La description des danses de nuit, faite par M. Anderson, étant beaucoup plus détaillée que celle du Capitaine Cook, nous l'avons adoptée.

» mais lentement. Ils produisoient ainsi divers tons, suivant la longueur des bambous, mais chacun de ces tons étoit grave; afin d'établir des contrastes, un autre homme frappoit très-vîte, avec deux bâtons, un morçeau de la même substance, fendu et couché sur le sol, et il en tiroit des tons aussi aigus que les premiers étoient graves. Le reste des Musiciens, ainsi que ceux qui jouoient du bambou, chantoient un air doux et lent, qui tempéroit si bien l'âpreté des sons des instrumens dont je viens de parler, qu'un auditoire habitué aux modulations les plus parfaites et les plus variées des sons mélodieux, auroit admiré la forte impression et l'effet agréable qui résultoient de cette harmonie simple.

» Après ce concert, qui dura environ un quart-d'heure, vingt femmes entrèrent sur la scène. La tête de la plupart d'entre elles étoit ornée de guirlandes de roses de la Chine, ou d'autres fleurs cramoisies. Plusieurs avoient sur le corps d'autres guirlandes de feuilles d'arbres, découpées sur les bords avec beaucoup de délicatesse. Elles formèrent un cercle autour des Musiciens, qu'elles regardoient en face, et elles commencèrent par chanter des airs tendres, auxquels le chœur répondit par le même chant. Elles accompagnèrent leur voix de mouvemens de leurs mains qui se portoient avec grâce vers leur visage et sur la poitrine. Dans le même temps, elles jettoient un de leurs pieds en avant, qu'elles retiroient mollement, tandis que le second demeuroit immobile. Elles se tournèrent ensuite du côté des spectateurs; et, lorsqu'elles eurent un peu chanté, elles marchèrent à pas comptés, dans la partie du cercle qui se trouvoit vis-à-vis de la cabanne où nous étions assis

» au milieu des Chefs. Deux de ces femmes firent à cette » époque le tour du cercle, chacune d'un côté différent, » de façon qu'elles se rencontrèrent à l'extrémité du dia- » mètre d'où elles étoient parties, et qu'elles revinrent » à leur place. Deux nouveaux couples s'avancèrent de » la même manière; l'un de ces couples revint aussi à sa » place; mais le second demeura en scène, et les femmes » qui n'avoient pas encore parcouru l'enceinte, s'appro- » chèrent de celles-ci deux à deux, jusqu'à ce qu'elles » eussent toutes décrit un cerle autour des Musiciens.

» Leurs danses devinrent plus animées ; elles firent » deux tours sur elles-mêmes, en sautant, en frappant » leurs mains l'une contre l'autre, ou en faisant claquer » leurs doigts, et répétant quelques mots avec le chœur. » Vers la fin, le mouvement de la musique augmenta, et » elles déployèrent dans leurs gestes et leurs attitudes, » une force et une dextérité merveilleuse; quelques- » unes de ces attitudes, si nous le jugeons d'après les » idées reçues en *Europe*, furent indécentes. Il est vrai- » semblable toutefois que cette partie du spectacle n'a- » voit point de but malhonnête, et qu'on vouloit seule- » ment nous montrer la souplesse extraordinaire des » femmes du pays.

» Ce grand ballet de femmes fut suivi d'un second, exé- » cuté par quinze hommes. Il y en avoit quelques-uns de » vieux; mais l'âge ne paroissoit pas diminuer leur agilité » et leur ardeur pour la danse : ils formèrent une espèce » de cercle ouvert au front; ils ne regardoient ni l'as- » semblée ni les Musiciens, mais une moitié regardoit en » avant, à mesure qu'elle marchoit, et l'autre moitié dans » une direction contraire. Ils chantèrent quelquefois en

» chœur avec les Musiciens, sur un mouvement grave, » en agitant les mains d'une manière agréable, mais » différente de celle des femmes; ils penchoient en même-» temps le corps, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; ils » élevoient une jambe qu'ils jetoient en-dehors, et ils » étendoient les bras du même côté; d'autres fois ils chan-» toient des phrases auxquelles répondoit le chœur, et ils » pressoient par intervalles la mesure de la danse en » frappant leurs mains, et en remuant avec plus de vi-» vacité leurs pieds sans varier leurs pas; enfin la rapidité » de la musique et de la danse augmenta si fort, qu'il fut à » peine possible de distinguer leurs divers mouvemens: » nous avons pourtant lieu de croire que les acteurs étoient » un peu fatigués, car ils jouoient depuis environ une » demi-heure.

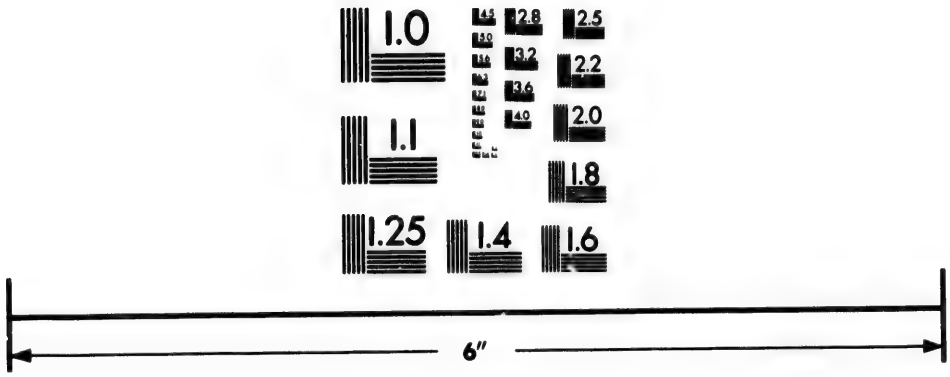
» Il y eut ici un entre-acte assez long, et on recom-» mença les jeux: douze Insulaires s'avancèrent; ils se » placèrent sur deux lignes et sur les côtés opposés du » cercle, en face les uns des autres. Nous vîmes arriver » un homme qui sembla remplir les fonctions de nos souf-» fleurs, et qui répéta plusieurs phrases auxquelles les nou-» veaux acteurs et le chœur répondirent: ils chantèrent sur » un mouvement grave, et ensuite ils chantèrent et dan-» sèrent environ un quart-d'heure d'une manière plus ani-» mée, comme les danseurs qu'ils remplaçoient.

» Dès qu'ils eurent fini, neuf femmes vinrent s'asseoir » en face de la cabane où étoit le chef: un homme se » leva et alla frapper de ses deux poings réunis, la pre-» mière de ces femmes; il passa à la seconde et à la troi-» sième, qu'il frappa de la même manière: mais lorsqu'il » fut à la quatrième, il la frappa sur la poitrine, et j'ignore

» si ce fut par hasard ou à dessein. L'un des spectateurs » le punit à l'instant, et le renversa d'un coup sur la tête: » on emporta le blessé sans bruit et sans aucun désordre. » Cette correction ne put soustraire les cinq autres femmes » à une discipline si étrange, ou peut-être à une cérémonie » nécessaire ; car il se présenta un nouvel Insulaire, qui » les frappa également sur le dos : leur humiliation fut » portée plus loin ; elles eurent le chagrin de voir leur » danse désapprouvée deux fois, et elles furent obligées » de recommencer. Leur ballet différa peu de celui des » femmes dont j'ai parlé plus haut ; seulement elles élé- » vèrent quelquefois leur corps sur une jambe par un » double mouvement, et ensuite sur l'autre, et elles firent » claquer leurs doigts, tandis qu'elles se trouvèrent dans » cette attitude : elles répétèrent ensuite, avec beaucoup » d'agilité, ces mouvemens vifs que la première troupe » de danseuses avoit exécutés si heureusement.

» Peu de temps après, un homme entra brusquement » au milieu du cercle, et dit, d'une manière bouffonne, » quelque chose sur nos feux d'artifice, ce qui produisit » des éclats de rire dans toute l'assemblée. Les Insulaires » qui étoient de la suite de Feenou dansèrent alors ; ils » formèrent autour des Musiciens deux cercles concen- » triques, de vingt-quatre acteurs chacun, et ils chantè- » rent un air avec des gestes de mains et de tête analogues » aux paroles. Ces chants langoureux furent longs ; les » acteurs pressèrent ensuite la mesure ; et ils répétèrent » des phrases de concert avec le chœur ou en réponses » aux couplets de quelques-uns des Musiciens. Quand ils » eurent fini, ils se retirèrent sur le derrière de la scène, » ainsi que les femmes l'avoient fait ; ils revinrent bientôt

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.5
2.2
2.0
1.8

1.1
1.0

» de chaque côté, et ils dessinèrent un triple demi-cercle » dont la formation prit assez de temps; car ils s'approchè- » rent en inclinant le corps sur une jambe et en avançant un » peu l'autre. Leur marche fut accompagnée d'un air pareil » à celui qu'ils avoient chanté à leur première entrée sur le » théâtre; mais ils changèrent bientôt de ton pour décla- » mer des phrases avec des sons plus rudes. Sur ces en- » trefaites, leur danse s'anima, et ils finirent par des ac- » clamations et des battemens de mains universels. Cette » partie du spectacle fut répétée plusieurs fois; ils formè- » rent encore deux cercles concentriques; ils dansèrent » et ils chantèrent des couplets sur un mouvement très- » vif, et ils finirent par des transpositions très-adroites » des deux cercles.

» Les derniers amusemens de cette nuit mémorable, » furent une danse exécutée par les principaux person- » nages de l'Isle. Elle ressembla, à quelques égards, à » celle qui venoit de finir; il y avoit le même nombre » d'acteurs, et elle commença à-peu-près de la même ma- » nière; mais elle se termina à chaque pause d'une façon » différente, car les danseurs mirent une vivacité prodi- » gieuse dans leurs mouvemens : ils balançoient leurs têtes » d'une épaule à l'autre, avec tant de force, que nous » craignions de les voir se rompre le col. Durant cette » farce grotesque, il se frappèrent les mains par un coup » très-sec, et ils poussèrent des cris perçans, à-peu-près » semblables à ceux qu'on entend quelquefois dans les » danses bouffonnes de nos théâtres d'*Angleterre*. Ils » dessinèrent le triple demi-cercle, ainsi que les acteurs » qui avoient paru avant eux : un homme, qui s'avança à » la tête des acteurs qui formoient l'un des côtés du

» demi-cercle, débita quelques paroles sur un vrai récitatif, et avoit des gestes si expressifs et si justes, qu'il » parut supérieur à nos acteurs les plus applaudis. Le » premier des acteurs de l'autre côté du demi-cercle lui » répondoit de la même manière. Il y eut plusieurs de ces » scènes de récitatif; ensuite le demi-cercle s'avança sur le » théâtre, les hommes qui se trouvoient à l'un des côtés » repondant en chœur à ceux de l'autre côté; et ils finirent » par chanter et danser comme à leur entrée sur la scène.

» Ces deux dernières danses furent si animées et si » justes, qu'elles obtinrent des éloges universels. Les » Naturels qui assistèrent au spectacle, et qui étoient » sûrement de bons juges, ne pouvoient contenir leurs » applaudissemens; et nous éprouvâmes nous-mêmes une » aussi grande satisfaction. Nous fûmes d'abord frappés » de l'ensemble qui régnoit parmi tous les acteurs, et de » l'exactitude de leurs pas et de leur chant, qui ne manquoient jamais de suivre la mesure de la musique; quelques-uns de leurs gestes étoient si expressifs, que nous » croyions entendre les paroles qui les accompagnoient. » Quoique l'orchestre et la voix des danseurs fussent parfaitement d'accord, la longue habitude de ces ballets entremêlés d'airs, semble contribuer beaucoup à la mesure » exacte qu'ils observent; nous remarquâmes, en effet, que » ceux qui se trouvoient distraits ou dérangés de quelque manière, reprenoient la note et le pas sans aucune peine. » Ils passoient brusquement, et avec une extrême adresse, » des contorsions rudes et des cris aigus à des mouvemens doux et à des chants mélodieux (*), et il nous fut

(*) On a vu, dans la note de la page 205, que les chants et les

» démontré clairement que ces exercices leur sont très-
» familiers.

» Ces danses furent exécutées sous des arbres, au bord
» de la mer. Le lieu de la scène étoit éclairé par des flam-
» beaux placés de distance en distance. Il s'y trouvoit un
» grand nombre de spectateurs, quoique l'assemblée fût
» moins nombreuse qu'elle ne l'avoit été le matin, lorsque
» nos soldats de marine firent l'exercice. Quelques-uns de
» nos Messieurs conjecturèrent qu'environ cinq mille per-
» sonnes assistèrent à ce spectacle de nuit; d'autres ju-
» gèrent cette estimation trop foible: il me sembla qu'il y
» en avoit un peu moins, et je crois approcher davan-
» tage de la vérité ».

---

danses des habitans des Isles *Carolines*, situées dans la Mer Pacifique du Nord, ressemblent beaucoup à ceux des Insulaires de *Wateeoo*; ils ressemblent aussi à ceux des Naturels des *Isles des Amis*; et afin que le lecteur puisse en juger, voici un passage tiré de la description du père Cantova. « Pendant la nuit, au clair » de la lune, ils s'assemblent de temps-en-temps pour chanter et » danser devant la maison de leur *Tamole*. Leurs danses se font » au son de la voix; car ils n'ont point d'instrument de musique. » La beauté de la danse consiste dans l'exacte uniformité des » mouvemens du corps. Les hommes séparés des femmes se por- » tent vis-à-vis les uns des autres; après quoi ils remuent la tête, » les bras, les mains et les pieds en cadence; leur tête est cou- » verte de plumes et de fleurs, et l'on voit attachées à leurs oreilles » des feuilles de palmier tissues avec assez d'art. Les femmes, de » leur côté, se regardent les unes les autres, commencent un » chant pathétique et langoureux, accompagnant le son de leur » voix du mouvement cadencé de la tête et des bras ». *Lettres édifiantes et curieuses*, Tom. XV, pages 314 et 315.

CHAPITRE VI.

Description de Lefooga. *Sa culture; son étendue; ce que nous fîmes à terre. Femme qui exerce la profession d'Oculiste. Moyens singuliers qu'emploient les Naturels pour raser les cheveux. Les Vaisseaux changent de mouillage. Mondrain et pierre remarquables. Description de* Hoolaiva. *Détails sur Poulaho, Roi des* Isles des Amis. *Respect que ses Sujets ont pour lui. Détails sur l'Isle de* Kotoo. *Les Vaisseaux retournent à* Annamooka. *Entrevue de Poulaho et de Feenou. Arrivée à* Tongataboo.

Les divers spectacles dont on a parlé dans le Chapitre précédent, ayant satisfait la curiosité des Insulaires et la nôtre, j'eus enfin le loisir d'examiner le pays. Le 21, je fis une promenade dans l'Isle de *Lefooga*, que je voulois observer. Je la trouvai, à bien des égards, supérieure à *Annamooka*. Les plantations étoient plus nombreuses et plus étendues; cependant le terrain est encore en friche dans quelques districts situés vers la mer, et surtout au côté oriental : cela vient peut-être de ce que le sol y est sablonneux; car il se trouve beaucoup moins élevé qu'*Annamooka* et les Isles voisines. Il est meilleur au centre de l'Isle, et tout y annonçoit une population considérable et une culture soignée : nous y

vîmes de vastes plantations enfermées par des haies, qui sont parallèles l'une à l'autre, et qui forment de grands chemins, si beaux et si spacieux, qu'ils embelliroient des contrées où les agrémens et les commodités de la campagne ont été portés à une extrême perfection. Nous y aperçûmes de vastes cantons couverts de mûriers (*), et les plantations, en général, offroient toutes les racines et les fruits que produit cette terre. Afin d'augmenter les richesses naturelles des habitans, j'y semai du blé d'Inde, des graines de melons, de citrouilles, et d'autres plantes de ce genre. Nous aperçûmes une maison quatre ou cinq fois aussi étendue que les habitations ordinaires; il y avoit un large tapis de gazon devant la façade, et je jugeai que les Naturels y tenoient des assemblées publiques. Nous rencontrâmes, près du lieu de notre débarquement, un mondrain de deux ou trois pieds de hauteur, et couvert de gravier; il présentoit quatre ou cinq petites huttes dans lesquelles les Naturels nous dirent qu'on avoit enterré quelques-uns des principaux du pays.

L'Isle n'a pas plus de sept milles de longueur; et sa largeur, en quelques endroits, n'est que de deux ou trois. Le côté oriental, qui est exposé au vent alisé, offre un récif d'une largeur considérable, sur laquelle la mer brise avec beaucoup de violence. Ce récif, en se prolongeant, joint *Lefooga* à *Foa*, qui n'est éloignée que d'un demi-mille; et, comme il est à sec en partie, lorsque la marée est basse, les Naturels peuvent passer à pied d'une terre à l'autre. La côte est un rocher de corail, élevé de six ou sept pieds, ou une grève sablonneuse, plus haute que celle du côté

(*) *Morus papyrifera.*

occidental, lequel est élevé seulement de trois ou quatre pieds au-dessus du niveau de la mer, et terminé par une grève de sable dans toute sa longueur.

Au retour de mon excursion, je vins dîner à bord, et je trouvai une grande pirogue à la voile, amarrée à l'arrière de *la Résolution*. Latooliboula, que j'avois vu à *Tongataboo*, durant mon second voyage, et que je supposai alors le Roi de cette Isle, étoit assis dans l'embarcation, avec toute la gravité qu'il montroit à cette époque, et dont j'ai parlé ailleurs (*) : nos caresses et nos prières ne purent le déterminer à monter sur le vaisseau. Nous avions à bord une foule d'Insulaires, qui tous l'appeloient *Areeke*, ce qui signifie Roi. Malgré l'étendue du pouvoir dont Feenou sembloit jouir ici et à *Annamooka*, je n'avois jamais entendu

(*) Voyez le second Voyage de Cook, Tome I.er, p. 206 et 207 de l'original. On y donne à ce Chef le nom de *Kohagee-too Fallangou*, et les Etymologistes, qui mettent le plus hardiment les mots à la torture pour y trouver de la ressemblance, ne pourront apercevoir aucune conformité avec *Latooliboula*. Il faut observer que M. Cook ne semble pas faire attention qu'il donne au même homme deux noms si différens. L'une de ces dénominations désigne peut-être la personne, et l'autre le titre ou le rang. Cette conjecture paroît d'autant mieux fondée, que *Latoo*, dans la langue de ces Insulaires, signifie quelquefois un Chef revêtu d'un grand pouvoir; et que le Docteur Forster, dans ses *Observations*, p. 378 et 379, et ailleurs, donne au Souverain de *Tongataboo* le titre de *Latoo*. Le Docteur Forster, p. 270, appelle ce même homme *Latoo-Nipoora*. On voit par là que nos Navigateurs écrivent d'une manière très-différente le même mot prononcé par les Naturels. Il est aisé toutefois de montrer que *Nipoora* et *Liboula* ont de l'affinité; car, lorsque nous entendons ces mots, auxquels nos oreilles ne sont point accoutumées, nous prenons souvent une consonne pour une autre. M. Anderson est ici d'accord avec M. Cook; il écrit également *Latoo-Liboula*.

personne lui donner ce titre, et je soupçonnois depuis long-temps qu'il n'étoit pas Roi, quoique son ami Taipa eût pris beaucoup de peine afin de nous le persuader. Latooliboula demeura jusqu'au soir sous l'arrière de *la Résolution*, et il regagna la côte de l'une des Isles. Feenou passa la journée avec nous; mais ces deux grands personnages ne se regardèrent et ne se saluèrent point.

Le lendemain, quelques-uns des Naturels volèrent sur le pont une tente goudronnée, et d'autres choses. On s'en aperçut bientôt; je fis suivre les voleurs; mais mon détachement partit un peu trop tard. Je portai mes plaintes à Feenou, qui, s'il n'étoit pas Roi, avoit du-moins beaucoup d'autorité, et je lui recommandai de tout mettre en usage pour qu'on me rendît ce qu'on m'avoit dérobé. Il me renvoya à Earoupa, qui m'amusa par de vaines promesses, et qui ne fit aucune démarche.

Le 23 au matin, au moment où nous allions démarrer pour quitter l'Isle, Feenou, et Taipa, son premier Ministre, arrivèrent sur une pirogue à voile, et m'avertirent qu'ils partoient pour *Vavaoo*, terre située, disoient-ils, au Nord de *Hapaee*, à environ deux jours de navigation. Ils voulurent me faire croire que leur voyage avoit pour but de me procurer des cochons, et de rapporter à Omaï des chapeaux de plumes rouges, très-estimés à *O-Taïti*. Le premier m'assura qu'il reviendroit dans quatre ou cinq jours; il me pria de différer mon départ jusqu'à son retour, et il promit de m'accompagner à *Tongataboo*. Je pensai que c'étoit pour moi une belle occasion d'examiner *Vavaoo*, et je lui proposai de m'y rendre avec les vaisseaux; mais il ne parut pas approuver ce dessein, et, afin de m'en détourner, il me déclara qu'il n'y avoit ni hâvre, ni mouil-

lage. Je consentis donc à l'attendre ici, et il mit tout de suite sa pirogue à la voile.

Le 24, plusieurs des Naturels répandirent qu'un vaisseau pareil aux nôtres étoit arrivé à *Annamooka*, depuis que j'avois quitté cette Isle, et qu'il y mouilloit encore. Ils excitèrent beaucoup notre curiosité : ils eurent soin d'ajouter que Toobou, l'un des Chefs d'*Annamooka*, avoit repris en hâte le chemin de son pays, afin de recevoir les étrangers. Toobou venoit en effet de nous quitter, et cette circonstance nous fit ajouter un peu de foi à la nouvelle. Je descendis à terre avec Omaï, pour obtenir des informations ultérieures; je voulois parler à un homme qui arrivoit, disoit-on, d'*Annamooka*, et qui y avoit vu le vaisseau. Nous le trouvâmes chez Earoupa; et Omaï lui proposa diverses questions que je dictai; les réponses furent si claires et si satisfaisantes, qu'il ne me resta plus de doutes. Un Chef de quelque crédit, qui arriva au même instant d'*Annamooka*, déclara qu'il n'y avoit point de vaisseau dans cette Isle, et qu'il n'y en étoit point venu depuis notre départ : le Naturel, qui avoit répandu le bruit, s'éloigna tout de suite, et nous ne le rencontrâmes plus. Il n'étoit pas aisé de découvrir le but de ce mensonge : peut-être l'imaginèrent-ils afin de nous déterminer à partir.

Je parcourus de nouveau l'intérieur du pays le 25, et j'entrai par hazard dans une maison où une femme pansoit les yeux d'un enfant qui paroissoit aveugle : les yeux de l'enfant étoient très-enflammés, et couverts d'une pellicule. Elle n'avoit d'autres instrumens que deux petites sondes de bois, avec lesquelles elle venoit de frotter les yeux du malade de manière à les faire saigner. Je fus un

peu étonné de voir que les Naturels entreprenoient une opération de cette espèce : mais j'arrivai trop tard, et je ne puis décrire en détail, comment la femme oculiste employa les misérables instrumens que j'aperçus entre ses mains.

J'eus le bonheur d'être témoin d'une autre opération, que je vais décrire avec assez d'exactitude. Je rencontrai une seconde femme, qui rasoit la tête d'un enfant avec une dent de requin, plantée à l'extrémité d'un bâton : je remarquai qu'elle mouilla d'abord les cheveux, à l'aide d'un morceau d'étoffe qu'elle plongeoit dans l'eau, et qu'elle appliquoit ensuite son instrument sur la partie mouillée. L'enfant ne sembla éprouver aucune douleur, et les cheveux furent aussi bien coupés que si l'on avoit employé nos rasoirs. Encouragé par ce qui s'étoit passé devant moi, j'essayai bientôt sur ma barbe un instrument de la même espèce, et mon expérience eut du succès : toutefois les hommes ne se coupent pas ainsi la barbe ; ils se rasent avec deux coquilles. Ils placent une des coquilles au-dessous d'une des touffes de leur barbe, ils appliquent la seconde au-dessus, et ils enlèvent les poils. Ils viennent ainsi à bout de les couper très-près de la peau. L'opération est un peu longue, mais elle n'a rien de douloureux. Il y a parmi eux des gens qui semblent faire le métier de barbiers : nos matelots allèrent souvent à terre, pour se faire raser à la manière du pays ; et les Chefs de l'Isle vinrent à bord, pour se faire raser par nos barbiers.

Comme les Naturels ne nous apportoient plus ni fruits ni cochons, je résolus de changer de mouillage, et d'attendre le retour de Fèenou dans un endroit plus propre à nous fournir des vivres. Nous appareillâmes donc le 26

au matin, et nous marchâmes au Sud, le long du récif, la sonde donnant quatorze et treize brasses, fond de sable. Nous trouvâmes cependant plusieurs bas-fonds détachés : quelques-uns étoient découverts par les brisans; d'autres nous étoient annoncés par l'eau de la mer, qui n'y avoit point de couleur, et le reste par le plomb. A deux heures et demie de l'après-dîner, nous avions dépassé plusieurs de ces bas-fonds ; comme nous en apercevions beaucoup d'autres devant nous, je gagnai une baie qui gît entre l'extrémité méridionale de *Lefooga* et l'extrémité Nord de *Hoolaiva*. Nous y jetâmes l'ancre par dix-sept brasses, fond de sable de corail, la pointe de *Lefooga* nous restant au Sud-Est-quart-Est, à un mille et demi. *La Découverte* n'arriva qu'au coucher du Soleil; elle avoit touché sur un des bas-fonds, mais elle s'étoit relevée sans aucun dommage.

Dès que nous fûmes à l'ancre, j'ordonnai à M. Bligh d'aller sonder la baie dans laquelle nous étions; et je débarquai avec M. Gore, sur la bande méridionale de *Lefooga*, afin d'examiner le pays, et de chercher de l'eau douce. Cet article ne nous manquoit pas, car nous avions rempli nos tonneaux au dernier mouillage; mais on m'avoit dit que cette partie de l'Isle offroit de l'eau meilleure. Je remarquerai ici, et j'aurai occasion de le remarquer d'autres fois encore, que les habitans des *Isle des Amis* ne connoissent pas les qualités dont l'eau a besoin pour être bonne. On nous mena sur les bords de deux puits; l'eau qu'ils renfermoient étoit détestable, et les Naturels qui nous servoient de guides, nous assurèrent qu'ils n'en avoient point d'autre.

Nous rencontrâmes un mondrain élevé par la main des

hommes, près de l'extrémité méridionale, et au côté occidental de l'Isle. La grosseur des arbres qu'il portoit, et d'autres indices, me firent croire qu'il étoit très-ancien. Je jugeai sa hauteur d'environ quarante pieds, et son diamètre, au sommet, de trente. On voyoit, au centre, une pierre qui sembloit avoir été tirée d'un rocher de corail; sa largeur étoit de quatre pieds, son épaisseur de deux et demi, et son élévation de quatorze. Les Insulaires m'avertirent que la moitié de sa longueur seulement s'offroit à nos regards; ils lui donnoient le nom de *Tangata-Arekee* (*); et ils ajoutèrent que c'étoit l'ouvrage de leurs ancêtres, qui avoient élevé ce mondrain en l'honneur d'un de leurs Rois; mais ils ne purent nous expliquer à quelle époque.

Nous retournâmes à bord à l'entrée de la nuit. M. Bligh revint en même-temps; il avoit trouvé dans la baie de quatorze à vingt brasses, et presque par-tout un fond de sable, mêlé de quelques pointes de corail. Le mouillage que nous occupions est beaucoup mieux abrité que le précédent; mais, entre les deux, il y en a un troisième bien préférable. *Lefooga* et *Hoolavai* sont séparées par un récif sec à la marée basse, ensorte qu'on peut alors passer d'une terre à l'autre sans se mouiller les pieds. Quelques-uns de nos Messieurs, qui débarquèrent sur la dernière Isle, n'y aperçurent aucune trace de culture, ou même d'habitation, si j'en excepte une hutte, servant d'asile à un homme qui prenoit des poissons et des tortues. Elle communique immédiatement avec *Lefooga*, qui est très-cul-

(*) *Tangata*, dans la langue du pays, signifie homme, et *Arekee* signifie Roi.

tivée, et il est un peu extraordinaire qu'elle soit aussi déserte. En effet, quoique le sol soit par-toût sablonneux, elle produit en abondance les arbres et les plantes qui croissent naturellement sur les Isles voisines. Le côté oriental présente un récif, comme celui de *Lefooga*, et le côté occidental offre, dans la partie du Nord, un pli, où il semble y avoir un bon mouillage. Quoique *Hoolaiva* ne soit pas habitée, on y trouve cependant un mondrain pareil à celui de l'Isle contigüe; il est de la hauteur de quelques-uns des arbres qui l'environnent.

Le 27, à la pointe du jour, je fis signal d'appareiller; je voulois, en allant à *Tongataboo* par le Sud-Ouest, repasser à *Annamooka*, et couper les Isles qui étoient sur ma route : j'ordonnai au *Master* de prendre un canot et de sonder en avant; mais nous n'étions pas encore sous voile que le vent devint variable, et je sentis qu'il seroit dangereux d'essayer ce passage sans le bien connoître. Je gardai ma position, et je rappelai le *Master*. Je le renvoyai ensuite avec le *Master* de *la Découverte*, qui monta un second canot : je leur enjoignis de revenir à l'entrée de la nuit, et d'examiner les canaux, le plus loin qu'ils pourroient.

A midi, une grande pirogue à voile arriva sous l'arrière de *la Résolution*; elle amenoit un homme qui s'appeloit *Futtafaihe*, ou *Poulaho*; peut-être même portoit-il ces deux noms. Les Naturels qui se trouvèrent à bord, nous dirent qu'il étoit Roi de *Tongataboo* et de toutes les Isles voisines que nous avions vues, ou dont nous avions entendu parler. J'avois lieu de croire que le titre de Roi appartenoit à un autre; et je fus étonné qu'on m'annonçât Poulaho de cette manière. Les Insulaires néanmoins assurèrent

toujours qu'il étoit revêtu de cette haute dignité, et ils m'avouèrent alors pour la première fois, que Feenoa n'étoit pas le Roi, mais seulement un Chef qui avoit beaucoup de pouvoir; que, lorsqu'il s'agissoit de faire la guerre, ou de terminer des différens, on l'envoyoit aux Isles voisines. J'avois besoin, et je désirois de faire ma cour à tous les grands personnages, sans examiner la validité de titres qu'ils prenoient; et ayant appris que Poulaho avoit grande envie de venir à bord, je le priai d'y monter. Je l'y accueillis d'autant mieux, qu'il m'apporta deux cochons gras. Il étoit d'un embonpoint extrême. Si le rang ou l'autorité sont proportionnés, parmi eux, à la grosseur du corps, c'étoit sûrement le premier des Chefs que nous avions rencontrés; très-replet, malgré sa petite taille, il ressembloit à un gros tonneau. Il paroissoit avoir quarante ans; ses cheveux étoient lisses, et ses traits différoient beaucoup de ceux de la populace. Je le trouvai intelligent, grave et posé. Il examina, avec une attention singulière, le vaisseau et les choses qui étoient nouvelles pour lui, et il me fit plusieurs questions judicieuses : il me demanda, par exemple, ce qui pouvoit nous engager à aborder ici. Quand il eut satisfait sa curiosité sur le pont, et qu'il eut bien regardé notre bétail, etc., je l'engageai à passer dans ma chambre. Quelques-uns des Naturels de sa suite objectèrent que s'il acceptoit l'invitation, on marcheroit sur sa tête, ce qui n'étoit pas permis. Je chargeai Omaï, mon interprète, de répondre que je défendrois de se tenir à la partie du pont située en-dessus de ma chambre. Cet arrangement ne parut pas leur convenir du tout; mais le Chef lui-même fut moins scrupuleux que ses courtisans; il s'affranchit du cérémonial, et il descendit, sans stipuler aucune condition. Il

s'efforça, ainsi que les gens de sa suite, de nous convaincre qu'il étoit le Roi, et que Feenou ne l'étoit pas; car il s'aperçut bientôt que nous en doutions. Omaï ne se soucioit point d'éclaircir le fait : il avoit formé une liaison intime avec Feenou; ils avoient échangé leur noms, en témoignage de leur amitié, et il étoit fâché qu'un autre Insulaire vînt réclâmer des honneurs dont son ami avoit joui jusqu'alors.

Poulaho dîna avec nous; mais il mangea peu, et il but encore moins : quand nous fûmes hors de table, il m'invita à l'accompagner à terre. On proposa à Omaï d'y venir aussi; mais il étoit trop fidèlement attaché à Feenou pour montrer des égards à son rival, et il refusa. Je remenai le Chef dans mon canot, après lui avoir fait présent des choses qui me semblèrent avoir un grand prix à ses yeux : je jugeai que ma générosité passoit ses espérances. Je cherchois à mériter son affection, et je la méritai en effet; car dès que nous fûmes près du rivage, il donna ordre, avant de descendre de mon canot, qu'on m'apportât deux autres cochons. Quelques-uns de ses gens vinrent le prendre sur une planche, qui ressembloit à une de nos civières, et ils allèrent l'asseoir près de la côte, dans une maison qu'on lui avoit préparée. Il me plaça auprès de lui; sa suite, qui n'étoit pas nombreuse, s'assit et forma un demi-cercle devant nous en-dehors de la cabane : derrière le Chef, ou plutôt à un de ses côtés, se trouvoit une vieille femme, qui tenoit à la main une espèce d'éventail, et qui étoit chargée de prendre garde qu'il ne fût incommodé par les mouches.

On étala devant lui les différentes choses que les Insulaires avoient achetées de nous : il les examina toutes avec

attention; il demanda ce qu'on avoit donné en échange, et il parut content du marché : il fit ensuite rendre aux propriétaires chacun des articles, excepté un verre à boire, dont il fut si enchanté, qu'il le garda pour lui. Les Naturels qui montrèrent leurs emplettes, s'accroupirent d'abord à ses genoux; ils déposèrent ensuite ce qu'ils apportoient; ils se relevèrent un instant après, et ils se retirèrent: ils observèrent ce cérémonial respectueux quand ils vinrent reprendre leurs richesses, et aucun d'eux ne s'avisa de parler à Poulaho debout. Au moment où je le quittai, plusieurs de ses courtisans avoient déjà pris congé, et j'étudiai l'étiquette de la Cour, en cette occasion : ils mirent leur tête sous la plante de ses pieds, qu'ils touchèrent et frottèrent d'ailleurs avec le revers et le dedans des doigts des deux mains : d'autres, qui n'étoient pas dans le cercle, s'approchèrent également, afin de lui donner cette marque de respect, et ils s'éloignèrent sans dire un seul mot. La décence de ceux qui vinrent faire leur cour à Poulaho me charma; je n'avois rien vu de pareil, même chez les Nations les plus civilisées.

Le *Master* étoit de retour lorsque j'arrivai à bord : il m'apprit que la partie des canaux qu'il avoit reconnus, offroit un mouillage et un passage pour les vaisseaux; mais qu'il avoit vu au Sud ou au Sud-Est, un grand nombre de petites Isles, de bancs de sable et de brisans. Je prévis qu'il y auroit du danger à suivre cette route; et j'y renonçai : je crus qu'il valoit mieux regagner *Annamooka* par le chemin que j'avois déjà fait, et que j'avois trouvé bon.

J'aurois appareillé le lendemain, si le vent n'eût pas été trop dans la partie du Sud et très-variable. Poulaho, à qui

je donnerai désormais le titre de Roi, vint à bord dès le grand matin, et il m'apporta un de leurs chapeaux de plumes rouges. Nous faisions grand cas de ces chapeaux; car nous savions qu'ils seroient d'un prix extrême à *O-Taïti*; mais nous en offrîmes inutilement une valeur considérable; on ne voulut nous en vendre aucun, et nous en conclûmes qu'ils ne les jugeoient pas moins précieux : excepté le Capitaine Clerke, Omaï et moi, personne des deux vaisseaux ne put s'en procurer un. Ces chapeaux, ou plutôt ces bonnets, sont faits de plumes de la queue des oiseaux du Tropique, tissues avec des plumes rouges de perroquets : ils n'ont point de coëffes; on les attache sur le front comme un diadême; leur forme est celle d'un demi-cercle, dont le rayon a dix-huit ou vingt pouces. M. Webber a dessiné Poulaho, portant un de ces bonnets, et la gravure en donnera une idée plus exacte. Le Roi demeura à bord jusqu'au soir; mais son frère, qui s'appeloit aussi Futtafaihe, et quelques personnes de sa suite, passèrent la nuit sur *la Résolution*.

Je mis à la voile le 29, à la pointe du jour, avec une jolie brise de l'Est-Nord-Est, et je marchai à l'Ouest; je voulois retourner à *Annamooka* par la route que j'avois déjà faite durant cette campagne. Plusieurs pirogues à voiles, dont l'une étoit montée par le Roi, nous suivirent. Dès que le Prince fut à bord de *la Résolution*, il demanda son frère et ses autres compatriotes, qui avoient passé la nuit avec nous : nous jugeâmes qu'ils étoient restés sur notre vaisseau sans sa permission. Quoiqu'ils n'eussent pas moins de trente ans, la réprimande sévère que Poulaho leur fit en peu de mots leur arracha des larmes. Le Roi ne tarda pas à changer de disposition; car, en nous

quittant, il laissa à bord son frère et cinq hommes de sa suite; nous eûmes de plus la société d'un Chef, qui arrivoit de *Tongataboo*, et qui s'appeloit Tooboueitoa. Dès l'instant où il fut sur le pont, il renvoya sa pirogue, et il déclara qu'il coucheroit à bord avec les cinq personnes qui l'accompagnoient. Ma chambre étoit remplie d'étrangers; cette foule étoit bien incommode, mais je ne désirai pas qu'elle fût moins nombreuse, car les Insulaires m'apportoient une quantité considérable de provisions, pour lesquelles toutefois je leur donnois quelque chose en retour.

A une heure après midi, le vent de l'Est fut remplacé par une jolie brise du Sud-Sud-Est: comme nous marchions alors au Sud-Sud-Ouest, et même que nous prenions davantage dans la partie du Sud, nous fûmes obligés d'aller au plus près, et nous n'atteignîmes qu'à huit heures la côte septentrionale de Footooha, où nous passâmes la nuit à courir de petites bordées.

Le lendemain au matin, nous gouvernâmes sur *Lofanga*, où nos amis indiquoient un mouillage. La sonde ne toucha le fond qu'à une heure après midi; elle rapporta quarante brasses; c'étoit au côté sous le vent, ou Nord-Ouest, à environ un demi-mille de la côte: le rivage étoit escarpé et le fond de roche, et il y avoit une chaîne de brisans sous le vent. Ces obstacles me firent prendre la route de *Kotoo*: je comptois rencontrer sous cette Isle un meilleur ancrage; mais il nous avoit fallu un temps si long pour atteindre *Lofanga*, que nous n'arrivâmes près de *Kotoo* qu'au coucher du Soleil; et ne pouvant mouiller, cette nuit se passa comme la précédente.

Le 31, à la pointe du jour, je manœuvrai sur le canal

qui est entre *Kotoo* et le récif de rochers, situé à l'Ouest de cette Isle; en m'approchant, je reconnus que le vent étoit trop foible pour traverser le canal : je longeai alors le bord extérieur du récif, et je marchai au Sud-Est jusqu'à midi, m'apercevant, à cette époque, que nous ne faisions point de progrès du côté du vent; et craignant de m'éloigner des Isles avec un si grand nombre de Naturels à bord, je revirai et je revins sur mes pas, afin d'attendre une occasion de mouiller plus favorable. Nous étions assez près de *Footooha* au coucher du Soleil, et nous passâmes la nuit entre cette terre et *Kotoo*, sous les huniers et la misaine, les ris pris : le vent devint frais; il fut accompagné de rafalles et de pluies, et nous ne fûmes pas sans crainte. Je tins le pont jusqu'à minuit; j'y laissai alors le *Master*, auquel je donnai les ordres que je jugeai propres à dégager les vaisseaux des bas-fonds et des rochers qui nous environnoient; mais après avoir fait une bordée au Nord et être revenu au Sud, un grain léger porta *la Résolution* plus au vent que je ne l'avois compté : elle manqua d'échouer sur une Isle basse et sablonneuse, appelée *Pootoo-Pootooa*, qui est entourée de brisans; heureusement que l'équipage venoit de recevoir l'ordre de revirer, et que la plupart des matelots étoient à leurs postes; on exécuta avec sagesse et avec promptitude les mouvemens nécessaires, et nous ne dûmes notre salut qu'à la prestesse et à la justesse de la manœuvre. *La Découverte* se trouvant de l'arrière, ne courut pas le même péril. Tous les Navigateurs qui entreprennent des voyages pareils aux nôtres, éprouvent des accidens de cette espèce, plus ou moins dangereux.

Nos passagers eurent tant d'effroi, qu'ils montrèrent une grande envie de gagner la terre dès la pointe du jour. Je

fis mettre un canot à la mer, j'ordonnai à l'Officier qui le commandoit de les débarquer à *Kotoo*, de sonder ensuite le long du récif de cette Isle qui s'avance en pointe dans la mer, et de chercher un mouillage. J'étois aussi fatigué que les Insulaires de louvoyer au milieu des Isles et des bas-fonds, et j'avois résolu de mouiller le plus tôt possible. Tandis que le canot étoit absent, nous essayâmes de conduire les vaisseaux dans le canal qui est entre l'Isle sablonneuse et le récif de *Kotoo*; nous comptions y trouver une profondeur modérée et y jeter l'ancre, mais la marée ou un courant s'opposèrent à nos efforts, et nous fûmes réduits à mouiller par cinquante brasses, l'Isle sablonneuse nous restant à l'Est-quart-Nord-Est, à la distance d'un mille.

Nous y demeurâmes jusqu'au 4; durant cet intervalle, le Roi, Toobouéitoa et les habitans des Isles voisines, vinrent nous voir plusieurs fois; ils avoient un goût si vif pour nos marchandises, qu'un vent très-fort ne les empêchoit pas de se mettre en route. Le *Master* alla sonder les canaux entre les Isles qui gissent à l'Est; et, dans la matinée du 2, je descendis à *Kotoo* pour examiner cette terre.

Les récifs de corail qui l'environnent la rendent à peine accessible aux canots; elle n'a pas plus d'un mille et demi ou deux milles de longueur, et sa largeur est moindre encore: l'extrémité Nord-Ouest est basse, comme les Isles d'*Hopaee*; mais elle s'élève tout-à-coup vers le centre, et elle est terminée à l'extrémité Sud-Est par des dunes argilleuses et rougeâtres, qui ont environ trente pieds de hauteur. Le sol, dans cette partie, est de la même nature que celui des dunes; mais, dans les autres, c'est un ter-

reau friable et noir. Elle produit les fruits et les racines que nous avions trouvés sur les Isles de ce parage. Elle est assez bien cultivée, mais les habitans n'y sont pas en grand nombre. Tandis que je la parcourois, les matelots de mon canot coupoient du fourrage pour notre bétail; nous y plantâmes des grains de melons, ce qui parut faire beaucoup de plaisir aux Naturels; nous environnâmes la plantation de branches d'arbres. En retournant au canot, je passai sur les bords de deux ou trois étangs d'une eau bourbeuse, qui étoit plus ou moins saumâtre; et je vis un des cimetières des Insulaires, beaucoup plus propre que ceux de *Hapaee*.

Nous appareillâmes le 4, à sept heures du matin; et, à l'aide d'un vent frais de l'Est-Sud-Est, nous gouvernâmes sur *Annamooka*, où nous mouillâmes le lendemain, à-peu-près à l'endroit où nous avions jeté l'ancre quelque temps auparavant.

Je descendis à terre bientôt après, et je trouvai les habitans qui travailloient avec ardeur à leurs plantations: ils recueilloient des ignames pour les apporter à notre marché. Deux cents d'entre eux s'assemblèrent sur la grève; et ils firent, jusqu'à la fin du jour, des échanges, d'une manière aussi empressée que durant ma première relache. Quoiqu'il se fût écoulé peu de temps depuis notre départ, le fond de leurs richesses sembloit avoir beaucoup augmenté; nous n'avions pu y acheter que du fruit à pain la première fois; mais ils nous vendirent celle-ci des ignames et des bananes: d'où l'on peut conclure que la saison des différens végétaux de cette contrée se succède rapidement. Il parut aussi qu'ils s'étoient beaucoup adonnés à la culture pendant notre absence; car nous trouvâmes

de vastes plantations de bananes sur des terrains que nous avions laissés en friche. Les ignames étoient parfaitement mûres; nous en achetâmes une quantité considérable, et nous donnâmes des ouvrages de fer en échange.

Nous avions laissé à *Kotoo* Toobou, avec Poulaho et d'autres Chefs; et nous dûmes nous apercevoir que les Naturels du pays n'étoient contenus par personne. Durant cette journée, aucun d'eux ne parut avoir de l'autorité. Avant de retourner à bord, j'allai jeter un coup-d'œil sur les terrains où j'avois semé des graines de melon, et j'eus le chagrin de voir qu'une petite fourmi avoit gâté la plupart de ces graines. Mais les plantes de pomme-de-pin que j'y avois déposées croissoient à merveille.

Feenou arriva de *Vavaoo* le lendemain à midi : il nous dit que le gros temps avoit coulé bas plusieurs pirogues chargées de cochons et d'autres choses qu'il amenoit de cette Isle, et que les équipages avoient péri. Une nouvelle si affligeante ne sembla intéresser aucun des Naturels; quant à nous, nous le connoissions trop pour ajouter beaucoup de foi à son histoire. Vraisemblablement, il n'avoit pu se procurer à *Vavaoo* ce qu'il nous avoit promis : en supposant qu'il y eût embarqué des provisions, il les avoit sans doute laissées à *Hapaee*, où il dut apprendre que Poulaho étoit près de nous. Il savoit bien que celui-ci auroit, comme son supérieur, le mérite et la récompense du voyage. Son mensonge, cependant, ne fut pas mal imaginé; car le ciel avoit été si orageux les derniers jours, que le Roi et tous les Chefs qui nous suivirent, de *Hapaee* à *Kotoo*, étoient demeurés sur cette dernière Isle, n'osant pas, ainsi que nous, affronter le gros temps. Ils m'avoient prié de les attendre à *Annamooka*; c'est pour cela que j'y

vins une seconde fois, et que je ne me rendis pas directement à *Tongataboo*.

Poulaho et les Chefs qui l'accompagnoient arrivèrent le 7 : j'étois à terre avec Feenou, qui sentit combien il avoit eu tort de prendre un titre qui ne lui appartenoit pas. Non-seulement il reconnut Poulaho pour le Roi de *Tongataboo* et des autres Isles, mais il affecta d'insister beaucoup sur ce point, sans doute afin de réparer sa faute. Je le quittai, et j'allai faire ma cour à Poulaho : je le trouvai assis, et ayant devant lui quelques personnes : les Naturels s'empressèrent de venir rendre leurs devoirs à leur Roi, et le cercle fut bientôt très-nombreux. J'examinai avec soin le maintien et la conduite de Feenou en cette occasion. Je fus convaincu qu'il jouissoit réellement d'une assez grande autorité; car il se plaça au milieu des courtisans qui étoient assis devant Poulaho : il fut d'abord un peu honteux de ce que nous l'avions vu jouer un rôle bien différent; mais il reprit bientôt son assurance. Ces deux Chefs eurent un entretien qu'aucun de nous ne comprit, et nous ne fûmes pas satisfaits de l'interprétation qu'Omaï voulut nous en donner; mais nous sûmes alors à quoi nous en tenir sur le rang de Feenou. Il vint dîner à bord avec moi, ainsi que Poulaho; et ce dernier seul s'assit à table. Feenou, après avoir rendu ses hommages à son Souverain, selon la méthode ordinaire, c'est-à-dire, après avoir touché de sa tête et de ses mains les pieds du Roi, sortit de la grande chambre (*). Poulaho nous avoit

(*) Les lettres du Père Cantova nous apprennent qu'on aborde les principaux Chefs ou *Tamoles*, des Isles *Caroïnes*, aussi respectueusement que le Souverain des *Isles des Amis*. « Lorsqu'un » *Tamole* donne audience, il paroît assis sur une table élevée; les

assuré auparavant que ceci arriveroit ; et il fut démontré que Feenou ne pouvoit pas même manger ou boire en présence du Roi.

Nous appareillâmes le jour suivant, à huit heures du matin, et nous prîmes la route de *Tongataboo*, à l'aide d'une jolie brise du Nord-Est. Quinze ou seize pirogues à voile partirent avec nous, et chacune d'elles marcha beaucoup plus vîte que les vaisseaux. Feenou devoit faire la traversée sur *la Résolution ;* mais il aima mieux monter sa pirogue ; et il nous envoya deux guides, qu'il chargea de nous conduire au meilleur mouillage. Nous mîmes le cap au Sud-quart-Sud-Ouest du compas.

A cinq heures de l'après-midi, nous aperçûmes deux petites Isles dans l'Ouest, à environ quatre lieues. Nos pilotes donnoient à l'une le nom de *Hoonga Hapace*, et à l'autre celui de *Hoonga Tonga ;* elles gissent par 20° 36′ de latitude, et à dix ou onze lieues de la pointe occidentale d'*Annamooka*, dans la direction du Sud 46° Ouest. Les Naturels que nous avions à bord nous dirent que *Hoonga Hapaee* n'est habitée que par cinq hommes ; que

---

» peuples s'inclinent devant lui jusqu'à terre, et du plus loin » qu'ils arrivent, ils marchent le corps tout courbé, et la tête » presque entre les genoux, jusqu'à ce qu'ils soient auprès de sa » personne : alors ils s'asseient à platte terre ; et, les yeux baissés, » ils reçoivent ses ordres avec le plus profond respect. Quand le » *Tamole* les congédie, ils se retirent, en se courbant de la » même manière que quand ils sont venus, et ne se relevant que » lorsqu'ils sont hors de sa présence. Ses paroles sont autant » d'oracles qu'on révère ; on rend à ses ordres une obéissance » aveugle. Enfin on lui baise les mains et les pieds quand on lui » demande quelque grâce ». *Lettres édifiantes et curieuses*, Tome XV, p. 312 et 313.

Hoonga Tonga n'a point d'habitans, mais que l'une et l'autre sont remplies d'oiseaux de mer.

Nous continuâmes la même route jusqu'à deux heures du matin du jour suivant : nous aperçûmes à cette époque des lumières en avant ; et ne sachant pas si elles se trouvoient à terre ou à bord des pirogues, nous serrâmes le vent, et nous fîmes une courte bordée à droite et à gauche, jusqu'au lever de l'aurore. Nous remîmes ensuite le cap au Sud-quart-Sud-Ouest. Bientôt après, nous découvrîmes plusieurs petites Isles devant nous, et *Eooa* et *Tongataboo* par-delà. La sonde rapportoit vingt-cinq brasses, fond de sable et de corail brisé. La profondeur de la mer diminua peu-à-peu, à mesure que nous approchâmes des Isles indiquées tout-à-l'heure ; elles sont dispersées le long de la bande Nord-Est de *Tongataboo*. D'après le conseil de nos pilotes, nous gouvernâmes sur le centre de cette dernière terre, et vers le canal le plus large qu'offrent les petites Isles au milieu desquelles nous devions passer : nos canots sondoient en avant. Nous fûmes portés insensiblement sur une large batture, où l'on trouvoit, au-dessous de la surface de l'eau, une quantité innombrable de rochers de corail de différentes profondeurs. Malgré notre vigilance et nos soins, *la Résolution* toucha sur un de ces écueils. *La Découverte* toucha également, quoiqu'elle fût derrière nous. Heureusement que le choc ne fût pas trop fort, et que les deux vaisseaux n'essuyèrent aucun dommage. Nous ne pouvions rétrograder sans accroître le péril ; car nous étions arrivés avec un vent presque de bout : il n'étoit pas possible non plus de mouiller ; les rochers auroient certainement coupé nos câbles, et nous fûmes réduits à continuer notre route.

Comme on nous assuroit, et comme nous voyions nous-mêmes, que la mer avoit plus de profondeur dans l'espace intermédiaire entre nous et la côte, je m'arrêtai à cet expédient et je conçus de l'espoir. Toutefois, pour ne négliger aucune précaution, je fis jeter l'ancre dès que nous eûmes trouvé un fond qui n'étoit pas de roche, et j'ordonnai aux *Masters* de monter deux canots et d'aller prendre des sondes.

Nous mouillâmes à midi, et plusieurs habitans de *Tongataboo* arrivèrent bientôt sur leurs pirogues. Ils nous répétèrent, ainsi que nos pilotes, que nous trouverions un peu plus loin la mer profonde et un fond sûr. Ils ne se trompoient pas : car, sur les quatre heures, les canots nous avertirent, par un signal, qu'ils avoient découvert un bon mouillage. Nous appareillâmes tout de suite ; et après avoir marché jusqu'à la nuit, nous jetâmes l'ancre par neuf brasses, sur un excellent fond de sable.

Il y eut quelques ondées de pluie durant la nuit ; mais, à l'approche du matin, le vent passa au Sud et au Sud-Est, et amena le beau temps. Nous mîmes à la voile à la pointe du jour ; et, en manœuvrant sur la côte, nous ne rencontrâmes que des obstacles visibles et faciles à éviter.

Tandis que nous essayions de gagner le havre, auquel les Naturels nous conduisoient, le Roi se tint dans sa pirogue, qui voguoit autour de nous. Nous étions d'ailleurs environnés d'une multitude de petites embarcations. Poulaho en renversa deux qui ne purent lui laisser le passage libre, et il les fit chavirer avec autant d'indifférence que si elles n'avoient eu personne à bord. Parmi les Insulaires dont nous reçûmes la visite, j'aperçus

Otago (*), qui m'avoit été si utile durant mon second Voyage, et un autre appelé Toobou, qui avoit alors conçu beaucoup d'amitié pour le Capitaine Furneaux; chacun d'eux m'apporta un cochon et des ignames, et je ne manquai pas de leur donner aussi des marques d'amitié de mon côté.

Nous atteignîmes enfin le havre sur les deux heures de l'après-dîner; il étoit bien abrité et formé au Sud-Est par la côte de *Tongataboo*, et à l'Est et au Nord-Est par deux petites Isles. Nous y mouillâmes sur dix brasses, fond de sable vaseux, et à un tiers de mille du rivage.

CHAPITRE VII.

On nous reçoit à Tongataboo *d'une manière amicale. Description d'une collation des Insulaires. Établissement de l'Observatoire, etc. Description d'un village où résident les Chefs, et du pays des environs. Entrevues avec* Mareewagee, Toobou *et le fils du Roi. Grand Haiva, ou grande fête donnée par Mareewagee; feux d'artifice; combats de lutte et de pugilat. Distribution de notre bétail. Vol commis par les Naturels. Je fais arrêter Poulaho et d'autres Chefs. Présent de Poulaho, et un autre Haiva.*

Peu de temps après que nous eûmes mouillés, je descendis à terre accompagné d'Omaï et de quelques-uns des

(*) On trouve son portrait dans le second Voyage de Cook, Tome II, page 26 de la Traduction françoise.

Officiers. Le Roi nous attendoit sur la grève ; il nous conduisit à une jolie maison, située un peu en-dedans des bords du bois, et précédée d'une grande prairie de gazon. Il me dit que nous étions les maîtres de l'occuper durant notre relâche : nous ne pouvions désirer une position plus charmante.

Un cercle assez nombreux de Naturels ne tarda pas à venir s'asseoir devant nous sur la prairie. On apporta des racines de plante de *Kava*, qu'on mit aux pieds du Roi ; il ordonna de les couper en morceaux ; il les fit distribuer aux hommes et aux femmes, qui commencèrent à les mâcher ; et ils préparèrent en peu de temps un bowl de leur liqueur favorite. Sur ces entrefaites, nous vîmes arriver un cochon cuit au four, et deux paniers d'ignames grillées, qu'on divisa en dix portions, et qu'on distribua à quelques-uns des assistans ; mais j'ignore à combien de personnes chacune de ces portions étoit destinée. J'observai qu'on en donna une au frère du Roi, et qu'on en réserva une, sans doute, pour Poulaho, car c'étoit un morceau choisi : on servit ensuite la liqueur ; mais Poulaho ne parut pas se mêler de la distribution. On lui présenta la première coupe, et il dit de la donner à un homme qui étoit assis près de lui. On lui apporta aussi la seconde, qu'il garda. On m'offrit la troisième ; mais ayant vu préparer la boisson, je ne me souciai pas de la goûter, et elle passa à Omaï. Le reste fut envoyé à différens Insulaires, d'après les ordres de celui qui avoit le soin du bowl. Le frère du Roi reçut une ce ces coupes, qu'il emporta avec sa part du cochon et d'ignames. D'autres quittèrent également le cercle et emportèrent leurs portions : on nous dit qu'ils ne pouvoient ni boire, ni manger en

présence du Roi; cependant des hommes et des femmes d'un rang bien inférieur, mangèrent et burent sous ses yeux. La plupart se retirèrent bientôt, et ils emportèrent ce qu'ils n'avoient pas consommé.

Je remarquai que les Naturels qui avoient eu part à la collation, ne formoient pas la quatrième partie de l'assemblée : ceux qui reçurent des ignames ou un morceau de cochon, me parurent être de la maison du Roi. Les domestiques qui distribuèrent la viande de la Kava, les présentoient toujours assis, même à Poulaho. Quoique ce fût notre premier débarquement, quoiqu'il y eût auprès de nous une multitude d'hommes et de femmes que nous n'avions pas encore vus, aucun d'eux ne fut incommodé, et rien ne troubla le bon ordre.

J'allai chercher une aiguade avant de retourner à bord; on me conduisit à des étangs ou plutôt à des mares, qui renfermoient, disoit-on, de l'eau douce. L'une de ces mares m'offrit en effet une eau assez bonne; mais elle se trouvoit un peu avant dans l'intérieur du pays, et l'on ne pouvoit y remplir qu'un petit nombre de futailles. Ayant appris que l'eau étoit plus abondante sur la petite Isle de *Pangimodoo*, située près de notre mouillage, je m'y rendis le lendemain, et j'eus le bonheur d'y trouver un étang d'une eau meilleure que celle que nous avions rencontrée jusqu'alors. L'étang étoit très-sale; je le fis nettoyer, et nous y prîmes l'eau dont nous avions besoin.

Comme je me proposois de faire un séjour assez long à *Tongataboo*, nous dressâmes une tente près de la maison que Poulaho nous avoit donnée. On débarqua nos chevaux et notre bétail, et je laissai à terre un détachement des soldats de marine commandés par leur Officier. On éta-

blit l'observatoire à peu de distance de notre camp, et M. King demeura sur la côte, afin de suivre les observations, et de surveiller les travailleurs. On débarqua les voiles qu'il falloit réparer; quelques-uns de nos gens coupèrent du bois pour le feu, et des planches pour l'usage des vaisseaux, et les canonniers eurent ordre de se tenir dans l'Isle, et de faire les échanges avec les Naturels qui arrivoient de tous côtés, et qui apportoient des cochons, des ignames, des noix de coco, et d'autres productions du pays. Notre camp ressembla bientôt à une foire, et *la Résolution* et *la Découverte* furent si remplies, que nous pouvions à peine nous remuer sur les ponts.

Feenou avoit fixé sa résidence dans notre voisinage; mais il n'étoit plus le maître. Il conservoit cependant beaucoup de crédit, et les présens continuels qu'il nous fit, nous donnèrent de nouvelles preuves de son opulence et de sa générosité. Le Roi ne se montroit pas moins libéral envers nous; car il ne se passoit guères de jour, sans que nous reçussions de lui des choses précieuses. Nous apprîmes qu'il y avoit dans l'Isle d'autres personnages que nous n'avions pas encore vus. Otago et Toobou, en particulier, m'en citèrent un qui se nommoit Mareewagee, qui jouissoit, disoient-ils, d'un pouvoir étendu, et qui étoit fort respecté. Si Omaï ne se méprit pas sur ce qu'ils nous en racontèrent, Mareewagee se trouvoit revêtu d'une autorité supérieure à celle de Poulaho lui-même, son parent; mais comme il étoit vieux, et qu'il vivoit dans la retraite, il ne venoit pas nous rendre de visite. Plusieurs Naturels nous laissèrent entrevoir que l'élévation de son rang ne lui permettoit pas de nous faire cet honneur. De pareils détails excitant ma curiosité, j'avertis

Poulaho que je voulois aller chercher Mareewagee, et il me répondit amicalement qu'il m'accompagneroit le lendemain.

Nous partîmes en effet le 12, dès le grand matin, dans la pinasse, et le Capitaine Clerke me joignit sur un de ses canots. Nous marchâmes à l'Est des petites Isles qui forment le havre ; tournant ensuite au Sud, d'après les conseils de Poulaho, nous atteignîmes une baie spacieuse, ou une entrée que nous remontâmes l'espace d'environ une lieue, et nous débarquâmes au milieu d'un nombre considérable d'Insulaires, qui nous recurent avec des acclamations de joie. Ils se séparèrent sur-le-champ afin de laisser passer Poulaho, qui nous mena dans un terrain enclos, où il ôta la pièce d'étoffe qui lui servoit de vêtement, pour en mettre une neuve, pliée proprement, que portoit un jeune homme de sa suite. Une vieille femme l'aida à s'habiller ; et elle couvrit d'une natte l'habit du Roi. Nous jugeâmes que c'étoit pour qu'il ne le sallît pas quand il s'asseoiroit. Je lui demandai alors où étoit Mareewagee ; et je fus bien étonné d'apprendre qu'il étoit parti pour se rendre au vaisseau au moment qui précéda notre arrivée. Poulaho nous engagea à le suivre à une *Malaee*, c'est-à-dire, à une maison où se tiennent des assemblées publiques : cette maison étoit située environ un demi-mille plus loin. Lorsque nous eûmes atteint une grande prairie qui précédoit la façade, il s'assit au bord du chemin, et il nous dit d'aller seuls jusqu'à l'habitation. Nous profitâmes de son conseil, et nous nous assîmes à l'entrée ; la foule qui nous suivoit nous environna alors et s'assit comme nous. Omaï, qui nous servoit d'interprète, demanda de nouveau si nous verrions Mareewagee : on ne nous répondit rien de satisfaisant. J'imaginai qu'on nous cachoit à

dessein le vieux chef, et nous retournâmes à nos canots, très-piqués d'avoir fait une course inutile.. J'appris en arrivant à bord que Mareewagee n'y étoit pas venu. Il paroît qu'il y eût de notre part bien des méprises, et qu'Omai fut trompé, ou, ce qui est plus vraisemblable, qu'il comprit mal ce qu'on lui avoit dit sur le grand personnage à qui nous voulions nous présenter.

Quoi qu'il en soit, nous eûmes occasion d'examiner un village agréablement situé sur les bords d'un petit golfe, dans lequel tous les Chefs de l'Isle, ou du-moins la plupart, font leur résidence : chacun d'eux avoit sa maison au milieu d'une plantation, environnée de cabanes et d'offices pour les domestiques. Des haies très-propres enfermoient ces plantations, qui, en général, n'offroient qu'une seule entrée : c'étoit une porte contenue en-dedans par une barre de bois, ensorte que, pour pénétrer dans l'intérieur, il falloit attendre qu'on vînt ouvrir. Les grands chemins et les petits sentiers se trouvent dans l'intervalle qui sépare une plantation de l'autre, et il est nécessaire d'escalader les haies pour arriver sur le territoire de son voisin. Les Naturels laissent croître du gazon sur une grande partie de ces terrains, et ils y sement ou ils y plantent des choses plus agréables qu'utiles : mais nous vîmes dans presque toutes la plante appelée *Kava*, dont ils tirent cette boisson qu'ils aiment si passionnément. Quelques-unes des plantations offroient en abondance toutes les productions végétales de l'Isle ; mais j'observai que celles-ci n'étoient pas habitées par les Insulaires du premier rang. Il y a, près des chemins publics, de grandes maisons, précédées d'une prairie qui n'est pas enclose, et dont on soigne beaucoup le gazon. On me dit qu'ils

appartenoient au Roi; et je conjecture qu'on y tient les assemblées publiques. C'est à une de ces maisons que Poulaho nous conduisit.

Le lendemain, à midi, le célèbre Mareewagee, dont on nous avoit parlé si souvent, se rendit aux environs du poste que nous occupions dans l'Isle; il étoit suivi d'un grand nombre d'Insulaires de tous les rangs. On m'assura qu'il avoit pris cette peine afin de me fournir une occasion de le voir. Il savoit probablement que j'avois paru très-mécontent la veille de ne pas le rencontrer. L'après-dîner, je descendis à terre avec plusieurs de nos Messieurs, et Feenou nous servit de guide. Nous trouvâmes un homme assis sous un grand arbre, près de la côte, un peu à droite de notre tente : une pièce d'étoffe d'au-moins quarante verges de longueur, étoit étendue devant lui, et il étoit environné d'un cercle nombreux de Naturels des deux sexes, également assis. Nous supposâmes que c'étoit le grand personnage que nous venions chercher: mais Feenou nous détrompa, et il nous montra un vieillard assis sur une natte, à quelque distance, en nous disant que c'étoit là Mareewagee; il nous présenta au vieillard, qui nous reçut d'une manière très-amicale, et qui nous pria de nous asseoir. L'Insulaire assis sous l'arbre en face de nous, s'appeloit Toobou; et, lorsque j'aurai occasion d'en parler dans la suite, je le nommerai le vieux Toobou, pour le distinguer de l'autre Toobou, ami du Capitaine Furneaux; sa figure, ainsi que celle de Mareewagee, étoit vénérable. Le dernier étoit mince de taille, et il paroissoit avoir plus de soixante ans. Le premier, quoique moins âgé, avoit plus d'embonpoint, et il avoit si mal aux yeux qu'il sembloit presque aveugle.

Comme je ne m'attendois pas à trouver deux Chefs, je n'avois apporté qu'un présent. Il fallut le diviser; mais chacune des portions fut encore assez considérable, et Toobou et Mareewagee parurent très-satisfaits. Nous les amusâmes ensuite, l'espace d'une heure, avec deux cors de chasse et un tambour; le Capitaine Clerke tira un coup de pistolet, ce qui leur causa un extrême plaisir. Au moment où je pris congé, on roula la grande pièce d'étoffe étendue devant Mareewagee, et on me la donna, ainsi que des noix de coco.

Le 14, le vieux Toobou vint me voir à bord de *la Résolution*; il alla voir aussi le capitaine Clerke, et nous eûmes soin, l'un et l'autre, de lui faire des présens. Sur ces entrefaites, Mareewagee rendit une visite à notre détachement qui se trouvoit à terre; et M. King lui montra tout ce que nous avions débarqué. Il admira beaucoup notre bétail, et notre scie croisée fixa son attention pendant quelque temps.

Poulaho revint à midi du village où nous l'avions laissé deux jours auparavant, et il nous amena son fils, jeune homme d'environ douze ans; il dîna avec moi, mais il ne permit pas à son fils de s'asseoir à table. Je me trouvois plus à mon aise quand je l'avois pour convive; car alors les autres Naturels n'osoient approcher, et un petit nombre d'entre eux se tenoient dans ma chambre. Lorsque lui ou Feenou n'étoit pas à bord, ce qui, à-la-vérité, n'arriva guères durant notre relâche, les Chefs inférieurs s'asseioient à ma table sans façon, ou ils entroient dans ma chambre, à l'heure du repas, et ils m'importunoient beaucoup. Nous nous trouvions si gênés par la foule, qu'il n'y avoit pas moyen de dîner d'une manière tranquille. Le Roi

aima bientôt notre cuisine; je fus persuadé néanmoins qu'il dînoit si souvent avec nous, afin d'avoir le plaisir de boire plutôt que celui de manger; il prit en effet du goût pour le vin, et il vidoit sa bouteille aussi bien et aussi gaiement que nous. Il établit sa demeure dans une maison située près de notre tente; le soir, il donna à nos gens le spectacle d'une danse; et, ce qui étonna tout le monde, malgré son embonpoint monstrueux, il dansa lui-même.

Le 15, dans la matinée, je reçus un messager du vieux Toobou, qui me prioit de descendre à terre. J'allai le voir, accompagné d'Omaï: nous le trouvâmes assis comme les anciens Patriarches, au pied d'un arbre, et environné d'un cercle de Naturels, d'une physionomie respectable: une grande pièce d'étoffe étoit étendue de toute sa longueur devant lui; il nous invita à nous asseoir près de lui; il montra à Omaï la pièce d'étoffe, une touffe de plumes rouges, et une douzaine de noix de coco, en disant qu'il me les destinoit. Je le remerciai; et, comme je n'avois rien à lui donner, je l'engageai à venir à bord.

Omaï, que Poulaho envoya chercher, nous quitta alors; et Feenou, qui arriva bientôt après, m'informa que le jeune Futtafaihe, fils de Poulaho, désiroit me voir. Je me rendis à cette invitation, et je trouvai le Prince et Omaï assis sous un large dais d'une très-belle étoffe; une autre pièce, d'une étoffe plus grossière, longue de soixante-seize verges, et large de sept et demie, étoit étendue au-dessous d'eux et devant eux. Ils avoient un gros cochon à leur droite, et à leur gauche un monceau de noix de coco. Des Insulaires étoient assis en cercle autour de l'étoffe; je reconnus Marcewagee et d'autres personnages du premier rang. On m'engagea à m'asseoir près du Prince. Omaï me

dit que le Roi lui avoit recommandé de m'avertir, qu'étant mon ami, il comptoit sur mon attachement pour son fils, et qu'il en seroit plus assuré si j'acceptois ce présent. Je l'acceptai de bon cœur; et, comme il étoit l'heure du dîner, je les invitai tous à venir à bord.

Le jeune Prince, Mareewagee, le vieux Toobou, trois ou quatre Chefs inférieurs, et deux femmes âgées, et d'un rang supérieur, m'accompagnèrent. Mareewagee portoit une étoffe neuve, sur les bords de laquelle il y avoit six bouquets assez gros de plumes rouges. Nous jugeâmes qu'il avoit pris ce vêtement pour nous le donner; car, dès qu'il fut à bord, il l'ôta; et il me l'offrit. Il avoit sans doute ouï dire que les plumes me feroient plaisir. Chacun de mes hôtes reçut de moi des présens qui parurent les enchanter. Lorsque le dîner fut servi, ils ne voulurent ni s'asseoir à table ni manger. Je leur témoignai ma surprise, et ils me dirent qu'ils étoient *Taboo :* ce mot a bien des acceptions; mais, en général, il signifie une chose qui est défendue. On ne nous expliqua point pourquoi ils s'imposoient cette réserve. Après dîner, on leur montra toutes les parties du vaisseau, et, lorsque leur curiosité fut satisfaite, je les reconduisis à terre.

Dès que mon canot eut atteint le rivage, Feenou et quelques autres en sortirent. Le jeune Futtafaihe voulant les suivre, fut rappelé par Mareewagee, qui rendit à l'héritier présomptif de la Couronne, les hommages que je lui avois vu rendre au Roi. On permit à Futtafaihe de débarquer, après que le vieux Toobou et une des femmes âgées dont je parlois plus haut, lui eurent donné les mêmes marques de respect. Quand cette cérémonie fut achevée, tous les Naturels quittèrent mon canot, et pas-

sèrent dans une pirogue qui devoit les conduire à leur résidence.

Je fus bien-aise de les avoir remenés moi-même sur la côte : il me fut démontré clairement que Poulaho et son fils étoient au-dessus de tous les autres Chefs. J'appris d'ailleurs les degrés de parenté ou de puissance de plusieurs grands personnages dont j'ai souvent cité les noms. Je sus que Mareewagee et le vieux Toobou étoient frères ; ils avoient l'un et l'autre beaucoup de possessions dans l'Isle, et ils sembloient très-considérés du peuple : chacun des Naturels donnoit au premier l'épithète honorable de *Motooa-Tonga*, c'est-à-dire, de père de *Tonga*, ou de son pays. Son affinité avec le Roi ne fut plus un secret pour nous ; nous reconnûmes qu'il étoit son beau-père, Poulaho ayant épousé une de ses filles, dont il avoit un fils : ainsi Mareewagee étoit le grand-père du jeune Prince. Nous voyions depuis assez long-temps, que nous nous étions mépris en regardant Feenou comme le Souverain de ces Isles ; mais nous ne pouvions définir le rang qu'il occupoit ; il ne nous resta pas non plus de doute sur ce point. Feenou étoit un des fils de Mareewagee, et Tooboueiota en étoit un autre.

En débarquant, je trouvai le Roi dans la maison voisine de notre tente, avec ceux de nos gens qui résidoient sur la côte. A peine l'eus-je abordé, qu'il me donna un gros cochon, et une quantité assez considérable d'ignames. A l'entrée de la nuit, je vis arriver une troupe d'hommes qui s'assirent en rond, et qui chantèrent et s'accompagnèrent sur des tambours de bambou placés au milieu d'eux (*).

(*) On exécute le soir de pareils concerts autour de la maison.

Il y avoit trois longs tambours de bambous et deux plus courts : ils frappoient l'extrémité inférieure contre terre, comme dans la fête dont j'ai parlé plus haut. J'en aperçus deux autres couchés sur le sol, l'un à côté de l'autre; l'un étoit fendu : un Insulaire battoit sur ceux-ci à l'aide de deux petits bâtons : les musiciens chantèrent trois airs devant moi : on me dit que le concert avoit continué après mon départ, et qu'il dura jusqu'à dix heures du soir. Ils brûlèrent des feuilles de *Wharra* pour éclairer la scène; je ne les ai jamais vu faire usage d'autres flambeaux.

Tandis que je passois la journée avec ces grands personnages, M. Anderson se promena dans l'intérieur du pays, et il fit les remarques suivantes : ☞ « A l'Ouest de » l'endroit où nous avions établi notre tente, le terrain est » absolument inculte l'espace d'environ deux milles; mais » la nature y produit une multitude d'arbres et d'arbrisseaux d'une végétation très-forte. On trouve plus loin » une assez grande plaine, sur laquelle il y a des cocotiers » et quelques plantations peu étendues, qui semblent très-récentes; elles nous parurent être dans des districts » qu'on avoit laissés en friche jusqu'alors. Près de la crique qui se prolonge à l'Ouest de la tente, le sol est » plat, et il est couvert d'eau en partie à chaque marée. » Lorsque les flots le laissent découvert, on aperçoit à la » surface un rocher de corail qui offre des trous remplis » d'une vase jaunâtre; vers les bords, où il est un peu plus

---

des Chefs ou *Tamoles* des *Isles Carolines*. « Le *Tamole* ne s'endort qu'au bruit d'un concert de musique, que forme une troupe » de jeunes gens qui s'assemblent le soir autour de sa maison, et » qui chantent, à leur manière, certaines poésies ». *Lettres édifiantes et curieuses*, Tome XV, page 314.

» nu, il y a une multitude de petites ouvertures d'où sort » un égal nombre de crabes de deux ou trois espèces. » Ces crabes s'y montrent en foule; mais ils disparoissent » dès qu'on les approche, et les Naturels, avec toute leur » dextérité, ne peuvent en prendre un seul.

» On rencontre ici un ouvrage de l'art, qui annonce » une sorte d'industrie et de la persévérance : il commence, » d'un côté, sous la forme d'une chaussée étroite qui, » s'élargissant peu-à-peu, s'élève doucement à la hauteur » de dix pieds; à ce point, sa largeur est de cinq pas et » sa longueur entière de soixante-quatorze : elle aboutit à » une espèce de cirque qui a trente pas de diamètre, et » un ou deux pieds d'élévation au-dessus de la chaussée, » et qui offre quelques arbres au centre. Le côté opposé » du cirque touche à une seconde chaussée de la même » nature; mais celle-ci n'a que quarante pas de long, et » elle tombe en ruine. Le cirque et les deux chaussées » sont de grosses pierres de corail; la surface est couverte » d'une terre qui a produit une multitude de petits arbres » et d'arbrisseaux; et l'état de décomposition où l'on voit » d'ailleurs cet ouvrage, annonce qu'il est ancien. S'il a » servi jadis à quelque chose, il paroît qu'on n'en fait » aucun usage aujourd'hui; nous n'avons pu rien apprendre » des Naturels, si ce n'est qu'il appartient à Poulaho, et » qu'on lui donne le nom d'*Etchee* ».

Le 16 au matin, j'allai examiner les travaux que j'avois ordonnés sur la côte, et je fis ensuite, avec M. Gore, une promenade dans l'intérieur du pays. Nous eûmes occasion de voir de quelle manière les Naturels fabriquent leurs étoffes; nous étudiâmes ainsi la principale manufacture de ces Isles et de la plupart des autres de la Mer du Sud.

J'ai décrit fort en détail, dans mon premier Voyage (*), la méthode que suivent les O-Taïtiens ; comme celle des peuplades des *Isles des Amis* est différente à quelques égards, je crois devoir en parler.

Les femmes chargées de ce travail prennent d'abord les tiges ou les troncs du mûrier-papier, qu'on cultive pour cet objet, et qui arrivent rarement à plus de six ou sept pieds d'élévation, et à plus de quatre pouces de grosseur : elles en ôtent l'écorce, dont elles enlèvent ensuite les parties grossières avec une coquille de moule. Afin de détruire la convexité qu'a pris l'écorce autour de la tige, elles la roulent en sens contraire, et elles la font macérer dans l'eau (on m'a dit qu'on la laisse tremper une nuit) ; on l'étend alors sur un tronc d'arbre formant une espèce d'établi ; on la bat avec un instrument carré, de bois, qui a environ un pied de longueur, et qui est rempli de grosses rainures de tous les côtés, et quelquefois avec un autre instrument qui est uni. L'étoffe est bientôt fabriquée ; mais on la remet souvent sur le métier ; on la déroule, on la replie à diverses reprises, et on la bat de nouveau : il semble que le but de ces opérations subséquentes est d'en resserrer plutôt que d'en amincir le tissu : dès que le premier travail est achevé, on étend l'étoffe afin de la sécher. La longueur des pièces est de quatre à six pieds ; mais il y en a de plus grandes : leur largeur est moindre de moitié. A l'époque dont je parle, on réunit les pièces, et on les enduit pour cela du suc visqueux d'une baie appelée *Tooo*. Quand l'étoffe a la longueur qu'on veut lui donner,

(*) Voyez la Traduction françoise du second Voyage de Cook, Tome II, p. 479, dans la Collection de Hawkesworth.

on la place sur une large pièce de bois, au-dessus d'une empreinte composée de substances fibreuses tissues d'une manière très-serrée : l'ouvrière plonge une guenille dans un suc tiré de l'écorce d'un arbre nommé *Kokka*, et elle frotte l'étoffe, qui prend une couleur brune et qui devient lustrée : l'empreinte sur laquelle porte l'étoffe me parut destinée seulement à coller davantage les divers morceaux. On continue ces opérations du collage et de la teinture jusqu'à ce que l'étoffe ait la longueur et la largeur nécessaires ; les côtés offrent ordinairement une bordure d'un pied de largeur, qui n'est pas peinte, et il y en a une seconde plus large aux deux extrémités. Si quelques parties sont trop minces ou trouées, ce qui arrive souvent, on y colle des pièces qui la rendent par-tout de la même épaisseur. Pour avoir une couleur noire, les Naturels mêlent la suie d'une noix huileuse, appelée *dooedooe* avec le suc du *Kokka*. La proportion de ce mélange varie selon la teinte qu'ils désirent. Ils disent que l'étoffe noire, communément la plus lustrée, donne un vêtement frais, et que la première est plus chaude. Ils ne manquent pas, pour renforcer l'une et l'autre, d'y ajouter de petites pièces posées longitudinalement, et on ne peut y faire des déchirures que dans une direction.

Je rencontrai Feenou à mon retour, et je l'emmenai dîner à bord, ainsi qu'un second Chef qui étoit jeune. Lorsque le dîner fut servi, ils ne voulurent point manger; ils me dirent qu'ils étoient *Taboo Avy* : s'étant informés ensuite de quelle manière on avoit apprêté nos alimens, ils s'assirent à table, et ils mangèrent de bon cœur du cochon et des ignames qu'on avoit fait cuire sans *avy*, c'est-à-dire, sans eau. Je les assurai qu'il n'y avoit pas non plus d'eau

dans le vin, et ils en burent volontiers. Nous conjecturâmes que des principes de superstition leur interdisoient alors l'usage de l'eau : il est vraisemblable toutefois, que l'eau dont nous nous servions, leur inspiroit du dégoût, parce qu'on la puisoit à l'un des endroits où ils se baignent.

Mareewagee avoit fait préparer, pour le 17, une grande Fête (*Haiva*), à laquelle nous fûmes tous invités; on disposoit devant la maison qu'occupoit alors ce Chef, et près de notre poste, un terrain qui devoit servir de théâtre. Les Insulaires arrivèrent en foule, le matin, de l'intérieur du pays; chacun d'eux portoit sur son épaule une perche de six pieds de longueur, avec une igname suspendue à chacune des extrémités. Ces ignames et ces perches furent déposées dans le cirque; ils en formèrent deux pyramides ornées de différentes sortes de petits poissons, et arrangées de manière à produire le coup-d'œil le plus favorable. Mareewagee destinoit ce présent au Capitaine Clerke et à moi. Les Naturels placèrent le poisson d'une manière pittoresque, et nous fûmes bien-aise de le voir; mais il nous fut inutile, car il sentoit mauvais : on l'avoit gardé deux ou trois jours, afin de nous le présenter en cette occasion.

Ils commencèrent sur les onze heures à exécuter diverses danses, qu'ils appellent *Mai*. « Les musiciens (*) » qui devoient former le chœur, étoient assis et au nombre » de soixante-dix. Nous aperçûmes au milieu d'eux trois » instrumens auxquels nous donnâmes le nom de tambours,

(*) M. Anderson ayant décrit cette fête d'une manière plus détaillée que le Capitaine Cook, nous avons cru devoir imprimer ici cette partie de son Journal.

» quoiqu'ils ne ressemblassent pas aux nôtres : c'étoient » de gros morceaux de bois cylindriques, ou des troncs » d'arbres de trois à quatre pieds de long, et deux fois plus » gros que le corps d'un homme d'une taille ordinaire ; » nous en vîmes de plus petits : ils se trouvoient les uns » et les autres creux dans l'intérieur, mais fermés aux » deux bouts, et ouverts seulement au côté par une fente » d'environ trois pouces de large, qui se prolongeoit à-peu-» près sur toute la longueur : ils creusent l'intérieur par » cette ouverture, quoique cette opération soit très-dif-» ficile. Les Naturels appellent ces tambours *naffa* ; ils » les tiennent devant eux, l'ouverture tournée vers leur » visage, et ils frappent dessus avec deux morceaux cy-» lindriques d'un bois dur, d'un pied de long et de l'épais-» seur du poignet, et ils en tirent un son rude, mais écla-» tant et fort ; ils adoucissent ou ils ralentissent les coups » en quelques endroits de la danse, et, pour changer de » ton, ils frappent au milieu ou à l'extrémité de l'instrument.

» La première danse fut composée de quatre groupes, » chacun de vingt-quatre hommes, qui tenoient à la main » un petit instrument de bois mince et léger, d'environ » deux pieds de long, dont la forme ressembloit à celle » d'une courte pagaie oblongue, et auxquels les Naturels » du pays donnent le nom de *pagge*. Ils les agitèrent de » toutes sortes de manières ; ils les pointoient à droite et » à gauche vers la terre, en inclinant leur corps du même » côté ; ils les tournoient ensuite du côté opposé ; ils les » passoient brusquement d'une main à l'autre, et ils les » faisoient tourner avec beaucoup d'adresse. Ils varièrent » à l'infini les positions des *pagges*, et à chaque nouvelle » position, ils prirent de nouvelles attitudes : leurs mou-

» vemens furent d'abord peu vifs, mais ils s'animèrent
» selon celui des tambours. Ils récitoient en outre des
» phrases de chant que répétoit le chœur, et bientôt après,
» les musiciens et les acteurs chantèrent tous ensemble,
» et ils terminèrent ce premier jeu par des acclamations.

» Après un entr'acte de deux ou trois minutes, ils re-
» commencèrent les manœuvres du *pagge*, qu'ils conti-
» nuèrent plus d'un quart-d'heure. La dernière ligne des
» acteurs se divisa; elle tourna d'un pas lent les angles de
» la colonne, et se rencontrant au centre du front, elle
» forma la première. Les acteurs, sur ces entrefaites, ré-
» citèrent des phrases de chant, comme dans le premier
» acte; les autres lignes se déplacèrent successivement et
» de la même manière, jusqu'à ce que celle qui étoit d'a-
» bord au front se trouvât la dernière, et l'évolution con-
» tinua jusqu'à ce que la dernière ligne eût repris sa
» mière place. Ils exécutèrent une danse qui commença
» d'abord d'une manière assez froide, mais qui s'anima
» bientôt; et après avoir chanté environ dix minutes, tous
» les acteurs se divisèrent en deux groupes; ils s'éloi-
» gnèrent un peu; ils se rapprochèrent ensuite, et ils des-
» sinèrent une figure circulaire qui termina le ballet: on
» emporta les tambours, et les musiciens quittèrent la
» scène.

» La seconde danse n'avoit que deux tambours, et le
» chœur n'étoit composé que de quarante musiciens. Les
» danseurs, ou plutôt les acteurs, formoient deux rangs:
» je comptai dix-sept personnes dans le plus avancé, et
» cinq dans l'autre. Feenou étoit à leur tête, c'est-à-dire,
» qu'il occupoit le milieu de la première ligne, place d'hon-
» neur en ces occasions. Ils dansèrent et ils récitèrent des

» phrases de chant l'espace d'environ une demi-heure, » quelques fois sur un mouvement vif, et d'autres fois sur » un mouvement plus tranquille, mais toujours avec une » précision extrême : on eût dit que l'âme d'un seul homme » animoit tous ces corps, et nous fûmes frappés de la » justesse des pas et des voix. Vers la fin du ballet, la se- » conde ligne se partagea, et elle vint prendre la place de » la première, qui, après quelques évolutions, se retrouva » dans la position où elle étoit en arrivant sur la scène. » Lorsque ce ballet fut terminé, les musiciens et les tam- » bours disparurent comme à la fin de l'autre danse.

» Nous vîmes arriver trois tambours portés chacun par » deux ou trois hommes, et soixante-dix musiciens s'as- » sirent sur la scène pour former le chœur d'une troisième » danse. Celle-ci nous présenta deux lignes de seize per- » sonnes, c'est-à-dire, trente-deux acteurs en tout : le » jeune Toobou, qui avoit un vêtement couvert de plumes » rouges, et qui se trouvoit richement paré aux yeux des » spectateurs, étoit à leur tête. Ils dansèrent et chantèrent; » ils agitèrent le *pagge* comme les premiers; mais leur » jeu, en général, fut beaucoup plus animé, et l'assem- » blée fut si contente, qu'elle ne cessa de les applaudir; » elle parut sur-tout enchantée, lorsqu'ils laissoient pendre » le *pagge* devant eux, et qu'ils détournoient la tête, ainsi » qu'on la détourne quand on éprouve un sentiment de » honte. La ligne du derrière se divisa, et vint occuper » la place de l'autre, comme dans les deux premières » danses, mais ils reprirent bientôt leur ancienne place : » ils formèrent trois lignes; ils se retirèrent aux deux coins » de la scène, et ils laissèrent vide la plus grande partie » du théâtre. Deux hommes entrèrent alors brusquement,

» et se livrèrent un combat simulé avec les massues qu'ils
» emploient dans les batailles : ils les balancèrent d'abord
» de différentes manières ; ils firent ensuite le moulinet
» avec beaucoup de force et de rapidité, et ils déployèrent
» tant d'adresse, que quoiqu'ils fussent très-près, ils ne se
» touchèrent jamais. Ils ne montrèrent pas moins de dex-
» térité en transportant leurs massues d'une main à l'autre :
» les deux champions, après avoir continué quelque temps
» ces exercices, s'agenouillèrent et prirent de nouvelles
» attitudes : ils jetèrent, par exemple, leurs massues en
» l'air, et ils les ressaisirent au moment où elles tomboient.
» Ils s'en allèrent aussi brusquement qu'ils étoient venus.
» Ils avoient la tête couverte d'une étoffe blanche, qui
» ressembloit à un bonnet de nuit, et qui étoit serrée sur
» le front par une guirlande de feuillage : afin d'être plus
» au frais et moins embarrassés, ils se trouvoient nus
» d'ailleurs, si l'on excepte un pagne léger qui environnoit
» leur ceinture. Un homme qui portoit une pique, et qui
» étoit vêtu comme ces deux derniers, entra sur la scène
» d'une manière aussi brusque ; il regarda autour de lui
» d'un air effaré, comme s'il eût cherché son ennemi à
» l'un des coins de la scène, et il prit une attitude mena-
» çante : on eût dit qu'il vouloit transpercer l'un des spec-
» tateurs ; ses genoux un peu pliés trembloient sous lui,
» et il paroissoit écumant de rage. Après avoir gardé cette
» position quelques secondes, il passa à l'autre coin du
» théâtre ; il s'y tint dans la même attitude le même espace
» de temps, et sa sortie fut aussi brusque que son entrée.
» Durant cet intervalle, les danseurs qui s'étoient divisés
» en deux groupes, récitèrent avec lenteur des phrases
» de chant ; ils s'avancèrent ; ils se réunirent, et ils termi-

» nèrent le ballet au milieu des acclamations publiques. Si » l'on juge de cette danse par le rang des acteurs, ce fut » le plus pompeux de tous leurs spectacles; Futtafaihe, » frère de Poulaho, frappoit sur l'un des tambours; Fee- » nou frappoit sur un autre, et Mareewagee frappoit, à » l'entrée de sa hutte, sur un troisième qui ne faisoit point » partie de l'orchestre.

» Nous n'étions pas à la fin des danses : on en prépara » bientôt une nouvelle, dont quarante musiciens et deux » tambours devoient former l'orchestre : celle-ci fut com- » posée de soixante hommes, qui n'avoient point encore » paru, et qui se rangèrent sur trois lignes, la première » ayant vingt-quatre acteurs. Avant de commencer, ils » jouèrent un prologue assez long, dans lequel toute la » troupe répondoit de temps-en-temps à l'un des Naturels » qui discouroit : ils récitèrent alternativement avec le » chœur des phrases de chant (peut-être des vers); ils » agitèrent rapidement le *pagge* d'un grand nombre de » manières, et l'assemblée cria de toutes parts: *Mareeai*, » *Fyfogge!* mots d'éloges qui expriment des nuances » diverses. Ils se divisèrent en deux groupes qui se tour- » noient le dos; ils se retournèrent ensuite, et les deux » groupes changèrent de place et reprirent bientôt leur » première position, comme dans les autres danses. Ils » se divisèrent et se retirèrent sur les coins de la scène » pour laisser le champ libre à deux athlètes qui exécu- » tèrent un combat simulé de massues: ces deux champions » furent bientôt remplacés par deux autres; sur ces entre- » faites, les danseurs récitèrent des phrases de chant len- » tement et alternativement avec le chœur; ils revinrent en- » suite sur le devant de la scène, et ils terminèrent le ballet.

» Ces danses, si toutefois on peut les appeler de ce
» nom, durèrent depuis onze jusqu'à près de trois heures.
» Les Chefs de l'Isle vouloient surement nous donner une
» fête, ou nous montrer leur dextérité dans les exercices
» du corps. Une multitude d'Insulaires assistèrent à ces
» jeux, et l'inégalité du terrain rendit très difficile l'éva-
» luation du nombre des spectateurs; cependant nous
» comptâmes le premier cercle, et remarquant qu'ils étoient
» rangés, en quelques endroits, sur vingt ou trente de
» hauteur, nous supposâmes qu'il y avoit près de quatre
» mille personnes. La foule qui environnoit notre marché,
» ou qui rodoit autour de notre tente, étoit au-moins aussi
» nombreuse, et nous calculâmes qu'il se trouvoit alors
» dix ou douze mille Insulaires dans notre voisinage, c'est
» à-dire, dans l'espace d'un mille de tour. La plupart y
» étoient venus par curiosité.

» Nous regrettâmes beaucoup de ne pas entendre les
» paroles de leurs ballets; nous aurions surement recueilli
» des observations précieuses sur l'esprit et les coutumes
» de ces peuplades. L'assemblée ne manquoit point d'ap-
» plaudir à la pantomime des acteurs et des danseurs,
» lorsqu'elle étoit juste et précise; mais il faut remarquer
» qu'elle paroissoit surtout extrêmement sensible aux pa-
» roles. Au reste, la variété des mouvemens, leur justesse
» et leur étendue, rendirent la pantomime seule, ou le jeu
» des acteurs, bien digne de notre attention. Les dessins
» qu'a fait M. Webber des jeux de *Hapaee*, sont appli-
» cables à ceux que nous vîmes ici, et ils acheveront d'in-
» diquer l'ordre et la position des danseurs et des acteurs;
» toutefois le crayon du dessinateur, ou la plume de l'é-
» crivain, n'exprimeront jamais complétement des gestes

» ou des attitudes sans nombre, aussi remarquables par » l'aisance et la grâce que par leur variété.

» Le soir, on nous donna le spectacle d'un *Bomai*, » c'est-à-dire, qu'on exécuta les danses de nuit devant la » maison occupée alors par Feenou. Elles durèrent en- » viron trois heures; durant cet intervalle, nous vîmes » douze danses, qui ressemblèrent beaucoup à celles de » *Hapaee*. Il y en eut deux d'exécutées par des femmes; » et, au milieu de celles-ci, nous vîmes arriver une troupe » d'hommes, qui formèrent un cercle en-dedans de celui » des danseuses. Vingt-quatre hommes, qui en exécutèrent » une troisième, firent, avec leurs mains, une multitude » de mouvemens très-applaudis, que nous n'avions pas » encore vus. L'orchestre se renouvela une fois. Feenou » parut sur la scène, à la tête de cinquante Insulaires qui » avoient joué à *Hapaee*: il étoit magnifiquement habillé; » de la toile et une longue pièce de gaze composoient » son vêtement, et il portoit de petites figures suspendues » à son cou. A la fin des jeux, nous nous aperçûmes que » nous avions exposé les Insulaires, ou plutôt qu'ils s'étoient » exposés eux-mêmes à de grands embarras; car, se trou- » vant rassemblés en foule sur cette partie de l'Isle, ils » furent obligés de passer la nuit sous des buissons, ou au » pied d'un arbre. Plusieurs couchèrent en plein air, ce » dont ils ne se soucient point du tout, ou ils se prome- » nèrent jusqu'à la pointe du jour ».

La fête se passa avec plus d'ordre que ne le promettoit une si grande assemblée. Il devoit y avoir des hommes mal intentionnés dans une foule si nombreuse; et, en effet, nous en rencontrâmes bientôt. Notre vigilance et nos soins ne les empêchèrent pas de nous piller de toutes parts,

et ils commirent leurs vols d'une manière très-audacieuse et très-insolente. Ils entreprirent de dérober tout ce que nous avions; mais la foule étoit toujours nombreuse, et, de peur que les innocens ne fussent punis pour les coupables, je ne permis pas aux sentinelles de tirer. Ils essayèrent, en plein midi, d'enlever une ancre qui pendoit au bossoir de *la Découverte*; et ils en seroient venus à bout, si la patte ne se fût accrochée à une des chaînes de fer qui se trouvoient à la hanche du vaisseau. Ils ne purent dégager l'ancre avec la main, et ils ne connoissoient point l'usage des palans. Ils cassèrent l'os de l'épaule d'une de nos chèvres; et l'animal en mourut peu de temps après: c'est la seule violence que nous eûmes à leur reprocher. La perte retomba sur eux; car c'étoit une des chèvres que je me proposois de laisser dans l'Isle: au reste, le Naturel coupable du délit ne le savoit pas.

Ce qui se passa dans la matinée du 18 nous éclaira sur une de leurs coutumes. Un des Insulaires, ayant amené sa pirogue près de *la Résolution*, entra par le haut des écoutilles, et vola un plat d'étain. Il fut découvert; on le poursuivit, et on le ramena à la hanche du vaisseau. Trois vieilles femmes, qui étoient dans la pirogue, poussèrent des lamentations lorsqu'elles nous virent maîtres du voleur; elles se donnèrent des coups de poing terribles sur le sein et sur le visage, sans néanmoins verser une larme. Nous découvrîmes la cause des tumeurs et des cicatrices que nous apercevions aux os des joues de la plupart d'entre eux. Les coups multipliés qu'ils se portent aux joues meurtrissent la peau, et en font même sortir le sang à gros bouillon; lorsque les blessures sont récentes, on croiroit qu'on y a produit un cercle par le

moyen du f r. Ils se découpent, avec des instrumens, cette partie du visage, en beaucoup d'autres occasions, de la même manière que les O-Taïtiens se découpent le haut de la tête. J'envoyai des présens à Mareewagee, afin de lui témoigner combien j'étois sensible à ceux que j'avois reçus de lui la veille. La fête qu'il nous avoit donnée exigeoit de moi quelque chose de pareil : je fis faire l'exercice à un détachement des soldats de marine, à l'endroit où les danses avoient été exécutées, et nous tirâmes des feux d'artifice le soir, devant Poulaho, devant les principaux Chefs et une assemblée nombreuse. Les spectateurs eurent beaucoup de plaisir en voyant les soldats tirer par pelotons; mais nos fusées d'eau leur causèrent un étonnement extraordinaire ; les fifres et le tambour, ou les cors-de-chasse qui jouèrent sur ces entrefaites, attirèrent foiblement leur attention. Comme il n'est permis à personne de s'asseoir derrière le Roi, il se trouvoit au fond de l'amphithéâtre ; et, pour que rien ne l'empêchât de voir, aucun des Naturels n'étoit placé directement devant lui. Les Insulaires se rangèrent de manière à former un sentier qui laissoit un espace libre depuis le siège de Poulaho jusqu'au lieu de la scène.

Nous avions annoncé cette fête pour le soir ; les Naturels l'attendirent avec impatience, et ils employèrent la plus grande partie de l'après-dîner à des combats de lutte et de pugilat. Ils donnent le nom de *Fangatooa* au premier de ces exercices, et celui de *Foohoo* au second. Lorsque l'un d'eux veut lutter contre un autre, il quitte sa place à pas mesurés, en appliquant un coup sec sur la jointure du coude de l'un de ses bras, qui est plié, d'où il résulte un son creux, qu'on regarde comme le signal

du défit. S'il ne se présente aucun adversaire, il retourne, de la même manière, au point d'où il est parti, et il se rassied ; mais il se tient quelquefois assez long-temps debout sur l'arène, et il continue alors à frapper son coude, et à provoquer un rival. S'il s'en présente un, les deux athlètes s'approchent, et montrent de la gaieté et de la bonne humeur; ils sourient ordinairement, et ils arrangent la pièce d'étoffe qui est attachée autour de leurs reins : ils se prennent enfin par la ceinture : celui des deux qui vient à bout d'entraîner l'autre, s'efforce tout de suite de le soulever de terre, et de le jeter sur le dos ; et s'il parvient, avant de le terrasser, à faire deux ou trois tours en le balançant dans les airs, son adresse ne manque jamais d'exciter les applaudissemens des spectateurs. Quand leurs forces sont égales, ils se serrent de plus près, et ils entrelacent leurs jambes, ou ils se lèvent sur la pointe des pieds, afin de se renverser. Ils déploient une force prodigieuse dans ces assauts ; leurs muscles sont si tendus, qu'on les croit prêts à se rompre. Le champion qui est terrassé se retire tout de suite ; mais le vainqueur s'assied durant quelques minutes, et il retourne à sa place, où les Naturels qui sont de sa bande proclament son triomphe par quelques phrases de chant d'une mesure peu animée. Après s'être tenu assis un moment, il se lève de nouveau, et il recommence ses défis : plusieurs champions se présentent quelquefois à lui; mais il a le privilège de choisir celui qu'il veut; et, quand il a terrassé son adversaire, il a aussi le droit exclusif de proposer d'autres cartels, jusqu'à ce qu'il soit vaincu ; s'il est enfin renversé, la bande opposée chante la victoire. Cinq ou six hommes se lèvent souvent à-la-fois, et proposent des défis;

dans ce cas, il est commun de voir trois ou quatre couples qui se battent en même-temps. On est surpris de la modération qu'ils conservent dans ces exercices. Nous n'en aperçûmes pas un seul qui parût mécontent ou affligé en quittant l'arène. Lorsqu'ils trouvent leurs forces si égales qu'ils désespèrent de triompher, ils cessent le combat d'un commun accord. Si l'un est renversé d'une manière qui n'est point loyale, ou s'il reste des doutes sur celui qui a l'avantage, les deux côtés chantent la victoire, et les champions se livrent un second assaut. Le vaincu ne peut se mesurer une seconde fois contre l'homme qui l'a terrassé.

Ceux qui s'exercent au pugilat s'avancent de côté; ils changent de position à chaque pas; un de leurs bras est étendu en avant, et l'autre par derrière. Ils tiennent d'une main une corde, dont ils se serrent fortement le poignet lorsqu'il se présente un adversaire: ils arrivent quelquefois sur la scène le poignet tout garni. J'imagine qu'ils emploient ce moyen pour ne pas se disloquer la main ou les doigts. Ils visent ordinairement à la tête; ils se portent aussi des coups sur les flancs, et ils s'attaquent avec beaucoup d'ardeur. Ils changent de côté, et ils se battent également des deux mains. Ils tournent sur le talon, au moment qu'ils ont frappé leur antagoniste, et ils lui donnent un coup très-sec de l'autre main par-derrière; c'est celui de leurs coups qu'ils aiment le mieux, et qui paroît le plus adroit.

Il est rare que les combats du pugilat durent long-temps; les champions quittent l'arène, ou l'un se reconnoît vaincu. L'assemblée ne chante jamais la victoire, à moins que l'un des deux ne renverse son rival sur la poussière;

d'où l'on peut conclure que les Insulaires préfèrent les combats de lutte. Les petits garçons pratiquent ces deux exercices; et on voit souvent de petites filles se battre opiniâtrément de la même manière. Ils ne semblent point du tout honteux d'être vaincus; le champion malheureux se rassied avec autant d'indifférence que s'il n'étoit pas entré en lice. Quelques-uns de nos gens voulurent mesurer leurs forces dans ces deux sortes de combats; mais ils furent toujours battus, si j'en excepte un petit nombre de cas, où les champions du pays n'usèrent pas de leurs avantages, de peur de nous offenser.

En réfléchissant sur le penchant au vol de la plupart des Insulaires, et sur leur adresse à dérober ce qu'ils n'espéroient pas obtenir loyalement, je sentis que notre bétail, qui se trouvoit alors à terre, courroit des risques, malgré toutes nos précautions. Je crus devoir déclarer que je me proposois de leur laisser quelques-uns de nos quadrupèdes, et même en faire la distribution avant notre départ.

Le 19, dans la soirée, j'assemblai tous les Chefs de la maison que nous occupions : je donnai au Roi un jeune taureau d'*Angleterre* et une vache; à Mareewagee, un bélier du *Cap* et deux brebis; et à Feenou, un cheval et une jument. Comme j'avois annoncé cette distribution la veille, la plupart des Insulaires, qui étoient aux environs de notre petit camp, y assistèrent. Je recommandai à Omai de dire que leur Isle étoit éloignée de plusieurs mois de navigation, des pays où l'on trouve de pareils animaux; que je les avois amenés de si loin pour leur usage, et que cette transplantation m'avoit occasionné beaucoup de peines et de dépenses; qu'ils feroient mal s'ils en tuoient

un seul avant que la race en fût très-multipliée ; et enfin qu'il devoient, eux et leurs enfans, se souvenir qu'ils les avoient reçus des Navigateurs de *Britane*. Omai leur expliqua d'ailleurs le parti qu'on en pouvoit tirer, et la manière dont il falloit en prendre soin; au reste, il s'expliqua sans doute fort mal sur ce dernier article, car il étoit peu instruit des détails de l'économie rurale. Voulant laisser avec le reste de notre bétail, jusqu'à ce que nous fussions au moment de notre départ, les quadrupèdes dont je venois de faire présent aux Insulaires, j'engageai les Chefs à envoyer à notre bergerie un homme ou deux qui s'habitueroient à ces animaux, et qui acquerroient des instructions sur la façon de les soigner: Poulaho et Feenou suivirent mon conseil; mais ni Mareewagee, ni personne de sa suite, ne s'occupa des moutons qu'il avoit eus en partage, et le vieux Toobou ne vint point à cette assemblée, quoique je l'y eusse invité, et qu'il fût dans les environs. Je me proposois de donner en outre des chèvres, un mâle et deux femelles à Mareewagee; mais, comme il montroit tant d'indifférence, je les ajoutai à la portion du Roi.

Je ne tardai pas à connoître que le partage avoit mécontenté bien du monde; car on m'avertit le lendemain qu'il nous manquoit un chevreau et deux coqs d'Inde. Je ne pouvois imaginer qu'ils se fussent perdus par hazard, et je résolus de ne pas les laisser entre les mains des voleurs. Pour cela, je commençai par saisir trois piroguea qui se trouvoient à la hanche des vaisseaux. Je descendis ensuite à terre, et ayant rencontré le Roi, son frère, Feenou, et quelques autres Chefs, dans la maison que nous occupions, je leur donnai une garde; et je leur fis com-

prendre que je ne tiendrois aux arrêts jusqu'à ce qu'on m'eût rendu, non-seulement le chevreau et les coqs d'Inde, mais tout ce qu'on nous avoit dérobé à différentes époques. Lorsqu'ils se virent prisonniers, ils dissimulèrent leur chagrin autant qu'ils purent; et après m'avoir assuré qu'on me rendroit tout, ainsi que je le désirois, ils s'assirent, et burent la *Kava* d'une manière enjouée et tranquille : on me rapporta bientôt une hache et un coin de fer. Sur ces entrefaites, quelques Naturels en armes se rassemblèrent derrière notre maison ; mais ils se dispersèrent dès le moment où nos soldats de marine marchèrent contre eux. Je recommandai aux Chefs de défendre ces attroupemens; ils donnèrent en effet des ordres, auxquels les habitans du pays obéirent. Je les engageai à venir dîner avec moi à bord, et ils y consentirent de bon cœur. Plusieurs Insulaires ayant ensuite représenté que le Roi ne devoit pas quitter la côte, le Prince se leva à l'instant, et déclara qu'il étoit prêt à partir. Nous nous rendîmes donc sur *la Résolution*; le Prince et sa suite y demeurèrent jusqu'à quatre heures, et je les reconduisis dans l'Isle : bientôt après on me ramena le chevreau et un des coqs. Ils promirent de nous livrer l'autre le lendemain ; comptant sur leur parole, je relâchai les pirogues, et je rendis la liberté aux Chefs.

Quand les Chefs nous eurent quittés, nous fîmes une promenade, Omai et moi, afin d'observer un des repas des Naturels; car c'étoit un des momens de la journée où ils mangent. Je trouvai qu'ils avoient en général de bien petites rations. Il ne faut pas s'en étonner, puisqu'ils nous avoient vendu la plupart des ignames et des autres provisions qu'ils avoient apportées, et qu'ils ne pensoient jamais à

retourner dans leurs bourgades, tant qu'ils rencontroient quelque espèce de subsistance autour de notre camp. Nous étions établis sur une pointe de terre en friche; et, à proprement parler, aucun des Insulaires ne résidoit à un mille de nous : il se trouvoit une foule si nombreuse d'étrangers sur les districts où commencent les cultures, que nous nous attendions à y voir les maisons remplies de monde. Nous nous trompions : les familles qui y résidoient n'avoient pas un seul hôte. Tous les étrangers vivoient sous des angars mal construits, ou sous des arbres et des buissons. Nous remarquâmes qu'on avoit coupé les branches des cocotiers, afin de bâtir des huttes pour les Chefs.

Nous rencontrâmes, durant cette promenade, une demi-douzaine de femmes qui soupoient au même endroit. On mettoit les morceaux dans la bouche de deux d'entre elles, et lorsque nous en demandâmes la raison, on nous dit qu'elles étoient *Taboo-Mattee*. Nous apprîmes, en faisant des recherches ultérieures, que l'une avoit lavé le cadavre d'un Chef deux mois auparavant, et qu'elle ne devoit toucher aucun aliment pendant cinq mois : l'autre avoit aussi lavé le cadavre d'une personne d'un rang inférieur, et elle étoit soumise à la même abstinence, qui devoit finir plus tôt. Nous aperçûmes, à peu de distance de là, une troisième femme à qui on mettoit également les morceaux dans la bouche : on nous avertit qu'elle avoit aidé à laver le corps du Chef dont je parlois tout-à-l'heure.

Le Roi arriva à bord le 21, dès le grand matin; il venoit m'inviter à un spectacle qu'il vouloit donner le même jour. Sa toilette étoit déjà faite; le barbier lui avoit barbouillé toute la tête d'un fard rouge, afin de rougir ses

cheveux, qui étoient naturellement d'un brun foncé. Je l'accompagnai à terre après le déjeûner, et je trouvai ses gens occupés à planter, au front de notre maison, quatre longs poteaux, à deux pieds de distance l'un de l'autre, et de cette manière (oo/oo) : L'espace entre les poteaux fut ensuite rempli d'ignames; et à mesure que les Naturels le remplirent, ils eurent soin d'assujétir les poteaux avec des bâtons placés à environ quatre pieds d'intervalle, afin d'empêcher que la pression des ignames ne les séparât. Lorsque les ignames eurent atteint le sommet des premiers poteaux, ils en superposèrent de nouveaux, et les deux pyramides s'élevèrent à plus de trente pieds. Ils placèrent au sommet de la première, deux cochons cuits au four; ils mirent un cochon vivant au haut de la seconde, et ils attachèrent au milieu un second cochon par les pieds. Nous fûmes étonnés de la facilité et de la promptitude avec laquelle ils formèrent ces pyramides. Si j'avois ordonné aux matelots d'exécuter un pareil ouvrage, ils auroient juré qu'on ne pouvoit le faire sans charpentiers; les charpentiers auroient employé douze instrumens divers, et au-moins cent livres de clous, et avec tous leurs moyens, ils auroient mis à cette opération autant de journées que les Insulaires y mirent d'heures. Mais les matelots, comme la plupart des animaux amphibies, sont de peu de secours à terre. Quand les Naturels eurent garni de provisions ces deux pyramides, ils rassemblèrent plusieurs autres tas d'ignames et de fruits à pain, de chaque côté de la scène; et ils apportèrent ensuite une tortue, une quantité considérable d'excellent poisson, une pièce d'étoffe, une natte, et quelques plumes rouges : le Roi vouloit me faire présent de toutes ces choses; il sembloit désirer que son présent

surpassât celui que j'avois reçu de Feenou à *Hapeee*, et il y réussit.

Ils commencèrent à une heure le *Mai* ou les danses. La première fut presque une répétition de celle que nous avions vue à la fête de *Mareewagee*. La seconde eut pour premier danseur Toobou, l'ami du Capitaine Furneaux; quatre ou cinq femmes y parurent, et elles exécutèrent les évolutions et les pas avec autant d'exactitude que les hommes. Les acteurs se divisèrent en deux bandes, et abandonnèrent la scène à deux champions, qui se livrèrent un de ces combats simulés de massues, dont j'ai déjà fait la description. A la fin de la troisième danse, qui fut la dernière, deux autres guerriers arrivèrent avec leurs massues, et montrèrent beaucoup de dextérité. Des combats de lutte et de pugilat remplacèrent ces danses; l'un des Insulaires entra dans la lice avec une espèce de massue composée de la tige d'une feuille de cocotier, qui est dure et pesante; une arme aussi redoutable effraya sans doute les rivaux, et il ne s'en présenta point (*). On répéta le *Bomai* pendant la nuit; Poulaho lui-même y dansa, vêtu d'étoffes d'*Angleterre* : mais les danses exécutées durant cette nuit, ou durant cette journée, ne furent ni aussi belles, ni aussi animées que celles de Feenou, ou de Mareewagee; et il n'est pas besoin d'en parler davantage.

Je dînai à terre, afin de ne perdre aucune partie du spectacle. Le Roi s'assit à ma table; mais il ne voulut ni boire ni manger. Je reconnus que la présence d'une

(*) Je ne me suis point trompé sur le sens de l'original, et s'il n'y a pas de faute d'impression, il faut entendre la phrase dans un sens ironique. (*Note du Traducteur.*)

femme, que j'avois invitée à ce repas, d'après ses sollicitations, l'arrêtoit : nous découvrîmes ensuite qu'elle étoit d'un rang supérieur au sien. Dès que cette femme si imposante eut dîné, elle s'avança vers le Roi, qui mit ses mains sous les pieds de sa Souveraine, et elle se retira. Au même instant, Poulaho plongea ses doigts dans un verre de vin, et il reçut les hommages de tous les gens de sa suite. C'est la seule fois que nous l'ayions vu donner à quelqu'un des marques de respect. Il me demanda des feux d'artifice, et j'en fis tirer le soir; malheureusement les pièces se trouvèrent gâtées, et elles ne remplirent pas l'attente des spectateurs.

CHAPITRE VIII.

Les Naturels dépouillent quelques-uns de nos Officiers. Description d'une pêche des habitans du pays. Visite à Poulaho. Description d'un Fiatooka. *Observations sur la vie privée de Poulaho. Cérémonie funèbre. De la plante appelée* Kava, *et de la liqueur qu'en tirent les Insulaires. Description de la petite Isle d'*Onevy. *L'un des Habitans est blessé par une Sentinelle. MM. King et Anderson vont voir le frère du Roi. Accueil qu'ils reçoivent. Autre cérémonie funèbre. Remarques sur les districts qu'ils traversèrent. Nous nous préparons à remettre à la voile. Eclipse de Soleil observée d'une manière imparfaite. Remarques de M. Anderson sur l'Isle et sur ses productions.*

Comme il n'y avoit plus de fête à espérer de notre côté ou de celui des Chefs, et que la populace avoit satisfait sa curiosité, elle nous quitta en grande partie le lendemain du *Haiva* de Poulaho : cependant des voleurs rodoient encore autour de nous, et, encouragés par la négligence de nos gens, ils nous déroboient sans cesse quelque chose.

Des Officiers des deux vaisseaux, qui avoient fait une course dans l'intérieur de l'Isle, sans ma permission, et même sans que je le susse, revinrent le soir après une absence de deux jours; ils étoient partis avec leurs fusils,

avec des cartouches et avec des marchandises du goût du pays, et les Naturels eurent l'adresse de les dépouiller complétement durant cette expédition : il manqua d'en résulter des suites fâcheuses ; car, dès que nos voyageurs furent de retour, ils se plaignirent au Roi, par l'entremise d'Omaï, du traitement qu'ils avoient reçu. Poulaho ignorant mes intentions, et d'après ce qui étoit arrivé, craignant que je ne l'arrêtasse de nouveau, s'éloigna le lendemain de très-bonne heure; Feenou suivit cet exemple, et il ne resta pas dans notre voisinage un Chef revêtu de quelque autorité. J'en fus très-fâché, et je témoignai à Omaï mon mécontentement de ce qu'il s'étoit mêlé d'une pareille affaire. Ma réprimande lui inspira le désir de ramener Feenou ; il eut soin de l'assurer que je n'emploierois pas la force pour obliger les Insulaires à rendre ce qu'ils avoient pris à nos Messieurs, et sa négociation eut du succès. Feenou, comptant sur cette parole, reparut le soir; nous le reçûmes bien, et Poulaho revint aussi le jour suivant.

Ces deux Chefs me firent observer, avec raison, qu'il falloit les avertir lorsque les équipages voudroient aller dans l'intérieur du pays; ils ajoutèrent qu'en pareil cas ils nous donneroient des guides et une escorte, et qu'ils se trouveroient responsables de notre sûreté. Je crois qu'avec cette précaution, un voyageur et ses richesses sont aussi en sûreté à *Tongataboo* que dans les pays du monde les mieux policés. Je ne me donnai aucun soin pour obtenir la restitution des choses qu'on avoit prises à nos Officiers; cependant Feenou fit tout rendre, excepté un fusil et un petit nombre d'articles d'une moindre valeur. Nous avions recouvré à cette époque, les coqs d'Inde et la plupart des instrumens qu'on avoit dérobés à nos ouvriers.

Le 25, deux canots, que j'avois envoyés à la découverte du canal le plus propre à regagner la haute mer, revinrent. Les *Masters* qui les commandoient, me dirent que le canal au Nord, par lequel nous étions venus, étoit extrêmement dangereux, qu'il se trouvoit rempli de rochers de corail d'un bord à l'autre; mais qu'il y en avoit un très-bon à l'Est, resserré cependant par de petites Isles dans un de ses points, et que nous aurions besoin d'un vent très-favorable, c'est-à-dire, d'un vent d'Ouest, qui ne souffloit pas souvent sur ce parage. Les deux bâtimens étoient approvisionnés de bois et d'eau; nos voiles se trouvoient réparées, et nous ne devions plus guères espérer de vivres des habitans; mais comme il devoit y avoir une éclipse le 5 du mois suivant, je résolus de l'observer, s'il étoit possible, et de différer l'appareillage jusqu'après cette époque.

J'eus ainsi quelques jours de loisir, et le 26, dès le grand matin, je m'embarquai sur un canot avec Poulaho et quelques personnes de mes vaisseaux, pour *Mooa*, village où le Roi et d'autres Chefs font leur résidence ordinaire. Nous rencontrâmes sur notre route quatorze pirogues qui pêchoient ensemble dans le golfe; le fils de Poulaho étoit sur une de ces embarcations, dont chacune portoit une espèce de verveux ou filet triangulaire, qui étoit étendu entre deux bâtons, et qui offroit à l'extrémité inférieure un sac pour recevoir et arrêter le poisson. Elles avoient déjà pris de très-beaux mullets, et elles nous en donnèrent environ une douzaine. Je fus curieux de voir quelle est la manière de pêcher des Naturels, et on me le montra tout de suite. Ils environnent d'un long filet, pareil à notre seine, un bas-fond où ils croient que la pêche sera heureuse; les pêcheurs se mettent alors dans l'eau, et ils plongent, dans la seine,

les verveux dont je parlois tout-à-l'heure, ou bien ils y prennent les poissons au moment où ils s'échappent : le bas-fond qu'ils enveloppèrent de leur seine ne contenant point de poisson, afin de nous mieux instruire des détails de l'opération (qui paroît sûre), ils y jetèrent une partie de ceux qu'ils avoient déjà pris.

Nous quittâmes le fils de Poulaho et les pêcheurs, et quand nous fûmes au fond de la baie, nous débarquâmes à l'endroit où nous étions descendus lorsque nous fîmes une course inutile pour voir Mareewagee. Dès que nous fûmes à terre, le Roi chargea Omaï de me dire que je ne devois pas avoir d'inquiétude sur le canot ou sur les choses qui s'y trouvoient; que les Naturels ne toucheroient à rien. Nous reconnûmes ensuite qu'il avoit eu raison de nous donner cette assurance. On nous conduisit au même instant à l'une des maisons de Poulaho, qui n'étoit pas éloignée, et près de l'édifice public ou du *Malaee*, dans lequel nous étions entrés quand nous allâmes à *Mooa* pour la première fois. Quoiqu'elle fût assez grande, elle sembloit destinée à l'usage particulier du Roi, et elle se trouvoit au milieu d'une plantation. Poulaho s'assit à l'une des extrémités, et les Naturels qui vinrent lui faire leur cour, s'assirent en demi-cercle à l'autre extrémi ; au moment où ils entrèrent, le Prince ordonna de préparer un bowl de *kava*, et de faire cuire des ignames pour nous. Tandis qu'on exécutoit ses ordres, j'allai voir, près de la maison, un *fiatooka* ou cimetière, qui, par son étendue et sa forme, paroissoit surpasser ceux que nous avions examinés sur les autres Isles : quelques personnes de la suite du Roi m'accompagnèrent, et Omaï me servoit d'interprète. On me dit que le cimetière appartenoit au Roi : il étoit

composé de trois maisons assez grandes, situées au sommet ou plutôt au bord d'une espèce de colline. Il y avoit à quelque distance un quatrième édifice rangé sur la même ligne que les trois premiers; le second étoit le plus considérable; il se trouvoit sur une esplanade d'environ trois pieds de hauteur, longue de vingt-quatre pas et large de vingt-huit. Les autres étoient placés sur de petits mondrains artificiels, élevés également de trois pieds; les planchers de ces édifices, ainsi que des sommets des mondrains qui les environnoient, étoient couverts de jolis cailloux mobiles; de larges pierres plates (*), d'un rocher de corail dur, taillées proprement, et posées de champ, dont l'une avoit douze pieds de longueur et plus de douze pouces d'épaisseur, enfermoient le tout. Ce que nous n'avions jamais vu jusqu'alors, l'un de ces édifices étoit ouvert à l'un des côtés, et il y avoit en-dedans deux bustes de bois grossièrement façonnés; l'un près de l'entrée, et l'autre un peu plus avant dans l'intérieur. Les Naturels nous suivirent jusqu'à la porte, mais ils n'osèrent pas en passer le seuil : nous leur demandâmes ce que signifioient ces bustes; on nous répondit qu'ils ne représentoient aucune divinité, et qu'ils servoient à rappeler le souvenir des Chefs enterrés dans le *fiatooka*. Nous jugeâmes qu'ils ne construisent pas souvent des monumens pareils; car ceux-ci avoient, selon toute apparence, plusieurs générations. On nous apprit qu'on avoit enterré des morts dans chacun de ces édifices, mais rien ne l'annonçoit. Nous y vîmes l'éperon sculpté d'une

(*) Les cimetières des Chefs des Isles *Carolines* sont enfermés de la même manière. Voyez les *Lettres édifiantes et curieuses*, Tome XV, p. 309.

pirogue d'*O-Taïti*, que la mer avoit jeté sur la côte. Une large prairie de gazon, parsemée d'arbres, parmi lesquels nous en distinguâmes de très-gros, de l'espèce appelée *Etoa* dans le pays, formoit le pied de la colline. Ces derniers arbres ressemblent aux cyprès, et ils produisent un bon effet dans un cimetière. Nous apercûmes aussi près de l'un des quatre édifices, une file de palmiers peu élevés, et derrière, un fossé rempli d'une multitude de vieux paniers. M. Webber a dessiné ce *fiatooka*, et la gravure servira de supplément à la description qu'on vient de lire.

Après notre dîner, ou plutôt après que nous eûmes pris un léger rafraîchissement que nous avions apporté du vaisseau, nous nous avançâmes dans l'intérieur du pays, accompagnés de l'un des Ministres du Roi. Il défendit à la populace de nous suivre, et notre cortège ne fut pas nombreux. Il ordonna de plus à tous ceux que nous rencontrâmes sur notre route, de se tenir assis jusqu'à ce que nous eussions passé; c'est-à-dire, qu'il leur enjoignit de nous donner la marque de respect que cette peuplade ne donne qu'à ses Souverains. Nous trouvâmes le pays cultivé presque par-tout; les plantations nous offrirent différentes sortes de fruits, et la plupart étoient environnées de haies. Quelques terrains, exploités jadis, se reposoient. Ceux qui n'avoient pas encore été mis en culture, produisoient néanmoins des arbres, d'où les Naturels tirent du bois, et ils sont utiles sous ce rapport. Nous atteignîmes plusieurs grandes maisons inhabitées; on nous dit qu'elles appartenoient au Roi. Il y a une multitude de grands chemins bien fréquentés; et beaucoup de sentiers qui mènent aux divers cantons de l'Isle. Comme les chemins sont bons et le pays uni, notre petit voyage n'eut rien de pénible. Je ne dois

pas oublier que lorsque nous fûmes sur les parties les plus élevées de l'Isle, à au moins cent pieds au-dessus du niveau de la mer, nous découvrîmes souvent le rocher de corail qu'on voit sur la côte. Il étoit troué, et il offroit les hachures et les inégalités qu'offrent ordinairement les rochers exposés à l'action des flots; et, quoiqu'il fût à peine recouvert de terreau, il produisoit des plantes et des arbres d'une végétation très-forte. On nous conduisit à divers petits étangs et à des ruisseaux; mais, en général, l'eau me parut puante ou saumâtre; les Naturels me l'avoient citée néanmoins comme excellente. Les petits étangs sont un peu dans l'intérieur des terres, et les ruisseaux, près de la côte de la baie, et au-dessous de la marque de la marée haute; ensorte qu'on ne pourroit y prendre une eau assez mauvaise qu'au temps de la mer basse.

Nous ne fûmes de retour de cette promenade qu'à l'entrée de la nuit. Le souper nous attendoit: il fut composé d'un cochon cuit au four, de poissons et d'ignames, le tout extrêmement bien apprêté selon la méthode du pays. N'apercevant rien qui pût nous amuser, nous suivîmes l'usage des Insulaires, et nous nous couchâmes. On avoit étendu sur le plancher des nattes qui devoient nous servir de lits, et des pièces d'étoffe qui nous tinrent lieu de couverture. Nous avions apporté du vin et de l'eau-de-vie, et le Roi, qui avoit bu beaucoup, dormit dans la même maison, ainsi que plusieurs autres habitans de l'Isle. Il se leva, de même que ses compatriotes, long-temps avant la pointe du jour. Ils se mirent à causer au clair de la Lune; on imagine bien qu'ils parlèrent de nous; le Prince raconta ce qu'il avoit vu ou ce qu'il avoit observé. Ils se dispersèrent de différens côtés au lever de l'aurore; mais

ils ne tardèrent pas à revenir, et ils amenèrent une foule assez nombreuse.

Ils préparèrent alors un bowl de *Kava*. Tandis qu'ils composoient cette liqueur, j'allai faire une visite à Toobou, l'ami du capitaine Furneaux, qui avoit près de cet endroit une maison dont la grandeur et la propreté égaloient les plus belles du canton. Je trouvai chez lui une troupe d'Insulaires qui préparoient aussi leur boisson du matin. Il me donna un cochon en vie; il m'en donna un second rôti, des ignames et une pièce d'étoffe. Lorsque je rejoignis le Roi, il étoit assis au milieu des gens de sa suite, et il buvoit un autre bowl de *Kava*. Quand il ne resta plus de liqueur, il dit à Omaï qu'il alloit à une cérémonie funèbre, appelée *Tooge*, en l'honneur d'un de ses fils mort depuis peu de temps, et il nous pria de l'accompagner. J'y consentis d'autant plus volontiers, que je m'attendois à découvrir quelque chose de nouveau ou de curieux.

Le Roi sortit d'abord, suivi de deux vieilles femmes; il mit un habit neuf, ou plutôt une nouvelle pièce d'étoffe, par-dessus laquelle il plaça une natte déguenillée, qui devoit avoir servi à son grand-père, dans une occasion pareille. Ses domestiques, ou les gens de son cortège, étoient tous vêtus de la même façon, mais leurs nattes ne paroissoient pas aussi antiques que celles de leur maître. Nous marchâmes précédés de huit ou dix personnes, qui portoient un rameau vert autour de leur cou. Poulaho avoit un rameau de la même espèce, qu'il tint à la main jusqu'au moment où nous approchâmes du lieu du rendez-vous; à cette époque, il le mit également autour de son cou. Nous entrâmes dans un petit enclos, où nous vîmes

une jolie maison, et un homme assis à la porte. A mesure que les Insulaires entrèrent, ils ôtèrent les rameaux qui leur servoient de colliers, et ils les jetèrent. Dès que le Roi fut assis, les Naturels s'assirent devant lui, selon l'ordre accoutumé. Il survint une centaine de Naturels, la plupart d'un âge avancé, et équipés comme les premiers, et le cercle s'augmenta peu-à-peu. Tout le monde étant réuni, un des domestiques de Poulaho apporta une grosse racine de *Kava*, et un vase qui contenoit quatre ou cinq gallons. Plusieurs des assistans mâchèrent la racine, et le vase se remplit bientôt de liqueur. Sur ces entrefaites, d'autres préparoient les feuilles de bananier, qui devoient tenir lieu de coupes. On servit la première coupe au Roi, qui ordonna de la présenter à un homme qu'il indiqua; on lui offrit encore la seconde, qu'il but : la troisième fut pour moi. L'échanson qui les remplissoit demanda ensuite, sur chacune, à qui il falloit l'envoyer; l'un des Naturels nommoit la personne, et on se conformoit à ses désirs. Quand il ne resta plus guères de liqueur, l'échanson ne sut trop à qui envoyer les coupes, et il consulta souvent ceux qui se trouvoient assis près de lui. La distribution se fit de la même manière, tant qu'il y eut quelque chose dans le vase. La moitié des assistans n'eut point de part à ce régal, et nous n'aperçûmes toutefois aucun mécontent. Nous ne comptâmes que six coupes de feuilles de bananiers; celui qui venoit de boire jetoit la sienne par terre, et des domestiques la ramassoient, et la portoient à l'échanson, qui la remplissoit. Le Roi et les Insulaires furent assis tout le temps; ils conservèrent leur gravité ordinaire, et ils se dirent à peine quelques mots.

Nous imaginions que la cérémonie funèbre alloit enfin

commencer; mais, lorsqu'ils eurent achevé de boire la *Kava*, ils se levèrent, et ils se dispersèrent, à notre grand regret. Si ce fut réellement une cérémonie funèbre, elle fut un peu singulière : au reste, c'étoit peut-être le second, le troisième, ou le quatrième deuil; ou, ce qui arrivoit assez souvent, Omaï comprit mal ce que Poulaho lui avoit dit. Excepté le vêtement particulier des assistans, et le rameau vert qu'ils portèrent d'abord autour de leur cou, nous étions tous les jours témoins de ce qui se passa dans cette assemblée.

« Nous avions vu (*) quelquefois boire la *Kava* dans » les autres Isles; mais pas aussi fréquemment qu'ici, où » les principaux du pays ne font autre chose durant la ma- » tinée. La *Kava* et une espèce de poivre, que les habi- » tans cultivent pour en tirer leur liqueur favorite; ils » l'estiment beaucoup; ils ont grand soin d'écarter tout ce » qui peut nuire à sa croissance, et ils la plantent ordi- » nairement autour de leurs maisons. Elle ne s'élève guè- » res au-delà de la hauteur d'un homme, quoique j'en aie » vu d'une élévation presque double. Elle forme une » multitude de branches; elle a de larges feuilles en forme » de cœurs, et des tiges réunies. La racine est la seule » partie qu'on emploie aux *Isles des Amis*. Lorsqu'on » la recueille, on la donne à des domestiques qui la bri- » sent en morceaux, et qui la nettoient avec une coquille, » ou un morceau de bois, et chacun en mâche une por- » tion, qu'il rejette dans une feuille de bananier. Celui qui » doit préparer la liqueur rassemble toutes les parties » ainsi mâchées; il les jette dans un vase de bois, avec la

(*) Ces détails sur la *kava* sont tirés du Journal de M. Anderson.

» quantité d'eau nécessaire pour donner à la boisson un » degré de force suffisant. Il mêle ensuite le tout avec les » mains; il jette, sur la surface, des matières dont on fait » les nattes; et il intercepte par là les parties fibreuses de » la racine, qu'il ne manque pas de tordre, afin d'en ex- » primer ce qu'elles contiennent de liquide. On a déjà dit » de quelle manière on la distribue : on en met ordinaire- » ment un quart de pinte dans chaque coupe. Les Insu- » laires étant habitués à ce breuvage, on n'aperçoit pas » d'abord l'effet qu'il produit sur eux; mais ceux d'entre » nous qui voulurent en goûter, trouvèrent qu'elle enivre » comme nos liqueurs fortes, ou plutôt qu'elle cause l'en- » gourdissement qu'on éprouve lorsqu'on a pris de l'opium » ou d'autres substances soporifiques. Quoique les Naturels » ne gardent jamais cette liqueur, quoique je les aie vus » en boire à sept reprises différentes, dans une matinée, » elle est très-désagréable, et la plupart ne peuvent l'avaler » sans frissonner et sans grimacer ».

Dès que la cérémonie fut terminée, nous partîmes de *Mooa*, afin de retourner aux vaisseaux. En descendant la lagune ou l'entrée, nous rencontrâmes deux pirogues qui revenoient de la pêche. Poulaho leur ayant ordonné d'aborder notre canot, prit tout le poisson et tous les coquillages qu'elles conduisoient à terre. Il arrêta ensuite deux autres embarcations, qu'il fouilla également, mais dans lesquelles il ne trouva rien. Je ne sais pourquoi il exerça ce despotisme, car notre canot étoit rempli de provisions. Il me donna une partie du poisson qu'il avoit enlevé, et ses serviteurs vendirent le reste à bord de *la Résolution*. Nous atteignîmes aussi une grande pirogue à voile; les Naturels qu'elle portoit étoient debout lors-

que nous les approchâmes, et ils s'assirent jusqu'à ce que nous les eussions dépassés : le Pilote lui-même, qui tenoit le gouvernail, et qui ne pouvoit manœuvrer dans cette position, s'assit comme les autres.

Poulaho et diverses personnes m'ayant assuré qu'*Onewy*, petite Isle située à environ une lieue, par le travers de la lagune, et au côté Nord du canal qui se trouve à l'Est, offroit de l'eau excellente, je voulois m'en assurer, et nous y débarquâmes. Je reconnus que cette eau est aussi saumâtre que celle de l'étang et des ruisseaux où nous avions rempli nos futailles. La main de l'homme n'a point changé la face de l'Isle, qui n'est fréquentée que par des pêcheurs, et qui, outre les productions de l'Isle *Palmerston*, offre d'ailleurs quelques-uns des arbres appelés *Etoa*. Après avoir quitté *Onewy*, où nous dînâmes, nous examinâmes un rocher de corail très-précieux, qui semble avoir été jeté sur le récif de cette terre. Il est élevé de dix ou douze pieds au-dessus des flots qui l'environnent. La base sur laquelle il est appuyé n'a pas plus d'un tiers de la circonférence du sommet, évaluée par nous à environ cent pieds, et couverte de ces arbres nommés *Etoa* et *Pandanus*.

Lorsque j'arrivai sur *la Résolution*, j'appris que tout s'étoit bien passé durant mon absence, et que les Naturels n'avoient pas commis un seul vol : Feenou et Futtafaihe se vantèrent beaucoup d'avoir maintenu une si bonne police : nous en conclûmes que les Chefs sont revêtus d'une grande autorité, et qu'ils sont les maîtres de prévenir les désordres ; mais ils n'y étoient guères disposés, car on leur portoit ordinairement, et peut-être tou jours, ce qu'on nous déroboit.

Les Insulaires ne tardèrent pas à troubler notre repos. Le lendemain, six ou huit d'entre eux attaquèrent quelques-uns de nos gens, qui scioient des planches. La sentinelle tira ; il y eut un des Naturels de blessé, et nous en prîmes trois, que je tins en prison jusqu'à la nuit, et que je ne renvoyai pas sans les punir. Ils furent ensuite un peu plus circonspects, et ils nous causèrent moins d'embarras. On doit attribuer ce changement de conduite à la blessure d'un de leurs compatriotes. L'effet de nos armes à feu, dont nous les avions menacés jusqu'ici, les épouvanta sûrement. L'insolence journalière des habitans de l'Isle m'avoit déterminé à faire charger à petit plomb les fusil des sentinelles, et à permettre de tirer quelquefois. Je supposai que l'Insulaire avoit été blessé avec du petit plomb ; mais M. King et M. Anderson l'ayant rencontré dans une de leurs promenades, ils reconnurent qu'il avoit été blessé d'une balle, que cependant la plaie n'étoit pas dangereuse. Je ne pus découvrir l'homme qui avoit enfreint mes ordres. Ceux sur qui tomboient les soupçons, étoient prêts à jurer que M. King et M. Anderson se trompoient ; je n'en restai pas moins convaincu de la vérité du délit.

Le récit de la promenade dont je viens de parler, remplira une lacune de quarante-huit heures, durant lesquelles il n'arriva rien de remarquable aux vaisseaux : c'est M. Anderson qui parle. « Nous partîmes le 30, M. King » et moi, avec Futtafaihe ; nous allâmes d'abord à sa » maison, située à *Mooa*, très-près de celle de Poulaho, » son frère. Nous fûmes à peine arrivés, qu'on tua un gros » cochon, auquel on porta des coups multipliés sur la » tête. Les Naturels enlevèrent les soies d'une manière

» très-adroite, à l'aide de quelques morceaux de bambous
» fendus, qui avoient un bord tranchant ; ils pratiquèrent,
» avec le même instrument, un grand trou oval dans le
» ventre, et ils en tirèrent les entrailles. Ils avoient pré-
» paré un four, c'est-à-dire, un trou creusé en terre,
» rempli au fond de pierres de la grosseur du poing, sur
» lesquelles ils firent du feu jusqu'à ce qu'elles fussent
» rouges. Ils prirent quelques-unes de ces pierres, et les
» ayant enveloppées dans des feuilles de l'arbre à pain,
» ils en remplirent le ventre du cochon, et ils fermèrent
» l'ouverture avec d'autres feuilles : ils tamponnèrent
» également l'anus. Le cochon, ainsi arrangé, fut placé sur
» des bâtons posés en travers des pierres rouges, et cou-
» vert d'une quantité considérable de feuilles de bana-
» niers. Ils l'enveloppèrent ensuite de terre ; le four se
» trouvant fermé, on laissa cuire le cochon sans lui don-
» ner d'autres soins.

» Nous parcourûmes ce pays sur ces entrefaites, et
» nous ne vîmes rien de remarquable, si j'en excepte le
» *Fiatooka* d'une maison située sur un mondrain arti-
» ficiel d'au-moins trente pieds de hauteur. Il y avoit,
» à l'un des côtés de cet édifice, une prairie assez éten-
» due, et non loin de là beaucoup de terres incultes ; nous
» demandâmes pourquoi on laissoit ce district en friche,
» et nos guides semblèrent répondre qu'il dépendoit du
» *Fiatooka* (c'étoit celui de Poulaho), et qu'on ne pou-
» voit y toucher. Nous aperçûmes aussi, à peu de dis-
» tance, un certain nombre d'arbres appelés *Etooa*, cou-
» verts d'une multitude de grandes chauves-souris de *Ter-*
» *nate*, qui produisoient un bruit désagréable. Comme
» nous n'avions point de fusils, nous n'en tuâmes aucune ;

» mais quelques-unes, qui tombèrent entre nos mains à » *Annamooka*, avoient trois pieds d'envergure. Quand » nous fûmes de retour auprès de Futtafaihe, on nous » servit le cochon qu'on venoit de cuire, ainsi que plu- » sieurs paniers d'ignames grillées et de noix de coco. » Nous reconnûmes que c'étoit à nous à faire les honneurs » du repas; en qualité de ses hôtes, nous devions dispo- » ser à notre fantaisie des alimens préparés pour nous. » L'Insulaire qui avoit nettoyé le cochon le matin, le dé- » coupa d'une manière très-adroite; mais il ne fit cette » opération que lorsque nous le lui ordonnâmes; il se » servit d'un bambou fendu, qui lui tint lieu de couteau; » il dépeça et il trouva les jointures avec une légèreté et » une promptitude qui nous surprirent beaucoup. On » plaça devant nous les divers morceaux, qui pesoient » au-moins cinquante livres; personne n'y toucha qu'après » que nous en eûmes mangé, et que nous eûmes témoigné » le désir de voir les Naturels assis autour de nous » prendre part au festin. Ils eurent même une sorte de » scrupule de nous en priver, et ils finirent par deman- » der quelles personnes il falloit admettre à ce régal. Ils » furent charmés toutefois que l'usage de notre pays ne » s'opposât point à cette distribution; les uns emportèrent » la portion qu'ils reçurent, et les autres la mangèrent » sur le lieu. Nous eûmes bien de la peine à déterminer » Futtafaihe à goûter du cochon.

» Après le dîner, ce Prince, suivi de cinq ou six per- » sonnes, nous mena à l'endroit où s'étoit passée la céré- » monie funèbre dont on a parlé plus haut; mais nous » restâmes en-dehors de l'enclos. Tous les Insulaires qui » nous accompagnèrent avoient une natte par-dessus leurs

» vêtemens, et des feuilles autour du cou, ainsi que la
» première fois ; et, lorsque nous arrivâmes à une grande
» remise de pirogues, ouverte, où se trouvoit du monde,
» ils jetèrent leurs feuilles, ils s'assirent devant l'édifice,
» et ils se donnèrent de petits coups de poing sur les
» joues. Ils se tinrent assis environ dix minutes, avec une
» contenance très-grave, et ils se dispersèrent sans dire
» un seul mot. Nous comprîmes alors ce que Poulaho nous
» avoit dit du *Tooge ;* nous jugeâmes que le Roi étoit
» venu, peu de jours auparavant, pratiquer ici la même
» cérémonie, et que nous ne nous en aperçûmes pas,
» parce qu'elle ne prit que quelques minutes. Il paroît
» que c'étoit une continuation du deuil ou de la cérémonie
» funèbre ; qu'ils se recueilloient un moment, et qu'ils
» exprimoient leurs regrets. Nous demandâmes la cause
» de leur affliction, et nous apprîmes qu'elle étoit la suite
» de la mort d'un Chef, arrivée depuis peu à *Vavaoo* ;
» que la cérémonie duroit depuis cette époque, et qu'elle
» continueroit long-temps.

» Le soir, on nous servit des ignames, des noix de
» coco, et un petit cochon apprêté comme celui du
» matin. Futtafaihe, s'apercevant que nous désirions les
» voir partager sans façon notre repas, nous pria tout de
» suite de le charger de la distribution, et de désigner les
» personnes que nous voulions régaler. Dès que le souper
» fut fini, on apporta une multitude d'étoffes qui devoient
» nous tenir lieu de lit ; mais un usage singulier, inventé
» par la mollesse des Chefs, qui se font donner des coups
» légers tandis qu'ils dorment, nous troubla beaucoup.
» Deux femmes s'assirent près de Futtafaihe, et exécu-
» tèrent cette opération, qu'on nomme *tooge-tooge* dans

» la langue du pays ; elles frappèrent vivement sur son » corps et sur ses jambes comme sur un tambour, avec » les deux poings, jusqu'au moment où il s'endormit; et, » si l'on peut employer ici le terme de *macer*, elles le » *macèrent* toute la nuit, en gardant néanmoins des inter- » valles de repos très-courts. Quand le Chef est une fois » endormi, elles affoiblissent et rallentissent un peu leurs » coups; mais elles les renforcent et elles les multiplient » si elles s'aperçoivent qu'il va s'éveiller. Nous remar- » quâmes, vers la fin de la nuit, que les berceuses de » Futtafaihe se relevoient, et qu'elles dormoient chacune » à leur tour. Il semble que cet exercice doit troubler le » sommeil; mais on l'emploie sûrement ici comme un so- » porifique, et rien ne démontre mieux les effets remar- » quables que produit l'habitude. Le bruit causé par les » berceuses ne fut pas la seule chose qui nous empêcha » de dormir; les Insulaires qui passèrent la nuit dans la » maison causèrent souvent entre eux à haute voix; ils se » levèrent avant le jour, et ils firent un repas de poissons » et d'ignames: les alimens furent apportés par un homme » qui paroissoit bien instruit de l'instant précis où il » devoit servir cette collation nocturne.

» Nous nous mîmes en route le lendemain, accompagnés » de Futtafaihe, et nous longeâmes le côté oriental de la » baie, jusqu'à la pointe. Le terrain de cette bande est » bien cultivé; mais on n'y voit pas un aussi grand nombre » d'enclos qu'à *Mooa*. Parmi beaucoup d'autres champs » de bananiers, nous en remarquâmes un qui avoit au-moins » un mille de long, qui se trouvoit en bon état, et où la » végétation de chaque arbre étoit très-forte. Nous obser- » vâmes, durant la route, que Futtafaihe exerçoit avec

» modération une grande autorité : au reste, il jouissoit
» peut-être de ce pouvoir, moins en sa qualité de Chef,
» qu'en qualité de Prince de la Famille Royale. Il envoya
» chercher du poisson dans un endroit; il exigea ailleurs
» qu'on lui apportât des ignames; il leva diverses contri-
» butions, et on exécuta ses ordres avec autant d'empres-
» sement que s'il avoit été le maître absolu de toutes les
» propriétés. Lorsque nous fûmes arrivés sur la pointe de
» l'Isle, les Insulaires parlèrent d'un de leurs compatrio-
» tes qui avoit reçu un coup de fusil; nous désirâmes de
» le voir, et on nous mena dans une maison où nous trou-
» vâmes un homme qui en effet avoit reçu un coup de fusil
» à l'épaule : la blessure ne me parut pas dangereuse; la
» balle étoit entrée un peu au-dessus de la partie intérieure
» de l'os du cou, et elle avoit passé obliquement par der-
» rière. La plaie nous prouva clairement que c'étoit le
» Naturel sur qui l'une des sentinelles avoit tiré trois jours
» auparavant, malgré l'ordre positif de ne charger les fu-
» sils qu'avec du petit plomb. Nous indiquâmes à ses amis
» de quelle manière ils devoient panser la blessure, où
» l'on n'avoit rien appliqué; et ils parurent charmés d'ap-
» prendre qu'après un certain temps le malade se porteroit
» bien : mais, quand nous les quittâmes, ils nous dirent de
» lui envoyer des ignames et d'autres choses; leur ton
» nous fit croire qu'ils regardoient comme un devoir de
» notre part de nourrir le malade jusqu'à ce qu'il fût
» guéri.

» Pour nous rendre aux vaisseaux, nous traversâmes
» la baie, le soir, sur une pirogue que Futtafaihe nous pro-
» cura en usant de sa prérogative; il appela la première
» qui passa près de nous. Il prit aussi un gros cochon, et

» un domestique qui apportoit un paquet d'étoffes, dont » il vouloit nous faire présent ; mais la pirogue étoit si » petite que nous ne voulûmes pas y embarquer le cochon » et l'étoffe ; et le Prince donna des ordres pour qu'on » nous les amenât le lendemain ».

J'avois prolongé mon séjour sur cette Isle à cause de l'éclipse qui devoit avoir lieu bientôt. Mais, le 2 Juillet, en examinant le micromètre qui appartenoit au Bureau des Longitudes, je le trouvai brisé dans un endroit, et hors d'état de servir, sans y faire des réparations pour lesquelles il ne restoit pas assez de temps. J'ordonnai les préparatifs de notre départ, et on rembarqua le bétail, la volaille et les autres animaux, à l'exception de ceux que je voulois laisser dans l'Isle. J'avois projeté d'abord d'y déposer un coq d'Inde et une poule ; il ne m'en restoit alors que deux couples, et l'une des poules fut étranglée par la mal-adresse et l'ignorance d'un de mes gens. J'avois apporté trois coqs d'Inde sur ces Isles : l'un fut tué, comme je l'ai dit plus haut, et le second périt des coups que lui donna le chien inutile d'un de mes Officiers. Ces deux accidens m'ôtèrent les moyens d'enrichir les *Isles des Amis* d'un coq d'Inde et d'une poule, et de transplanter en même-temps cette espèce à *O-Taïti*, terre à laquelle on les avoit primitivement destinés. Je regrettai ensuite de n'avoir pas donné la préférence à *Tongataboo*, où ce présent auroit été plus utile qu'à *O-Taïti* ; car les Insulaires se seroient sûrement plus occupés que les O-Taïtiens du soin d'en multiplier la race.

Le 3, nous levâmes l'ancre, et nous conduisîmes les vaisseaux derrière *Pangimodoo*, afin de profiter du premier vent favorable pour sortir des passes. Le Roi dîna

avec moi, et j'observai que nos assiettes attiroient beaucoup son attention. Je lui en offris une, et je lui dis que je la lui donnerois d'étain ou de faïence : il préféra celle d'étain, et il se mit à nous indiquer les différens usages auxquels il la destinoit. Il en indiqua deux si extraordinaires, que je ne dois pas les oublier ici. Il nous dit que lorsqu'il iroit faire un voyage sur quelques-unes des autres Isles, il laisseroit son assiette à *Tongataboo*, pour le représenter pendant son absence, et que les habitans paieroient à ce meuble le tribut d'hommages qu'ils paient à sa personne. Je lui demandai ce qu'il avoit employé jusqu'alors en pareille occasion, et j'eus la satisfaction d'apprendre que lorsqu'il s'étoit éloigné de sa résidence, les Insulaires avoient fait leur cour à un vase de bois dans lequel il lavoit ses mains. Le second usage auquel il vouloit employer l'assiette n'étoit pas moins singulier; il comptoit s'en servir au-lieu de son vase de bois, pour découvrir les voleurs. Il nous assura que lorsqu'on déroboit quelque chose, et qu'on ne pouvoit découvrir le voleur, tous les Naturels s'assembloient devant lui au moment où il lavoit ses mains dans le vase de bois; qu'on nettoyoit ce vase, et que les Insulaires s'approchoient l'un après l'autre, et le touchoient de la même manière qu'ils touchent ses pieds quand ils viennent lui faire leur cour; que si le coupable osoit le toucher, il mouroit sur-le-champ; qu'il expiroit de la main des Dieux, sans qu'il fût nécessaire de le tuer, et que si l'un des Naturels refusoit d'approcher, son refus prouvoit clairement qu'il avoit commis le vol.

Le ciel fut sombre et nébuleux, et il tomba de la pluie dans la matinée du 5, jour de l'éclipse, en sorte que nous eûmes peu d'espoir de faire des observations. Sur le

neuf heures, il y eut une éclaircie d'une demi-heure, durant laquelle le soleil se montra par intervalles ; l'atmosphère s'obscurcit ensuite complétement, jusqu'à une minute ou deux avant l'éclipse. Nous étions à nos télescopes, M. Bayly, M. King, le Capitaine Clerke, M. Bligh et moi. Je manquai l'observation, parce que le verre coloré, dont je faisois usage pour affoiblir les rayons du soleil, étoit trop foncé dans cette circonstance, où des nuages passoient continuellement sur le disque de l'astre ; et M. Bligh n'avoit pas encore eu le temps d'amener le soleil dans le champ de son télescope. Ainsi, le commencement de l'éclipse ne fut observé que par nos trois autres Messieurs ; et même leur résultat différa de plusieurs secondes.

M. Bayly l'observa à...	11h.	46′	23″ ½	temps apparent.
M. King, à.....	11	46	28	
Et le Capitaine Clerke à	11	47	5	

M. King et M. Bayly observèrent avec les lunettes achromatiques qui appartenoient au Bureau des Longitudes, et qui amplifioient également ; et le Capitaine Clerke avec un des télescopes de réflexion. Le soleil se montra de temps-en-temps, jusque vers le milieu de l'éclipse, et on ne le vit plus de toute la journée ; de manière que nous ne pûmes observer la fin de l'éclipse. Nous regrettâmes peu d'avoir manqué l'observation, parce que nous avions déjà déterminé assez exactement la longitude du lieu par des observations de lune que je rapporterai plus bas.

Lorsque nous jugeâmes que l'éclipse devoit être finie, on abattit les observatoires, et j'envoyai à bord tout ce qui n'y avoit pas encore été conduit. Aucun des Naturels

n'ayant pris soin, ou ne s'étant occupé des trois moutons que j'avois donnés à Mareewagee, je les fis ramener aux vaisseaux. Si je les eusse laissés sur cette terre, ils auroient couru grand risque d'être tués par les chiens. Il n'y avoit point de chiens à *Tongataboo* lorsque j'y abordai en 1773; mais j'en trouvai un assez grand nombre cette fois: ils venoient des mâles et des femelles que j'y avois déposés moi-même, et de quelques autres apportés depuis d'une Isle peu éloignée, qu'on nomme *Feejee*. Cependant ils ne s'étoient pas répandus sur les autres Isles de ce groupe, et ils appartenoient tous aux Chefs.

M. Anderson m'a donné, sur cette Isle et sur ses productions, quelques détails, que je vais insérer ici. Comme nous venions d'y passer trois semaines, et que nous n'y relâchâmes que trois jours en 1773 (*), on sent que nous avons dû acquérir plus de lumières sur l'histoire naturelle du pays et les mœurs des habitans. D'ailleurs, les recherches toujours instructives et toujours intéressantes de M. Anderson, suppléeront aux erreurs et aux omissions qui peuvent se trouver dans la relation de mon second Voyage.

☞ « L'Isle d'*Amstordam*, ou de *Tongataboo*, ou, » comme les Naturels l'appellent souvent, de *Tonga*, a » environ vingt lieues de tour; elle est un peu oblon- » gue, mais beaucoup plus large à l'extrémité orientale; » sa plus grande longueur se trouve de l'Est à l'Ouest. » La côte Sud, que je vis en 1773, est en ligne droite; » elle offre des rochers de corail de huit ou dix pieds » de hauteur, et elle se termine perpendiculairement, » excepté en quelques endroits, où elle est interrompue

(*) Du 4 au 7 Octobre.

» par de petites grèves de sable, sur lesquelles on aperçoit, » à la marée basse, une file de rochers noirs. La largeur » de l'extrémité Ouest n'excède pas cinq ou six milles, et » la côte y est, à bien des égards, pareille à celle de la » bande méridionale : la bande Nord est environnée par- » tout de bas-fonds et d'Isles, et la côte y est basse et » sablonneuse. L'extrémité orientale ressemble vraisem- » blablement à celle du Sud ; car le rivage commence à » se remplir de rochers vers la pointe Nord-Est, quoi- » qu'il n'ait pas plus de sept à huit pieds d'élévation.

» On peut compter cette terre au nombre des Isles » basses ; en effet, les arbres de la partie occidentale » où nous étions à l'ancre se montroient à peine ; et la » pointe Sud-Est est le seul district proéminent que » nous puissions apercevoir des vaisseaux. Lorsqu'on » est à terre, on voit néanmoins plusieurs terrains qui » s'élèvent et s'abaissent doucement. Le pays, en général, » n'offre pas ce magnifique paysage qui résulte d'une mul- » titude de collines, de vallées, de plaines, de ruisseaux et » de cascades ; mais il étale, aux yeux des spectateurs, » la fertilité la plus abondante. Les lieux abandonnés » aux soins de la nature annoncent la richesse du sol, » aussi bien que les districts cultivés par les Insulaires. » La verdure est perpétuelle dans les uns et les autres, » et toutes les productions végétales y sont d'une extrême » force. De loin, l'Isle entière paroît revêtue d'arbres de » différentes tailles, dont quelques- uns sont très-gros. » Les grands cocotiers élèvent toujours leur tête pana- » chée, et ils ne contribuent pas foiblement à la déco- » ration de cette scène. Le *Boogo*, qui est une espèce de » figuier à feuilles étroites et épointées, est l'arbre le plus

» considérable : le *Pandanus*, des *Hybiscus* de plusieurs
» sortes, le *Faitanoo*, dont on a déjà parlé plus d'une fois,
» et un petit nombre d'arbres, sont les arbrisseaux et les
» petits arbres que présentent communément les can-
» tons en friche, sur-tout vers la mer. Si les diverses
» choses qui forment les grands paysages n'y sont pas
» nombreuses, il y a une foule de sites qu'on peut ap-
» peler de jolis points-de-vue ; ils sont répandus autour
» des champs mis en culture et des habitations, et par-
» ticulièrement autour des *Fiatookas*, où l'art, et quel-
» quefois la nature, ont beaucoup fait pour le plaisir des
» yeux.

» *Tongataboo* étant peu éloignée du tropique, le climat
» y est plus variable que sur les Isles situées plus près
» de la ligne : au reste, nous y relâchâmes au solstice
» d'hiver, et il faut peut-être attribuer à la saison l'in-
» stabilité du temps. Les vents y soufflent le plus sou-
» vent entre le Sud et l'Est ; et lorsqu'ils sont modérés,
» on a ordinairement un ciel pur. Quand ils deviennent
» plus frais, l'atmosphère est chargée de nuages ; mais
» elle n'est point brumeuse, et il pleut fréquemment.
» Les vents passent quelquefois au Nord-Est ou Nord-
» Nord-Est, ou même au Nord-Nord-Ouest ; mais ils ne
» sont jamais d'une longue durée, et ils ne soufflent pas
» avec force de ces points du compas, quoiqu'ils se trou-
» vent en général accompagnés d'une grosse pluie et
» d'une chaleur étouffante. On a déjà dit que les végétaux
» se succèdent d'une manière très-rapide ; je ne suis pas
» sûr toutefois que les variations de l'atmosphère, qui
» produisent cet effet, soient assez frappantes pour
» être remarquées des Naturels, ou que les diverses sai-

» sons déterminent leur régime. Je suis même tenté de » croire le contraire; car le feuillage des productions » végétales n'éprouve point d'altération sensible aux » diverses époques de l'année; chaque feuille qui tombe » est remplacée par une autre, et on jouit d'un printemps » universel et continu.

» Un rocher de corail, le seul qui se présente sur la » côte, sert de base à l'Isle, si nous pouvons en juger » d'après les endroits que nous avons examinés. Nous » n'y aperçûmes pas le moindre vestige d'aucune autre » pierre, si j'en excepte les petits cailloux bleus répan- » dus autour des *Fiatoókas*, et une pierre noire, polie » et pesante, qui approche du *Lapis Lydius*, et dont » les Naturels font leurs haches. Il est vraisemblable que » ces dernières pierres ont été apportées des terres des » environs; car nous achetâmes de l'un des Insulaires » un morceau de pierre de la nature des ardoises, et cou- » leur de fer, que les habitans du pays ne connoissent » pas. Quoique le corail s'élance en beaucoup d'endroits » au-dessus de la surface du terreau, le sol est, en gé- » néral, d'une profondeur considérable. Dans tous les » districts cultivés, il est communément noir et friable, » et il semble venir en grande partie du détriment des » végétaux : il est probable qu'il se touve une couche » argilleuse au-dessous; car on la rencontre souvent dans » les terrains bas et dans ceux qui s'élèvent, et sur-tout » en divers endroits près de la côte, où il est un peu » renflé : lorsqu'on le fouille, il paroît quelquefois rou- » geâtre, plus ordinairement brunâtre et compacte. Dans » les parties où la côte et basse, le sol est sablonneux, » ou plutôt de corail trituré; il produit néanmoins des

» arbrisseaux très-vigoureux, et les Naturels les cultivent » de temps-en-temps avec succès.

» Les principaux fruits que cultivent les Naturels, » sont les bananes, dont on compte quinze sortes ou va- » riétés, le fruit à pain, deux espèces de ce fruit qu'on » trouve à *O-Taïti*, et qu'on y appelle *Jambu* et *Eeeto* » (le dernier est de la nature de la prune), et une mul- » titude de *Shaddocks*, qu'on y voit aussi souvent dans » l'état de nature.

» Deux espèces d'ignames, dont la première est noire, » et si grosse qu'elle pèse souvent vingt ou trente li- » vres, et dont la seconde, blanche et longue, en pèse » rarement une ; une grosse racine appelée *Kappe* ; une » autre qui approche de nos patates blanches, et qu'on » nomme *Mawhaha*; le *Talo* ou le *Cocos* de quelques Isles » des environs, et une dernière, appelée *Jeejee*, forment » la liste des plantes de *Tongataboo*.

» Outre un grand nombre de cocotiers, il y a trois » autres espèces de palmiers, dont deux sont rares. » L'un est appelé *Beeoo* ; il s'élève presque à la hauteur » du cocotier; il a de très-larges feuilles, disposées comme » celles d'un éventail, et des grappes de noix globulaires, » de la grosseur d'une balle de pistolet : ces noix crois- » sent parmi les blanches ; elles portent une amande » très-dure, qu'on mange quelquefois. Le second est une » espèce de chou palmiste, distingué seulement du coco » en ce qu'il est plus épais, et qu'il a des feuilles dé- » coupées ; il produit un chou de trois ou quatre pieds » de long ; on voit, au sommet de ce chou, des feuilles, » et au bas, un fruit qui est à peine de deux pouces de » longueur, qui ressemble à une noix de coco oblongue,

» et qui offre une amande insipide et tenace, que les Na-
» turels appellent *Neeoogola*, ou la noix de coco rouge,
» parce qu'elle prend une teinte rougeâtre lorsqu'elle
» est mûre. La troisième espèce, qui se nomme *Ongo-*
» *ongo*, est beaucoup plus commune; on la trouve autour
» des *Fiatookas*; sa hauteur ordinaire est de cinq pieds;
» mais elle a quelquefois huit pieds d'élévation; elle pré-
» sente une multitude de noix ovales et comprimées,
» qui sont aussi grosses qu'une pomme de reinette, et qui
» croissent immédiatement sur le tronc, parmi les feuilles.
» L'Isle produit d'ailleurs une multitude de cannes de
» sucre excellentes, dont les Naturels prennent soin;
» des gourdes, des bambous, des souchets des Indes, et
» une espèce de figues, de la grosseur d'une petite cerise,
» appelée *Matte*, qu'on mange quelquefois; au reste,
» le catalogue des plantes qui croissent naturellement
» est trop nombreux pour l'insérer ici. Indépendamment
» du *Pemphis decaspermum*, du *Mallococca* et du *Maba*,
» et de quelques autres genres nouveaux décrits par le
» Docteur Forster (*), on en trouve un petit nombre
» d'autres, que la saison de l'année, ou la brièveté de
» son séjour, ne lui ont peut-être pas permis de remar-
» quer. J'ajouterai que notre relâche fut beaucoup plus
» longue, que cependant nous ne vîmes pas en fleur plus de
» la quatrième partie des arbres et des plantes, et qu'ainsi je
» suis bien éloigné d'en connoître les différentes espèces.

» Les quadrupèdes du pays se bornent à des cochons,
» à un petit nombre de rats, et à quelques chiens qui
» ne sont pas indigènes, mais qui viennent des couples

(*) Voyez son ouvrage qui a pour titre : *Caracteres generum plantarum*. Londres, 1776.

» que nous y laissâmes en 1773, et de ceux que les » Naturels ont tiré de *Feejee*. Les volailles sont d'une » grande taille, et vivent dans l'état de domesticité.

» Nous remarquâmes, parmi les oiseaux, des perroquets un peu plus petits que les perroquets gris » ordinaires, dont le dos et les aîles sont d'un vert » assez foible, la queue bleuâtre, et le reste du corps » couleur de suie ou de chocolat; des perruches de » la grandeur d'un moineau, d'un beau vert jaunâtre, » ayant le sommet de la tête d'un azur brillant, le cou » et le ventre rouges : une troisième espèce, de la taille » d'une colombe, a le sommet de la tête et les cuisses » bleus, le cou, la partie inférieure de la tête et une » partie du ventre cramoisis, et le reste d'un joli vert.

» Nous aperçûmes des chouettes de la grandeur » de nos chouettes ordinaires, mais d'un plumage plus » beau; des coucous pareils à ceux de l'Isle *Palmerston*; » des martins-pêcheurs de la grosseur d'une grive, » d'un bleu verdâtre, et portant un collier blanc; un » oiseau de l'espèce de la grive, dont il a presque la » taille. Celui-ci porte deux cordons jaunes à la racine » du bec : c'est le seul oiseau chantant que nous ayions » rencontré; mais il produit des sons si forts et si mélodieux, que les bois sont remplis de son ramage, au lever » de l'aurore, le soir, et à l'approche du mauvais temps.

» Je ne dois pas oublier, dans la liste des oiseaux » de terre, des râles de la grandeur d'un pigeon, qui » sont d'un gris tacheté, et qui ont le cou brun, une » autre espèce qui est noire, qui a les yeux rouges, et » qui n'est pas plus grosse qu'une allouette; deux espèces » de gobe-mouches, une très-petite hirondelle, trois es-

» pèces de pigeons, dont l'une est le ramier-cuivré de » M. Sonnerat (*); la seconde n'a que la moitié de la » grosseur du pigeon ordinaire; elle est d'un vert pâle » au dos et aux ailes, et elle a le front rouge; la troi- » sième, un peu moindre, est d'un brun pourpre, et blan- » châtre au-dessous du corps.

» Les oiseaux marins, ou ceux qui fréquentent la mer, » qu'on trouve à *Tongataboo*, sont les canards que nous » avons vus en petite quantité à *Annamooka* (on n'en » rencontre guères), les hérons bleus et blancs, les » oiseaux du Tropique, les noddies communs, les birondelles » de mer blanches, une nouvelle espèce, qui est couleur » de plomb, et qui a la tête noire; un petit courlis » bleuâtre, un grand pluvier tacheté de jaune. Outre les » grosses chauves-souris indiquées plus haut, je ne dois » pas oublier la chauve-souris commune.

» Les seuls animaux nuisibles ou dégoutans de la fa- » mille des reptiles ou des insectes, sont les serpens » de mer, de trois pieds de longueur, qui offrent alternati- » vement des anneaux blancs et noirs, et qu'on voit » souvent sur la côte, quelques scorpions et des *Cen-* » *tipedes*. Il y a de beaux *Cuanoes* verts, d'un pied » et demi de long, un second lézard brun et tacheté, » d'environ douze pouces de longueur, et deux autres » plus petits. On distingue, parmi les insectes, de belles » teignes, des papillons, de très-grosses araignées et d'au- » tres. J'ai remarqué en tout cinquante espèces d'insectes.

» La mer abonde en poissons; mais les espèces ne » m'en parurent pas aussi variées que je l'espérois. Les

(*) Voyage à la Nouvelle-Guinée, planche 102.

» plus communs sont les mullets, plusieurs sortes de » poissons-perroquets, le poisson d'argent, les *vieilles* » *femmes* (1), des soles joliment tachetées, des *Leather* » *Jackets*, des bonites et des albicores, des anguilles, les » mêmes que nous avions trouvées à l'Isle *Palmerston*, » des requins, des raies, des flûtes (2), une espèce de bro- » chet, et des diables de mer.

» Les récifs et les bas-fonds, si nombreux au côté » septentrional de l'Isle, sont remplis d'une multitude de » coquillages très-variés ; et il y en a beaucoup qu'on » regarde comme précieux dans nos cabinets d'His- » toire naturelle. Je me contenterai d'indiquer ici le » véritable marteau, dont je ne pus me procurer un » échantillon entier ; une grosse huître dentelée, et bien » d'autres qui ne sont pas de l'espèce commune ; des » *Panamas*, des cônes, une vis énorme, qu'on trouve » aussi aux *Indes Orientales* ; des huîtres perlières ; » plusieurs de ces huîtres paroissent avoir échappé aux » recherches des Naturalistes et des amateurs les plus » curieux. On y trouve aussi du frai de poissons de plu- » sieurs sortes ; une multitude de belles étoiles de mer ; » et des coraux très-variés : j'en remarquai deux rouges ; » le premier portoit de jolies branches, et le second étoit » tubuleux. Les crabes et les écrevisses y sont très-abon- » dans et très-variés. Il faut ajouter à ce catalogue plu- » sieurs espèces d'éponges, le lièvre de mer, des *holo-* » *turiae*, et diverses substances de ce genre.

(1) Il y a dans l'original, *old wives*.
(2) On lit *pipe fish* dans le texte.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE PREMIER.

Premières Opérations du Voyage jusqu'à notre départ de la Nouvelle-Zélande.

CHAP. I.er — *Préparatifs du Voyage. Dispositions d'Omaï au moment où il s'embarqua. Observations pour déterminer la Longitude de* Sheerness *et du* Foreland-Nord. *Traversée de* la Résolution *de* Deptfort *à* Plimouth. *Emploi de notre temps à* Plimouth. *Equipages des deux Vaisseaux et noms des Officiers. Observations pour déterminer la Longitude de* Plimouth. *Départ de* la Résolution. Page 1

CHAP. II. — *Traversée d'*Angleterre *à* Ténériffe. *Relâche. Description de la rade de* Sainte-Croix. *Rafraîchissemens qu'on y trouve. Observations pour déterminer la longitude de* Ténériffe. *Quelques détails sur cette Isle. Ville de* Sainte-Croix, *et de* Laguna. *Remarques sur l'Agriculture, le Climat, le Commerce et les Habitans*..... 13

CHAP. III. — *Départ de* Ténériffe. *Danger que court le vaisseau près de* Bonavista. *Isle de* Mayo. *Port* Praya. *Précautions contre les pluies et la chaleur étouffante des environs de l'Equateur. Position de la côte du* Brésil. *Arrivée au* Cap de Bonne-Espérance. *Relâche au* Cap. *Jonction de* la Découverte. *Courses de M. Anderson dans l'intérieur du Pays. Observations Astronomiques. Remar-*

*ques sur les courans et la déclinaison de l'aimant, durant la traversée d'*Angleterre *au* Cap. 31

Chap. IV. — *Les deux Vaisseaux appareillent du* Cap de Bonne-Espérance. *Vue de deux Isles que j'ai nommées* Isles du Prince Edouard. *Leur aspect. Reconnoissance de la* Terre de Kerguelen. *Arrivée au* Havre de Noël. *Relâche. Description du Havre* 55

Chap. V. — *Départ du* Havre de Noël. *Navigation le long de la côte, afin de découvrir sa position et son étendue. Description de plusieurs Promontoires et Baies, et d'une Péninsule, auxquels j'ai donné des noms. Dangers des bas-fonds. Un autre Havre et un Canal. Observations de M. Anderson, sur les productions naturelles, les animaux, le sol, etc., de la* Terre de Kerguelen 76

Chap. VI. — *Passage de la Terre de* Kerguelen *à la Terre* Van-Diemen. *Arrivée dans la Baie de l'*Aventure. *Relâche. Entrevues avec les Naturels du pays. Description de leur figure et de leurs vêtemens. Remarques sur leur conduite avec nous. Table de la longitude, de la latitude et de la déclinaison de l'aimant. Observations de M. Anderson sur les productions naturelles, sur les Habitans et sur leur Langue* 99

Chap. VII. — *Traversée de la Terre* Van-Diemen *à la* Nouvelle-Zélande. *Relâche dans le Canal de la* Reine Charlotte. *Diverses entrevues avec les Naturels du Pays. Détails qu'ils nous donnèrent sur le massacre de l'équipage du canot de* l'Aventure. *Détails sur le Chef qui fut à la tête*

Page

des Assassins. Détails sur les deux jeunes gens qui s'embarquèrent à la suite d'Omaï. Remarques sur les Habitans. Observations Astronomiques et Nautiques..... 130

CHAP. VIII. — *Remarques de M. Anderson sur les Districts de la* Nouvelle-Zélande, *voisins du* Canal de la Reine Charlotte, *sur le sol, le climat, le temps, les vents, les arbres, les plantes, les oiseaux, les poissons et les autres animaux. Description des Habitans, de leur figure, de leurs vêtemens, de leur parure, de leurs maisons, de leurs pirogues, des alimens dont ils se nourrissent et de la manière de les apprêter, des arts qu'ils connoissent, de leurs armes, de leurs cruautés envers les captifs. Observations sur plusieurs de leurs usages. Vocabulaire de leur langue.* 158

LIVRE SECOND.

Opérations du Voyage, depuis notre départ de la Nouvelle-Zélande *jusqu'à notre arrivée à* O-Taïti, *ou aux Isles de la* Société.

CHAP. I.er — *Départ de la* Nouvelle-Zélande. *Conduite des deux Zélandois que nous avions à bord. Vents contraires. Découverte d'une Isle appelée* Mangeea. *Examen de la côte. Entrevue avec les Naturels. Description de leur figure, de leurs vêtemens et de leurs pirogues. Description de l'Isle. Quelques mots de la langue qu'on y parle. Disposition des Habitans*..... 183

CHAP. II. — *Découverte d'une Isle appelée* Wateeoo. *Examen de ses Côtes. Les Naturels viennent à bord de nos vaisseaux. MM. Gore, Burney et Anderson descendent à terre. Accueil qu'ils reçurent. Expédient d'Omaï pour les empêcher d'y être retenus. Omaï rencontre quelques-uns de ses Compatriotes. Détail sur le malheureux voyage des Compatriotes d'Omaï. Remarques sur* Wateeoo *et sur les Habitans*..... 196

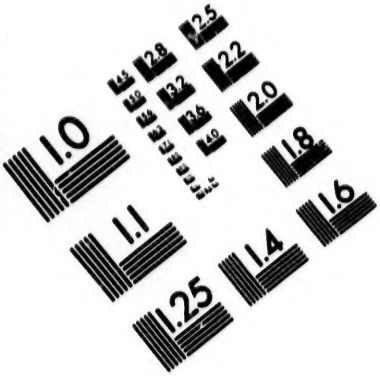
CHAP. III. — *Les deux Vaisseaux abordent à* Wenooaette *ou à* Otakootaia. *Description de cette Isle et de ses productions. L'Isle d'*Hervey *ou* Terougge-mou-attooa *se trouve habitée. Entrevue avec les Naturels. Remarques sur leur figure, leurs vêtemens, leur langue et leurs pirogues. Nous essayons vainement de débarquer. Raisons qui me déterminent à prendre la route des* Isles des Amis. La Résolution *et* la Découverte *touchent à l'Isle de* Palmerston. *Description des deux endroits où débarquèrent nos canots. Rafraîchissemens que nous y prîmes. Conjectures sur la formation de ces Isles basses. Arrivée aux* Isles des Amis..... 223

CHAP. IV. — *Entrevues avec les Naturels de* Komango *et de quelques autres Isles. Arrivée à* Annamooka. *Relâche. Feenou, l'un des principaux Chefs de* Tongataboo, *vient nous voir. Détails sur la réception qu'on lui fit à* Annamooka *et à bord de mon Vaisseau. Dispositions au vol des Insulaires. Observations sur* Annamooka. *Traversée de cette Isle à* Happaee..... 244

Chap. V. — *Arrivée des Vaisseaux à* Happaee. *On nous y reçoit d'une manière amicale. Cérémonial et présens. Les Naturels nous donnent le spectacle de plusieurs combats. Combats de massues, luttes, pugilat. Les Femmes prennent aussi part à ces combats. On exerce les Soldats de marine devant les Insulaires. Danses exécutées par des Hommes. Feux d'artifice. Description particulière des amusemens nocturnes des Habitans, de leurs chants et de leurs danses*..... Page 262

Chap. VI. — *Description de* Lefooga. *Sa culture, son étendue; ce que nous fîmes à terre. Femme qui exerce la profession d'oculiste. Moyens singuliers qu'emploient les Naturels pour raser les cheveux. Les Vaisseaux changent de mouillage. Mondrain et Pierre remarquables. Description de* Hoolaiva. *Détails sur Poulaho, Roi des* Isles des Amis. *Respect que ses Sujets ont pour lui. Détails sur l'Isle de* Kotoo. *Les Vaisseaux retournent à* Annamooka. *Entrevue de Poulaho et de Feenou. Arrivée à* Tongataboo..... 277

Chap. VII. — *On nous reçoit à* Tongataboo *d'une manière amicale. Description d'une collation des Insulaires. Etablissement de l'Observatoire, etc. Description d'un Village où résident les Chefs, et du Pays des environs. Entrevues avec Mareewagee, Toobou et le Fils du Roi. Grand Haiva, ou grande Fête donnée par Mareewagee; Feux d'artifice, Combats de lutte et de pugilat. Distribution de notre bétail. Vols commis par*



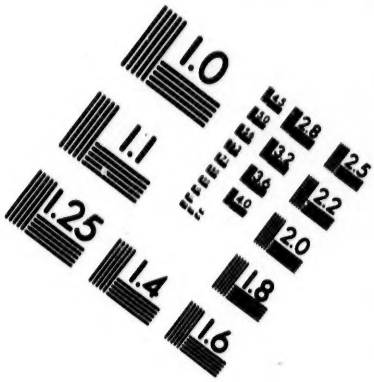
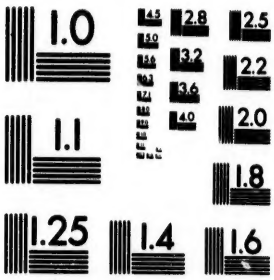
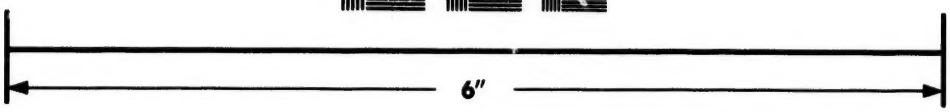


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

33 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
3.6
2.2
2.0
1.8
1.0

les Naturels. Je fais arrêter Poulaho et d'autres Chefs. Présent de Poulaho, et un autre Haiva... Pag. 299

CHAP. VIII. — *Les Naturels dépouillent quelques-uns de nos Officiers. Description d'une Pêche des Habitans du pays. Visite à Poulaho. Description d'un Fiatooka. Observations sur la vie privée de Poulaho. Cérémonie funèbre. De la plante appelée* Kava, *et de la liqueur qu'en tirent les Insulaires. Description de la petite Isle d'*Onevy. *L'un des Habitans est blessé par une sentinelle. MM. King et Anderson vont voir le frère du Roi. Accueil qu'ils reçoivent. Autre Cérémonie funèbre. Manière de passer la nuit. Remarques sur les Districts qu'ils traversèrent. Nous nous préparons à remettre à la voile. Eclipse de Soleil observée d'une manière imparfaite. Remarques de M. Anderson sur l'Isle et sur ses productions*..... 333

FIN DE LA TABLE.

res Page
. . 299
es-
che
es-
vie
e la
ent
Isle
une
r la
utre
uit.
ent.
oile.
par-
le et
. . . . 333